



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



~~FF 53 (Fund)~~



V1. 1785/2 (53)





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME CINQUANTE-TROISIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1738-1743.

Corresp. générale.

Tome II. A



R E C U E I L

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, . . . janvier.

Romulus et Liber pater et cum Castore Pollux...

Ploravere suis non respondere favorem

Speratum meritis.

JE ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous rap-
peler à ce petit texte dont votre mérite, vos travaux et le prix injuste que vous en recevez, font le
commentaire. 1738.

Vos huit triangles liés entre eux, et formant ce bel
eptagone, qui prouve tout d'un coup l'infailibilité
de vos opérations; enfin, votre génie et vos con-
naissances, très-fort au-dessus de cette opération même,
doivent vous assurer en France et les plus belles
récompenses et les éloges les plus unanimes. Mais ce
n'est pas d'aujourd'hui que l'envie se déchaînait

— 1738. contre vous. Des personnes incapables de savoir même quel est votre mérite, s'avisaient à Paris de vous chançonner, quand vous travailliez sous le cercle polaire pour l'honneur de la France et de la raison humaine. Je reçus à Amsterdam, l'hiver dernier, une chançon plate et misérable contre plusieurs de vos amis et contre vous ; elle était de la façon du petit *Lélio*, et je crus reconnaître son écriture. Le couplet qui vous regardait était très-outrageant, et finissait par,

Les meules de moulin

De ce calotin.

C'est ainsi qu'un misérable bouffon traitait et votre personne et votre excellent livre (*), qui n'a d'autre défaut que d'être trop court. Mais aussi M. *Muschembroek* me disait, en parlant de ce petit livre, que c'était le meilleur ouvrage que la France eût produit en fait de physique. *S'Gravesende* en parlait sur ce ton, et l'un et l'autre s'étonnaient fort que M. *Cassini*, et après lui M. de *Fontenelle*, assurassent si hardiment le prétendu ovale de la terre sur les petites différences très-peu décisives qui se trouvaient dans leurs degrés, tandis que les mesures de *Norwood* assuraient à la terre une forme toute semblable à celle que vos raisonnemens lui ont donnée, et que vos mesures infailibles ont confirmée.

Tôt ou tard il faut bien que vous et la vérité vous l'emportiez. Souvenez-vous qu'on a soutenu des thèses contre la circulation du sang : songez à *Galilée*, et consolez-vous.

(*) Discours sur la figure des astres.

Je suis persuadé que quand vous avez refusé les douze cents livres de pension que vous avez généreusement répandues sur vos compagnons de voyage, vous avez dû paraître au ministère un esprit plus noble que mécontent. Vous devez en être plus estimé; et il vient un temps où l'estime arrache les récompenses (1).

1738.

J'avais osé, dans les intervalles que me laissent mes maladies, écrire le peu que j'entendais de *Newton*, que mes chers compatriotes n'entendent point du tout : j'ai suspendu cette édition qui se faisait à Amsterdam, pour avoir l'attache du ministère de France ; j'avais remis une partie de l'imprimé et le reste du manuscrit à M. *Pitot* qui se chargeait de solliciter le privilège. Le livre est approuvé depuis huit mois ; mais monsieur le chancelier ne me le rend point. Apparemment que de dire que l'attraction est possible et prouvée, que la terre doit être aplatie aux pôles, que le vide est démontré, que les tourbillons sont absurdes, &c., cela n'est pas permis à un pauvre français. J'ai parlé de vous et de votre livre dans mes petits *Elémens*, avec le respect que j'ai pour votre génie. Peut-être m'a-t-on rendu service en supprimant ces *Elémens* : vous n'auriez eu que le chagrin de voir votre éloge dans un mauvais ouvrage. M. *Pitot* m'avait pourtant flatté que *ce petit catéchisme de la foi newtonienne était assez orthodoxe*. Je vous prie de lui en parler. Il y a fix mois que j'ai quitté toute sorte de philosophie. Je suis retombé

(1) *Mompertuis* avait été blessé de la modicité de la récompense ; il voulait qu'on le regardât comme le chef de l'entreprise, et ses confrères comme des élèves qui avaient travaillé sous lui. Ces confrères étaient cependant *Clairaut*, *Camus*, *Lemoussier*.

6 RECUEIL DES LETTRES

— dans mon ignorance et dans les vers ; j'ai fait une
1738. tragédie , mais je n'attends que des sifflets. J'ai une
fois fait un poëme épique , il y en a plus de vingt édi-
tions dans l'Europe : toute ma récompense a été d'être
joué en personne , moi , mes amis et ma Henriade , aux
italiens et à la foire , avec approbation et privilège.

Qui benè latuit , benè vixit. Je n'ai plus assez de santé
pour travailler à rien , ni pour vous étudier ; mais je
vous admirerai et vous aimerai toute ma vie , vous et
le grand petit *Clairaut*.

L E T T R E I I.

A M. THIRIOT.

A Cirey , le 25 janvier.

JE comptais , mon cher ami , vous envoyer un
énorme paquet pour le Prince , et j'aurais été charmé
que vous eussiez lu tout ce qu'il contient ; vous eussiez
vu et peut-être approuvé la manière dont je pense
sur bien des choses , et surtout sur vous : je lui parle
de vous comme le doit faire un homme qui vous
estime et qui vous aime depuis si long-temps. Il doit ,
par vos lettres , vous aimer et vous estimer aussi ; cela
est indubitable , mais ce n'est pas assez. Il faut que
vous soyez regardé par lui comme un philosophe
indépendant , comme un homme qui s'attache à lui
par goût , par estime , sans aucune vue d'intérêt. Il
faut que vous ayez auprès de lui cette espèce de
considération qui vaut mieux que mille écus d'ap-
pointemens , et qui , à la longue , attire en effet des

récompenses solides. C'est sur ce pied-là que je vous
ai cru tout établi dans son esprit, et c'est de là que je
suis parti toutes les fois qu'il s'est agi de vous. J'étais
d'autant plus disposé à le croire que vous me man-
dâtes, il y a quelque temps, à propos de M. de
Keyserling, que le Prince envoya de Berlin à madame
la marquise du Châtelet, *le prince nous a aussi envoyé un*
gentilhomme, &c. Vous ajoutiez je ne fais quoi de bruit
dans le monde, à quoi je n'entendais rien, et tout
ce que je comprenais, c'était que le Prince vous
donnait tous les agrémens et toutes les récompenses
que vous méritez et que vous devez en attendre.

Enfin, je croyais ces récompenses si sûres que M. de
Keyserling, qui est en effet son favori, et dont le Prince
ne me parle jamais que comme de son ami intime, me
dit que l'intention de son Altesse royale était de vous
faire sentir, de la manière la plus gracieuse, les effets
de sa bienveillance. Voici à peu-près mot à mot ce
qu'il me dit : « Notre prince n'est pas riche à présent ;
« et il ne veut pas emprunter, parce qu'il dit qu'il est
« mortel, et qu'il n'est pas sûr que le roi son père
« payât ses dettes. Il aime mieux vivre en philosophe
« en attendant qu'il vive un jour en grand roi ; et il
« serait très-fâché alors qu'il y eût un prince sur la
« terre qui récompensât mieux ses serviteurs que lui.
« Je vous avouerai même, continua-t-il, que l'ex-
« trême envie qu'il a d'établir sa réputation chez les
« étrangers, l'engagera toujours à prodiguer des
« récompenses d'éclat sur ses serviteurs qui ne sont
« pas ses sujets ».

Ce fut à cette occasion que je parlai de vous à
M. de *Keyserling*, dans des termes qui lui firent une

— 1738. très-grande impression. C'est un homme de beaucoup de mérite, qui s'est conduit avec le roi en serviteur vertueux, et auprès du Prince en ami véritable. Le roi l'estime, et le Prince l'aime comme son frère. Madame la marquise *du Châtelet* l'a si bien reçu, lui a donné des fêtes si agréables, avec un air si aisé, et qui sentait si peu l'empressement et la fatigue d'une fête, elle l'a forcé d'une manière si noble et si adroite à recevoir des présens extrêmement jolis, qu'il s'en est retourné enchanté de tout ce qu'il a vu, entendu et reçu. Ses impressions ont passé dans l'ame du Prince royal, qui en a conçu pour madame la marquise *du Châtelet* toute l'estime, et j'ose dire l'admiration qu'elle mérite. Je vous fais tout ce détail, mon cher ami, pour vous persuader que M. de *Keyserling* doit être l'homme par qui les bienfaits du Prince doivent tomber sur vous.

Je vous répète que je suis bien content de la politique habile et noble que vous avez mise dans le refus adroit d'une petite pension, et si par hasard (car il faut prévoir tout) il arrivait que son Altesse royale prît votre refus pour un mécontentement secret, ce que je ne crois pas, je vous réponds qu'en ce cas M. de *Keyserling* vous servirait avec autant de zèle que moi-même. Continuez sur ce ton : que vos lettres influent toujours au Prince le prix qu'il doit mettre à votre affection à son service, à vos soins, à votre sagesse, à votre désintéressement ; et je vous réponds, moi, que vous vous en trouverez très-bien. J'ai été prophète une fois en ma vie, aussi n'était-ce pas dans mon pays ; c'était à Londres, avec notre cher *Fakener*. Il n'était que marchand, et je lui prédis qu'il serait ambassa-

deur à la Porte. Il se mit à rire ; et enfin le voilà ambassadeur. Je vous prédis que vous serez un jour chargé des affaires du prince devenu roi , et quoique je fasse cette prédiction dans mon pays, votre sagesse l'effectuera. Mais d'une manière ou d'autre , soyez sûr d'une fortune. 1738.

Je suis bien aise que *Piron* gagne quelque chose à me tourner en ridicule (2). L'aventure de la *Malcras-Maillard* est assez plaisante. Elle prouve au moins que nous sommes très-galans ; car , quand *Maillard* nous écrivait, nous ne lisions pas ses vers ; quand mademoiselle de la *Vigne* nous écrivit , nous lui fîmes des déclarations.

Monsieur le chancelier n'a pas cru devoir m'accorder le privilège des *Elémens* de *Newton* : peut-être dois-je lui en être très-obligé. Je traitais la philosophie de *Descartes* comme *Descartes* a traité celle d'*Aristote*. *M. Pitot* , qui a examiné mon ouvrage avec soin , le trouvait assez exact : mais enfin je n'aurais eu que de nouveaux ennemis, et je garderai pour moi les vérités que *Newton* et *s'Gravesende* m'ont apprises. Adieu , mon cher ami.

(2) Dans la *Métromanie* , où *Piron* a tiré parti de cette aventure que tout le monde connaît.

1738.

L E T T R E I I I.

A M. THIRIOT.

Cirey , ce 7 février.

JE vous envoie, mon cher ami, une lettre pour le Prince royal, en réponse à celle que vous m'avez dépêchée par l'autre voie. Sa lettre contenait une très-belle émeraude accompagnée de diamans brillans, et je ne lui envoie que des paroles. Soyez sûr, mon cher *Thiriot*, que mes remercimens pour lui seront bien plus tendres et bien plus énergiques, quand il aura fait pour vous ce que vous méritez et ce que j'attends. Ne soyez point du tout en peine de la façon dont je m'exprime sur votre compte, quand je lui parle de vous; je ne lui écris jamais rien qui vous regarde, qu'à l'occasion des lettres qu'il peut faire passer par vos mains, et que je le prie de vous confier. Je suis bien loin de paraître soupçonner qu'il soit seulement possible qu'il vous ait donné le moindre sujet d'être mécontent. Quand je serais capable de faire cette balourdise, l'amitié m'en empêcherait bien. Elle est toujours éclairée quand elle est si vraie et si tendre. Continuez donc à le servir dans le commerce aimable de littérature dont vous êtes chargé, et soyez sûr, encore une fois, qu'il vous dira un jour : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, &c.*

Vous vous intéressez à mes nièces; vous savez sans doute ce que c'est que M. de *la Rochemondière*, qui

veut de notre aînée. Je le crois homme de mérite ,
 puisqu'il cherche à vivre avec quelqu'un qui en a. 1738.
 Si je peux faciliter ce mariage , en assurant vingt-cinq
 mille livres , je suis tout prêt ; et s'il en veut trente ,
 j'en assurerai trente ; mais pour de l'argent comptant ,
 il faut qu'il soit assez philosophe pour se contenter du
 sien , et de vingt mille écus que ma nièce lui apportera.
 Je me suis cru , en dernier lieu , dans la nécessité
 de prêter tout ce dont je pouvais disposer. Le prêt
 est très-assuré ; le temps du payement ne l'est pas ; ainsi
 je ne peux m'engager à rien donner actuellement
 par un contrat. Mais ma nièce doit regarder mes
 sentimens pour elle comme quelque chose d'aussi sûr
 qu'un contrat par-devant notaire. J'aurais bien mau-
 vaise opinion de celui qui la recherche , si un présent
 de noce de plus ou de moins (qu'il doit laisser à ma
 discrétion) pouvait empêcher le mariage. C'est une
 chose que je ne peux soupçonner. Je ferai à peu-près
 pour la cadette ce que je fais pour l'aînée. Leur
 frère , correcteur des comptes , est bien pourvu. Le
 petit frère fera , quand il voudra , officier dans le
 régiment de M. du Châtelet. Voilà toute la nichée
 établie d'un trait de plume. Votre cœur charmant ,
 et qui s'intéresse si tendrement à ses amis , veut de ces
 détails. C'est un tribut que je lui paye.

Mandez-moi si ce que l'on publie , touchant la
 cuirasse de *François I* , est vrai. Je ne fais de qui est
 Maximien (*). On la dit de l'abbé *le Blanc*. Mais quel
 qu'en soit l'auteur , je serais très-fâché qu'on m'en
 donnât la gloire , si elle est bonne ; et en cas qu'elle ne
 vaille rien , je rends les sifflets à qui ils appartiennent.

(*) Tragédie de *la Chaussée*.

— J'achèterai sur votre parole le livre de l'abbé
 1738. *Bannier*; je compte n'y point trouver que *Cham* est l'*Ammon* des Egyptiens, que *Loth* est l'*Erichée*, qu'*Hercule* est copié de *Samson*, que *Baucis* et *Philémon* sont imités d'*Abraham* et de *Sara*. Je ne fais quel académicien des belles-lettres avait découvert que les patriarches étaient les inventeurs du zodiaque, que *Rebecca* était la vierge, *Esau* et *Jacob* les jumeaux. Il est bon d'avoir quelques dissertations pareilles dans son cabinet, pour mettre à côté du poème de la Madeleine; mais il n'en faut pas trop.

Empêchez donc M. d'*Argental* d'aller à Saint-Domingue. Un homme de probité, un homme aimable comme lui, doit rester dans ce monde.

L E T T R E I V.

A M. P R A U L T, libraire à Paris.

A Cirey, 24 février.

J'AI reçu votre lettre du 20. Je ne me plains donc plus du correspondant. Je vous prie, mon cher paresseux, qui ne le ferez plus, de prier, par un petit mot de lettre, M. *Berger* de passer chez vous pour affaire : on a de ses nouvelles à l'hôtel de Soissons. Cette affaire sera que vous lui compterez dix pistoles; vous lui demanderez de vous-même un billet, par lequel il reconnaîtra avoir reçu cent livres de mes deniers par vos mains. Je remets à votre prudence et à votre esprit le soin de lui faire sentir doucement,

que quoique les plaisirs que je lui fais soient peu considérables, cependant vous ne laissez pas d'être surpris de la manière peu mesurée dont il parle de moi en votre présence, et qu'un cœur comme le mien méritait des amis plus attachés. Je vous prie de m'envoyer incessamment une demi-douzaine d'exemplaires de la nouvelle édition d'Oedipe. Vous n'aurez Mérope que dans un mois ; je ne crois pas que les approbateurs puissent vous inquiéter, quoiqu'elle soit sous mon nom. Je vous prie de bien déclarer qu'il est très-faux que Maximien soit de moi. Je n'aime point à me charger des ouvrages des autres.

L E T T R E V.

A M. B E R G E R.

A Cirey, . . . février.

Vous avez grande raison assurément, Monsieur, de vouloir me développer l'histoire de *Constantin* ; car c'est une énigme que je n'ai jamais pu comprendre, non plus qu'une infinité d'autres traits d'histoire. Je n'ai jamais bien concilié les louanges excessives que tous nos auteurs ecclésiastiques, toujours très-justes et très-modérés, ont prodiguées à ce prince, avec les vices et les crimes dont toute sa vie a été souillée. Meurtrier de sa femme, de son beau-père, plongé dans la mollesse, entêté à l'excès du faste, soupçonneux, superstitieux ; voilà les traits sous lesquels je le connais. L'histoire de sa femme *Fauſta* et de son

— 1738. fils *Crispus*, était un très-beau sujet de tragédie ; mais c'était *Phèdre* sous d'autres noms : ses démêlés avec *Maximien-Hercule*, et son extrême ingratitude envers lui, ont déjà fourni une tragédie à *Thomas Corneille*, qui a traité à sa manière la prétendue conspiration de *Maximien-Hercule*. *Fausta* se trouve dans cette pièce entre son mari et son père, ce qui produit des situations fort touchantes. Le complot est très-intrigué, et c'est une de ces pièces dans le goût de *Camma* et de *Timocrate*. Elle eut beaucoup de succès dans son temps ; mais elle est tombée dans l'oubli avec presque toutes les pièces de *Thomas Corneille*, parce que l'intrigue, trop compliquée, ne laisse pas aux passions le temps de paraître ; parce que les vers en sont fort faibles ; en un mot, parce qu'elle manque de cette éloquence qui seule fait passer à la postérité les ouvrages de prose et les vers. Je ne doute pas que M. de la *Chaussée* n'ait mis dans sa pièce tout ce qui manque à celle de *Thomas Corneille*. Personne n'entend mieux que lui l'art des vers ; il a l'esprit cultivé par de longues études, et plein de goût et de ressources. Je crois qu'il se pliera aisément à tout ce qu'il voudra entreprendre. Je l'ai toujours regardé comme un homme fort estimable, et je suis bien aise qu'il continue à confondre le misérable auteur des *Aïeux* chimeriques et des trois épîtres tudesques, où ce cynique hypocrite prétendait donner des règles de théâtre, qu'il n'a jamais mieux entendues que celles de la probité. Je m'aperçois que je vous ai appelé *monfieur*, mais *dominus* entre nous veut dire *amicus*.

L E T T R E V I.

1738.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, 8 mars.

J'ÉTAIS bien étonné, mon cher ami, que quand j'avais la fièvre vous vous portassiez bien; mais je vois par votre lettre que notre ancienne sympathie dure toujours. Vous avez dû être saigné du pied, car je le fus il y a cinq ou six jours, et probablement cela vous a fait grand bien. Voilà ma nièce à Landau. Je l'eusse mieux aimée à Paris ou dans mon voisinage. Elle épouse au moins un homme dont tout le monde m'écrit du bien. Elle sera heureuse par-tout où elle sera. Si vous avez un peu d'amitié pour la cadette, recommandez-lui de faire comme son aînée; je ne dis pas de s'en aller en province, mais de choisir un honnête homme qui surtout ne soit point bigot. Le fanatique *Arouet* la déshériterait si elle ne prend pas un convulsionnaire, et moi je la déshérite si elle prend un homme qui fache seulement ce que c'est que la constitution. Raillerie à part, je voudrais qu'elle pût trouver quelque garçon de mérite avec qui je pusse un peu vivre. Je ne veux point laisser mon bien à un sot. Je lui donnerai à peu-près autant qu'à son aînée. Tâchez, mon ami, de lui trouver son fait.

Je ne suis point étonné que vous ayez deviné M. de la *Chaussée*; vous êtes *homo arguta naris*, et ses vers doivent frapper un odorat fin comme le vôtre. Je suis bien aise qu'il continue à confondre, par ses succès dans des genres opposés, les impertinentes épîtres

— de l'auteur des Aïeux chimériques. Son Maximien
 1738. fera sans doute autrement écrit que celui de *Thomas Corneille*. Il est vrai que ce *Thomas* intriguait ses pièces comme un espagnol. On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup d'invention, et d'art dans son Maximien aussi-bien que dans Camma, Stilicon, Timocrate. Le rôle de *Maximien* même n'est pas sans beauté, et la manière dont il se tue, eut autrefois un très-grand succès.

*J'avais songé d'abord à te faire tomber :
 Voilà pour me punir d'avoir manqué ta chute ,
 Et comme je prononce et comme j'exécute.*

Ces vers et cette mort furent fort bien reçus , et la pièce eut plus de trente représentations ; mais cet effort d'intrigue, cet art recherché avec lequel la pièce est conduite , a servi ensuite à la faire tomber ; car au milieu de tant de ressorts et d'incidens , les passions n'ont pas leurs coudées franches : il faut qu'elles soient à l'aïse pour que les babillards puissent toucher. D'ailleurs le style de *Thomas Corneille* est si faible qu'il fait tout languir, et une pièce mal écrite ne peut jamais être une bonne pièce.

Vous donneriez, à mon gré, une louange médiocre au nouvel auteur, si la tragédie n'était pas mieux écrite que l'Héraclius de *Pierre Corneille*, dont vous me parlez. Je vous avoue que le style de cet ouvrage m'a toujours surpris par la dureté, le galimatias et le familier qui y règne. Je ne connais guère de beau dans Héraclius, que ce morceau qui vaut seul une pièce ,

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice ! &c.

D'ailleurs

D'ailleurs l'insipidité de la partie carrée entre *Léonce* et *Pulchérie*, *Héraclius* et *Léontine*, et les malheureux raisonnemens d'amour en vers très-bourgeois dont tout cela est farci, m'ont excédé toujours, et terriblement ennuyé. Je fais bien que *Despréaux* avait en vue *Héraclius* dans ces vers:

*Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.*

Je n'ai point vu la *Métromanie*, mais on peut hardiment juger de l'ouvrage par l'auteur.

Voici une lettre pour notre prince. Adieu; vous devriez bien venir nous voir avec ces *Denis*.

L E T T R E V I I.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 22 mars.

MON cher ami, allez vous faire avec vos excuses et votre chagrin sur la petite inadvertance en question. Tous mes secrets assurément sont à vous comme mon cœur. Je dois à votre seigneur royal trois ou quatre réponses. Vous voyez qu'il égaye sa solitude par des vers et de la prose. La seule entreprise de faire des vers français me paraît un prodige dans un allemand qui n'a jamais vu la France. Il a raison de faire des vers français, car combien de français font des vers allemands! Mais je vous assure, que si le seul projet d'être poète m'étonne dans un prince, sa philosophie me surprend bien davantage.

Corresp. générale.

Tome II. B

— 1738. C'est un terrible métaphysicien et un penseur bien intrépide. Mon cher *Thiriot*, voilà notre homme ; conservez la bienveillance de cette ame-là, et m'en croyez. J'ai vu la *Piromanie* (*) : cela n'est pas sans esprit ni sans beaux vers ; mais ce n'est un ouvrage estimable en aucun sens. Il ne doit son succès passager qu'à *le Franc* et à moi. On m'a envoyé aussi *Lisymachus* (**): j'ai lu la première page, et vite au feu. J'ai lu ce poème sur l'amour propre, et j'ai bâillé. Ah qu'il pleut de mauvais vers ! Envoyez-moi donc ces épîtres qu'on m'attribue. Qu'est-ce que c'est que cette drogue sur le bonheur ? N'est-ce point quelque misérable qui babille sur la félicité, comme les *Gresset* et d'autres pauvres diables qui furent d'ahan dans leurs greniers pour chanter la volupté et la paresse ?

Comment va le procès d'*Orphée-Rameau* et de *Zoïle-Castel* ? Ce monstre d'abbé *Desfontaines* continue-t-il de donner ses mal-semaines ? mais ce qui m'intéresse le plus, viendrez-vous nous voir ? savez-vous ce que *Quesnel-Arouet* a donné à mon aimable nièce ? Dites-moi donc cela, car je veux lui disputer son droit d'aînesse. Mes complimens à ceux qui m'aiment, de l'oubli aux autres. *Vale* ; je vous aime de tout mon cœur.

(*) La *Métromanie*.

(**) Tragedie de M. de *Caux*.

A M. THIRIOT.

Le 28 mars.

JE vois, mon cher *Thiriot*, que Maximien a le sort de toutes les pièces trop intriguées. Ces ouvrages-là sont comme les gens accablés de trop d'affaires. Il n'y a point d'éloquence où il y a surcharge d'idées; et sans éloquence, comment peut-on plaire longtemps?

Or cà, je veux bientôt vous envoyer une pièce aussi simple que Maximien est implexe. Il vous a donné un microscope à facette; je vous donnerai une glace tout unie, et vous la casserez si elle ne vous plaît pas. On m'a fait cent chicanes, cent tracasseries pour mes *Elémens de Newton*; ma foi, je les laisse là; je ne veux pas perdre mon repos pour *Newton* même; je me contente d'avoir raison pour moi. Je n'aurai pas l'honneur d'être apôtre, je ne serai que croyant.

On m'a fait voir une lettre à *Rameau* sur le révérend père *Castel*, qui m'a paru plaisante, et qui vaut bien une réplique sérieuse; mais je n'ose même l'envoyer, de peur qu'une tracasserie me passe par les mains. Si vous étiez homme à promettre, *jurejurando*, secret profond et inviolable, je pourrais vous envoyer cela: car si promettez, tiendrez (*).

Ce que vous me dites de *le Franc* m'étonne. De quoi diable s'avise-t-il d'aller parler du droit de

(*) Voyez la lettre suivante.

— remontrances à une cour des aides de province ?
 1738. J'aime autant vanter les droits des ducs et pairs à mon bailliage. Je m'imagine qu'on l'a exilé à cause de la vanité qu'il a eue de faire de la cour des aides de Montauban un parlement de Paris. Cependant s'il a été dévoré du zèle de bon citoyen, en cette qualité je lui fais mon compliment, et je vous prie de lui dire que, comme homme, comme français et comme poète, je m'intéresse fort à lui. Il aurait dû savoir plutôt que des personnes comme lui et moi devaient être unies contre les *Piron* ; mais sa Didon, toute médiocre qu'elle est, lui tourna la tête, et lui fit faire une préface impertinente *au possible*, qui mérite mieux l'exil que tout discours à une cour des aides.

Vous avez vu ma nichée de nièces, et vous ne me mandez point ce que *Quesnel-Arouet* a donné. Il faudrait pourtant que *Locke-Voltaire* en sût deux mots.

Je vous embrasse tendrement. Comment vont votre estomac, votre poitrine, vos entrailles ? tout cela ne vaut pas le diable chez moi.

P. S. On me mande de Bruxelles que saint *Roussseau*, confessé par un carme, a déclaré n'avoir point de parens, quoiqu'il ait une sœur à Paris, et un cousin cordonnier, rue de la Harpe. Il a fait dire trois messes pour sa guérison, et a fait un pèlerinage à une *Madona* ; il s'en porte beaucoup mieux. Il a fait une ode sur le miracle de la sainte Vierge en sa faveur.

L E T T R E I X.

1738.

A M. R A M E A U.

Sur le père Castel et son clavecin oculaire.

Mars.

JE vous félicite beaucoup, Monsieur, d'avoir fait de nouvelles découvertes dans votre art, après nous avoir fait entendre de nouvelles beautés. Vous joignez aux applaudissemens du parterre de l'opéra, les suffrages de l'académie des sciences; mais surtout vous avez joui d'un honneur que jamais, ce me semble, personne n'a eu avant vous. Les autres auteurs sont commentés d'ordinaire, des milliers d'années après leur mort, par quelque vilain pédant ennuyeux : vous l'avez été de votre vivant, et on fait que votre commentateur est quelque chose de très-différent en toute manière de l'espèce de ces messieurs.

Voilà bien de la gloire ; mais le R. P. *Castel* a considéré que vous pourriez en prendre trop de vanité, et il a voulu en bon chrétien vous procurer des humiliations salutaires. Le zèle de votre salut lui tient si fort au cœur que, sans trop considérer l'état de la question, il n'a songé qu'à vous abaisser, aimant mieux vous sanctifier que vous instruire.

Le beau mot, *sans raison*, du P. *Canaye*, l'a si fort touché qu'il est devenu la règle de toutes ses actions et de tous ses livres ; et il fait valoir si bien ce grand argument, que je m'étonne comment vous aviez pu l'écluser.

— 1738. Vous pouvez disputer contre nous, Monsieur, qui avons la pauvre habitude de ne reconnaître que des principes évidens, et de nous traîner de conséquence en conséquence.

Mais comment avez-vous pu disputer contre le R. P. *Castel*? En vérité, c'est combattre comme *Bellérophon*. Songez, Monsieur, à votre téméraire entreprise : vous vous êtes borné à calculer les sons, et à nous donner d'excellente musique pour nos oreilles, tandis que vous avez affaire à un homme qui fait de la musique pour les yeux. Il peint des menuets et de belles sarabandes. Tous les sourds de Paris sont invités au concert qu'il leur annonce depuis douze ans; et il n'y a point de teinturier qui ne se promette un plaisir inexprimable à l'opéra des couleurs que doit représenter le révérend physicien avec son clavecin oculaire. Les aveugles même y sont invités (3); il les croit d'assez bons juges des couleurs. Il doit le penser, car ils en jugent à peu-près comme lui de votre musique. Il a déjà mis les faibles mortels à portée de ses sublimes connaissances. Il nous prépare par degrés à l'intelligence de cet art admirable. Avec quelle bonté, avec quelle condescendance pour le genre-humain, daigne-t-il démontrer dans ses lettres, dont les Journaux de Trévoux sont dignement ornés, je dis démontrer par lemmes, théorèmes, scolies : 1°. que les hommes aiment les plaisirs; 2°. que la peinture est un plaisir; 3°. que le jaune est différent du rouge, et cent autres questions épineuses de cette nature.

(3) Le père *Castel*, dans ses lettres au président de *Montesquieu*, dit que les aveugles même sauront juger de son clavecin.

Ne croyez pas, Monsieur, que pour s'être élevé à ces grandes vérités, il ait négligé la musique ordinaire; au contraire, il veut que tout le monde l'apprenne facilement, et il propose, à la fin de sa Mathématique universelle, un plan de toutes les parties de la musique, en cent trente-quatre traités, pour le soulagement de la mémoire; division certainement digne de ce livre rare, dans lequel il emploie trois cents soixante pages avant de dire ce que c'est qu'un angle. 1738.

Pour apprendre à connaître votre maître, sachez encore ce que vous avez ignoré jusqu'ici avec le public nonchalant, qu'il a fait un nouveau système de physique, qui assurément ne ressemble à rien, et qui est unique comme lui. Ce système est en deux gros tomes. Je connais un homme intrépide qui a osé approcher de ces terribles mystères; ce qu'il m'en a fait voir est incroyable. Il m'a montré (liv. v, chap. 3, 4 et 5,), que ce sont les hommes qui entretiennent le mouvement dans l'univers, et tout le mécanisme de la nature; et que s'il n'y avait point d'hommes, toute la machine se déconcerterait. Il m'a fait voir de petits tourbillons, des roues engrainées les unes dans les autres, ce qui fait un effet charmant, et en quoi consiste tout le jeu des ressorts du monde. Quelle a été mon admiration quand j'ai vu (pag. 309, part. II,) ce beau titre : DIEU a créé la nature, et la nature a créé le monde !

Il ne pense jamais comme le vulgaire. Nous avons cru jusqu'ici, sur le rapport de nos sens trompeurs, que le feu tend toujours à s'élever dans l'air; mais il emploie trois chapitres à prouver qu'il tend en bas. Il combat généreusement une des plus belles démonf-

1738. — trations de *Newton* (4). Il avoue qu'en effet il y a quelque vérité dans cette démonstration; mais semblable à un irlandais célèbre dans les écoles, il dit : *Hoc fateor, verum contra sic argumentor*. Il est vrai qu'on lui a prouvé que son raisonnement contre la démonstration de *Newton* était un sophisme; mais, comme dit M. de *Fontenelle*, les hommes se trompent, et les grands-hommes avouent qu'ils se sont trompés. Vous voyez bien, Monsieur, qu'il ne manque rien au révérend père qu'un petit aveu pour être grand-homme. Il porte par-tout la sagacité de son génie, sans jamais s'éloigner de sa sphère. Il parle de la folie (chap. 7, liv. V.), et il dit que les organes du cerveau d'un fou sont *une ligne courbe et l'expression géométrique d'une équation*. Quelle intelligence! Ne croirait-on pas voir un homme opulent qui calcule son bien?

En effet, Monsieur, ne reconnaît-on pas à ses idées, à son style, un homme extrêmement versé dans ces matières? Savez-vous bien que, dans sa *Mathématique universelle*, il dit que ce que l'on appelle le plus grand angle est réellement le plus petit, et que l'angle aigu au contraire est le plus grand? c'est-à-dire, il prétend que le contenu est plus grand que le contenant; chose merveilleuse comme bien d'autres!

Savez-vous encore qu'en parlant de l'évanouissement des quantités infiniment petites par la multiplication, il ajoute joliment qu'on *ne s'élève souvent que pour donner du nez en terre?*

(4) C'est la proposition dans laquelle *Newton* démontre, par la méthode des fluxions, que tout corps mù en une courbe quelconque, s'il parcourt des aires égales dans des temps égaux, tend vers un centre, et vice versa.

Il faut bien , Monsieur , que vous succombiez sous le géomètre et sous le bel esprit. Ce nouveau père *Garasse*, qui attaque tout ce qui est bon , n'a pas dû vous épargner. Il est encore tout glorieux des combats qu'il a soutenus contre les *Newton* , les *Leibnitz* , les *Réaumur* , les *Maupefluis*. C'est le don *Quichotte* des mathématiques , à cela près que don *Quichotte* croyait toujours attaquer des géans , et que le révérend père se croit un géant lui-même. 1738.

Ne le troublons point dans la bonne opinion qu'il a de lui ; laissons en paix les manes de ses ouvrages , ensevelis dans le Journal de Trévoux qui , grâce à ses soins , s'est si bien soutenu dans la réputation que *Boileau* lui a donnée , quoique depuis quelques années les mémoires modernes ne fassent point regretter les anciens. Il va écrire peut-être une nouvelle lettre pour rassurer l'univers sur votre musique ; car il a déjà écrit plusieurs brochures pour rassurer l'univers , pour éclairer l'univers. Imitiez l'univers , Monsieur ; et ne lui répondez point.

L E T T R E X.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mari.

JE reviens , mon cher abbé , à notre transfuge d'Utrecht. Peu importe qu'il soit né calviniste , ou janséniste , ou musulman , ou payen ; ce qui importe , c'est de savoir si ses biens ayant été confisqués par justice , ses rentes viagères y sont comprises , et si les

— billets antérieurs à cette confiscation sont valables
1738. au profit des créanciers. A en juger par les pauvres
lumières de la raison, cela doit être ainsi. Voici le
fait.

On a confisqué, en 1730, le bien de M. de *Bonneval* le musulman; ne dois-je pas être payé de ce qu'il me devait en 1729? Ce qu'il me devait était mon bien, et non le sien; mais ce bien était une rente de M. de *Bonneval*, non échue alors, et confisquée depuis. La justice, en ce cas, n'est-elle pas contraire à la raison? Voilà ce que je demande à votre raison très-éclairée. Vous m'avez instruit en physique, instruisez-moi encore, mon ami, en jurisprudence.

Si M. de *Baraffi* ne me rend pas les deux mille francs dont il s'est emparé fort mal à propos, il ne faudra pas le ménager; je vous le recommande auprès de monsieur le lieutenant civil.

Je n'écirai point à M. de *Gennes*; c'est monsieur votre frère qui doit s'acquitter de ce compliment, et l'avertir que l'échéance est arrivée. Refuse-t-il de donner de l'argent? un exploit, je vous prie, c'est-là toute la cérémonie. M. de *Gennes* est fermier général des états de Bretagne; s'il ne paye pas, c'est une très-mauvaise volonté, à quoi la justice est le remède. Il n'est pas si radoteur que vous me le dites; il est cousu d'or; et s'il radote, c'est en *Harpagon*; et ce ferait radoter nous-mêmes que de ne le pas faire payer. Sa réponse doit être une lettre de change pour un paiement complet; ou c'est à un huissier à faire toutes les honnêtetés de cette affaire; et je vous supplie de ne pas épargner cette politesse, dont l'utilité est très-reconnue et toujours pardonnable envers un avare.

Je vous recommande encore mademoiselle d'*Amfreville* pour cent francs, et d'*Arnaud* pour ce que je lui ai promis. Je voudrais faire mieux, mais je trouve qu'en présens, dans ce commencement d'année, il m'en a coûté mille écus. Lisez, et envoyez à M. de *Guise* la lettre que je lui écris. 1738.

L E T T R E X I.

A M. LE PRINCE DE GUISE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

J E reçois en même temps une lettre de votre Altesse, et une de M. l'abbé *Moussinot*, qui depuis un an, et sous le nom de son frère, veut bien avoir la bonté de se mêler de mes affaires, lesquelles étaient dans le plus cruel dérangement. Je n'entends guère les affaires, encore moins les procédures. J'ai tout remis à votre bonté et à votre équité.

Dans le projet de délégation que vous me faites l'honneur de m'envoyer, vous me dites que vous avez toujours exactement payé M. *Crozat*. La différence est cruelle pour moi. M. *Crozat*, qui a cent mille écus de rente au moins, est payé à point nommé; et moi, parce que je ne suis pas riche, on me doit près de quatre années. Ce n'est pas là, en vérité, le sens du *dabitur habenti* de l'Evangile, et jamais le receveur S^t *Matthieu* ni son camarade S^t *Marc* n'ont prétendu

1738. que votre Altesse dût payer M. *Crozat* de préférence à moi. Voyez, Monseigneur, tous les commentaires des quatre évangélistes sur ce texte; il n'y est pas dit un mot, je vous le jure, de M. *Crozat*. Hélas! Monseigneur, je ne vous demandais pas ce paiement régulier que vous avez fait à ce *Gréjus-Crozat*; je vous demandais une assurance, une simple délégation pour *Irus-Voltaire*.

J'avais prié M. l'abbé *Moussinot* de vous aller trouver, car pour son frère il ne fait que signer son nom; mais, Monseigneur, cet abbé est une espèce de philosophe peu accoutumé à parler aux princes, les respectant beaucoup, et les fuyant davantage. C'est un homme simple, doux, dont la simplicité s'effarouche à la vue d'un grand seigneur. Il m'abandonnerait sur le champ, s'il fallait qu'il fût obligé de parler contradictoirement à un homme de votre nom. Daignez condescendre à sa timidité, et souffrez que vos gens d'affaires confèrent avec lui, ou que M. *Bronod* lui donne un rendez-vous certain. C'est encore une chose très-dure d'aller inutilement chez M. *Bronod*.

Je suis bien plus fâché que vous, Monseigneur, des procédures qu'on a faites. Les avocats au conseil ne sont pas à bon marché, et tout cela est infiniment désagréable. Je m'en console par un peu de philosophie, et surtout par l'espérance que vous me continuerez vos bontés.

L E T T R E X I I.

1738.

A M. THIRIOT.

Le 10 avril.

J'AI reçu, mon cher ami, le petit écrit imprimé; je vous remercie bien de ces attentions. La littérature m'est plus chère que jamais. *Newton* ne m'a point rendu insensible, et vous pouvez me dire avec notre maître *Horace* :

Quæ circumvolitas agilis thyma ?

Vous devriez bien m'envoyer le discours populaire de *le Franc*; je m'intéresse beaucoup à lui depuis qu'il a fait doublement cocu un intendant. En vérité, cela est fort à l'honneur des belles-lettres; mais, mon cher ami, cela n'est point à l'honneur des lettres de cachet, et je trouve fort mauvais qu'on exile les gens pour avoir madame ***.

Vous verrez ci-jointe la lettre d'une bonne ame à *Orphée-Rameau* sur *Zoïle-Castel*. (*)

Secretum petimusque damusque vicissim.

Ce *Castel*-là est un chien enragé; c'est le fou des mathématiques, et le tracassier de la société.

Je vous enverrai incessamment la *Méropé*, mais pour Dieu n'en parlez pas; n'allez pas aussi vous imaginer que cela soit écrit du ton de *Brutus*.

(*) On l'a vu ci-devant.

1738.

*Telephus et Peleus, cum pauper et exul uterque,
Projicit ampullas.*

Dieu garde *Zaïre* d'être autre chose que tendre ;
Dieu garde *Mérope* de faire la *Cornélie*. *Flebilis Ino*.
Vous ne verrez là d'autre amour que celui d'une
mère, d'autre intrigue que la crainte et la tendresse,
trois personnages principaux, et voilà tout. La plus
extrême simplicité est ce que j'aime ; si elle dégénère
en platitude, vous en avertirez votre ami.

Je ferais bien étonné que mes *Elémens* de *Newton*
parussent. La copie que j'avais laissée en Hollande,
était assez informe ; ce qu'ils avaient commencé de
l'édition était encore plus vicieux. J'ai averti les
libraires de ne se pas presser, de m'envoyer les feuilles,
d'attendre les corrections ; s'ils ne le font pas, tant
pis pour eux. Deux personnes de l'académie des
sciences ont vu l'ouvrage, et l'ont approuvé. Je suis
assez sûr d'avoir raison. Si les libraires ont tort, je
les défavouerais hautement.

Monfieur le chancelier a trouvé que j'étais un peu
hardi de soupçonner le monde d'être un peu plus
vieux qu'on ne dit ; cependant je n'ai fait que rap-
porter les observations astronomiques de messieurs de
Louville et *Godin*. Or, par ces observations, il appa-
rait que notre pôle pourrait bien avoir changé de
place dans le sens de la latitude, et cela assez réguliè-
rement. Or, si cela était, il pourrait à toute force y
avoir une période d'environ deux millions d'années ;
et si cette période existait, et qu'elle eût commencé
à un point, comme par exemple au Nord, il serait
démonstré que le monde aurait environ cent trente

mille ans d'antiquité, et c'est le moins qu'on pourrait lui donner ; mais je ne veux me brouiller avec personne pour l'antiquité de la noblesse de ce globe ; eût-il vécu cent millions de siècles, ma vie ni la vôtre n'en durerait pas un jour de plus. Songeons à vivre et à vivre heureux. Pour moi, 1738.

*Que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.*

D'ailleurs, quand les hommes seraient encore plus fots qu'ils ne font, je ne m'en mêlerai point.

Votre petit basque a bien fait ; mais on avait fait assez mal ici de ne pas le faire venir d'abord. On ne doit jamais manquer l'acquisition d'un homme de mérite.

J'ai l'infolence d'en chercher un pour mon usage. Je voudrais quelque petit garçon philosophe qui fût adroit de la main, qui pût me faire mes expériences de physique ; je le ferais seigneur d'un cabinet de machines, et de quatre ou cinq cents livres de pension, et il aurait le plaisir d'entendre *Emilie-Newton* qui, par parenthèse, entend mieux l'optique de ce grand-homme qu'aucun professeur et que *M. Coste* qui l'a traduite.

Adieu, père *Merfenne*.

L E T T R E X I I I.

A M. THIRIOT.

Le 1 mai.

JE reçois votre lettre du 25, et bien des nouvelles qui me chagrinent. Premièrement, je suis assez fâché que *Racine*, que je n'ai jamais offensé, ait sollicité la permission d'imprimer une satire dévote de *Rousseau* contre moi. Je suis encore plus fâché qu'on m'attribue des épîtres sur la liberté. Je ne veux point me trouver dans les caquets de *Molina* ni de *Jansénius*. On m'envoie un morceau d'une autre pièce de vers où je trouve un portrait assez ressemblant à celui du prêtre de bicêtre; mais en vérité il faut être bien peu fin pour ne pas voir que cela est de la main d'un académicien ou de quelqu'un qui aspire à l'être. Je n'ai ni cet honneur ni cette faiblesse; et si j'ai à reprocher quelque chose à ce monstre d'abbé *Desfontaines*, ce n'est pas de s'être moqué de quelques ouvrages des quarante.

Je suis bien aise que vous ayez gagné un louis à gentil *Bernard*; je voudrais que vous en gagnassiez cent mille à *Crésus-Bernard*. (*)

Je n'ai point vu l'épître sur la liberté; je vais la faire venir avec les autres brochures du mois. C'est un amusement qui finit d'ordinaire par allumer mon feu.

Autre sujet d'affliction. On me mande que, malgré toutes mes prières, les libraires de Hollande débitent

(*) Voyez ci-après, page 63.

mes Elémens de la philosophie de *Newton*, quoique imparfaits ; or, *da mi configlio*. Les libraires hollandais avaient le manuscrit depuis un an , à quelques chapitres près. J'ai cru qu'étant en France , je devais à monsieur le chancelier le respect de lui faire présenter le manuscrit entier. Il l'a lu , il l'a marginé de sa main ; il a trouvé surtout le dernier chapitre peu conforme aux opinions de ce pays-ci. Dès que j'ai été instruit par mes yeux des sentimens de monsieur le chancelier , j'ai cessé sur le champ d'envoyer en Hollandé la suite du manuscrit ; le dernier chapitre surtout , qui regarde les sentimens théologiques de *M. Newton* , n'est pas sorti de mes mains. Si donc il arrive que cet ouvrage tronqué paraisse en France par la précipitation des libraires , et si monsieur le chancelier m'en faisait mauvais gré , il serait aisé , par l'inspection seule du livre , de le convaincre de ma soumission à ses volontés. Le manque des derniers chapitres est une démonstration que je me suis conformé à ses idées dès que je les ai pu entrevoir ; je dis entrevoir , car il ne m'a jamais fait dire qu'il trouvât mauvais qu'on imprimât le livre en pays étranger. En un mot , soit respect pour monsieur le chancelier , soit aussi amour de mon repos , je ne veux point de querelle pour un livre ; je les brûlerais plutôt tous. Voulez-vous lire ce petit endroit de ma lettre à *M. d'Argenson* ? Est-il à propos que je lui en écrive ? Conduisez-moi. *M. le bailli de Froulai* est venu ici , et a été , je crois , aussi content de Cirey que vous le serez. Les *Denis* en sont assez satisfaits.

J'ai toujours Mérope sur le métier. *Vale, te amo.*

1738.

L E T T R E X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

J'E ne puis, mon cher et respectable ami, laisser partir la lettre de madame la marquise *du Châtelet*, sans mêler encore mes regrets aux siens. Nous imaginions vous posséder, parce qu'au moins vous êtes à Paris. C'est une consolation de vous savoir dans notre hémisphère; mais cette consolation va donc bientôt nous être ravie (*). Madame *du Châtelet*, que l'amitié conduit toujours, vous parle de nos craintes au sujet de ces *Elémens de Newton*; pour moi je n'ai d'autre crainte que d'être séparé d'elle, et d'autre malheur que d'être destiné à vivre loin de vous. Je ferai privé de la douceur de vous embrasser avant votre départ. Je ne pourrai pas dire à madame d'*Argental* tout ce que je pense de son cœur et du vôtre. Vous serez tous deux heureux à Saint-Domingue; il n'y aura que vos amis à plaindre. J'embrasse tendrement M. de *Pont-de-Vesle* à qui je suis attaché comme à vous.

(*) M. d'*Argental* était nommé à l'intendance de Saint-Domingue.

L E T T R E X V.

1738.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 5 mai.

MON cher ami, je vous ai envoyé un chiffon pour vous et monsieur votre frère, et un gros paquet pour le fils du roi des géans. Je ne fais si je pourrai prendre le jeune homme qui a appartenu à madame *Dupin*. On m'a, je crois, arrêté un jeune mathématicien très-savant et très-aimable : en ce cas, ce ne sera pas lui qui sera auprès de moi, mais bien moi auprès de lui ; je lui appartiendrai et je le payerai.

Vraiment j'ai bien d'autres affaires que d'imprimer des épîtres en vers. *I nunc et tecum versus meditare canoros*. Le débit précipité de mes *Elémens de Newton* m'occupe très-désagréablement. Le titre charlatan que d'imbécilles libraires ont mis à l'ouvrage, est ce qui m'inquiète le moins (*). Cependant je vous prie de détromper sur ce point ceux qui me soupçonneraient de cette affiche ridicule.

Je vous avoue que je serais fort aise que l'ouvrage parût à Paris, purgé des fautes infinies que les éditeurs hollandais ont faites. Je suis persuadé que l'ouvrage peut être utile. Je serai auprès de M. de *Maupertuis* ce qu'est *Despautère* auprès de *Cicéron* ; mais je serai content si j'apprends à la raison humaine à bégayer les vérités que *Maupertuis* n'enseigne qu'aux

(*) Ce titre était : *Mis à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire.*

— 1738. sages. Il fera le précepteur des hommes, et moi des enfans ; *Algarotti* le fera des dames , mais non pas de madame *du Châtelet* qui en fait au moins autant que lui , et qui a corrigé bien des choses dans son livre.

Je vous réponds qu'avec un peu d'attention , un esprit droit doit me comprendre. Tâchez de recueillir les sentimens , et d'informer le monde qu'on ne doit m'imputer ni le titre ni les fautes glissées dans cette édition. On dit d'ailleurs qu'elle est très-belle ; mais j'aime mieux une vérité que cent vignettes.

Je voudrais bien savoir quel est le *Sofie* qui me fait honnir en vers , pendant qu'on m'inquiète ainsi en prose. Ce *Sofie* m'a bien la mine d'être l'auteur de l'épître à *Rousseau* , si longue et si inégale. Je fais quel il est , je connais ses manœuvres. Il doit haïr *Rousseau* et *Desfontaines*. Il veut se servir de moi pour tirer les marrons du feu. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait tomber sur moi le soupçon d'être l'auteur de cette misérable épître : qu'il jouisse de ses succès passagers , qu'il se fasse de la réputation à force d'intrigues , mais qu'il ne me donne point ses enfans à élever.

Mon cher ami , on a bien de la peine dans ce monde. Ce monde méchant est jaloux du repos des solitaires ; il leur envie la paix qu'il n'a point. Adieu ; je n'ai jamais moins regretté Paris.

L E T T R E X V I.

1738.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

10 mai.

JE fais mon très-humble compliment à l'honnête homme, quel qu'il soit, qui a fait cette jolie comédie du gascon de *la Fontaine*, dont on m'a dit tant de bien.

Puisque vous êtes coadjuteur de M. d'*Argental* dans le pénible emploi de mon ange gardien, voici de quoi faire usage de vos bontés.

Je vous envoie, ange gardien charmant, une petite addition à un mémoire que je suis obligé de publier au sujet des *Elémens* de *Newton*, débités trop précipitamment, &c. Cette petite addition vous mettra au fait. Vous connaissez mon caractère, vous savez combien je suis vrai.

J'ai poussé la vertu jusqu'à l'imprudence. Autre tracasserie : des épîtres nouvelles, dont je ne veux certainement pas être l'auteur, des imputations que vous savez que je ne mérite pas, un vers qu'on applique à la fille d'un ministre ! Je suis au désespoir ! J'ai mille obligations à ce ministre. Il y a vingt-cinq ans que je suis attaché à la mère de la personne à qui l'on ose faire cette application malheureuse. J'aime personnellement cette personne ; son mari, que je pleure encore, est mort dans mes bras ; par quelle rage, par quelle démence aurais-je pu l'offenser ? sur quoi fonde-t-on cette interprétation si maligne ? a-t-elle jamais fait des couplets contre quelqu'un ?

— 1738. Si on persiste à répandre un venin si affreux sur des choses si innocentes, il faut renoncer aux vers, à la prose, à la vie.

J'ai fait la valeur de quatre nouveaux actes à Mérope, j'y travaille encore; voilà pourquoi je ne l'ai point envoyée à madame de *Richelieu*. Si vous la voyez, dites-lui à l'oreille un mot de réponse. Je me recommande à *Raphaël*, lorsque *Gabriel* s'en va au diable. Madame du *Châtelet*, qui vous aime infiniment, vous fait les plus tendres complimens. Je vous suis attaché comme à monsieur votre frère: que puis-je dire de mieux? Adieu, *Castor* et *Pollux*, *mea fidera*, qui n'habitez bientôt plus le même hémisphère.

Ordonnez ce qu'il faut faire pour réparer le malheur de cette horrible application. J'écris à *Prault* de tout supprimer; j'écris à monsieur votre frère en conséquence; je vous demande en grâce le secret sur les épîtres que je défavoue, et la plus vive protection sur l'abus qu'on en fait. Madame du *Châtelet* vous fait les plus tendres complimens, et partage ma reconnaissance. Vous devriez bien nous faire avoir le *Fat puni*; on dit qu'il est charmant. (*)

(*) Comédie de M. de *Pont-de-Vesle*, représentée le 14 avril 1738. Elle est tirée du *Gaston puni*, conte de la *Fontaine*.

L E T T R E X V I I .

1738.

A M. B E R G E R.

A Cirey , le 14 mai.

IL y a long-temps , Monsieur , qu'on m'impute des ouvrages que je n'ai jamais vus ; je viens enfin de voir ces trois épîtres en question. Je puis vous assurer que je ne suis point l'auteur de ces sermons. Je conçois fort bien que le portrait de l'abbé *Desfontaines* est peint d'après nature ; mais , de bonne foi , suis - je le seul qui connaisse , qui déteste et qui puisse peindre ce misérable ? Y a-t-il un homme de lettres qui ne pense ainsi sur son compte ? Je ne veux imputer ces épîtres à personne ; mais s'il était question d'en deviner l'auteur , je crois que je trouverais aisément le mot de cette énigme. Tout ce qui m'importe le plus , est de ne pas passer pour l'auteur des ouvrages que je n'ai pas faits. Le peu de connaissance que j'ai depuis quatre ans dans le monde , fait que je ne peux deviner les allusions dont vous me parlez ; mais il suffit qu'on fasse des applications malignes pour que je sois au désespoir qu'on m'attribue un écrit qui a donné lieu à ces applications. J'ai toujours détesté la satire , et si j'ai de l'horreur pour *Roussseau* et pour *Desfontaines* , c'est parce qu'ils sont satiriques , l'un en vers très-souvent durs et forcés , l'autre en prose sans esprit et sans génie. Je-vous prie , au nom de la vérité et de l'amitié , de détromper ceux qui penseraient que j'aurais la moindre part à ces épîtres.

1738. Il y a long-temps que je ne m'occupe uniquement que de physique. Je ne comptais pas que les *Elémens* de *Newton* parussent sitôt. Je ne les ai point encore; mais ce que je peux dire, c'est qu'il n'y a point d'exemple d'une audace et d'une impertinence pareilles de la part des libraires de Hollande. Ils n'ont pas attendu la fin de mon manuscrit; ils osent donner le livre imparfait, non corrigé, sans table, sans *errata*; les quatre derniers chapitres manquent absolument. Je ne conçois pas comment ils en peuvent vendre deux exemplaires; leur précipitation mériterait qu'ils fussent ruinés. Ils se sont empressés, grâce à l'*auri sacra fames*, de vendre le livre; et le public curieux et ignorant l'achète comme on va en foule à une pièce nouvelle. L'affiche de ces libraires est digne de leur sottise; leur titre n'est point assurément celui que je destinais à cet ouvrage; ce n'était pas même ainsi qu'était ce titre dans les premières feuilles imprimées que j'ai eues et que j'ai envoyées à monsieur le chancelier; il y avait simplement : *Elémens de la philosophie de Newton*. Il faut être un vendeur d'orviétan pour y ajouter : *A la portée de tout le monde*; et un imbécille pour penser que la philosophie de *Newton* puisse être à la portée de tout le monde. Je crois que quiconque aura fait des études passables, et aura exercé son esprit à réfléchir, comprendra aisément mon livre; mais si l'on s'imagine que cela peut se lire entre l'opéra et le souper, comme un conte de *la Fontaine*, on se trompe assez lourdement : c'est un livre qu'il faut étudier. Quand M. *Algarotti* me lut ses Dialogues sur la lumière, je lui donnai l'éloge qu'il méritait, d'avoir répandu infiniment d'esprit et de

clarté sur cette belle partie de la physique ; mais alors il avait peu approfondi cette matière. L'esprit et les agrémens sont bons pour des vérités qu'on effleure ; les dialogues des Mondes , qui n'apprennent pas grand'chose , et qui d'ailleurs sont trop remplis de la misérable hypothèse des tourbillons , sont pourtant un livre charmant , par cela même que le livre est d'une physique peu recherchée , et que rien n'y est traité à fond ; mais si M. *Algarotti* est entré , depuis notre dernière entrevue à Cirey , dans un plus grand examen des principes de *Newton* , son titre *per le dame* ne convient point du tout , et sa marquise imaginaire devient assez déplacée ; c'est ce que je lui ai dit , et voilà pourquoi j'ai commencé par ce trait qu'on me reproche , en parlant à une philosophe plus réelle. Je n'ai aucune intention de choquer l'auteur des Mondes , que j'estime comme un des hommes qui font le plus d'honneur à ce monde-ci : c'est ce que je déclare publiquement dans les mémoires envoyés à tous les journaux. Continuez , mon cher ami , à écrire à Cirey à votre ami.

1738.

1738.

L E T T R E X V I I I .

A M. DE S'GRAVESENDE,

PROFESSEUR DE MATHEMATIQUES.

A Cirey, 1 juin.

JE vous remercie, Monsieur, de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer de la machine dont vous vous servez pour fixer l'image du soleil. J'en ferai faire une sur votre dessin, et je serai délivré d'un grand embarras ; car moi qui suis fort maladroit, j'ai toutes les peines du monde dans ma chambre obscure avec mes miroirs. A mesure que le soleil avance, les couleurs s'en vont, et ressemblent aux affaires de ce monde, qui ne sont pas un moment de suite dans la même situation. J'appelle votre machine un *sta sol*. Depuis *Josué*, personne avant vous n'avait arrêté le soleil.

J'ai reçu dans le même paquet l'ouvrage que je vous avais demandé, dans lequel mon adversaire, et celui de tous les philosophes, emploie environ trois cents pages au sujet de quelques pensées de *Pascal*, que j'avais examinées dans moins d'une feuille. Je suis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plupart des livres est d'être trop longs. Si on avait la raison pour soi, on serait court ; mais peu de raison et beaucoup d'injures ont fait les trois cents pages.

J'ai toujours cru que *Pascal* n'avait jeté ses idées sur le papier que pour les revoir et en rejeter une

partie. Le critique n'en veut rien croire. Il soutient que *Pascal* aimait toutes ses idées, et qu'il n'en eût retranché aucune; mais s'il savait que les éditeurs eux-mêmes en supprimèrent la moitié, il serait bien surpris. Il n'a qu'à voir celles que le père *des Mollets* a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de *Pascal* même, il sera bien plus surpris encore. Elles sont imprimées dans le Recueil de littérature. (*)

Les hommes d'une imagination forte, comme *Pascal*, parlent avec une autorité despotique; les ignorans et les faibles écoutent avec une admiration fervile; les bons esprits examinent.

Pascal croyait toujours, pendant les dernières années de sa vie, voir un abyme à côté de sa chaise; faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi je vois aussi un abyme, mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les mélanges de *Leibnitz*, que la mélancolie égara sur la fin la raison de *Pascal*; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste, comme *Pascal*, soit, à force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante, ni plus humiliante que la fièvre et la migraine. Si le grand *Pascal* en a été attaqué, c'est *Samson* qui perd sa force. Je ne fais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente si amèrement contre moi; mais il prend le change en tout, et principalement sur l'état de la question.

Le fond de mes petites remarques sur les *Pensées*

(*) Voyez les remarques sur les *Pensées* de *Pascal*, Philosophie, T. I.

— de *Pascal*, c'est qu'il faut croire sans doute au péché
 1738. originel, puisque la foi l'ordonne; et qu'il faut y croire d'autant plus que la raison est absolument impuissante à nous montrer que la nature humaine est déchue. La révélation seule peut nous l'apprendre. *Platon* s'y était jadis cassé le nez. Comment pouvait-il savoir que les hommes avaient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux? qu'ils avaient eu de belles ailes, et qu'ils avaient fait des enfans sans femmes?

Tous ceux qui se sont servis de la physique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde, n'ont pas eu meilleure fortune que *Platon*. Voyez-vous ces vilaines montagnes, disaient-ils, ces mers qui entrent dans les terres, ces lacs sans issue? ce sont des débris d'un globe maudit; mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces montagnes étaient nécessaires pour nous donner des rivières et des mines, et que ce sont les perfections d'un monde béni. De même mon censeur assure que notre vie est fort raccourcie en comparaison de celle des corbeaux et des cerfs; il a entendu dire à sa nourrice que les cerfs vivent trois cents ans, et les corbeaux neuf cents. La nourrice d'*Hésiode* lui avait fait aussi apparemment le même conte; mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chasseur, il saura que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'homme est de tous les animaux celui à qui DIEU accorde la plus longue vie; et quand mon critique me montrera un corbeau qui aura cent deux ans, comme M. de *Saint-Aulaire* et madame de *Chanclos*, il me fera plaisir.

C'est une étrange rage que celle de quelques messieurs qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade pour me vendre ses pilules. Garde ta drogue, mon ami, et laisse-moi ma santé. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, et que je ne veux point de ton orviétan? Cet homme m'en dit de très-groffières, selon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne sont pas. Il a été déterrer dans je ne fais quel journal, je ne fais quelles Lettres sur la nature de l'ame que je n'ai jamais écrites, et qu'un libraire a toujours mises sous mon nom à bon compte, aussi-bien que beaucoup d'autres choses que je ne lis point. Mais puisque cet homme les lit, il devait voir qu'il est évident que ces Lettres sur la nature de l'ame ne sont point de moi, et qu'il y a des pages entières copiées mot à mot de ce que j'ai autrefois écrit sur *Locke*. Il est clair qu'elles sont de quelqu'un qui m'a volé; mais je ne vole point ainsi, quelque pauvre que je puisse être.

Mon docteur se tue à prouver que l'ame est spirituelle. Je veux croire que la sienne l'est; mais, en vérité, ses raisons le sont fort peu. Il veut donner des soufflets à *Locke* sur ma joue, parce que *Locke* a dit que DIEU était assez puissant pour faire penser un élément de la matière. Plus je relis ce *Locke*, et plus je voudrais que tous ces messieurs l'étudiaissent. Il me semble qu'il a fait comme *Auguste*, qui donna un édit de *coercendo intra fines imperio*. *Locke* a resserré l'empire de la science pour l'affermir. Qu'est-ce que l'ame? je n'en fais rien. Qu'est-ce que la matière? je

— 1738. n'en fais rien. Voilà *Joseph-Godefroy Leibnitz* qui a découvert que la matière est un assemblage de monades. Soit ; je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien ! mon ame fera une monade ; ne me voilà-t-il pas bien instruit ? Je vais vous prouver que vous êtes immortel , m'a dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaisir ; j'ai tout aussi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la *Henriade* que pour cela ; mais mon homme se croit bien plus sûr de l'immortalité par ses argumens , que moi par ma *Henriade*.

Vanitas vanitatum , et metaphysica vanitas.

Nous sommes faits pour compter , mesurer , peser ; voilà ce qu'a fait *Newton* ; voilà ce que vous faites avec M. *Musschembroek* ; mais pour les premiers principes des choses , nous n'en savons pas plus qu'*Epistemon* et maître *Editue*.

Les philosophes , qui font des systèmes sur la secrète construction de l'univers , sont comme nos voyageurs qui vont à Constantinople , et qui parlent du sérail : ils n'en ont vu que les dehors , et ils prétendent savoir ce que fait le sultan avec ses favorites. Adieu , Monsieur ; si quelqu'un voit un peu , c'est vous ; mais je tiens mon censeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être aussi ; mais je suis un *quinze-vingt* de Paris , et lui un aveugle de province. Je ne suis pas assez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite , et vous savez combien mon cœur est sensible à votre amitié.

Je suis , &c.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

QUAND je demande, mon cher ami, des livres dont j'ai toujours un pressant besoin, il est triste d'attendre qu'on ait fait une caisse complète. Quatre envois sont aussi bons qu'un; il n'en coûte que trois caisses de plus, et on est promptement servi; c'est-là l'essentiel pour moi dont l'ignorance est grande, et dont les études sont continuelles et variées. Si *Prault* n'est pas exact à suivre mes intentions, je vous prierai d'en prendre un autre; je suis las de n'avoir la moutarde qu'après dîner.

Je vous prie aussi de donner cent trente francs au chevalier de *Mouhi*; il m'est impossible de lui donner plus de deux cents livres par an. Si j'en croyais mes desirs et son mérite, je lui en donnerais bien davantage. Dites-lui que je suis charmé de l'avoir pour correspondant littéraire; mais que je demande des nouvelles très-courtes, des faits sans réflexions, et plutôt rien que des faits hasardés.

M. d'*Estaing* me doit et cherche des chicanes pour ne point me payer ou pour différer le paiement. Il faut vite constituer un procureur et plaider. Les frais ne peuvent tomber que sur lui, et je suis assez au fait de son bien pour avoir mes recours certains. Ecrivez pour ma pension; je compte sur M. *Clément*; ne laissons rien languir, s'il est possible, entre les

— mains des débiteurs. C'est veiller à leurs intérêts en
 1738. se montrant exact à demander. Vous voyez, mon
 cher ami, quelles peines on a quand il faut arracher
 des arrérages accumulés. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E X X.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

DE l'argent, mon cher trésorier, de l'argent! A qui?
 à un homme d'un grand faveur, à M. *Nollet*. Cet
 argent est un à compte pour des instrumens de phy-
 fique qu'il fournira à votre ordre. Portez - lui donc
 douze cents francs; s'il exige cent louis, n'hésitez
 pas, donnez - les sur le champ, et davantage s'il est
 nécessaire.

M. *Coufin* qui est à moi, et qui doit venir à Cirey,
 escortera la cargaison de ces instrumens; mais je ne
 les veux que dans un mois. Ma galerie n'est point
 encore prête. L'astronomie est très-peu de chose pour
 M. *Coufin* qui est déjà géomètre; il l'apprendra bien
 vite.

Présentez, je vous prie, au jeune d'*Arnaud* ce petit
 avertissement transcrit de votre main. Vous aurez la
 bonté de me renvoyer l'original. La petite besogne
 qu'on lui propose est l'affaire de trois minutes. Il
 fera bon qu'il signe ce petit écrit, afin qu'on ne me
 puisse reprocher d'avoir fait moi-même cet avertisse-
 ment nécessaire. Quand il fera transcrit, et s'il est
 possible,

possible, d'une manière lisible, vous donnerez cinquante francs à d'*Arnaud*; c'est, je crois un bon garçon. Je l'aurais pris auprès de moi s'il avait su écrire. 1738.

J'ai de si prodigieuses dépenses à faire, et j'ai si prodigieusement dépensé, que je ne puis acheter un tableau. Je vous réserve, mon cher abbé, ce plaisir pour une autre circonstance.

L E T T R E X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

MADAME de *Richelieu* a dû vous remettre, mon cher ange gardien, une *Mérope* dont les quatre derniers actes sont assez différens de ce que vous avez vu. Si vous avez le temps d'en être amusé, jetez les yeux sur ce rogaton comme sur le dernier des hommages de cette espèce que nous vous rendons; et si vous aviez même le temps de nous dire ce que vous pensez de cette pièce à la grecque, mandez-le-nous.

On nous flatte que vous ne partez pas sitôt; c'est ce qui nous enhardit à vous parler d'autre chose que de ce cruel départ. Le temps de notre condamnation nous laisse, en s'éloignant, la liberté de respirer; mais s'il arrive enfin que vous partiez, nous serons au désespoir, et nous n'en relèverons point.

Sauriez-vous si madame de *Rufec* est apaisée, si cette tracasserie est finie? Madame du *Châtelet* vous fait les plus tendres amitiés.

Corresp. générale.

Tome II. D

1738.

L E T T R E X X I I.

A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, 15 juin.

EN vérité, M. le chevalier *Isaac*, quand on veut bien rassembler toutes les preuves contre les tourbillons, on doit être bien honteux d'être cartésien.

Comment ose-t-on l'être encore ? Je vous avoue que j'avais cru que vous rompiez le charme ; mais j'ai peur que nos Français n'en sachent pas assez pour être détrompés.

Vous avez bien raison de me dire que ce zodiaque nouveau, et cette hypothèse de *Fatio* et de *Cassini*, ne s'accorde pas avec mes principes : aussi ce morceau n'est point du tout de moi. (5)

Voici le fait : J'étais malade ; je voulais changer beaucoup mon ouvrage et gagner du temps ; les libraires impatiens ont fait achever les deux derniers chapitres par un mathématicien à gages, qui leur a donné tout cru de vieux mémoires académiques : cela produit nouvel embarras, nouvelles tracasseries, et la douceur de notre retraite en est troublée.

Autre anecdote. Il y a un an qu'ayant des doutes que j'ai encore sur l'exactitude des rapports des couleurs et des tons de la musique, ayant ouï dire que le P. *Castel* travaillait sur cette matière, et imaginant que ce jésuite était newtonien, je lui écrivis. Je lui demandai des éclaircissemens que je n'eus

(5) Il ne se trouve que dans la première édition des *Elémens* de la philosophie de *Newton*.

point. Nous fumes quelque temps en commerce ; il me parla de son *clavecin des couleurs* ; j'en dis un mot dans mes *Elémens d'optique* ; je lui envoyai même le morceau. Vous ferez peut-être surpris que, dans la quinzaine, ce bon homme imprima contre moi, dans le mercure de Trévoux, les choses les plus insultantes et les plus cruelles. 1738.

Cependant les libraires de Hollande, sans que je le fusse, ont imprimé mon ouvrage et ses louanges ; et ce misérable fou se trouve loué par moi après m'avoir insulté. Quand on est loin, qu'on imprime en Hollande, et qu'on a affaire à Paris, il n'en peut résulter que des contre-temps. J'ai su depuis que ce fou de la géométrie est votre ennemi déclaré.

Autre anecdote littéraire. Un abbé étant venu demander à un des juges des nouvelles du *Mémoire sur le feu*, n^o. 7, ce juge fit entendre qu'il approuvait fort ce *Mémoire*, et que, si on l'avait cru, il eût été couronné ; cependant je fais très-bien que c'était vous qui eûtes quelque bonté pour cet ouvrage. Je dois quelque chose aux discours polis de ce juge ; mais je dois tout à votre bonne volonté. Je vous avoue que je suis plus aise d'avoir eu votre suffrage que si j'avais eu toutes les voix, hors la vôtre.

Madame du Châtelet veut bien consentir à se découvrir à l'académie, pourvu que l'académie, en imprimant son *Essai*, et en l'approuvant, n'en nomme pas l'auteur. Pour moi je renonce à cette gloire ; je ne connais que celle de votre amitié. Vous m'avouerez que l'événement est singulier : il est bien cruel que de maudits tourbillons l'aient emporté sur votre élève.

1738. Nous nous flattons que vous informerez Cirey de votre santé et de vos occupations. On ne peut se porter plus mal que je ne fais ; je serai bientôt obligé de renoncer à toute étude, mais je ne renoncerai qu'avec la vie à mon amitié, à ma reconnaissance, à mon admiration pour vous.

L E T T R E X X I I I.

A M. L' A B B É P R E V O S T,

Sur les Elémens de Newton.

Juin.

JE viens, Monsieur, de recevoir par la poste une de vos feuilles périodiques (*), dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des *Elémens de Newton*. J'ai reçu aussi quelques imprimés sur le même sujet.

Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque chose à dire qui ne sera pas inutile aux belles-lettres, souffrez que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre feuille les réflexions suivantes.

Il est vrai, comme vous le dites, Monsieur, que j'ai envoyé à plusieurs journaux des éclaircissemens en forme de préface, pour servir de supplément à l'édition de Hollande, et j'apprends même que les auteurs du journal de Trévoux ont eu la bonté d'insérer, il y a un mois, ces éclaircissemens dans

(*) Le Pour et Contre.

leur journal. Si les nouveaux éditeurs des *Elémens* de *Newton* ont mis cette préface à la tête de leur édition, ils ont en cela rempli mes vues. 1738.

Je vois par votre feuille que les éditeurs ont imprimé, dans cette préface, cette phrase singulière, *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage* ; et vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être *éclairé* par une maladie : c'est ce que je ne conçois pas plus que vous ; mais n'y aurait-il pas dans le manuscrit, *retardé*, au lieu d'*éclairé* ? Ce qui peut - être est plus difficile à concevoir, c'est comment les imprimeurs font de pareilles fautes, et comment ils ne les corrigent pas. Ceux qui ont eu soin de cette seconde édition doivent être d'autant plus exacts qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux éditeurs d'Amsterdam, qui ont occasionné des méprises plus singulières.

Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puisse être, ni à aucune de ces éditions, ni à celle qui va, dit-on, paraître en Hollande de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je suis uniquement dans le cas des autres lecteurs ; j'achète mon livre comme les autres, et je ne donne de préférence qu'à l'édition qui me paraît la meilleure.

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de livres nouveaux sont imprimés. Il y a, par exemple, peu de pièces de théâtre où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquais dernièrement quatre qui manquaient dans la comédie du Glorieux, ce qui est d'autant plus désagréable que peu de comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, Monsieur, que vous rendrez

— un nouveau service à la littérature, en recommandant
1738. une exactitude si nécessaire et si négligée.

Je conseillerais en général à tous les éditeurs d'ouvrages instructifs, de faire des cartons au lieu d'*errata* : car j'ai remarqué que peu de lecteurs vont consulter l'*errata*; et alors, ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées et injustes.

En voici un exemple récent et qui doit être public, afin que dorénavant les lecteurs qui veulent s'instruire, et les critiques qui veulent nuire, soient d'autant plus sur leurs gardes.

Il vient de paraître une petite brochure sans nom d'auteur ni d'imprimeur, dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma personne qu'à la Philosophie de *Newton*. Elle est intitulée, *Lettre d'un physicien sur la Philosophie de Newton mise à la portée de tout le monde*.

L'auteur, qui probablement est mon ennemi sans me connaître, ce qui n'est que trop commun dans la république des lettres, s'explique ainsi sur mon compte, page 13 : *Il serait inutile de faire des réflexions sur une méprise si considérable ; tout le monde les aperçoit, et elles seraient trop humiliantes pour M. de Voltaire.*

Il sera curieux de voir ce que c'est que cette méprise considérable qui entraîne des réflexions si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon livre :
 „ Il se forme dans l'œil un angle une fois plus
 „ grand, quand je vois un homme à deux pieds
 „ de moi, que quand je le vois à quatre pieds ;
 „ cependant je vois toujours cet homme de la même
 „ grandeur. Comment mon sentiment contredit-il
 „ ainsi le mécanisme de mes organes ? „

Soit inattention de copiste, soit erreur de chiffres, soit inadvertance d'imprimeur, il se trouve que l'éditeur d'Amsterdam a mis deux où il fallait quatre, et quatre où il fallait deux. Le réviseur hollandais qui a vu la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*errata* à la fin du livre. Le censeur ne se donne pas la peine de consulter cet *errata*. Il ne me rend pas la justice de croire que je puis au moins savoir les premiers principes de l'optique : il aime mieux abuser d'une petite faute d'impression aisée à corriger, et se donner le triste plaisir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme, à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a prise pour être utile, est donc une maladie bien incurable ?

Je voudrais bien savoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce physicien, qui écrit, dit-il, sur la Philosophie de *Newton*, commence par dire que j'ai fait l'apologie du meurtre de *Charles I.* Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique autant qu'injuste de ce roi, avec la réfrangibilité et le carré des distances ? Mais où aurais-je donc fait l'apologie de cette injustice exécrationnable ? est-ce dans un livre que ce critique me reproche, livre où j'ai démontré qu'on a inséré vingt pages entières qui n'étaient point de moi, et où tout le reste est altéré et tronqué ? Mais en quel endroit fait-on donc l'apologie prétendue de ce meurtre ? Je viens de consulter le livre où l'on parle de cet assassinat, d'autant plus affreux qu'on emprunta le glaive de la législature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de *Ravaillac*, avec celui du jacobin *Clément*, avec le crime, plus énorme encore,

1738.

1738. du prêtre qui se servit du corps de JESUS-CHRIST même dans la communion, pour empoisonner l'empereur *Henri VII*? Est-ce-là justifier le meurtre de *Charles I*? N'est-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes?

C'est avec la même justice que ce critique m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ai dit autrefois : „ *Mallebranche* non-seulement admit „ les idées innées, mais il prétendit que nous voyons „ tout en DIEU. „

Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cela; mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire a eu sans doute une intention toute contraire, et qu'il avait dit : *Mallebranche non-seulement n'admit point les idées innées, mais il prétendit que nous voyons tout en DIEU*. En effet, qui peut avoir lu la Recherche de la vérité, sans avoir principalement remarqué le chapitre IV du livre III, de *l'esprit pur*, seconde partie. J'en ai sous les yeux un exemplaire marginé de ma main, il y a près de quinze ans. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question : mon unique but est de faire voir l'injustice des critiques précitées, de faire rentrer en lui-même un homme qui, sans doute, se repentira de ses torts quand il les connaîtra, et enfin de faire ressouvenir tous les critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toujours, c'est qu'une injure n'est pas une raison.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui est très-aisé, rabaisser les ouvrages de poésie que j'ai faits dans ma jeunesse. Qu'un lecteur critique *Zaïre*, ou *Alzire*, ou la *Henriade*, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir

pas eu de plaisir. On ne doit pas garder le même silence sur un ouvrage de philosophie ; tantôt on a des objections spécieuses à détruire , tantôt des vérités à éclaircir , souvent des erreurs à rétracter. Je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonstances ; cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la brochure dont il est question. 1738.

Si on me fait des objections plus raisonnables , j'y répondrai , soit en me corrigeant , soit en demandant de nouveaux éclaircissmens ; car je n'ai et ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq argumens , il y ait rien de mon propre fonds dans les *Elémens* de la philosophie nouvelle. Elle m'a paru vraie , et j'ai voulu la mettre sous les yeux d'une nation ingénieuse , qui , ce me semble , ne la connaissait pas assez. Les noms de *Galilée*, de *Kepler* , de *Descartes* , de *Newton* , de *Huygens* me font indifférens. J'ai examiné paisiblement les idées de ces grands-hommes que j'ai pu entrevoir. Je les ai exposées selon ma manière de concevoir les choses , prêt à me rétracter quand on me fera apercevoir d'une erreur.

Il faut seulement qu'on sache que la plupart des opinions qu'on me reproche se trouvent ou dans *Newton* , ou dans les livres de messieurs *Keil* , *Grégori* , *Pemberton* , *s'Gravesende* , *Musschembroek* , &c. , et que ce n'est pas dans une simple brochure faite avec précipitation , qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des livres qui sont le fruit de tant de réflexions et de tant d'années.

Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine à mes compatriotes , c'est ce mot de *gravitation* ,

1738. d'*attraction*. Je répète encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la dissertation de M. de *Maupertuis* sur ce sujet, dans son livre de la Figure des astres, et on verra si on a plus d'idée de l'impulsion qu'on croit connaître, que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce livre, il faut examiner le quinzième, le seizième et le dix-septième chapitre des *Elémens* de *Newton*, et voir si les preuves qu'on y a rassemblées contre le plein et contre les tourbillons, paraissent assez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les physiciens géomètres sont invités, par exemple, à considérer si quinze pieds étant le sinus versé de l'arc que parcourt la terre en une seconde, il est possible qu'un fluide quelconque pût causer la chute de quinze pieds dans une seconde.

Je les prie d'examiner si les longueurs de pendules étant entre elles comme les carrés de leurs oscillations, un pendule de la longueur du rayon de la terre étant comparé avec notre pendule à secondes, la pesanteur qui fait seule les vibrations des pendules, peut être l'effet d'un tourbillon circulant autour de la terre, &c. Quand on aura bien balancé, d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui semblent anéantir sans retour les tourbillons, et de l'autre, la seule hypothèse douteuse qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penser.

De très-grands philosophes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, sur ce sujet, des lettres un peu plus polies que celle de l'anonyme, veulent s'en tenir au mécanisme que *Descartes* a introduit dans la physique. J'ai du respect pour la mémoire de *Descartes*, ainsi que pour eux. Il faut sans doute rejeter les

qualités occultes ; il faut examiner l'univers comme une horloge. Quand le mécanisme connu manque, quand toute la nature conspire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matière, devons-nous la rejeter parce qu'elle ne s'explique pas par le mécanisme ordinaire ? Où est donc la grande difficulté que DIEU ait donné la gravitation à la matière, comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impenétrabilité ? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on sera porté à croire que la pesanteur est, comme le mouvement, un attribut donné de DIEU seul à la matière. Il ne pouvait pas la créer sans étendue, mais il pouvait la créer sans pesanteur. Pour moi je ne reconnais, dans cette propriété des corps, d'autre cause que la main toute-puissante de l'Etre suprême. J'ai osé dire, et je le dis encore, que s'il se pouvait que les tourbillons existassent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler ; il faudrait même, en supposant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale résidente à leur centre.

On me reproche de regarder, après tant de grands-hommes, la gravitation comme une qualité de la matière ; et moi je me reproche, non pas de l'avoir regardée sous cet aspect, mais d'avoir été en cela plus loin que *Newton*, et d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumière, par exemple, ait cette qualité. *Elle est matière*, ai-je dit ; *donc elle pèse*. J'aurais dû dire seulement, *donc il est très-vraisemblable qu'elle pèse*. *M. Newton*, dans ses Principes, semble croire que la lumière n'a point cette propriété que DIEU a donnée aux autres corps de tendre vers un centre.

— 1738. J'ai poussé la hardiesse au point d'exposer un sentiment contraire : on voit au moins par là que je ne suis point esclave de *Newton*, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choses à dire ; c'est à ceux qui en savent plus que moi, à rendre sensibles des vérités admirables dont je n'ai été que le faible interprète.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LETTRE XXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey , juin.

PERE *Mersenne*, je reçois votre lettre du 9. Il faut d'abord parler de notre grande nièce, car son bonheur doit marcher avant toutes les discussions littéraires, et l'homme doit aller avant le philosophe et le poète. Ce sera donc du meilleur de mon cœur que je contribuerai à son établissement, et je vais lui assurer les vingt-cinq mille livres que vous demandez, bien fâché que vous ne vous appeliez pas *M. de Fontaine*, car en ce cas je lui assurerais bien davantage.

Sans doute je vais travailler à une édition correcte des *Elémens de Newton*, qui ne seront ni pour les *dames* ni pour *tout le monde*, mais où l'on trouvera de la vérité et de la méthode. Ce n'est point là un livre à parcourir comme un recueil de vers nouveaux ; c'est un livre à méditer, et dont un *Rousseau* ou un *Desfontaines* ne sont pas plus juges que d'une action

d'homme de bien. Voici la vraie table, telle que je l'ai pu faire pour ajuster les idées de *Newton* aux règles de la musique. Montrez cela à *Orphée-Euclide*. Si à quelques comma près cela n'est pas juste, c'est *Newton* qui a tort. Et pourquoi non ? Il était homme ; il s'est trompé quelquefois. 1738.

Vous êtes un père *Merfenne* qu'on ne saurait trop aimer. Je vous ai bien des obligations, mais vous n'êtes pas au bout.

On vient de déballer l'*Algarotti*. Il est gravé au-devant de son livre avec madame du *Châtelet*. Elle est la véritable marquise. Il n'y en a point en Italie qui eût donné à l'auteur d'aussi bons conseils qu'elle. Le peu que je lis de son livre, en courant, me confirme dans mon opinion. C'est presque en italien ce que les Mondes sont en français. L'air de copie domine trop ; et le grand mal, c'est qu'il y a beaucoup d'esprit inutile. L'ouvrage n'est pas plus profond que celui des Mondes. *Nota bene* que, *quæ legat ipsa Lycoris* est très-joli ; mais ce n'est pas *pauca meo gallo*, c'est *plurima Bernardo*. Je crois qu'il y a plus de vérités dans dix pages de mon ouvrage que dans tout son livre : et voilà peut-être ce qui me coulera à fond, et ce qui fera sa fortune. Il a pris les fleurs pour lui, et m'a laissé les épines. Voici encore un autre livre que je vais dévorer ; c'est la réponse à feu *Melon* (*). Comment nommez-vous l'auteur ? Je veux savoir son nom, car vous l'estimez.

Montrez donc ma table et mon mémoire à *Pollion*, puisqu'il lit mon livre, afin qu'il rectifie une partie des erreurs qu'il trouvera en son chemin. Je vois

(*) Auteur de l'Essai politique sur le commerce.

— que mon mémoire fera tomber le prix du livre, les
1738. libraires le méritent bien ; mais je ne veux pas me déshonorer pour les enrichir.

Adieu , mon cher ami ; foyez donc de la noce de ma nièce au moins.

J'oubliais de vous dire combien je suis sensible à la justice que me rendent ceux qui ne m'imputent point ces trois sermons rimés auxquels je n'ai jamais pensé. Encore un mot : je suis charmé que vous foyez en avance avec le prince ; il est bon qu'il vous ait obligation. Ce n'est point un illustre ingrat ; il n'est à présent qu'un illustre indigent.

Je vous embrasse tendrement. Embrassez *Scrizi*.

L E T T R E X X V .

A M. T H I R I O T .

Le 23 juin.

MON cher ami, je suis depuis quinze jours si occupé d'un cabinet de physique que je prépare, si plongé dans le carré des distances et dans l'optique, que le Parnasse est un peu oublié. Je crois bien que les gens aimables ne parlent plus des *Elémens de Newton*. On ne s'entretient point à souper deux fois de suite de la même chose, et on a raison, quand le sujet de la conversation est un peu abstrait. Cela n'empêche pas qu'à la fourdine les gens qui veulent s'instruire ne lisent des ouvrages qu'il faut méditer ; et il faut bien qu'il y ait un peu de ces gens-là,

puisqu'on réimprime les Elémens de *Newton* en deux endroits. M. de *Maupertuis*, qui est sans contredit l'homme de France qui entend le mieux ces matières, en est content; et vous m'avouerez que son suffrage est quelque chose. Je fais bien que, malgré la foule des démonstrations que j'ai rassemblées contre les chimères des tourbillons, ce roman philosophique subsistera encore quelque temps dans les vieilles têtes: 1738.

Quæ juvenes didicere nolunt perdenda fateri.

Je suis, après tout, le premier en France qui ai débrouillé ces matières, et j'ose dire le premier en Europe; car *s'Gravesende* n'a parlé qu'aux mathématiciens, et *Pemberton* a obscurci souvent *Newton*. Je ne suis point étonné qu'on s'entretienne à Paris plus volontiers de médifance, de calomnie, de vers fatiriques, que d'un ouvrage utile; cela doit être ainsi: ce sont les bouteilles de savon du peuple d'enfans malins qui habitent votre grande ville.

Bernard aurait grand tort de prendre votre louis d'or, et de ne pas vous en donner un. Aucune des épîtres en question n'est de moi; et si quelque libraire les a mises sous mon nom pour les accréditer, ce libraire est un scélérat. Il est impossible que M. d'*Argenson*, plein de probité et de bonté, et qui m'a toujours honoré d'une bienveillance pleine de tendresse, ait cru une telle calomnie; il est impossible qu'il ait fait usage contre moi d'une lettre supposée, puisque assurément il n'en eût pas fait d'usage si elle eût été vraie. Je compte trop sur ses bontés, je lui suis trop tendrement attaché depuis mon enfance. Je

— vous demande en grâce de lui montrer cette lettre ,
 1738. et de réchauffer dans son cœur des bontés qui me
 sont si chères.

Vous devez connaître les fureurs jalouses et les artifices infames des gens de lettres. Je fais surtout de quoi ils sont capables, depuis que l'auteur clandestin de l'épître diffuse et richement rimée contre *Roussseau*, eut la bassesse de répandre qu'elle venait de l'hôtel Richelieu. J'en connais très - certainement l'auteur. Cet auteur est un homme laborieux , exact et sans génie ; je n'en dis pas davantage. Si un scélérat comme l'abbé *Desfontaines*, a engagé *M. Racine* dans sa querelle , si *Launay* qui vous hait parce que vous lui avez reproché une mauvaise action , si un nommé *Guiot de Merville* qui ne cesse de m'outrager parce qu'il a eu la même maîtresse que moi , il y a vingt ans ; si *Roi*, *Lelio*, enfin des fripons séduisent d'honnêtes gens , s'il en résulte des sottises rimées et de petites scélérates d'auteur , j'oublie tout cela dans le sein de l'amitié. Mais comme la rage des *Zoïle* porte souvent la calomnie aux oreilles de ceux qui peuvent nuire , je vous prie de m'avertir de tout. Je vous embrasse , mon cher ami.

LETTRE

L E T T R E X X V I.

1738.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

VENONS à *Jore*, mon cher abbé; c'est un libraire qui s'est ruiné en faisant son commerce très-maladroitement. Il a publié contre moi, sous le titre de *Factum*, un mémoire infame, ou plutôt un libelle diffamatoire. Il faut que le sieur *Begon*, procureur, demande et obtienne la suppression de ce mémoire mensonger et calomnieux; cela sera d'autant plus aisé, que je ne crois pas que le misérable *Jore* s'y oppose. Je soupçonne furieusement que ce *Jore* est mis en jeu par quelqu'un de ces malheureux qui ne cherchent qu'à me tourmenter, malgré la profonde obscurité où je suis enseveli. Ce mémoire n'est point l'ouvrage d'un avocat; on le sent au style; il est certainement de quelque impudent infigne, exercé dès long-temps à barbouiller du papier. C'est à M. *Hérault* que le procureur doit s'adresser pour la suppression de ce libelle. Envoyez, je vous prie, à ce magistrat, avec la lettre ci-jointe, un Newton proprement habillé.

Prault doit faire porter chez vous cent cinquante exemplaires des *Elémens* de *Newton*; je les ai achetés; ils doivent être bien reliés. M. *Cousin* se donnera la peine de voir s'ils sont en bon état, s'ils sont tous conformes à mes intentions, c'est-à-dire, avec les

Corresp. générale.

Tome II. E

— quatre mots de corrections que j'ai envoyés. Ces
 1738. mots sont indispensables dans un ouvrage qui veut
 de l'exactitude. Voyez vous-même, mon cher abbé,
 si *Proulx* a fait son devoir. Vous prendrez le nombre
 des exemplaires que vous jugerez à propos; et si
 vous avez des amis qui entendent ces matières philo-
 sophiques, je vous prie de leur en faire part, et de
 me croire pour la vie votre bon et sincère ami.

L E T T R E X X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

LA route de Paris à Pont-de-Vesse est par Dijon;
 la route de Dijon est par Bar-sur-Aube, Chaumont,
 Langres, &c. De Bar-sur-Aube à Cirey il n'y a que
 quatre lieues; et si vous ne voulez pas faire quatre
 lieues pour voir vos amis, vous n'êtes plus d'*Argental*,
 vous n'êtes plus ange gardien; vous êtes digne
 d'aller en Amérique.

Ah! charmant et respectable ami, vous ne vous
 démentirez pas à ce point, et vous ne nous donnerez
 pas pour excuse qu'il ne faut pas aller à Cirey en
 passant; il faut y aller, ne fût-ce que pour un jour
 ou pour une heure. Quoi, vous ferez dix-huit cents
 lieues pour quitter vos amis, et vous n'en feriez pas
 quatre pour les voir! Je vous avertis que si vous
 prenez une autre route que celle de Bar-sur-Aube,
 Chaumont, Langres, si vous passez par Auxerre, nous

irons à Auxerre , nous vous ferons rougir , et nous aurons le bonheur de vous voir. 1738.

Vos réflexions sur les Epîtres et sur Mérope me paraissent fort justes ; et puisque j'ai pris tant de liberté avec le marquis *Maffei* , dans les quatre premiers actes , je pourrai bien encore changer son cinquième. En ce cas , la Mérope m'appartiendra toute entière.

Si on ne permet pas de se moquer des convulsions , il ne sera donc plus permis de rire.

Si le public , devenu plus dégoûté que délicat à force d'avoir du bon en tout genre , ne souffre pas qu'on égaye des fujets sérieux , si le goût d'*Horace* et de *Despréaux* sont proscrits , il ne faut donc plus écrire.

Mais si vous ne venez pas à Cirey , il ne faut plus rien aimer.

Madame du Châtelet vous persuadera ; et moi je ne veux point perdre l'espérance de voir M. et madame d'*Argental* , et de les assurer qu'ils n'auront jamais un serviteur plus tendre , plus dévoué que *Voltaire* , et plus affligé de la barbare idée que vous avez de vous détourner de votre chemin pour ne nous point voir.

1738. LETTRE XXVIII.

A M. B E R G E R.

A Cirey, . . . juillet.

JE serais fort aisé que vous fussiez auprès de *M. Pallu*, et je crois que cette place vaudrait mieux que la demi-place que vous avez. Un intendant est plus utile qu'un prince. Je perdrais un aimable correspondant à Paris, mais j'aime mieux votre fortune que des nouvelles.

Madame du Châtelet ne peut s'avilir en souffrant qu'on imprime un écrit qu'elle a daigné composer, qui honore son sexe et l'académie, et qui fait peut-être honte aux juges qui ne lui ont pas donné le prix.

Je me donnerai bien de garde de demander à aucun ministre la communication des recueils dont vous me parlez. Je ne leur demande jamais rien; mais j'aurais été fort aisé que mon ami, en lisant, eût remarqué quelques faits singuliers et intéressans, s'il y en a, et m'en eût fait part. C'est là ce qui est très-aisé, et ce dont je vous prie encore.

Vous n'envoyez jamais les nouveautés. Nous n'en avons pas un extrême besoin, mais elles amuseraient un moment; et c'est beaucoup, me semble, de plaire un moment à la divinité de Cirey.

Rousseau m'a envoyé l'ode apoplectique dont vous me faites mention. Il m'a fait dire que c'était par humilité chrétienne; qu'il m'avait toujours estimé, et

que j'aurais été son ami si j'avais voulu, &c. Je lui ai fait dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir composé cette ode, et beaucoup à me l'envoyer; que si c'était de l'humilité *chrétienne*, je n'en savais rien, que je ne m'y connaissais pas, mais que je me connaissais fort en probité; qu'il fallait être juste avant d'être humble; que, puisqu'il m'estimait, il n'avait pas dû me calomnier, et que, puisqu'il m'avait calomnié, il devait se retracter, et que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix. Voilà mes sentimens qui valent bien son ode.

Je n'ai jamais eu la vanité d'être gravé; mais puisque *Odieux* et les autres ont défiguré l'ouvrage de M. de la Tour, il y faut remédier: la planche doit être in-8°, parce que telle est la forme des livres où l'on imprime mes rêveries. L'abbé *Moussinot* s'était chargé d'un nouveau graveur; je lui écrirai; je connais le mérite de celui que l'on propose. Un grand cabinet de physique et quelques achats de chevaux m'ont un peu épuisé, et m'ont rendu indigne de la pierre qui représente *Newton*. Je me contente de ses ouvrages pour une pistole. J'aimerais mieux, il est vrai, acheter cette tête, que de faire graver la mienne, et je suis honteux de la préférence que je me donne; mais on m'y force. Mes amis qui admirent *Newton*, mais qui m'aiment, veulent m'avoir; ayez donc la bonté d'aller trouver M. *Barier* avec M. de la Tour. Je m'en rapporte à lui et à vous. Vous cachetterez, s'il vous plaît, vos lettres avec mon visage. Il faut que la pierre soit un peu plus grande qu'à l'ordinaire, mais moindre que ce *Newton*, qui est une espèce de médaillon. On ne veut point envoyer mon portrait en pastel;

1738. mais M. de *la Tour* en a un double; il n'y a qu'à y faire mettre une bordure et une glace. Je mande à M. l'abbé *Moussinot* qu'il en fasse les frais. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse.

L E T T R E X X I X.

A. M. P I T O T,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Juillet.

EN vous remerciant, mon très-cher et très-éclairé philosophe, de toutes les nouvelles que vous me mandez de l'académie et de Quito. En vérité, voilà un nouveau monde découvert par les nouveaux *Colomb* de votre académie; mais je ne pense pas que ces arcs-en-ciel, dont vous me parlez, soient de vrais arcs-en-ciel: ce sont, je crois, plutôt des phénomènes semblables à ceux des anneaux concentriques découverts par *Newton*, et formés entre deux verres. C'est de cette nature que sont les *hallo* et les couronnes; et il y en a depuis dix degrés jusqu'à quatre-vingt-dix. Nous ne voyons ces couronnes que dans un air calme et épais; ce qui ressemble assez aux brouillards des montagnes de Quito, car je gagerais qu'il ne se fait point de vent quand ces messieurs voyaient dans les nues leur image entourée d'une auréole de saint.

Les Espagnols qui auront vu cela prendront vos académiciens pour des gens-à miracle.

A l'égard de notre Europe, je vous supplie de bien

remercier l'illustre M. de *Réaumur* de ses politesses. S'il avait su de quoi il était question, n'aurait-il pas poussé sa politesse jusqu'à donner le prix à madame *du Châtelet*? En vérité, la philosophie n'eût eu rien à reprocher à la galanterie. Le mémoire de cette dame singulière ne vaut-il pas bien des tourbillons? Elle lui a écrit, et lui a fait sa confession. 1738.

Quant à mon mémoire, ayez la bonté d'être bien persuadé que si j'ai eu le malheur de m'exprimer assez obscurément pour faire croire que j'accordais au feu un mouvement essentiel non imprimé, je suis bien loin de penser ainsi. Personne n'est plus convaincu que moi que le mouvement est donné à la matière par celui qui l'a créée.

Si messieurs de l'académie jugent qu'il faille imprimer mon mémoire, pour constater que madame *du Châtelet* a fait le sien sans aucun secours, cette seule raison peut me déterminer à le faire imprimer. On y verra (par la différence des sentimens) que madame *du Châtelet* n'a pu rien prendre de moi. Je remets tout cela entre les mains de M. de *Réaumur*.

J'ai fait tenir à bon compte vingt pistoles à M. *Coufin*. Je lui ai recommandé d'aller un peu à l'observatoire apprendre à opérer. Il ne fait point, dit-on, d'astronomie; qu'il ne s'en effarouche pas. L'astronomie est un jeu pour un mathématicien, et on peut tracer une méridienne sans être un *Cassini*. Le grand point est de se familiariser avec les instrumens; il faut instruire ses mains: les livres instruiront son esprit.

A propos, j'oubliais la terrible expérience du mercure baissant si prodigieusement à la montagne de Quito. De combien baisse-t-il au Pic de Teneriffe? J'ai

— bien peur que nous n'ayons pas, à beaucoup près,
 1738. les quinze lieues d'atmosphère qu'on donnait libéra-
 lement à notre chétif globe.

Comptez, Monsieur, que vous êtes sur ce globe
 un des hommes que j'estime et que j'aime le plus.
 Mille amitiés à la compagne aimable du philosophe.

P. S. Vous avez reçu une lettre d'une dame qui
 entend assez la philosophie newtonienne pour sou-
 haïter que la gravitation pût rendre raison du mou-
 vement journalier des planètes; mais les dames sont
 comme les rois, elles veulent quelquefois l'im-
 possible.

L E T T R E X X X.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 2 août.

JE vous remercie bien tendrement, mon cher ami,
 de tant de bons passe-ports que vous avez donnés à
 cette philosophie de *Newton*. Vous êtes accoutumé à
 faire valoir plus d'une vérité venue d'Angleterre.
M. Coufin vous donnera tant d'exemplaires que vous
 voudrez. Voulez-vous vous charger d'un pour *M. Pallu*,
 d'un pour *M. de Chauvelin*, intendant d'Amiens? ou
 voulez-vous que je m'en charge?

Je suis bien étonné que cette lettre, imprimée
 contre mes *Elémens*, soit du père *Regnault*; elle n'est
 pas digne d'un écolier. Je crois que j'y répons de

façon à forcer l'auteur à être fâché contre lui-même et non contre moi. 1738.

Nous avons ici un fermier général qui me paraît avoir la passion des belles-lettres, c'est le jeune *Helvétius* qui fera digne du temple de Cirey s'il continue. Voilà *Minerve* réconciliée avec *Plutus*. M. de la *Poplinière* avait déjà commencé cette grande négociation. Je doute qu'on y réussisse mieux que lui.

Ce qui me fait le plus de plaisir, dans la copie de la lettre trop flatteuse pour moi que vous a écrite notre prince, c'est qu'il vous parle avec confiance. Plus il vous connaît, et plus son cœur s'ouvrira pour vous. Apparemment que cette lettre, où il prend mon parti avec tant de bonté, est en réponse à la satire injurieuse et absurde du père *Regnault*, et à d'autres ouvrages contre moi que vous lui avez envoyés. Si je ne craignais d'opposer trop d'amour propre à ces injures, je vous dirais de lui envoyer les témoignages honorables, aussi-bien que ceux qui peuvent me décrier; je pourrais faire voir que je ne suis ni si haï ni si méprisé qu'on le fait accroire à ce prince, dont le goût et les bontés s'affermissent par ces infames injures.

Mon cher ami, voici bientôt le temps où l'on vous possédera à Cirey. J'ai beaucoup de choses à vous dire qui sont pour vous d'une extrême importance. Je vous embrasse tendrement.

1738.

L E T T R E X X X I.

A M. H E L V E T I U S.

10 août.

J E reçois dans ce moment, mon aimable petit-fils d'*Apollon*, une lettre de monsieur votre père, et une de vous; le père ne veut que me guérir, mais le fils veut faire mes plaisirs. Je suis pour le fils; que je languisse, que je souffre, j'y consens, pourvu que vos vers soient beaux. Cultivez votre génie, mon cher enfant. Je vous y exhorte hardiment, parce que je fais que jamais vos goûts ne vous feront oublier vos devoirs, et que chez vous l'homme, le poète et le philosophe seront également estimables. Je vous aime trop pour vous tromper.

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

En allant *ad astra*, n'oubliez pas Cirey. Grâce au génie de madame *du Châtelet*, Cirey est sur la route; elle fait grand cas de vous, et en conçoit beaucoup d'espérances. Elle vous fait ses complimens; et moi, je vous assure, sans complimens et sans formule, de l'amitié la plus tendre et de la plus sincère estime. Ces sentimens si vrais ne souffrent point du très-humble et très-, &c.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, 11 septembre.

MONSIEUR,

LE livre que j'ai eu l'honneur de vous présenter m'a attiré de vous une lettre qui vaut bien mieux que tous mes livres. Elle est remplie de ces instructions et de ces agrémens que j'aimais tant dans votre aimable conversation : aussi nous ne parlons ici de vous que sous le nom du philosophe aimable.

Vous me reprochez, avec votre politesse charmante, des choses que je me reproche plus durement. Je conviens que j'ai trop peu ménagé *Descartes* et *Mallebranche*, et que j'ai parlé trop affirmativement là où il ne fallait que mettre modestement le lecteur sur la voie. Peut-être se jetterait-il plus volontiers dans le pays de l'attraction, si je ne voulais pas le contraindre d'entrer. Je ne m'excuserai point à l'égard de *Descartes* et de *Mallebranche* sur ce que je n'ai guère étudié la philosophie que dans des pays où l'on traite très-mal ces philosophes, et où les dix tomes de *Descartes* sont vendus trois florins. Je ne vous dirai point que les lettres de l'alphabet, qui composent les noms de *Descartes* et de *Mallebranche*, ne méritent aucun respect, que la réputation des hommes ne leur appartient point après leur mort, qu'il faut peser les esprits et non les hommes, &c. Quoique tout cela soit vrai,

— 1738. il est tout aussi vrai qu'il faut respecter les idées de sa nation.

Si j'avais été le maître de l'édition précipitée que les libraires ou corsaires hollandais ont faite, on n'aurait certainement pas ces reproches à me faire, et mon livre en vaudrait mieux de toutes façons; mais il vaut assez, puisqu'il m'a attiré vos sages instructions. Quant à l'attraction, voici très-naïvement ce qui m'a déterminé à en parler avec tant d'outré-cuidance.

Il y a trente ans que tous les philosophes, forcés d'admettre les faits de la gravitation, se tuent à en chercher la cause sans pouvoir rien trouver; *Newton* était bien persuadé que cette cause était dans le sein de DIEU; et quand le docteur *Clarke* dit à *Leibnitz*: Nous aurons grande obligation à celui qui pourra expliquer tout cela par l'impulsion; *Clarke* parlait ironiquement, et se croyait sûr de n'avoir jamais de pareils remerciemens à faire. C'est ce que je lui ai entendu dire; et le docteur *Défagulliers*, *Pemberton*, *Saunderson*, *Stone*, *Bradley*, rient quand on parle de tourbillons: autant en font MM. *s'Gravesende* et *Musschembroek*; et ce *Musschembroek*, qui est la naïveté même, et qui aime la vérité avec une candeur d'enfant, dit rondement qu'il croit démontré que l'impulsion ne peut causer la pesanteur.

Je demande maintenant si, depuis le temps que tous ceux dont je vous parle ont écrit, on a rien imaginé qui pût réhabiliter ces pauvres tourbillons? Quelqu'un a-t-il répondu seulement à ce simple argument-ci? *La même force d'impulsion n'agit point également sur les corps en mouvement et sur les corps en repos; mais la*

gravitation agit également sur les corps en mouvement et sur les corps en repos. A-t-on répondu à une des objections pressantes que j'ai rassemblées dans mon seizième et dans mon dix-septième chapitre ? Une seule de ces objections, si elle demeure victorieuse , n'anéantit-elle pas les tourbillons, et toutes ensemble ne se prêtent-elles pas une force invincible ? 1738.

Vous avez très-grande raison de me dire qu'autrefois on se trompait fort de croire *l'horreur du vide*, et qu'il fallait au moins attendre, pour imaginer l'horreur du vide, qu'on sût bien positivement que l'air ne se fait point monter l'eau dans les pompes, &c.

J'aurai l'honneur de vous répondre que si on avait eu des preuves que l'air ne pèse point, et qu'aucun fluide ne pouvait faire monter l'eau, on aurait eu très-grande raison alors de dire que l'eau montait par une loi primitive de la nature.

Or voilà le cas où nous sommes. Nous voyons que l'impulsion, telle que nous la connaissons, ne peut agir sur la nature interne des corps; qu'elle n'agit point en raison des masses, mais des superficies; qu'un fluide quelconque qui emporterait les planètes, ne pourrait faire marcher une comète plus rapidement que les planètes qui se trouveraient dans la même couche du fluide, &c. Tout nous prouve, il le faut avouer, que les planètes qui pèsent sur le soleil, n'y pèsent point par l'impulsion d'un tourbillon.

Où est donc le mal de recourir, comme en bien d'autres choses, à la volonté libre, à la puissance infinie du maître qui a daigné donner à la matière

— 1738. une qualité sans laquelle ce bel ordre de l'univers ne pourrait subsister ?

Si *Newton* avait dit seulement : Les pierres tombent sur la terre parce qu'elles ont une tendance au centre , et la terre tourne autour du soleil parce qu'elle a une tendance vers le soleil ; si, dis-je, il n'avait donné que de telles explications sans preuve , on aurait raison de crier aux qualités occultes.

Mais après avoir démontré que la lune est retenue dans son orbite par la même loi que tous les corps pèsent ici-bas , et que la terre et Saturne tendent vers le soleil par cette loi même ; après avoir , sans observation , calculé par ces seuls principes le chemin d'une comète , et l'avoir trouvée au même point où les observations la trouvaient ; après avoir enfin prouvé en tant de façons que les corps célestes se meuvent dans un espace non résistant ; après que la progression de la lumière , démontrée par *Bradley* , est venue confirmer tout cela , et dire aux hommes qu'elle n'était retardée en son cours par aucune matière , comment peut-on ne pas se rendre ? comment peut-on , contre tant d'observations , contre tant de faits , contre tant de raisons , soutenir une hypothèse des Mille et une nuits , que *Descartes* a imaginée , dont on n'a et dont on ne peut avoir la plus légère preuve ?

L'impulsion en général est une idée claire , je l'avoue ; mais l'impulsion dans le cas de la gravitation est l'idée la plus obscure , la plus incompatible que je connaisse. Quel est donc le blasphème philosophique d'attribuer à la matière une propriété de plus ? Quand cette propriété n'existerait que comme l'effet d'une cause inconnue , ne faudrait-il pas toujours

l'admettre comme un principe dont on doit partir ,
en attendant qu'il plaise à DIEU nous découvrir le
premier principe? Ne faut-il pas bien, dans une montre,
reconnaître le ressort pour la cause de tout le méca-
nisme, sans que nous sachions ce qui produit le
ressort? 1738.

L'univers est cette montre , l'attraction est ce res-
sort. C'est le grand agent de la nature, agent abso-
lument inconnu avant *Newton*, agent dont il a décou-
vert l'existence, dont il a calculé les phénomènes,
agent qui a bien l'air d'être tout autre chose que l'élas-
ticité, l'électricité, &c. ; car l'électricité, la force du
ressort d'une montre, &c. , font sans doute des effets
des lois ordinaires du mouvement; mais cette gra-
vitation ressemble fort à une qualité primordiale de
la matière.

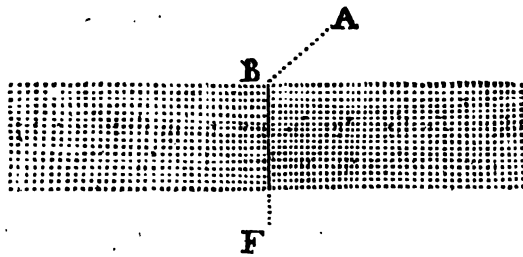
Je viens de lire les beaux mémoires de 1722 et
1723, dont vous me parlez, sur la réflexion et la
réfraction des corps; certainement vous êtes digne de
croire, et vous n'êtes pas si loin du royaume de l'at-
traction.

Une petite réflexion, s'il vous plaît, sur votre
excellent mémoire : ni *Descartes*, ni *Fermat*, ni le
marquis de l'*Hôpital*, ni *Leibnitz* n'ont touché au
but.

Vous réfutez, comme de raison, ce tournoiment
chimérique, cette tendance au tournoiment de
Descartes qui, par parenthèse, n'a guère fait en
physique que des romans : vous réfutez cet autre
grand philosophe *Leibnitz*, mais aussi grand feseur
d'hypothèses physiques et mathématiques, et vous
faites très-bien voir l'inconséquence qu'il y aurait à

supposer que les corps réfractés s'approcheraient du côté où ils trouveraient le plus de résistance.

Il est indubitable, et en cela *Descartes* mérite un coup d'encensoir, que le sinus d'incidence et celui de réfraction sont en raison réciproque de leurs vitesses dans les milieux qu'ils parcourent. Mais je demande maintenant à tout homme qui cherche la vérité de bonne foi, par quel mécanisme, par quelle loi connue du choc des corps, ce rayon de lumière *AB* doit s'approcher, dans ce cristal, de la perpendiculaire; par quelle loi il doit arriver de *B* en *F* plutôt qu'il n'est venu de *A* en *B*?



1°. Ce rayon peut-il être considéré dans ce verre comme un solide plongé dans un fluide qui lui sert de véhicule à travers le cristal?

Si cela était, ne faudrait-il pas que le fluide lui résistât proportionnellement au carré de la vitesse? cette vitesse ne serait-elle pas considérablement retardée? Et cependant les découvertes de *M. Bradley* prouvent que la lumière ne souffre point de retardement, et se propage d'un mouvement uniforme des étoiles à nous.

2°. Si nous considérons ce rayon passant de l'air dans

dans l'eau , le voilà plongé d'un fluide dans un autre. Il est certain qu'il entre moins de traits de ce rayon dans l'eau qu'il n'y en avait dans l'air ; il est certain que l'eau est moins perméable, moins transparente que l'air : or le milieu moins perméable peut-il donner un passage plus facile à la lumière ? La maison dont la porte est la moins ouverte est-elle la plus accessible à la foule qui se presse pour entrer ?

30. La vitesse de ce rayon est augmentée dans l'eau. Mais si le rayon semblable aux autres solides pénètre l'eau en choquant, en dérangeant les parties de l'eau dans lesquelles il se plonge, cette eau, cédant comme à un corps solide, doit lui résister huit cents ou neuf cents fois plus que l'air, bien loin d'accroître sa vitesse. L'eau en ce cas, loin de favoriser la direction verticale, s'y opposera neuf cents fois plus que l'air. Quelle différence prodigieuse entre cet effet et celui d'approcher ce rayon du perpendiculaire ! Quelle distance énorme entre ce qui est, et ce qui, suivant cette hypothèse, semblerait devoir être !

Reste donc que le rayon passe dans un pore, dans une espèce de tuyau non résistant : or, en ce cas, pourquoi s'approchera-t-il du perpendiculaire ? Je le considère alors comme un cylindre solide que je vois avancer plus rapidement dans un milieu que dans un autre. Mais quelle puissance brise ce cylindre ? est-ce le plan solide réfringent ? Mais les parties solides de ce plan ne touchent pas à ce cylindre : dès qu'elles y touchent, il n'y a plus de transparence.

N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a un pouvoir, jusqu'ici inconnu, qui agit entre les corps et la lumière ? Et que direz-vous à cette expérience par

— 1738. laquelle on voit rejaillir la lumière de la surface ultérieure d'un prisme, au lieu d'échapper dans l'air? Et si vous mettez de l'eau à cette surface ultérieure, la lumière entre dans cette eau, et ne rejaillit plus. Que direz-vous à l'inflexion de la lumière auprès des corps?

Vous avez déjà été assez touché de DIEU pour accorder que la lumière ne rejaillit pas des surfaces solides; c'est un grand point.

Oserez-vous faire encore quelques actes de foi à la face des incrédules? Vous voyez le ciel et la terre pleins de tendances, de gravitations réciproques; je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur cela. Ou vous admettez le plein, et en ce cas je fais dire des messes; ou vous admettez le vide sans lequel il n'y a point de mouvement, et en ce cas il faut bien que Jupiter et Saturne agissent l'un sur l'autre, et à distance, tout au travers du vide.

Pardon, deux paroles encore. Le magnétisme, l'électricité peuvent-ils nuire à l'attraction? Ne sont-ce pas des choses très-différentes? Toutes les apparences font que l'électricité et le magnétisme agissent par des écoulemens de matière. Voilà ce qui est dans le royaume de l'impulsion; mais l'empire de l'attraction *non est hinc*. Une vague qui frappe contre un rivage, peut ramener à soi mille corps qu'elle touche, et le soleil peut graviter vers nous sans nous toucher. L'attraction ne ressemble à rien, de même qu'un de nos cinq sens ne ressemble point aux quatre autres. L'attraction est un nouveau sens que *Newton* a découvert dans la nature.

Mais, Monsieur, je m'aperçois que je joue le rôle

d'un nouveau converti , très-mal instruit , qui s'avisait de prêcher *Claude* ou *Dumoulin* , ou plutôt d'un disciple qui se révolte contre un maître. Je vous demande très-humblement pardon de ma sottise. La bonté extrême de votre caractère m'a fait oublier un moment mon respect pour vous. Je rentre maintenant dans ma coquille , et je me borne à attendre avec impatience le Mémoire que vous nous promettez à la suite de celui de 1723. Je ne connais personne qui approfondisse plus , et qui expose mieux.

Permettez-moi de vous dire que j'aime l'homme en vous , autant que j'estime le philosophe. Vous êtes si persuasif que vous me faites trembler pour le newtonisme si vous le combattez. Heureux le parti que vous embrasserez ; plus heureuses les personnes qui vous voient et qui vous entendent. Il n'y en a point qui s'intéresse plus que moi à tout ce qui vous touche , aux hommages qu'on rend à votre mérite , aux récompenses que le gouvernement doit à vos talens et à vos travaux. J'ai respecté vos occupations ; je ne les ai point interrompues par mes lettres ; mais je n'en ai pas moins entretenu dans mon cœur tous les sentimens que je vous ai voués. Il n'y a guère de maison au monde où l'on parle de vous plus que dans la solitude de Cirey. Madame *du Châtelet* pense sur vous comme moi ; elle me charge de vous assurer de son estime parfaite et de son amitié.

J'aurais répondu plutôt à l'honneur de votre lettre , mais j'ai été tout près d'aller savoir qui a raison de *Newton* ou de ses adversaires , si pourtant on en peut apprendre quelque chose là-bas ou là - haut. Ma santé est bien misérable , et c'est un terrible obstacle à

— la passion que j'ai pour l'étude, &c. Je suis, Monsieur,
1738. avec les sentimens, &c.

P. S. M. d'Argental m'ayant fait l'honneur de me mander, Monsieur, que vous vouliez savoir en quel endroit *Newton* parle de la réflexion dans le vide; je lui ai mandé que c'est à la page 3, proposition 8^e, partie III, livre II; j'étais trop malade pour en dire davantage.

Voici comme on fait l'expérience dans une chambre obscure : on prend un récipient fait exprès, percé en haut, et laissant une ouverture d'environ trois pouces de diamètre. On garnit cette ouverture d'une gorge en rainure de métal; on garnit encore cette rainure d'un cuir doux et onctueux; on fait passer un prisme dans cette rainure, on l'assujettit bien. Ensuite on pompe l'air, et on expose le prisme à la lumière qui tombe de l'ouverture de la quatrième partie d'un pouce. On lui ménage un angle de quarante-deux degrés. Alors on a le plaisir de voir le récipient noir comme un four, et toute la lumière rejaillir au plancher.

L E T T R E X X X I I I .

1738.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Vous aimez volontiers, mon cher ami, à courir chez les gens quand il faut rendre service. Volez donc chez M. *Pitot*, puisque je trouve l'occasion de l'obliger. Je ne fais ce dont il peut avoir besoin ; mais je ne peux guère lui prêter que huit cents francs , à cause des dépenses que je fais ; car , outre les quatre mille livres que vous m'avez envoyées , il faut encore que vous donniez promptement cent pistoles à M. *Cousin*, qui doit être bientôt mon compagnon de retraite et d'étude. Prêtez donc ces huit cents francs à M. et à madame *Pitot*. Ils me les rendront dans l'espace de cinq années ; rien la première, deux cents francs la seconde , autant la troisième, ainsi du reste. Leur billet suffira sans contrat. Il ne faut point , me semble , de notaires avec un philosophe. Si dans la suite le philosophe ne pouvait remplir les conditions du prêt, je n'exigerais pas le payement ; au contraire ma bourse lui sera toujours ouverte. Donnez un *Newton* bien relié à M. *Pitot*, en lui remettant les huit cents francs ; vous en donnerez aussi un exemplaire à M. de *Bremont*, et m'enverrez ses *Transactions philosophiques* aussitôt qu'elles paraîtront.

1738.

L E T T R E X X X I V .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

UN paquet plat, contenant une pièce peut-être fort plate, partit hier par le carrosse de Joinville ; je l'adresse à M. l'abbé *Moussinot*, mon ami ; mais comme les jansénistes n'aiment point les pièces de théâtre , elle est destinée à un honnête jésuite, nommé le père *Brumoi*. Il faut, s'il vous plaît, que ce manuscrit soit rendu en main propre au jésuite, avec serment, sans restriction mentale, qu'il n'en prendra point copie. Après le père *Brumoi*, on en fera part au père *Porée*, mon ancien régent, à qui je dois cette déférence ; et le manuscrit, en sortant du collège de Louis le grand, sera remis au greffe janséniste de Saint-Méri.

J'avertis mon chanoine qu'il peut à toute force lire la tragédie ; premièrement, parce qu'elle est sans amour ; la nature seule et sans aucun mélange de galanterie, peut remuer un cœur dévot ;

Car pour être dévot, on n'en est pas moins homme.

Secondement, cette *Méropé* étant probablement ennuyeuse, pourra passer pour le huitième des psaumes pénitentiels. Lisez-le donc ce huitième psaume ; il vous ennuiera peut-être, mais il vous édifiera ; c'est la nature de beaucoup de bonnes choses.

Troisièmement, mon cher janséniste, si *Méropé* vous plaît, j'en serai plus flatté que du suffrage des

jésuites : le jugement de ces messieurs, trop accoutumés aux pièces de collège, m'est toujours un peu suspect. 1738.

L E T T R E X X X V.

A M. THIRIOT.

Le 24 octobre.

JE ne vous écris souvent que trois lignes , père *Merfenne*, parce que j'en griffonne trois ou quatre cents , et en rature cinq cents pour mériter un jour votre suffrage. La correction de la *Henriade* entrerait dans mes travaux, lorsque vous m'apprenez le dessein des libraires ; il faut m'y conformer ; il faut rendre cet ouvrage digne de mes amis et de la postérité. Mais *Prault* se disposait à en faire une édition ; il me faisait graver : il faudrait l'engager à entrer dans le projet des *Gandouin*. Dites-lui donc de ne plus m'envoyer, ou plutôt de ne me plus faire attendre inutilement les livres de physique, et que vous avez la bonté de vous en charger. Le s'*Gravesende*, deux volumes in-4°, est ce que je demande avec le plus d'instance. Je ne peux vivre sans ce s'*Gravesende* et sans *Desaguliers*, voilà l'essentiel.

Je vous enverrai ma réponse à M. le *Franc* ; vous êtes le lien des cœurs.

Je vous enverrai une lettre pour *Plin-Dubos* ; dites-lui que ma reconnaissance est égale à mon estime.

Un petit mot touchant les *Epîtres* (*). L'objection,

(*) Voyez *Discours sur l'homme*, volume de *Poèmes*.

— 1738. qu'on se fait interroger comme si on était *Dieu* ou *ange*, est, ce me semble, bien injuste. On interroge non un Dieu, mais un philosophe sur des sujets traités par *Platon*, *Leibnitz* et *Pope*. Dire que l'épître ne conclut rien, c'est ne la vouloir pas entendre. Elle ne conclut que trop que *non sunt omnia facta pro hominibus*; et s'il y a quelque mérite à cette épître, c'est d'avoir tourné cette conclusion d'une manière qui n'attire pas les conclusions du procureur général, et d'avoir traité très-fagement une matière très-délicate.

Autre petit mot. Où diable prend-on que ces épîtres ne vont pas au fait? Il n'y a pas un vers dans la première qui ne montre l'égalité des conditions, pas un dans la seconde qui ne prouve la liberté, pas un dans la troisième où il soit question d'autre chose que de l'envie; ainsi des autres.

Ces impertinentes objections qu'on vous fait méritent à peine que vous y répondiez, et encore moins que vous vous laissiez séduire.

Je reçois votre lettre du 12, avec une lettre du Prince qui me comble de joie; il peut arriver très-bien que je le voye en 1739, et que vous ayez un établissement aussi assuré qu'agréable. Gardez un profond secret.

Je vous embrasse, mon cher ami, et madame la Marquise vous fait les plus sincères complimens. Elle vous écrit; elle a pour vous autant d'amitié que moi.

P. S. Envoyez-moi le coup de fouet qu'a donné l'abbé *le Blanc* à cet âne incorrigible, nommé *Giot Desfontaines*.

L E T T R E X X X V I .

1738.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS.

A Cirey, 19 octobre.

JE n'ai point reçu votre lettre, Monsieur, comme un compliment; je fais trop combien vous aimez la vérité. Si vous n'aviez pas trouvé quelques morceaux dignes de votre attention dans les *Elémens de Newton*, vous ne les auriez pas loués.

Cette philosophie a plus d'un droit sur vous : elle est la seule vraie, et M. votre frère de *Pouilli* est le premier en France qui l'ait connue. Je n'ai que le mérite d'avoir osé effleurer le premier en public ce qu'il eût approfondi, s'il eût voulu.

Je ne fais si ma santé me permettra dorénavant de suivre ces études avec l'ardeur qu'elles méritent ; mais il s'en faut bien qu'elles soient les seules qui doivent fixer un être pensant. Il y a des livres sur les droits les plus sacrés des hommes, des livres écrits par des citoyens aussi hardis que vertueux, où l'on apprend à donner des limites aux abus, et où l'on distingue continuellement la justice et l'usurpation, la religion et le fanatisme. Je lis ces livres avec un plaisir inexprimable ; je les étudie, et j'en remercie l'auteur quel qu'il soit. (6)

(6) M. de *Burigny* avait publié, mais sans y mettre son nom, un traité sur l'autorité des papes.

1738.

Il y a quelques années, Monsieur, que j'ai commencé une espèce d'histoire philosophique du siècle de *Louis XIV* : tout ce qui peut paraître important à la postérité doit y trouver sa place ; tout ce qui n'a été important qu'en passant y sera omis. Les progrès des arts et de l'esprit humain tiendront dans cet ouvrage la place la plus honorable. Tout ce qui regarde la religion y sera traité sans controverse ; et ce que le droit public a de plus intéressant pour la société s'y trouvera. Une loi utile y sera préférée à des villes prises et rendues, à des batailles qui n'ont décidé de rien. On verra dans tout l'ouvrage le caractère d'un homme qui fait plus de cas d'un ministre qui fait croître deux épis de blé là où la terre n'en portait qu'un, que d'un roi qui achète ou qui saccage une province.

Si vous aviez, Monsieur, sur le règne de *Louis XIV* quelques anecdotes dignes des lecteurs philosophes, je vous supplierais de m'en faire part. Quand on travaille pour la vérité, on doit hardiment s'adresser à vous, et compter sur vos secours.

Je suis, Monsieur, avec les sentimens, &c.

L E T T R E X X X V I I .

1738.

A M. L E F R A N C.

A Cirey, 30 octobre.

TOUS les hommes ont de l'ambition, Monsieur, et la mienne est de vous plaire, d'obtenir quelquefois vos suffrages, et toujours votre amitié. Je n'ai guère vu jusqu'ici que des gens de lettres occupés de flatter les idoles du monde, d'être protégés par les ignorans, d'éviter les connaisseurs, de chercher à perdre leurs rivaux, et non à les surpasser. Toutes les académies sont infectées de brigues et de haines personnelles : quiconque montre du talent, a sur le champ pour ennemis ceux-là même qui pourraient rendre justice à ses talens, et qui devraient être ses amis.

M. *Thiriot*, dont vous connaissez l'esprit de justice et de candeur, et qui a lu dans le fond de mon cœur pendant vingt-cinq années, fait à quel point je déteste ce poison répandu sur la littérature. Il fait surtout quelle estime j'ai conçue pour vous dès que j'ai pu voir quelques uns de vos ouvrages ; il peut vous dire que même à Cirey, auprès d'une personne qui fait tout l'honneur des sciences et tout celui de ma vie, je regrettais infiniment de n'être pas lié avec vous.

Avec quel homme de lettres aurais-je donc voulu être uni, sinon avec vous, Monsieur, qui joignez un goût si pur à un talent si marqué ? Je fais que vous êtes non-seulement homme de lettres, mais un excellent

— 1738. citoyen, un ami tendre. Il manque à mon bonheur d'être aimé d'un homme comme vous.

J'ai lu, avec une satisfaction très-grande, votre dissertation sur le *Pervigilium veneris* : c'est-là ce qui s'appelle traiter la littérature. Madame la marquise du Châtelet, qui entend *Virgile* comme *Milton*, a été vivement frappée de la finesse avec laquelle vous avez trouvé dans les *Géorgiques* l'original du *Pervigilium*. Vous êtes comme ces connaisseurs nouvellement venus d'Italie, tout remplis de leur *Raphaël*, de leur *Carache*, de leur *Paul Veronèse*, et qui démêlent tout d'un coup les pastiches de *Boulogne*.

Vous avez donné un bel essai de traduction dans vos vers,

C'est l'aimable printemps dont l'heureuse influence, &c.

Votre dernier vers,

Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour,

me paraît beaucoup plus beau que

Ferrea progenies duris caput extulit arvis.

Le sens de votre vers était, comme vous le dites très-bien, renfermé dans celui de *Virgile*. Souffrez que je dise qu'il y était renfermé comme une perle dans des écailles.

Je voudrais seulement que ce beau vers pût s'accorder avec ceux-ci qui le précèdent ;

*De l'univers naissant le printemps est l'image ;
Il ne cessa jamais durant le premier âge.*

J'ai peur que ce ne soient-là deux mérites incompatibles : si le printemps ne cessa point dans l'âge d'or, il y eut plus d'un beau jour. Vous pourriez donc sacrifier ces *il ne cessa jamais* &c. à ce beau vers, 1738.

Et le jour qu'il naquit, &c.

Ce dernier vers mérite le sacrifice que j'ose vous demander.

Vous voyez, Monsieur, que je compte déjà sur votre amitié, et vous pardonnez sans doute à ma franchise. J'entre avec vous dans ces détails parce qu'on m'a dit que vous traduisez toutes les Géorgiques. L'entreprise est grande. Il est plus difficile de traduire cet ouvrage en vers français, qu'il ne l'a été de le faire en latin; mais je vous exhorte à continuer cette traduction, par une raison qui me paraît sans réplique, c'est que vous êtes le seul capable d'y réussir.

J'ai été votre partisan dans ce que vous avez dit de l'Enéide. Il n'appartient qu'à ceux qui sentent comme vous les beautés, d'oser parler des défauts; mais je demanderais grâce pour la sagesse avec laquelle *Virgile* a évité de ressembler à *Homère* dans cette foule de grands caractères qui embellissent l'Iliade. *Homère* avait vingt rois à peindre, et *Virgile* n'avait qu'*Enée* et *Turnus*.

Si vous avez trouvé des défauts dans *Virgile*, j'ai osé relever bien des bévues dans *Descartes*. Il est vrai que je n'ai pas parlé en mon propre et privé nom : je me suis mis sous le bouclier de *Newton*. Je suis tout au plus le *Patrocle* couvert des armes d'*Achille*.

1738. Je ne doute pas qu'un esprit juste, éclairé comme le vôtre, ne compte la philosophie au rang de ses connaissances. La France est jusqu'à présent le seul pays où les théories de *Newton* en physique, et de *Boërhaave* en médecine, soient combattues. Nous n'avons pas encore de bons élémens de physique; nous avons pour toute astronomie le livre de *Bion*, qui n'est qu'un ramas informe de quelques mémoires de l'académie. On est obligé, quand on veut s'instruire de ces sciences, de recourir aux étrangers, à *Keill*, à *Wolf*, à *s'Gravesende*. On va imprimer enfin des Institutions physiques, dont *M. Pitot* est l'examineur, et dont il dit beaucoup de bien. Je n'ai eu que le mérite d'être le premier qui ait osé bégayer la vérité; mais, avant qu'il soit dix ans, vous verrez une révolution dans la physique, *et se mirabitur Gallia newtonianam*.

Et nous dirons avec vos Géorgiques :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Il est vrai que la physique d'aujourd'hui est un peu contraire aux fables des Géorgiques, à la renaissance des abeilles, aux influences de la lune, &c.; mais vous saurez, en maître de l'art, conserver les beautés de ces fictions, et sauver l'absurde de la physique.

Voilà à quoi vous servira l'esprit philosophique qui est aujourd'hui le maître de tous les arts.

Si vous avez quelque objection à faire sur *Newton*, quelque instruction à donner sur la littérature, ou quelque ouvrage à communiquer, songez, Monsieur, je vous en prie, à un solitaire plein d'estime pour

vous, et qui cherchera toute sa vie à être digne de
votre commerce. C'est dans ces sentimens que je
ferai, &c. 1738.

L E T T R E X X X V I I I.

A M. L' A B B É D U B O S.

A Cirey, 30 octobre.

IL y a déjà long-temps, Monsieur, que je vous suis
attaché par la plus forte estime; je vais l'être par la
reconnaissance. Je ne vous répéterai point ici que vos
livres doivent être le bréviaire des gens de lettres,
que vous êtes l'écrivain le plus utile et le plus judi-
cieux que je connaisse; je suis si charmé de voir que
vous êtes le plus obligeant, que suis tout occupé de
cette dernière idée.

Il y a long-temps que j'ai assemblé quelques maté-
riaux pour faire l'histoire du Siècle de *Louis XIV* :
ce n'est point simplement la vie de ce prince que
j'écris, ce ne sont point les annales de son règne, c'est
plutôt l'histoire de l'esprit humain, puisée dans le siècle
le plus glorieux à l'esprit humain.

Cet ouvrage est divisé en chapitres; il y en a vingt
environ destinés à l'histoire générale : ce sont vingt
tableaux des grands événemens du temps. Les prin-
cipaux personnages sont sur le devant de la toile; la
foule est dans l'enfoncement. Malheur aux détails :
la postérité les néglige tous; c'est une vermine qui
tue les grands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle, ce
qui a causé des révolutions, ce qui sera important

— dans cent années ; c'est-là ce que je veux écrire
1738. aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de *Louis XIV* ; deux pour les grands changemens faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances : deux pour le gouvernement ecclésiastique, dans lequel la révocation de l'édit de Nantes et l'affaire de la Régale sont comprises ; cinq ou six pour l'histoire des arts, à commencer par *Descartes* et à finir par *Rameau*.

Je n'ai d'autres mémoires pour l'histoire générale qu'environ deux cents volumes de mémoires imprimés que tout le monde connaît ; il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, et de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que *Larrey*, *Limiers*, *Lamberti*, *Roussel*, &c. &c. falsifient et délayent dans des volumes.

J'ai pour la vie privée de *Louis XIV* les mémoires du marquis de *Dangeau*, en quarante volumes, dont j'ai extrait quarante pages ; j'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtisans, valets, grands seigneurs et autres, et je rapporte les faits dans lesquels ils s'accordent. J'abandonne le reste aux felseurs de conversations et d'anecdotes. J'ai un extrait de la fameuse lettre du roi au sujet de M. de *Barbésieux*, dont il marque tous les défauts auxquels il pardonne en faveur des services du père ; ce qui caractérise *Louis XIV* bien mieux que les flatteries de *Pélisson*.

Je suis assez instruit de l'aventure de l'*homme au masque de fer*, mort à la bastille. J'ai parlé à des gens qui l'ont servi.

Il y a une espèce de mémorial écrit de la main de

Louis XIV,

Louis XIV, qui doit être dans le cabinet de *Louis XV*. —
M. Hardion le connaît fans doute; mais je n'ose en 1738.
 demander communication.

Sur les affaires de l'Eglise, j'ai tout le fatras des injures de parti; et je tâcherai d'extraire une once de miel de l'abfinthe des *Jurieu*, des *Quesnel*, des *Doucín*, &c.

Pour le dedans du royaume, j'examine les mémoires des intendans, et les bons livres qu'on a sur cette matière. *M. l'abbé de Saint-Pierre* a fait un journal politique de *Louis XIV*, que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne fais s'il fera cet acte de bienfaisance pour gagner le paradis.

A l'égard des arts et des sciences, il n'est question, je crois, que de tracer la marche de l'esprit humain en philosophie, en éloquence, en poësie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfèvrerie, des manufactures de tapisserie, de glaces, d'étoffes d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin faisant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préserve d'employer trois cents pages à l'histoire de *Gassendi*! La vie est trop courte, le temps trop précieux pour dire des choses inutiles.

En un mot, Monsieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le dessiner. Je ne me presse point d'élever mon bâtiment. *Pendent opera interrupta, minaque murorum ingentes*. Si vous daigniez me conduire, je pourrais dire alors : *aquataque machina calo*. Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siècle qui vous compte parmi ses ornemens.

Corresp. générale.

Tome II. G

1738. A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, si ce n'est à un homme qui aime sa patrie et la vérité, et qui ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en panégyriste, ni en gazetier, mais en philosophe. Celui qui a si bien débrouillé le chaos de l'origine des Français m'aidera sans doute à répandre la lumière sur les plus beaux jours de la France. Songez, Monsieur, que vous rendrez service à votre disciple et à votre admirateur.

Je ferai toute ma vie avec autant de reconnaissance que d'estime, &c.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 3 novembre.

AIMABLE ange gardien, il faut que vous le soyez non-seulement de Cirey, mais de tout le canton.

Protégez, je vous en conjure, de la manière la plus efficace, M. l'abbé de *Valdruche* qui vous rendra cette lettre. C'est le fils de mon médecin, d'un de mes meilleurs amis. Vous vous sentirez bien disposé en sa faveur, quand vous saurez qu'il a pour tout bien un petit canonicat de Joinville, que le chapitre lui a conféré légitimement, et que notre saint-père le pape veut lui ôter. N'est-il pas bien odieux qu'un évêque étranger puisse disposer d'un bien qui est en France? qu'on ait des maîtres à trois cents lieues de chez soi? et qu'on mette en question, qui doit l'emporter des droits les plus sacrés des hommes, ou d'un

réscrit du pape ? Tout est subreptice, tout est abusif dans les procédés de l'ecclésiastique qui dispute le bénéfice à l'abbé de *Valdruche* ; mais il a pour lui le pape et les capucins de Chaumont. Figurez-vous que les juges de Chaumont ont osé donner la provision au papimane, et qu'à l'audience on a cité des jurisconsultes italiens qui disent : *Papa omnia potest*. Que votre zèle de bon citoyen s'allume. C'est un chaînon des fers ultramontains qu'il s'agit de briser. Vous êtes à portée de procurer au fils de mon ami une audience prompte ; c'est tout ce qu'il lui faut. Je crois que la cause est celle de nos libertés, et la cause même du parlement. Dites-lui, mon cher ami, comment il faut qu'il se conduise ; adressez-le aux bons seneurs ; c'est mon procès que vous me faites gagner. Je crois que je vous en aimerais davantage, si la chose était possible. Adieu ; vous n'aurez jamais mieux récompensé le tendre et respectueux attachement que j'aurai pour vous toute ma vie.

L E T T R E X L.

A M. DE CIDEVILLE.

Cirey, ce 10 novembre.

MON cher ami, je vous dois une Mérope, et je ne vous envoie qu'une épître. Je ne vous paye rien de ce que je vous dois : *Tam raro scribimus, ut toto non quater in anno.*

Vous m'avez envoyé une ode charmante. Je rougis de ma misère, quand je songe que je n'y ai répondu

— que par des applaudissemens. Vos richesses, en me
 1738. comblant de joie, me font sentir ma pauvreté. Ne croyez pas, mon cher ami, qu'en vous envoyant une épître, je prétende éluder la promesse de la *Méropé*. A qui donc donnerai-je les prémices de mes ouvrages, si ce n'est à mon cher *Cideville*? à celui qui joint le don de bien juger au talent d'écrire avec tant de facilité et de grâce? Quel cœur dois-je songer à émouvoir, si ce n'est le vôtre? Je compte que mes ouvrages seront au moins reçus comme les tributs de l'amitié. Ils vous parleront de moi; ils vous peindront mon ame.

Ma retraite heureuse ne m'offre point de nouvelles à vous apprendre. Elle laisse un peu languir le commerce; mais l'amitié ne languit point. Je ne m'occupe à aucune sorte de travail que je ne me dise à moi-même : Mon ami fera-t-il content? cette pensée fera-t-elle de son goût? Enfin, sans vous écrire, je passe mes jours dans l'envie de vous plaire et dans le plaisir d'écrire pour vous.

Madame *du Châtelet*, qui vous aime comme si elle vous avait vu, vous fait les plus sincères complimens. Nous avons entendu parler ici confusément d'une épître de *Formont*, contre les philosophes qui ont le malheur de n'être que philosophes. Dieu merci, l'épître n'est pas contre nous.

Rousseau, après avoir long-temps offensé DIEU, s'est mis à l'ennuyer. Il sera damné pour ses sermons et pour ses couplets.

Je vous embrasse tendrement, mon aimable *Cideville*.

L E T T R E X L I.

1738.

A M. T H I R I O T.

Le 13 novembre.

Vous me voyez , mon cher ami , dans un point de vue , et moi je me vois dans un autre. Vous vous imaginez , à table avec madame de *la Poplinière* et M. *Desfalleurs* , que les calomnies de *Roussseau* ne me font point de tort , parce qu'elles ne gâtent point votre vin de Champagne ; mais moi qui fais qu'il a employé pendant dix ans la plume de *Rouffet* et de *Varenne* à Amsterdam , pour me noircir dans toute l'Europe ; moi qui , par l'indignation du Prince royal même contre tant de traits , reconnais très-bien que ces traits portent coup , j'en pense tout différemment. Je ne fais pourquoi vous me citez l'exemple des grands auteurs du siècle de *Louis XIV* , qui ont eu des ennemis. En premier lieu , ils ont confondu ces ennemis , autant qu'ils l'ont pu ; en second lieu , ils ont eu des protections qui me manquent ; et enfin , ils avaient un mérite supérieur qui pouvait les consoler. Ce qui m'est arrivé à la fin de 1736 doit me faire tenir sur mes gardes. Je fais très-bien que les journaux peuvent faire de très-mauvaises impressions ; je fais qu'un homme qu'on outrage impunément est avili ; et je ne veux accoutumer personne à parler de moi d'une manière qui ne me convienne pas. Ma sensibilité doit vous plaire. Un ami s'intéresse à la réputation de son ami , comme à la sienne propre.

1738. Je vois que vous vous y intéressez efficacement, puisque vous m'envoyez des critiques sur les épîtres. Je vous en remercie de tout mon cœur. Soyez sûr que j'en profiterai. Continuez ; mais songez que ce *frappant et ce vif* que vous cherchez, cesse d'être tel quand il revient trop souvent. *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem cogitat*. Je ne suis pas de votre avis en tout. La censure de la boîte de *Pandore* me paraît très-injuste (*). Je prétends prouver que si tous les hommes étaient également heureux dans l'âge d'or, ils ont actuellement une égale portion de biens et de maux, et qu'ainsi l'égalité subsiste toujours. Au reste, qu'un hémistiche ou deux déplaisent, cela rend-il une pièce entière insupportable ? Vous me reprochiez d'imiter *Despréaux*, à présent vous voulez que je lui ressemble. Trouvez-vous donc dans ses épîtres tant de vivacité et tant de traits ? Il me semble que leur grand mérite est d'être naturelles, correctes et raisonnables ; mais de la sublimité, des grâces, du sentiment, est-ce là qu'il les faut chercher ?

Vous proscrivez la *barque* des rois ; cependant il ne s'agit ici que de la barque légère, de la barque du bonheur, de la petite barque que chaque individu gouverne, roi ou garçon de café. Mais, comme le vulgaire ne veut voir un roi que dans un vaisseau de cent pièces de canon, et qu'il faut s'accommoder aux idées reçues, je sacrifie la barque.

J'ôte le *Bernard*, et le *bien* qu'il fait, et le *bien* qu'il a. Ce mot de *bien* pris en deux sens différens, est peut-être un jeu de mots : qu'en pensez-vous ?

(*) Voyez le premier Discours sur l'homme, de l'égalité des conditions, volume de Poèmes.

Fertilisent la terre en déchirant son sein.

1738.

est, ne vous déplaît, un très-beau vers.

J'aime *Perrette*. C'est dans son ennui précisément, et seulement dans son ennui qu'on souhaite le destin d'autrui ; car, quand on se sent bien, ce n'est pas là le moment où l'on souhaite autre chose.

Je donne des coups de pinceau à mesure que je vois des taches ; mais aidez-moi à les remarquer, car la multiplicité de mes occupations et le maudit amour propre font voir bien trouble. *Vale, te amo.*

LETTRE XLII.

A M. THIRIOT.

Le 24 novembre.

Ami, dont la vertu toujours égale et pure, &c. ()*

C'EST LA vous plaît-il mieux que le cœur tout neuf d'*Hermotime* ? Au moins, cette épître aura un mérite, c'est d'être adressée à mon ami et non à un écolier supposé. Je vous en envoie une que je destine à l'héritier d'un trône ; mais la première sera pour vous. Je les corrige toutes, et avec opiniâtreté. Je veux qu'elles soient bonnes et dignes du lieu où elles ont été faites, et du dessein que j'ai eu en les faisant.

Mais comment raboter à la fois la *Henriade*, mes tragédies et toutes mes pièces ? *Col tempo e tol arte tutto si fara*. Tâchez qu'on imprime l'Épître sur la

(*) Voyez les variantes du Discours sur l'égalité des conditions.

— nature du plaisir , afin que je puisse donner le recueil
 1738. de mes fix sermons bien réformé : ce sera mon
 carême , prêché par le père *Voltaire*.

La lettre de M. *Desfalleurs* est d'un homme très-supérieur. S'il y avait à Paris bien des gens de cette trempe , il faudrait acheter vite le palais Lambert. Aussi achèterons-nous , je crois , et nous pardonnerons à la multitude des fots , en faveur de quelques justes , c'est-à-dire , de quelques gens d'esprit.

Dès que j'aurai un entr'acte (car je suis entouré de mes tragédies que je relime) , j'écris à l'ame de *Bayle* , laquelle demeure à Paris dans le corps de M. le comte *Desfalleurs* , et qui est très-bien logée.

Vous ferez comme il vous plaira à l'égard de ce monstre d'abbé *Desfontaines* ; mais vous pouvez assurer que je n'ai d'autre part au livre très-fort qui vient de paraître contre lui , que d'avoir écrit , il y a deux ans , à M. *Maffei* , la lettre qu'on vient d'imprimer. Assurez-le d'ailleurs que j'ai en main de quoi le confondre et le faire mourir de honte , et que je suis un ennemi plus redoutable qu'il ne pense.

Je vous embrasse. Envoyez-moi des plumes d'or , si vous avez de la monnaie. Je suis las de ne vous écrire qu'avec une plume d'oïson.

A M. LE COMTE DESALLEURS.

A Cirey, 26 novembre.

SI vous n'aviez point signé, Monsieur, la lettre ingénieuse et solide dont vous m'avez honoré, je vous aurais très-bien deviné. Je fais que vous êtes le seul homme de votre espèce, capable de faire un pareil honneur à la philosophie. J'ai reconnu cette ame de *Bayle* à qui le ciel, pour sa récompense, a permis de loger dans votre corps. Il appartient à un génie, cultivé comme le vôtre, d'être sceptique. Beaucoup d'esprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pyrrhonisme ; mais vous ne doutez beaucoup que parce que vous pensez beaucoup.

Je marcherai sous vos drapeaux une très-grande partie du chemin, et je vous prierai de me donner la main pour le reste de la journée.

Je crois qu'en métaphysique vous ne me trouverez guère hors des rangs que vous aurez marqués. Il y a deux points dans cette métaphysique ; le premier est composé de trois ou quatre petites lucurs que tout le monde aperçoit également ; le second est un abyme immense où personne ne voit goutte. Quand, par exemple, nous serons convenus qu'une pensée n'est ni ronde ni carrée, que les sensations ne sont que dans nous et non dans les objets, que nos idées nous viennent toutes par les sens (quoi qu'en disent

— *Descartes* et *Mallebranche*), que l'ame, &c. ; si nous
 1738: voulons aller un pas plus avant, nous voilà dans
 le vaste royaume des choses possibles.

Depuis l'éloquent *Platon* jusqu'au profond *Leibnitz*, tous les métaphysiciens ressemblent, à mon gré, à des voyageurs curieux qui seraient entrés dans les antichambres du sérail du grand-turc, et qui, ayant vu de loin passer un eunuque, prétendraient conjecturer de là combien de fois sa Hauteſſe a caressé cette nuit son odalique. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, &c. ; le fait est que le grand-sultan a dormi toute la nuit.

Vous avez assurément grande raison d'être révolté de ce ton décisif avec lequel *Descartes* donne ses mauvais contes de fée ; mais, je vous prie, ne lui reprochez pas l'algèbre et le calcul géométrique ; il ne l'a que trop abandonné dans tous ses ouvrages. Il a bâti son château enchanté sans daigner seulement prendre la moindre mesure. Il était un des plus grands géomètres de son temps, mais il abandonna sa géométrie, et même son esprit géométrique, pour l'esprit d'invention, de système et de roman. C'est-là ce qui devait le décrier, et c'est, à notre honte, ce qui a fait son succès. Il faut l'avouer, toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs : lois du mouvement fausses, tourbillons imaginaires démontrés impossibles dans son système, et raccommodés en vain par *Huygens* ; notions fausses de l'anatomie, théorie erronée de la lumière, matière magnétique cannelée impossible, trois élémens à mettre dans les Mille et une nuits, nulle observation de la nature, nulle découverte : voilà pourtant ce que c'est que *Descartes*.

Il y avait de son temps un *Galilée* qui était un véritable inventeur, qui combattait *Aristote* par la géométrie et par des expériences, tandis que *Descartes* n'opposait que de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries; mais ce *Galilée* ne s'était point avisé de créer un univers comme *Descartes*; il se contentait de l'examiner. Il n'y avait pas là de quoi en imposer au vulgaire grand et petit. *Descartes* fut un heureux charlatan; mais *Galilée* était un grand philosophe.

Que je suis bien de votre avis, Monsieur, sur *Gassendi*! Il relâche, comme vous dites énergiquement, la force de toutes ses raisons; mais un plus grand malheur encore, c'est que les raisons lui manquent. Il a deviné bien des choses qu'on a prouvées après lui.

Ce n'est pas assez, par exemple, de combattre le plein par des argumens plausibles; il fallait qu'un *Newton*, en examinant le cours des comètes, démontrât de quelle quantité elles vont nécessairement plus vite à la hauteur de nos planètes, et que par conséquent elles ne peuvent être portées par un prétendu tourbillon de matière, qui ne peut aller à la fois lentement avec une planète, et rapidement avec une comète, dans la même couche. Il a fallu que *M. Bradley* découvrit la progression de la lumière, et démontrât qu'elle n'est point retardée dans son chemin d'une étoile à nous, et que par conséquent il n'y a point là de matière. Voilà ce qui s'appelle être physicien. *Gassendi* est un homme qui vous dit en gros qu'il y a quelque part une mine d'or, et les autres vous apportent cet or qu'ils ont fouillé, épuré et travaillé.

1738. Ce ne sera donc point, Monsieur, sur la physique que je serai entièrement pyrrhonien : car comment douter de ce que l'expérience découvre, et de ce que la géométrie confirme ? Parce qu'*Anaxagore*, *Leucippe*, *Aristote* et tous les grecs babillards ont dit longuement des absurdités, cela empêche-t-il que *Galilée*, *Cassini*, *Huygens* n'aient découvert de nouveaux cieux ? La théorie des forces mouvantes en fera-t-elle moins vraie ? Nous avons la longitude et la latitude de deux mille étoiles dont les anciens ne supposaient pas seulement l'existence, et nous avons découvert plus de vérités physiques sur la terre, que *Flamsteed* ne compte d'étoiles dans son catalogue.

Tout cela est peu de chose pour l'immensité de la nature, j'en conviens ; mais c'est beaucoup pour la faiblesse de l'homme. Le peu que nous savons, étend réellement les forces de l'ame : l'esprit y trouve autant de plaisirs que le corps en éprouve dans d'autres jouissances qui ne font pas à mépriser.

Je m'en rapporte à vous sur tout cela. Si le don de penser rend heureux, je vous tiens, Monsieur, pour le plus fortuné des hommes. Vous savez jouir, vous savez douter, vous savez affirmer quand il le faut.

Vous me donnez très-poliment un conseil très-sage, c'est de paraître douter des choses que je veux persuader, et de présenter comme probable ce qui est démontré.

*Così alegro franciull' purgiamo aspersi
Di soave licor gli orti del vaso.*

Je vous réponds bien que si j'avais fait quelque

découverte, quand je la croirais inébranlable, je la donnerais sous les livrées modestes du doute. Il sied bien d'être un peu honteux quand on fait boire aux gens le vin du cru ; mais permettez-moi de m'excuser si j'ai un peu trop vanté *Newton* ; j'étais plein de ma divinité. Je ne suis pas sujet à l'enthousiasme, au moins en prose. Vous savez qu'en écrivant l'Histoire de *Charles XII*, je n'ai trouvé qu'un homme où les autres voyaient un héros ; mais *Newton* m'a paru d'une tout autre espèce. Tout ce qu'il a dit, m'a semblé si vrai que je n'ai pas eu le courage de faire la petite bouche. D'ailleurs, vous connaissez les Français : parlez avec défiance de ce que vous leur donnez, ils vous prendront au mot.

Enfin, les ménagemens ne feront point passer la fausse monnaie pour la bonne chez la postérité : et si *Newton* a trouvé la vérité, elle et lui méritent qu'on les présente avec assurance à son siècle.

Je passe, Monsieur, à un article de votre lettre qui n'est pas le moins essentiel : c'est le goût épuré que vous y faites paraître. Vous voulez qu'on ne donne à la philosophie que les ornemens qui lui sont propres, et qu'on n'affecte point de faire le plaissant ni l'homme de bonne compagnie, quand il ne s'agit que de méthode et de clarté.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

A la bonne heure que M. de Fontenelle ait égayé ses Mondes. Ce sujet riant pouvait admettre des fleurs et des pompons ; mais des vérités plus approfondies sont de ces beautés mâles auxquelles il faut

— les draperies du *Pouffin*. Vous me paraissez un des
 1738. meilleurs feseurs de draperies que j'aye jamais vu.
 Madame du *Châtelet* est entièrement de votre avis.
 Elle a un esprit qui , comme le dit *la Fontaine* de
 madame de *la Sablière*,

A beauté d'homme avec grâces de femme.

Elle a lu et relu votre lettre avec une sorte de plaisir qu'elle goûte rarement. Elle avait déjà été bien contente d'une lance que vous avez rompue sur le nez de *Croufaz* en faveur de *Bayle*. Elle voudrait bien voir un bâillon de votre façon , mis dans la bouche bavarde de ce professeur dogmatique.

Continuez , Monsieur , à faire voir que les personnes d'un certain ordre en France ne passent point leur vie à ramper chez un ministre , ou traîner leur ennui de maison en maison. Empêchez la prescription de la barbarie , et faites honneur à la France. .

Permettez-moi de présenter mest très-humbles compliments à un autre philosophe mondain qu'on dit aujourd'hui beaucoup plus joufflu que vous. Il lit moins que vous *Bayle* et *Cicéron* ; mais il vit avec vous , et cela vaut bien de bonnes lectures. Madame du *Châtelet* sera aussi transportée que moi si vous lui faites part de vos idées. Elle en est bien plus digne , quoique je sente tout leur prix.

Je suis , &c.

L E T T R E X L I V.

1738.

A M. THIRIOT.

Le 29 novembre.

JE viens de répondre un livre au beau volume de M. *Desfalleurs*. Voici encore une lettre que je devais à M. *Clément*.

Votre paquet arrive dans l'instant que je finis toutes ces besognes. Me voici avec vous comme un homme qui s'est épuisé avec ses maîtresses, mais qui revient à sa femme.

Je n'ai point encore reçu le paquet du Prince ; mais grand merci de l'épître de M. *Formont*. Je suis bien aise de lui avoir envoyé la réponse (*) avant d'avoir lu sa pièce, et de m'être justifié d'avance de ne plus aimer les vers ; mais dites-lui poliment que si je ne les avais jamais aimés, je commencerais par les siens. Il est vrai qu'il m'enveloppe dans ses plaintes générales contre les déserteurs d'*Apollon* : je ne suis point déserteur, mais je dirai toujours : *Multa sunt mansiones in domo patris mei* ; ou bien avec *Arlequin* : *Ognuno faccia secondo il suo cervello*.

Je vous avoue que je suis enchanté de l'action de M. de *la Poplinière*. Il y a là un caractère si vrai, quelque chose de si naturel, de si bon, à prendre intérêt à l'ouvrage d'un autre, à l'examiner, à le

(*) Voyez dans le volume des Lettres en vers,

A mon très-cher ami Formont, &c.

— corriger, qu'il mérite plus que jamais le nom de
1738. *Pollion*.

*Vir bonus et prudens versus reprehendit inertes ;
Culpabit duros, &c.*

Il est l'homme d'*Horace*, et je crois qu'il a le mérite de l'être sans le savoir ; car, entre nous, je pense qu'il ne lit guère, et qu'il doit son goût à la manière dont il a plu à DIEU de le former. Je serai à mon tour difficile. Vous allez croire que c'est sur mes vers ; point, c'est sur ceux de *Pollion* : qu'il lise et qu'il juge.

(*) *La modération est le trésor du sage,*

me paraît bien meilleur que l'*attribut*, 1°. parce que le *trésor* est opposé à *modération*, et parce que *attribut* est un terme profane. . . . , &c. &c. En faisant ces critiques, qui me paraissent justes, je suis effrayé de la difficulté de faire des vers français, et je ne m'étonne plus que *Despréaux* employât deux ans à composer une épître.

Je m'en vais raboter plus que jamais, et être aussi inflexible pour moi que je le suis pour *Pollion*.

Votre grande critique que je ne parle pas toujours à *Hermotime*, me paraît la plus mauvaise de toutes. Parler toujours à la même personne est d'un ennui de prône. On s'adresse d'abord à son homme, et ensuite à toute la nature ; ainsi en use *Horace*, mille fois plus découfu que moi. Mais nous n'aurons plus de querelle sur cela ; *Hermotime* est devenu *Thiriot*, et chaque épître est détachée.

(*) Discours sur l'homme.

Ah,

Ah, en voici d'une bonne ! vous trouvez mauvais
ce vers, 1738.

Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.

et vous osez dire que c'est du galimatias pour un bon dialecticien ! Eh bien, mon cher dialecticien, je vous dirai qu'un homme qui étudie la nature, qui fait des expériences, qui calcule, un *Newton*, un *Mariote*, un *Huygens*, un *Bradley*, un *Maupertuis*, savent *ce qu'il faut savoir*, et que M. le Gendre, marquis de *Saint-Aubin*, dans son *Traité de l'opinion*, fait *ce qu'on a pensé*. Je vous dirai que *savoir* ce qu'ont mal pensé les autres, c'est très-mal *savoir*, et qu'un homme qui étudie la géométrie fait, non des opinions, mais des choses, et des choses indépendantes des hommes. Voilà le point. Je n'exclus pas l'histoire de l'esprit humain, mais je veux qu'on sache que l'eau pèse neuf cents fois plus que l'air, et non pas qu'on s'en tienne à savoir qu'*Aristote* a cru que l'eau ne pèse que dix fois davantage.

Ce vers, ne vous en déplaît, est vrai et précis ; et il restera. Continuez cependant, dites-moi *tout ce que l'on pensera* et *tout ce qu'il faudra savoir*. Je suis comme la flèche, je fais mon profit de tout.

Adieu, mon cher *Mersenne*. *Dimitte nobis peccata nostra, sicut dimittimus criticis nostris.*

Je fais tant de cas de l'esprit et de l'amitié de *Pollion*, que je lui dis mon sentiment sans aucun ménagement. Son caractère est au-dessus des fimagées des complimens. Une vérité vaut mieux chez lui que cent fadeurs. Je vous embrasse, j'ai la tête cuite.

Corresp. générale.

Tome II. H

— A propos, j'oubliais encore une correction *sans*
1738. *appel*, dont j'appelle au bon sens, au bon goût et à
vous.

D'où vient qu'avec cent pieds qui lui sont inutiles ,
vous voudriez *qu'on croirait inutiles*. Eh, ventre-saint-
gris, ils sont très-inutiles, car

Il traîne ses pas débiles.

Il y a des espèces de reptiles qui ont une trentaine
de pattes et qui n'en vont pas plus vite, comme les
autruches ont des ailes pour ne point voler. DIEU est
le maître.

L E T T R E X L V.

A M. THIRIOT.

Le 1 décembre.

Nous venons de recevoir le paquet du Prince ,
lequel Prince un jour doit vous acheter cent mille
écus, s'il en donne sept mille pour un être non pensant,
haut de six pieds. J'étais bien pressé avant-hier en
vous écrivant toutes mes contre-critiques ; par-
donnez ,

Mais je lèche, en criant, la main qui me censure.

A propos, nous avons demandé aux valets de
chiens, si les chiens peuvent crier quand ils lèchent ;

ils disent que cela est aussi impossible que de siffler la
bouche pleine (*). 1738.

Comment va l'Enfant prodigue ? Vos amis font-ils
revenus de la critique de *Fierensat* ? Un nom doit-il
choquer ? et ignore-t-on que dans *Ménandre*, *Plaute*
et *Térence*, tous les noms annoncent les caractères,
et qu'*Harpagon* signifie *qui serre* ? Madame *Croupillac*
n'est-elle pas nécessaire à l'intrigue, puisque c'est elle
qui apprend à l'enfant prodigue toutes les nouvelles ?
et n'est-il pas plaisant et intéressant tout ensemble
que cette *Croupillac* lui dise bonnement du mal de
lui-même.

Messieurs les critiques, j'en appelle au parterre.
Adieu ; laissez-moi le droit de regimber, mais donnez-
moi toujours cent coups d'aiguillon. *Vale, te amo.*

L E T T R E X L V I.

A M. THIRIOT.

Le 6 décembre.

MON très-cher ami, mitonnez-moi le manipu-
lateur ; vous aurez dans peu notre décision.

Comme on imprimait en Hollande les quatre épîtres,

(*) M. de la Poplinière avait proposé de substituer,

Le chien lèche, en criant, le maître qui le bat,

à celui de M. de Voltaire,

Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit.

— je viens de les envoyer corrigées, très-corrigées, sur-
1738. tout la première, et mon cher *Thiriot* est à la place
d'*Hermotime*.

Vous me faites tourner la tête de me dire qu'il ne faut point de tours familiers. Ah, mon ami, ce sont des ressorts de ce style. Quelque ton sublime qu'on prenne, si on ne mêle pas quelque repos à ces écarts, on est perdu. L'uniformité de sublime dégoûte. On ne doit pas couvrir son cu de diamans comme sa tête. Mon cher ami, sans variété, jamais de beauté. Etre toujours admirable, c'est ennuyer. Qu'on me critique, mais qu'on me lise.

Passons du grave au doux, du plaissant au sévère.

Gare que le père *Voltaire* ne soit père *Savonarole*.

Envoyez le s'*Gravesende* chez l'abbé : il ne faut jamais attendre d'occasion pour un bon livre ; l'abbé le mettra au coche sur le champ.

Il me faut le *Boërhaave* français ; je le crois traduit. Il y a une infinité de drogues dont je ne fais pas le nom en latin.

Ai-je souscrit pour le livre de M. *Brémont* ? Aurai-je quelque chose sur les marées par quelque tête anglaise ?

Je crois que je verrai demain Wallis et l'*Algarotti* français (*). J'avais proposé à M. *Algarotti* que la traduction se fit sous mes yeux ; je vous réponds qu'il eût été content de mon zèle.

Je ne sache pas qu'on ait imprimé rien de mes lettres à *Maffei* ; mais ce que j'ai écrit, soit à lui,

(*) Traduit par du Perron de Caserta.

soit à d'autres , sur l'abbé *Desfontaines*, a beaucoup couru. Si on m'avait cru , on aurait plus étendu , plus poli et plus aiguïté cette critique. Il était sans doute nécessaire de réprimer l'insolente absurdité avec laquelle ce gazetier attaque tout ce qu'il n'entend point ; mais je ne peux être par-tout , et je ne peux tout faire. 1738.

Au reste , je ne crois pas que vous balanciez entre votre ami et un homme qui vous a traité avec le mépris le plus insultant dans le Dictionnaire néologique , dans un ouvrage souvent imprimé , ce qui redouble l'outrage. Il ne m'a jamais ni écrit ni parlé de vous que pour nous brouiller ; jamais il n'a employé sur votre compte un terme honnête. Si vous aviez la faiblesse honteuse de vous mettre entre un tel scélérat et votre ami , vous trahiriez également ma tendresse et votre honneur. Il y a des occasions où il faut de la fermeté. C'est s'avilir de ménager un coquin. Il a trouvé en moi un homme qui le fera repentir jusqu'au dernier moment de sa vie ; j'ai de quoi le perdre : vous pouvez l'en assurer. Adieu , je suis fâché que la colère finisse une lettre dictée par l'amitié.

1738.

L E T T R E X L V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 6 décembre.

LE coche de Joinville part aujourd'hui chargé de quatre petites bouteilles de liqueurs qui, Dieu merci, seront bues en France (7). Elles sont adressées à M. d'Argental, à la Grange-batelière. Recevez, mon cher ange gardien, ces petites libations que vous fait le mortel dont vous prenez soin.

Voici une autre sorte d'hommage ; c'est une cinquième épître, en attendant que les autres soient dûment corrigées. Lisez-la, ne la donnez point ; dites ce qu'il faut réformer. Je voudrais qu'elle fût catholique et raisonnable ; c'est un carré rond, mais en égrugeant les angles, on peut l'arrondir. Je corrige actuellement la Henriade, Brutus, Oedipe, l'Histoire du roi de Suède. Puisque j'ai tant fait que d'être auteur, et que vous avez tant fait que de m'aimer, il faut au moins que vous aimiez en moi un auteur passable.

Je crois que le mieux est que mademoiselle *Quinault* donne l'Envieux sans le mettre sous le nom de *Lamare*. La pièce est un peu sérieuse, mais on dit que les honnêtes gens réussissent à présent à la comédie mieux que les bouffons. C'est à vous à me le dire. J'ai peur que *Thiriot* n'ait vu l'Envieux autrefois,

(7) M. le comte d'Argental, à la sollicitation de ses amis, s'était enfin déterminé à ne point accepter l'intendance de Saint-Domingue.

mais il est devenu discret ; nous avons étouffé la trompette. 1738.

J'ai écrit deux fois à M. *Hérault* pour avoir le défaveu de *Jore* : il m'est essentiel ; comment faire pour l'obtenir ? Qu'il est aisé de nuire ! que le mal se fait promptement ! qu'on est lent à faire le bien ! Chez vous , c'est tout le contraire. Non ; je ne fais ce que je dis , car vous ne pouvez faire le mal , vous êtes le bon principe , vous êtes *Orosmade*.

Madame du *Châtelet* vous fait mille amitiés. Nous pourrions bien acheter l'hôtel Lambert à Paris , non comme palais , mais comme solitude , et solitude qui nous rapprocherait du plus aimable des hommes. Mes respects à votre adorable femme. Etes-vous toujours sénateur de Paris ?

LETTRE XLVIII.

A M. HELVETIUS.

A Cirey , ce 4 décembre.

MON très-cher enfant , pardonnez l'expression , la langue du cœur n'entend pas le cérémonial ; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité ! je vous renvoie votre épître apostillée , comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre ? Madame la marquise du *Châtelet* pense comme moi ; elle aime la vérité et la candeur de votre caractère ; elle fait un cas infini de votre esprit ; elle vous

— trouve une imagination féconde; votre ouvrage lui
 1738. paraît plein de diamans brillans , mais qu'il y a
 loin de tant de talens et de tant de grâces à un
 ouvrage correct ! La nature a tout fait pour vous , ne
 lui demandez plus rien ; demandez tout à l'art ; il ne
 vous manque plus que de travailler avec difficulté.
 Vingt bons vers en quinze jours sont mal-aisés à faire ,
 et depuis nos grands maîtres , dites-moi , qui a fait
 vingt bons vers alexandrins de suite ? Je ne connais
 personne dont on puisse en citer un pareil nombre.
 Et voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce
 misérable style marotique , dans ce style bigarré et
 grimaçant , où l'on allie monstrueusement le trivial
 et le sublime , le sérieux et le comique , le langage de
Rabelais , celui de *Villon* , et celui de nos jours ; à la
 bonne heure qu'un laid visage se couvre de ce masque.
 Rien n'est si rare que le beau naturel : c'est un don
 que vous avez ; tirez-en donc , mon cher ami , tout le
 parti que vous pouvez , il ne tient qu'à vous. Je vous
 jure que vous ferez supérieur en tout ce que vous
 entreprendrez ; mais ne négligez rien. Je vous donne
 un bon conseil , après vous avoir donné de bien mau-
 vais exemples. Je me suis mis trop tard à corriger
 mes ouvrages ; je passe actuellement les jours et les
 nuits à réformer la *Henriade* , *Oedipe* , *Brutus* , et tout
 ce que j'ai jamais fait ; n'attendez pas comme moi ;
si non vis sanus , curres hydropicus. Je songe à guérir
 mes maladies ; mais vous , prévenez celles qui peuvent
 vous attaquer. Puisque vous chantez l'étude avec tant
 d'esprit et de courage , ayez aussi le courage de limer
 cette production vingt fois ; renvoyez-la-moi , et que
 je vous la renvoie encore. La gloire , en ce métier-ci ,

est comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud*. Que je sois donc votre directeur, pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle ame à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez, je veux que vous fassiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. *Plutus* ne doit être que le valet de chambre d'*Apollon*; le tarif est bientôt connu, mais une épître en vers est un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers généraux de le faire. Adieu, je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus vrais; elle vous écrira, elle vous remercie.

Allons, qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu, je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

L E T T R E X L I X.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 décembre.

JE me venge de vos tritiques sur notre ami M. de *la Bruère*. Vous me donnez le fouet, et je le lui rends. Il est vrai que j'y vais plus doucement que vous, mais c'est que je suis du métier, et je ne fais que douter quand vous savez affirmer. Je suis peut-être aussi exact que vous, mais je ne suis pas si sévère. Voici donc, mon cher ami, son opéra que je lui

— renvoie avec mes apostilles et une petite lettre, le
1738. tout adressé à père *Mersenne*.

Je me rends sur quelques-unes de vos censures. L'épître sur l'homme est toute changée ; enfin, je corrige tout avec soin. L'objet de ces six discours en vers est peut-être plus grand que celui des satires et des épîtres de *Boileau*. Je suis bien loin de croire les personnes qui prétendent que mes vers sont d'un ton supérieur au sien. Je me contenterai d'aller immédiatement après lui. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que l'épître sur la nature du plaisir, est précisément celle dont la fin est adressée au Prince royal ? comment n'avez-vous pas vu que le plaisir est le sujet de tout ce poème ? comment enfin n'avez-vous pas reconnu les vers que je vous demandais ? Grâce à *Apollon*, je les ai retrouvés et refaits pour vous épargner la peine de me les envoyer.

Je ne crois pas que *Pollion* soit fâché de mes contrecritiques ; mais je crois que vous voyez tous deux combien l'art des vers et l'art de juger sont difficiles. Plus on connaît l'art, plus on en sent les épines.

Ne vous hâtez pas de juger M. *du Fay* ; cela est trop français ; attendez du moins que vous ayez lu son *factum*. Je dois souhaiter qu'il ait tort, mais je suis bien loin de le condamner. (8)

Je ne me rends point sur le *Desfontaines*, et je vous soutiens que le pied plat dont vous me parlez, qui vous a si indignement accoutré dans son libelle néologique, c'est lui-même ; mais je ne vous dis que ce que vous savez. Vous cherchez à ménager un monstre

(8) Trompé par des expériences peu concluantes, il avait cru trouver quelques erreurs dans l'optique de *Newton*.

que vous détestez et que vous craignez. J'ai moins de prudence ; je le hais , je le méprise , je ne le crains pas , et je ne perdrai aucune occasion de le punir. Je fais haïr parce que je fais aimer. Sa lâche ingratitude , le plus grand de tous les vices , m'a rendu irréconciliable. 1738.

Je vous enverrai bientôt la tragédie de Brutus entièrement réformée , et défaits heureusement des églogues de *Tullie*.

Je vous enverrai Oedipe tout corrigé , et vous aurez encore bien autre chose. Que Dieu me donne vie , et vous serez content de moi. Je brûle de vous faire voir les corrections sans fin de la *Henriade*. Si le royaume des cieux est pour les gens qui s'amendent , j'y aurai part ; s'il est pour ceux qui aiment tendrement leurs amis , je serai un saint. *Platon* mettait dans le ciel les amis à la première place ; j'y ferais encore en cette qualité.

Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse tendrement.

L'Élu Voltaire.

L E T T R E L.

A M. P R A U L T , *libraire.*

A Cirey , ce 13 décembre.

J'AI reçu votre lettre , mon cher *Prault* ; si vous étiez toujours aussi exact , je vous aimerais beaucoup. Vous avez donc donné cent vingt livres à M. de *Lamare* , et vous avez plus fait que je n'avais osé vous demander. Je me charge du paiement , s'il ne vous paye pas.

1738. Je vais vous rembourser et les cinquante livres que vous avez données à M. *Linant*, et quelque argent que je vous dois. Prenez, à bon compte, ces quatre cents livres que je vous envoie en un billet sur mon ami l'abbé *Mouffinot*. Vous m'enverrez votre mémoire dans le courant de janvier.

Sitôt la présente reçue, faites un ballot d'un Bayle entier, bien complet, et envoyez-le à M. l'abbé de *Breteuil*, grand-vicaire à Sens, avec une feuille de papier, où vous mettrez : *A M. l'abbé de Breteuil, de la part de son très-humble et très-obéissant serviteur Voltaire*; le tout bien beau et bien emballé : c'est un petit présent d'étrennes.

Voici les vôtres ci-incluses. Tâchez d'imprimer avec permission cette nouvelle épître morale, en attendant que je vous envoie le recueil complet et corrigé. La *Henriade* est bientôt prête. Vous prendrez votre parti : je ne veux que vous faire plaisir.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E L I.

A M. D E F O R M O N T.

A Ciry, ce 20 décembre.

J'AI lu, Monsieur, la belle épître que vous avez bien voulu m'envoyer, avec autant de plaisir que si elle ne m'humiliait pas. Mon amitié pour vous l'emporte sur mon amour propre. Vous faites des vers alexandrins comme on en faisait il y a cinquante ans,

et comme j'en voudrais faire. Il est vrai que vos derniers vers me font tristement sentir que je ne peux me flatter que la *Henriade* ait jamais une place à côté des bons ouvrages du siècle passé; mais il faut bien que chacun soit à sa place. Je tâche au moins de rendre la mienne moins méprisable, en corrigeant chaque jour tous mes ouvrages. Je n'épargne aucune peine pour mériter un suffrage tel que le vôtre, et je viens encore d'ajouter et de réformer plus de deux cents vers pour la nouvelle édition de la *Henriade* qu'on prépare. 1738.

Je me flatte du moins que le compas des mathématiques ne fera jamais la mesure de mes vers; et si vous avez versé quelques larmes à *Zaïre* ou à *Alzire*, vous n'avez point trouvé, parmi les défauts de ces pièces-là, l'esprit d'analyse, qui n'est bon que dans un traité de philosophie, et la sécheresse qui n'est bonne nulle part.

Il a couru quelques épîtres très-informes, sous mon nom. Quand je les trouverai plus dignes de vous être présentées, je vous les enverrai. En attendant, voici un de mes sermons (9) que je vous envoie, avant qu'il soit prêché publiquement. Je vous prie, comme théologien du monde, et comme connaisseur, et comme poète, de m'en dire votre avis. Vous y verrez un peu le système de *Pope*, mais vous verrez aussi que c'est aux Anglais plutôt qu'à nous qu'il faut reprocher le ton éternellement didactique, et les raisonnemens abstraits, soutenus de comparaisons forcées.

(9) Le Discours en vers sur la nature de l'homme. Voyez le volume des Poèmes.

1738. Je vous supplie que l'ouvrage ne sorte point de vos mains. Je compte sur votre critique autant que sur votre discrétion. J'ai également besoin de l'une et de l'autre. Le fond du sujet est délicat, et pourrait être pris de travers ; je voudrais ne déplaire ni aux honnêtes gens ni aux superstitieux ; enseignez-moi ce secret-là.

Vous ne me dites rien de madame *du Defant*, ni de M. l'abbé de *Rothelin*. Si pourtant vous voulez leur faire ma cour d'une lecture de mon ouvrage, vous me ferez un vrai plaisir. Avec vos critiques et les leurs, il faudra qu'il devienne très-bon ou que je le brûle.

Je m'imagine que vous allez quelquefois chez madame de *Berenger*, et que c'est là que vous voyez le plus souvent M. l'abbé de *Rothelin*, qui m'a un peu renié devant les hommes ; mais je le forcerai à m'aimer et à m'estimer. Mandez-moi tout naïvement comment aura réussi mon chinois chez madame de *Berenger*, à qui je vous prie de présenter mes respects, si elle s'en soucie.

Pour vous, mon cher *Formont* (et non *Fourmont*, Dieu merci) aimez-moi hardiment, parlez-moi de même. Madame *du Châtelet*, pleine d'estime pour vous et pour vos vers, vous fait les plus sincères complimens. Je suis à vous pour jamais.

L E T T R E L I I.

1738.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 29 décembre.

MON cher *Thiriot*, vous avez dû recevoir une lettre pour le Prince royal. En voici une assez singulière pour M. de *Maupertuis*. Je vous prie de la lui donner avec cent cinquante livres, qu'il mettra dans le tronc des laponnes, et de lire les petits versiculets qui se trouvent dans cette lettre à *sir Isaac*; c'est une petite formule de quête pour les laponnes (*), suivant les rites de l'abbé de *Saint-Pierre* d'Utopie, qui appellera cela, s'il veut, *bienfaisance*; mais c'est une réparation que la France doit. Nous ne sommes point *publick spirited* en France, nous n'en avons pas même le mot. Nation légère et dure! L'abbé *Mouffinot* a cent écus tout prêts. Me voilà à sec pour quelque temps, mais mon cœur n'y est jamais.

Je n'ai nul empressement pour le palais Lambert, car il est à Paris. Si madame *du Châtelet* veut l'acheter, il lui coûtera moins que vous ne dites. Je vivrai avec elle là comme à Cirey; et dans un louvre ou dans une cabane, tout est égal. Je ne crois pas que cette acquisition dérange trop sa fortune, et je crois que je pourrai toujours la voir jouir d'un état très-honorable avec une sage économie qu'il faut recommander à sa générosité.

Dites au très-aimable M. *Helvétius* que je l'aime

(*) Voyez Lettres en vers et en prose, lett. 62.

— infiniment, et que je dis toujours, en parlant de
1738. lui :

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

Apparemment que le petit *Lamare* espère beaucoup de vous et peu de moi ; car depuis que je lui ai donné cent livres d'une part , et cent vingt de l'autre , je n'entends pas parler de lui. Il ne m'en a pas seulement accusé la réception. Comme j'en ai usé de même avec *Linant* , et que vous m'avez mandé , il y a quelque temps , qu'il avait tenu des discours fort insolens de Cirey , je vous prie de me mander quels sont ces discours. Rien n'est si triste qu'un soupçon vague. Il faut savoir sur quoi compter. Demi-confiance est torture. Il faut tout ou rien , en cela comme en amitié.

Je vous souhaite la bonne année, et vous embrasse tendrement.

LET TRE LIII.

A MADAME DEMOULIN.

Cirey , décembre.

JE vous rends à l'un et à l'autre mon amitié : je vois , par vos démarches , qu'en effet vous ne m'avez point trahi , et que , quand vous m'avez dissipé vingt-quatre mille livres d'argent , il y a eu seulement du malheur , et non de mauvaise volonté. Je vous pardonne donc , et sans qu'il me reste la moindre amertume sur le cœur.

Tout

Tout mon regret est de me voir moins en état d'assister les gens de lettres, comme je le faisais. Je n'ai plus d'argent ; et quand il a fallu , en dernier lieu , faire de petits présens à M. *Linant* et à M. *Lamare*, j'ai été obligé de faire avancer les deniers par le sieur *Prault*, jeune libraire fort au-dessus de sa profession. 1738.

Je me flatte que M. *Linant* aura enfin heureusement fini cette tragédie dont je lui ai donné le plan il y a si long-temps. Je lui souhaite un succès qui lui donne un peu de fortune et beaucoup de gloire. Ce serait avec bien du plaisir que je lui écrirais, mais vous savez que de malheureuses plaintes domestiques, et une juste indignation de madame la marquise *du Châtelet* contre sa sœur, me lient les mains. J'ai donné ma parole d'honneur de ne point lui écrire, et je ne lui écrirai point ; mais je ne l'ai point donnée de ne le point secourir, et je le secoure. Passez donc chez M. *Prault* fils, et priez-le de donner encore cinquante livres à M. *Linant*. Surtout que M. *Linant* donne sa tragédie à imprimer à M. *Prault* ; c'est une justice que ce libraire aimable mérite. Faites le marché vous-même ; quand je dis vous, je dis votre mari, cela est égal.

Vous devriez engager M. *Linant* à écrire, sans griffonner, une lettre respectueuse, pleine d'onction et d'attachement à M. le marquis *du Châtelet*, et autant à madame. Ce devoir bien rempli pourrait opérer une réconciliation peut-être nécessaire à la fortune de M. *Linant*.

Je voudrais qu'il pût dédier sa pièce à madame la marquise *du Châtelet*. Je me ferais fort de l'en faire récompenser. L'aimable *Prault* a encore donné cent

— 1738. vingt livres pour moi au sieur *Lamare*. Je n'ai point de nouvelles de ce petit hanneton; il est allé fucer quelques fleurs à Versailles.

L E T T R E L I V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 2 janvier.

— 1739. JE reçois votre paquet, mon cher ami, et je vous félicite de deux choses qui me paraissent importantes au bonheur de votre vie : de votre accommodement avec votre famille, et de votre ardeur pour l'étude. Mais songez à votre santé ; modérez-vous, et n'étudiez dorénavant que pour votre plaisir. Tout ce qui sort de votre plume me fait grand plaisir, mais je fais plus de cas encore d'une bonne santé que d'une grande réputation.

Je ne désespère pas que vous ne reveniez un jour en France. Vous verrez qu'à la fin on aime à revoir sa patrie, ses proches, ses amis. Votre séjour dans les pays étrangers aura servi à vous orner l'esprit : vous auriez peut-être été en France un officier, débauché; vous serez un savant, et il ne tiendra qu'à vous d'être un savant respecté. Le temps fait oublier les fautes de jeunesse, et le mérite demeure.

Ecrivez-moi, je vous en prie, ce que vous savez des *Ledes*. Son excellence M. *Van-Hoy*, ambassadeur des Etats, leur a écrit vivement. Si vous avez quelques lumières à me donner, je n'en abuserai pas.

L'abbé *Desfontaines*, votre ennemi, le mien, et celui de tout le monde, vient de faire contre moi un libelle diffamatoire si horrible, qu'il a excité l'indignation publique contre l'auteur, et la bienveillance pour l'offensé, peine ordinaire de la calomnie. 1739.

Rousseau est à Paris, sous le nom de *Richer*, caché chez le comte *du Luc*. Le dévot *Rousseau* a débuté à Paris par des épigrammes qui sentent le vieillard apoplectique, mais non le dévot. Il a fait une Ode à la postérité, mais la postérité n'en saura rien; le siècle présent l'a déjà oubliée. Il n'en sera pas de même de vos lettres.

Je vous embrasse, je suis à vous pour jamais.

L E T T R E L V.

A M. THIRIOT.

Le 2 janvier.

IL y a vingt ans, mon cher ami, que je suis devenu homme public par mes ouvrages, et que, par une conséquence nécessaire, je dois repousser les calomnies publiques.

Il y a vingt ans que je suis votre ami, et que tous les liens qui peuvent resserrer l'amitié nous unissent l'un à l'autre. Votre réputation m'intéresse, comme je suis persuadé que la mienne vous touche; et mes lettres à son Altesse royale font foi, si j'ai bien rempli ce devoir sacré de l'amitié, de donner de la considération à ses amis.

— 1739. • Aujourd'hui un homme détesté universellement par ses méchancetés, un homme à qui on a justement reproché son ingratitude envers moi, ose me traiter de menteur impudent, quand on lui dit que, pour prix de mes services, il a fait un libelle contre moi. Il cite votre témoignage, il imprime que vous désavouez votre ami, et que vous êtes honteux de l'être encore.

Je ne fais que de vous seul qu'en effet l'abbé *Desfontaines*, dans le temps de bicêtre, fit contre moi un libelle, je ne fais que de vous seul que ce libelle était une ironie sanglante, intitulée *Apologie du sieur Voltaire*; non-seulement vous nous en avez parlé dans votre voyage à Cirey, en présence de madame la marquise *du Châtelet* qui l'atteste; mais, en rassemblant vos lettres, voici ce que je trouve dans celle du 6 août 1726 :

„ Ce scélérat d'abbé *Desfontaines* veut toujours me
„ brouiller avec vous; il dit que vous ne lui avez
„ jamais parlé de moi qu'en termes outrageans, &c.

„ Il n'a pas quatre cents livres de rente de chez
„ lui, et il gagne par an plus de mille écus par ses
„ infidélités et par ses bassesses. Il avait fait contre
„ vous un ouvrage satirique, dans le temps de bicêtre,
„ que je lui fis jeter dans le feu, et c'est lui qui a fait
„ faire une édition du poëme de la Ligue, dans lequel
„ il a inféré des vers satiriques de sa façon, &c. „

J'ai plusieurs lettres de vous, où vous me parlez de lui d'une manière aussi forte.

Comment donc se peut-il faire qu'il ait l'impudence de dire que vous désavouez ce que vous m'avez dit, ce que vous m'avez écrit tant de fois?

Qu'il démente une perfidie qu'il m'a avouée lui-même, dont il m'a demandé pardon, et dans laquelle il est retombé ensuite, cela est dans son caractère; mais qu'il atteste contre moi le témoignage authentique de mon ami, qu'il me fasse passer pour un calomniateur, qu'il me déshonore par votre bouche; le pouvez-vous souffrir?

Ceci est un procès où il s'agit de l'honneur : vous y intervenez comme témoin, comme partie, comme moitié de moi-même. Le public est juge, et il faut produire les pièces. Vous ne direz pas, sans doute : *Je n'ai que faire de cette querelle, je suis un particulier qui veut vivre paisiblement et dans des plaisirs tranquilles; je ne me commettrai pas pour un ami.* Ceux qui vous donneraient de tels conseils, voudraient vous faire commettre une action dont votre ame est incapable. Non, il ne fera pas dit que vous me trahirez, que vous défavouerez votre parole, votre feing et la notoriété publique; que vous abandonnerez l'honneur d'un ami de vingt ans, lié si étroitement avec le vôtre : et pour qui ? pour un scélérat qui est chargé de l'horreur publique, pour votre ennemi même, pour celui qui vous a outragé cent fois, et dont les injures les plus avilissantes subsistent imprimées contre vous dans son Dictionnaire néologique. Quelle serait la surprise et l'indignation du Prince royal qui m'honore d'une bonté si excessive, et qui m'a lui-même daigné témoigner par écrit l'horreur que l'abbé *Desfontaines* lui inspire ? quels seraient les sentimens de madame la marquise *du Châtelet*, de tous mes amis, j'ose dire, de tout le monde ? Consultez *M. d'Argental*. Demandez enfin à votre siècle, et

— voyez peut-être (si on le peut), dans la postérité ,
 1739. voyez , dis-je , s'il ferait glorieux pour vous d'avoir
 abandonné votre ami intime et la vérité , pour
Desfontaines , et d'avoir plus craint de nouvelles
 injures de ce misérable , que la honte d'être publi-
 quement infidelle à l'amitié , à la vérité , aux liens
 de la société les plus sacrés ? non , sans doute , vous
 n'aurez jamais ce reproche à vous faire. Vous mon-
 trerez la fermeté et la noblesse d'ame que je dois
 attendre de vous ; l'honneur même de prendre publi-
 quement le parti de l'amitié n'entrera pas dans vos
 motifs. L'amitié seule vous fera agir , j'en suis sûr ,
 et mon cœur me le dit : il me répond du vôtre.
 L'amitié seule , sans d'autre considération , l'empor-
 tera. Il faut que l'amitié et la vérité triomphent de la
 haine et de la perfidie. C'est dans ces sentimens et
 dans ces justes espérances que je vous embrasse avec
 plus de tendresse que jamais.

L E T T R E L V I.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey , 2 janvier.

UNE compote de marrons glacés , de cachou , de
 pastilles et de louis d'or , est arrivée avec tant de
 mélange , de bruit et de fasslement continuels , que la
 boîte a crevé. Tout ce qui n'est pas or est en cannelle ,
 et cinq louis se sont échappés dans les batailles ; ils
 ont fui si loin qu'on ne fait où ils sont. Bon voyage

à ces messieurs. Quand vous m'enverrez les cinquante
suivans, mon cher ami ; mettez - les à part bien
cachetés, à l'abri des culbutes. 1739.

Je vous recommande toujours les *Leveau*, les
d'Auneuil, *Villars*, *d'Estaing*, *Clément*, *Arouet*, et
autres ; il est bon de les accoutûmer à un paiement
exact, et de ne pas leur laisser contracter de mau-
vaises habitudes. — Je vous demande pardon, mon
cher ami ; mais ma délégation est un droit, et ce
ferait l'infirmier que de la soumettre au prince de
Guise. Point de politesses dangereuses, même envers
les alteses.

Au chevalier de *Mouhi*, encore cent francs et mille
excuses ; encore deux cents et deux mille excuses à
Prault fils. Un louis d'or à *d'Arnaud*, sur le champ.

J'ai pardonné à *Demoulin*, je pardonne encore à
Jore ; le premier est repentant, le second a donné
son défistement à *M. Herault* ; il a avoué ce que
j'avais deviné. Il est pauvre, je ferai quelque chose
pour lui. Je suis un peu malade, mais je vous aime
comme si je me portais bien.

1739.

L E T T R E L V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, 7 janvier.

MON cher ange gardien, faites tout ce qu'il vous plaira de l'Envieux (10); mais tâchez que *Prault* présente à l'examen avec adresse l'épître sur l'homme. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à un français de dire d'une manière gaie, et sous l'enveloppe d'une fable, ce qu'un anglais a dit tristement et sèchement dans des vers métaphysiques traduits lâchement?

Je ne suis point fâché que feu *Rousseau* soit à Paris, mais il est un peu étrange qu'il ose y être après ce qu'il a fait contre le parlement. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Enfin vous l'avez emporté; je fais une tragédie (*), et il n'y a que vous qui le sachiez. C'est un père trahi par une fille dont il est l'idole, et qui en est idolâtrée. C'est une fille malheureuse, sacrifiant tout à un amour effréné, sauvant la vie à son amant, quittant tout pour lui, et abandonnée par lui; c'est un combat perpétuel de passions. C'est un père massacré par l'amant qui abandonne cette fille infortunée; ce sont des crimes presque involontaires, et des passions insurmontables. Figurez-vous un peu

(10) Comédie en trois actes, en vers, de M. de *Voltaire*. Il en avait donné le manuscrit à l'abbé de *Lomars*, l'un des jeunes gens de lettres qu'il encourageait. On a recouvré cette pièce, et une autre intitulée les *Originaux*, mais trop tard pour avoir pu les insérer dans cette édition.

(*) *Zulime*.

de *Chimène*, de *Roxane* et d'*Ariane*; ces trois situations s'y trouvent; la même personne les éprouve. Il y a de l'action théâtrale, et nul embarras. Je ne réponds pas du reste, mais j'ai une envie démesurée de vous faire pleurer. Je fais les vers. Adieu pour trois mois, *Euclide*; adieu, physique. Revenez, sentimens tendres, vers harmonieux; revenez faire ma cour à M. et madame d'*Argental*, à qui je suis dévoué pour toute ma vie avec la tendresse la plus respectueuse. 1739.

Madame du *Châtelet* reçoit dans le moment une nouvelle lettre de vous. Je suis touché aux larmes de vos bontés. Vous êtes le plus respectable, le plus charmant ami que j'aye jamais connu.

Soit, plus d'Envieux. Pour la tragédie, je veux la travailler si bien que vous ne l'aurez de long-temps; mais je vous en tracerai, si vous l'ordonnez, un petit plan. On dit qu'on va donner *Médus* (*); je souhaite qu'il ait du succès, et que ma pièce en ait aussi.

Il est certain que c'est une chose bien cruelle qu'après vingt-cinq ans d'amitié, *Thiriot* défavoue ce qu'il m'a dit cent fois en présence de témoins, et, en dernier lieu, en présence de madame du *Châtelet*. Je vous jure que je n'ai jamais su que de lui que l'abbé *Desfontaines*, pour prix de mes services, avait fait un libelle ironique et sanglant, intitulé l'*Apologie de Voltaire*. Tout ce que je crains, c'est que *Thiriot* n'ait envoyé le nouveau libelle au Prince royal pour se donner de la considération. Si cela est vrai (comme on me le mande), il hasarde plus qu'il ne pense. Madame du *Châtelet* peut vous dire que l'amitié dont

(*) Tragédie de *Deschamps*.

— 1739. ce prince honore Cirey , est quelque chose de si vif et de si singulier , que *Thiriot* serait à jamais perdu dans son esprit. Au reste , je crois encore que l'amitié et l'humanité l'ont empêché de faire à son Altesse royale un présent si infame.

En souhaitant la bonne année à M. de *Maurepas* , je lui demande en passant justice contre l'abbé *Desfontaines* qui , après avoir avoué pendant trois ans la traduction de mon Essai anglais , que j'ai eue la bonté de lui corriger , ose la mettre aujourd'hui sur le compte de feu M. de *Plelo*.

Il sera nécessaire de faire une espèce de réponse au libelle diffamatoire ; il le faut pour les pays étrangers , et même pour beaucoup de français. Je vous réponds que la réponse sera sage , attendrissante , appuyée sur des faits , sans autre injure que celle qui résulte de la conviction de la calomnie ; je vous la soumettrai. Je suis trop heureux qu'enfin tout ayant été vomi , il puisse s'en suivre une guérison parfaite.

L E T T R E L V I I I .

A M. T H I R I O T .

7 janvier.

P O U R Q U O I avez vous écrit une lettre sèche et peu convenable à madame *du Châtelet* , dans les circonstances présentes ? Au nom de notre amitié , écrivez-lui quelque chose de plus fait pour son cœur. Vous connaissez la fermeté et la hauteur de son caractère ; elle regarde l'amitié comme un nœud si sacré , que

la moindre ombre de politique en amitié lui paraît un crime. 1739.

Comment lui dites-vous que vous haïssez les libelles autant que vous aimez la critique , après lui avoir envoyé la lettre manuscrite contre *Moncrif* , les vers contre *Bernard* , contre mademoiselle *Sallé* ? Que voulez-vous qu'elle pense ?

Encore une fois mandez-lui que vous ne balancez pas un moment entre *Desfontaines* et votre ami ; rendez gloire à la vérité. Non , vous n'avez point oublié le titre du libelle de *Desfontaines* ; il était intitulé Apologie du sieur *Voltaire*. Elle en a ici la preuve dans deux de vos lettres ; nous en avons parlé dans votre dernier voyage. Paraître reculer , paraître se rétracter avec elle , c'est un outrage. Hélas ! c'en ferait un de ne pas engager le combat pour son ami. Que sera-ce de fuir dans la bataille ?

Des amis de deux jours brûlent de prendre ma défense , et vous m'abandonnerez , tendre ami de vingt-cinq ans ! vous donnerez à M. de *Richelieu* le sujet de dire encore que je suis décrié par vous-même ! Que dira le Prince royal ? que diront ceux qui savent aimer ?

Peut-être qu'à souper chez *Laïs* ou *Catulle* ,
Cet examen profond passe pour ridicule.

Mais , mon ami , n'est-on fait que pour souper ? ne vit-on que pour soi ? n'est-il pas beau de justifier son goût et son cœur en justifiant son ami ?

Dites-moi tout naturellement si vous avez envoyé le libelle au Prince royal. Cela est d'une importance

— 1739. extrême. Parlez à M. d'*Argenson*, dites-lui les choses les plus tendres pour moi. Voyez M. d'*Argental*. Ecrivez au Prince que je suis malade, et comptez sur votre ami pour jamais.

L E T T R E L I X.

A M. B E R G E R.

A Cirey, le 9 janvier.

MON cher ami une nièce que j'ai mariée, a passé sept mois sans m'écrire, et au bout de ce temps elle me demande pardon. Je lui réponds en termes honnêtes, en l'envoyant faire . . . avec ses pardons; car je ne suis point tyran, et si je suis aimé, je crois tous les devoirs remplis. Venons à l'application; il est vrai que vous ne m'avez point marié; mais il y a long-temps que je ne vous ai écrit. Envoyez-moi faire . . . , et aimez-moi.

Grand merci de vos anecdotes. Rassemblez tout ce que vous pourrez, et si vous voulez un jour conduire l'impression du beau Siècle de *Louis XIV*, ce fera pour vous fortune et gloire.

Je remercie l'abbé *Desfontaines* de s'être si bien démasqué, et d'avoir aussi démasqué *Rousseau*; quand je l'aurais payé pour me servir, il n'aurait pu mieux faire.

Mais il y a un trait qui demande une très-grande attention, et qui me ferait un tort irréparable, si je laissais sur cela le moindre doute; car le doute, en ce

cas, est une honte certaine. Il ose avancer que mon ami *Thiriot* me défavoue sur l'article du libelle fait contre moi, dans le temps de bicêtre. M. *Thiriot* est, je ne dis pas trop mon ami, je dis trop homme de bien, pour défavouer ses paroles et sa signature, pour démentir ce qu'il m'a écrit vingt fois, ce que j'ai entre les mains, et que je suis forcé de produire. La crainte que lui peut inspirer l'abbé *Desfontaines* ne fera pas assez forte pour qu'il abandonne la vérité et l'amitié, pour qu'il se déshonore, et pour qui? pour un scélérat qui a fait à M. *Thiriot* même les plus sanglans outrages dans son Dictionnaire néologique.

Je vous prie d'aller voir les jésuites, le père *Brumoi* surtout. Il vous recevra bien, et comme vous le méritez; qu'il vous montre Mérope. Assurez-le de mon estime, et de mon amitié, et de ma reconnaissance. Dites-lui que je lui écrirai incessamment. Il aime *Rousseau*, mais il aime encore plus la vérité et la paix. Il me paraît un homme d'un grand mérite. Mettez au net en sa présence les procédés de *Rousseau* et les miens; faites-lui sentir que, depuis cinquante ans, *Rousseau* a déchiré maîtres, bienfaiteurs, amis, tous les gens de lettres, et que je suis le dernier à qui il a fait la guerre. Je fais me venger, mais je fais pardonner. J'ai eu des occasions d'exercer ma juste vengeance; qu'on m'en donne de montrer que je peux oublier l'injure. Assurez surtout les jésuites d'une vérité qu'ils doivent savoir, c'est qu'il n'est pas dans ma manière d'être d'oublier mes maîtres et ceux qui m'ont élevé.

Dites, je vous prie, à M. *Ortolani*, qu'il passe par Bar-sur-Aube en allant à Turin; nous l'enverrons

— chercher. Il faut qu'il ait vu madame la marquise
 2739. *du Châtellet*. Il faut qu'il puisse dire qu'il a vu à
 Cirey l'honneur de son sexe et l'admiration du nôtre.
 Ecrivez-moi tout ce que vous savez, tout ce que je
 dois savoir, et comptez sur une discrétion égale à
 mon amitié et à ma paresse.

Adieu.

L E T T R E L X.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 9 janvier.

MON cher ami, depuis ma dernière lettre écrite, vingt paquets arrivant à Cirey augmentent ma douleur et celle de madame *du Châtellet*. Encore une fois, n'écoutez point quiconque vous donnera pour conseil de boire votre vin de Champagne gaiement, et d'oublier tout le reste. Buvez, mais remplissez les devoirs sacrés et intéressans de l'amitié. Il n'y a pas de milieu, je suis déshonoré si l'écrit de *Desfontaines* subsiste sans réponse, si l'infame calomnie n'est pas confondue. Ouvrez les quarante tomes de *Nicéron*, la Vie des gens de lettres est écrite sur de pareils mémoires. Je serais indigne de la vie présente, si je ne songeais à la vie à venir, c'est-à-dire au jugement que la postérité fera de moi. Faudra-t-il que la crainte que vous inspire un scélérat vous force à un silence aussi cruel que son libelle ? et n'aurez-vous pas le courage d'avouer publiquement ce que vous m'avez tant de

fois écrit, tant de fois dit devant tant de témoins? —
 Songez-vous que j'ai quatre lettres de vous dans 1739.
 lesquelles vous m'avouez que ce misérable *Desfontaines*
 avait fait un libelle sanglant, intitulé *Apologie du*
seigneur de Voltaire, l'avait imprimé à Rouen, vous
 l'avait montré à la *Rivière-Bourdet*? Mon honneur,
 l'intérêt public, votre honneur enfin vous pressent
 d'éclater. Que ne ferais-je point en votre place? quel
 zèle ne m'inspirerait pas l'amitié? quelle gloire j'ac-
 querrais à défendre mon ami calomnié! que je ferais
 loin d'écouter quiconque me donnerait l'abominable
 conseil de me taire! Ah, mon ami, mon cher ami de
 vingt-cinq années, qu'avez-vous fait? quelle mal-
 heureuse lettre dictée par la politique avez-vous
 écrite à madame *du Châtelet*, à cette ame magnanime
 qui n'a pour politique que la vérité, l'amitié et le
 courage? Réparez tout, il en est temps encore;
 écrivez-lui ce que votre cœur et non d'indignes
 conseils vous auront dicté. Ne sacrifiez pas votre ami
 à un scélérat que vous abhorrez et qui vous a
 outragé. Je n'écris point au Prince royal. Je veux
 savoir auparavant si vous lui avez envoyé ce mal-
 heureux libelle; c'est un point essentiel. Dites-nous
 franchement la vérité, et mettez le repos dans un
 cœur qui s'est donné à vous.

Les larmes me coulent des yeux en vous écrivant.
 Au nom de Dieu, courez chez le père *Brumoi*; voyez
 quelques-uns de ces pères mes anciens maîtres, qui
 ne doivent jamais être mes ennemis. Parlez avec
 tendresse, avec force. Père *Brumoi* a lu *Mérope*, il
 en est content; père *Tournemine* en est enthousiasmé.
 Plût à Dieu que je méritasse leurs éloges! Assurez-les.

— de mon attachement inviolable pour eux ; je le leur
 1739. dois, ils m'ont élevé : c'est être un monstre que de
 ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre ame.

Parlez de *Rousseau* et de nos procédés , avec la
 sagesse que vous mettez dans vos discours , et qui
 fera d'autant plus d'impression qu'elle sera appuyée
 par des faits incontestables. Ecrivez-moi , et comptez
 que mon cœur est encore plus rempli d'amitié pour
 vous que de douleur.

Voici une lettre pour le protecteur véritable de
 plusieurs beaux arts , pour M. de *Caylus* ; donnez-la-
 lui ; accompagnez-la de ce zèle tendre qui donne
 l'ame à tout , et qui répand dans les cœurs le plus
 divin des sentimens , l'envie de rendre service.

Je vous embrasse.

LETTRE LXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 janvier.

MON cher et respectable ami , je demanderais
 pardon à un autre cœur que le vôtre de mes impor-
 tunités.

Madame du *Châtelet* reçoit votre lettre du 28 ; vous
 n'aviez point reçu la pièce , cependant elle était
 partie le 23 à minuit. Apparemment que messieurs
 des postes ont voulu se donner le plaisir de la lecture.

L'effort singulier et peut-être malheureux que j'ai
 fait de la composer en huit jours , n'est dû qu'aux
 conseils que vous me donniez de confondre tant de

calomnies

calomnies par quelque ouvrage intéressant. Je suis très-
aîsé d'avoir du temps jusqu'à Pâques. Dites-moi vos
avis, et je corrigerai en huit semaines les fautes de
huit jours. 1739.

Il y a une ressemblance avec Bajazet, je le fais
bien; mais sans cela point de pièce. Je n'ai rien
pris, j'ai trouvé ma situation dans mon sujet, j'ai
été inspiré, je ne suis point plagiaire.

Je conçois bien que le libelle n'excite que le
mépris et l'indignation des honnêtes gens, et surtout
de ceux qui sont au fait de ces calomnies; mais il y
a mille gens de lettres, il y a des étrangers sur qui
ce libelle fait impression. Il est plein de faits, et ces
faits seront crus s'ils ne sont pas réfutés. Je suppose
que je voulusse être d'une académie, fût-ce de celle
de Pétersbourg, il est sûr que ce libelle laissé sans
réponse m'en fermerait l'entrée. Il est clair que le
sieur *Guyot de Merville* et les autres partisans de
Roussseau sont et feront valoir ces impostures. On
imprime actuellement en Hollande le libelle de ce
misérable; il s'en est vendu deux mille exemplaires
en quinze jours. Encore un coup, il ne me désho-
norera pas dans votre esprit, mais joint à vingt
autres libelles de cette espèce, il me flétrira dans la
postérité, et fera une tache dans ma famille.

J'ai appris, par un ami que j'ai en Hollande, que
Desfontaines et *Fore* sont ceux qui suscitent mes
libraires contre moi. Il arrivera que mes libraires
même imprimeront ce libelle à la tête de mes
œuvres, pour se venger de ce que je leur ai retiré mes
bienfaits: ainsi, tandis que je resterai tranquille, mes
ennemis me diffameront dans l'Europe. N'est-ce

1739. — donc pas pour moi le devoir le plus sacré de repousser et de confondre , quand je le peux , des calomnies si flétrissantes , et qui seraient accréditées par mon silence ?

Non - seulement j'ai besoin d'un mémoire sage , démonstratif et touchant , auprès des trois quarts des gens de lettres , mais il me faut outre cela un nombre considérable d'attestations par écrit , qui démentent toutes ces impostures. Je les tiendrai prêtes comme une défense sûre en cas d'attaque , et même comme des pièces qui peuvent servir au procès.

Le procès criminel , indépendant de ce mémoire et de ces attestations qui peuvent y servir , et ne peuvent y nuire , m'est d'une nécessité absolue , et je veux et je dois m'y prendre par tous les sens pour atterrer cette hydre une bonne fois pour toutes. En un mot , il est toujours bon de commencer par mettre en cause ceux qui ont vendu le libelle , et c'est ce qu'on va faire.

J'apprends que MM. *Andry , Procope , Pitaval , &c.* présentent requête au chancelier. Il ne faut pas que ma famille se taise quand les indifférens éclatent. Il faut , je crois , que mon neveu envoie ou donne son placet qui ne peut que disposer favorablement , et qui n'empêche point les procédures juridiques que je vous supplie de lui conseiller fortement ; car c'est un crime qui intéresse la société. *Pone inimicos meos scabellum pedum tuorum , donec faciam tragœdiam.*

Madame du Châtelet se moque de moi avec ses générosités d'ame et ses bienfaits cachés. Elle m'a enfin avoué et lu ce qu'elle vous avait envoyé. Plût à Dieu , que cela fût aussi montrable qu'admirable !

Quand je vous envoyai copie d'une de mes lettres

à *Thiriot*, l'original était parti. Lavez la tête à *Thiriot*, faites-lui présent pour ses étrennes du livre *De officiis et de amicitia*. Respects à l'autre ange. 1739.
 Adieu ; je baise vos ailes et me mets dessous.

L E T T R E L X I I.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 10 janvier.

JE suis bien étonné, mon cher ami, de ne point recevoir de vos nouvelles. Je voulais aller à Paris ; M. et madame *du Châtelet* m'en empêchent. Ecrivez donc ; mandez-moi tout naturellement si vous avez envoyé au Prince cet infame libelle. Je ne peux le croire ; mais enfin si cela était, il faut le dire, afin que nous lui écrivions en conséquence, et sans commettre personne.

Le libelle de ce monstre est une affaire du ressort du lieutenant criminel, plutôt que des gens de lettres, et on prend toutes les mesures nécessaires pour avoir justice. Vingt personnes me mandent que ce scélérat et son libelle sont en exécution : je n'en suis point surpris, je ne le suis que de votre silence ; mais je ne doute pas que vous ne remplissiez tous les devoirs de l'amitié. Mon cœur ne peut jamais être mécontent du vôtre. Je ne me persuaderai jamais que vous craigniez plus de déplaire à un coquin qui vous a tant outragé, qu'à votre ami qui vous a toujours été si tendrement et si essentiellement uni. Aucune fuite de cette affaire ne m'embarrasse. La vérité,

— l'innocence , la générosité font de mon côté ; la
 1739. calomnie ; le crime et l'ingratitude font de l'autre.
 Si je ne songe qu'à mes amis , je suis le plus heureux
 des hommes ; si je jette les yeux sur le public et sur
 la postérité , l'honneur qui est dans mon cœur , et qui
 préside à mes écrits , m'assure que le public de tous
 les temps sera pour moi , si pourtant mes ouvrages
 que je travaille nuit et jour peuvent jamais me
 survivre.

M. le marquis *du Châtelet* justement indigné , et
 qui prend en main ma cause avec les sentimens
 dignes de sa naissance et de son cœur , vous écrit et
 à M. de *la Poplinière*. Il ne faut pas qu'il soit dit
 que vous m'avez démenti pour un scélérat , et que
 les souscriptions de la *Henriade* , dont vous savez
 que je n'ai jamais reçu l'argent , n'aient pas été
 remboursées de mon argent. S'il restait une seule
 souscription dans Paris , s'il y avait un homme qui ,
 ayant eu la négligence de ne pas envoyer sa sous-
 cription en Angleterre , ait encore eu celle de ne pas
 envoyer chez moi ou chez les libraires préposés , je
 vous prie instamment de le rembourser de mon
 argent , quoique , par toutes les règles , souscription
 non réclamée à temps ne soit jamais payable. Ces
 règles ne sont point faites pour moi , et voilà le seul
 cas où je suis au-dessus des règles.

Madame *du Châtelet* , par parenthèse , a eu très-
 grand tort de m'avoir caché tout cela pendant huit
 jours. C'est retarder de huit jours mon triomphe ,
 quoique ce soit un triomphe bien triste qu'une
 victoire remportée sur le plus méprisable ennemi.
 La justification la plus ample est d'une nécessité

indispensable , et je peux vous répondre que vous approuverez la modération extrême et la vérité de mon mémoire. Il doit toucher et convaincre. Encore une fois , et encore mille fois , vous vous imaginez que je dois penser comme M. de *la Poplinière* qui , étant à la tête d'une famille , d'une grande maison , ayant un emploi sérieux , et pouvant prétendre à des places , ne doit répondre que par le silence à un libelle intitulé le Mentor cavalier , ou aux vers impertinens de ce malheureux *Rousseau* qui outrage tous les hommes en demandant pardon à DIEU , et qui s'avise d'offenser en lui un homme estimable qu'il n'a jamais connu. Ce silence convient très-bien à *Pollion* , mais il me déshonorerait. Je suis un homme de lettres , et l'envie a les yeux continuellement ouverts sur moi ; je dois compte de tout au public éclairé , et me taire c'est trahir ma cause. J'ai tout lieu d'espérer que ce sera pour la dernière fois , et que le reste de mes jours ne sera consacré qu'aux douceurs de l'amitié. 1739.

J'aurais souhaité que vous n'eussiez point envoyé tous ces libelles au Prince royal , et surtout que vous eussiez écrit une autre lettre à madame *du Châtelet*. C'est une ame si intrépide et si grande , qu'elle prend pour le plus cruel de tous les affronts ce que mon cœur pardonne aisément. Comptez que mon intérêt a moins de part à tout ce que j'écris que mon amitié pour vous.

L E T T R E L X I I I .

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 12 janvier.

Il a mille vertus, et n'a point eu de vices ,
Il était sous Louis de toutes ses délices ,
Et la septimanie a vu ce même Othon
Gouverner en César et juger en Caton ;
Courtisan dans Versailles et monarque en province ,
De parfait courtisan il s'est montré grand prince ,
Et goûtant le présent, prévoyant l'avenir ,
Sut faire également sa cour et la tenir.

Il y a peu de choses, monsieur le Duc, à changer dans les vers de *Corneille* pour faire votre caractère ; et c'était à son pinceau qu'il appartenait de vous peindre, j'entends pour l'élévation de votre ame ; car pour tout le reste prenez, s'il vous plaît, *la Fontaine* et quelquefois même l'*Arétin*. Pour moi chétif, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit catéchisme qui convient fort à votre honnête façon de penser. La Dévotion aisée du père *Lemoine* m'a donné le sujet, et toute votre vie en fait l'application. L'ouvrage a été fait pour un grand prince qui pense comme vous sur tout, et qui règnera un jour, comme vous règneriez si la fortune avait été pour vous aussi loin que la nature. La seule différence présente entre ce prince et vous, c'est qu'il m'écrit souvent, et cette différence est accablante ; mais point

de reproches; ne pensez pas, monsieur le Duc, que je me plains, ni même que je veuille que, dans la rapidité des affaires, des devoirs et des plaisirs, vous perdiez du temps à m'écrire. Dites-moi une fois par an, *je vous aime et je vous aimerai*; cela suffira. Un mot de vous me reste dans le cœur une année pour le moins.

Non, encore une fois, ne m'écrivez point, mais continuez à être *Othon*. Votre gloire m'enchanté, et mon cœur se joint à tous ceux que vous charmez.

Je vous en dis autant, Princesse adorable (*), née pour plaire aux grands comme aux petits, vous dont la passion dominante, après l'amour de votre mari, est celle de faire du bien.

Il y a dans le paradis terrestre de Cirey une personne qui est un grand exemple des malheurs de ce monde, et de la générosité de votre ame; c'est madame de *Grafigni*. Son sort m'aurait fait verser des larmes si elle n'était pas aimée de vous. Mais avec cela qu'a-t-elle désormais à craindre? Elle ira, dit-on, à Paris; elle fera à portée de vous faire sa cour; et après Cirey, il n'y a que ce bonheur-là. Réglez en Languedoc, réglez par-tout, Madame, et daignez dire, en lisant cette lettre: J'ai outre mes sujets un esclave idolâtre qui s'appelle *Voltaire*.

(*) Madame de *Richelieu*, princesse de *Guise*.

1739.

L E T T R E L X I V.

A M. H E L V E T I U S.

Janvier.

MON cher ami, toutes lettres écrites, tous mémoires brochés, toute réflexion faite, voici à quoi je m'arrête : je vous prends pour avocat et pour juge.

Thiriot avait oublié que l'abbé *Desfontaines* l'avait traité de *colporteur* et de *faquin*, dans son Dictionnaire néologique ; il avait peut-être aussi oublié un peu les marques de mon amitié ; il avait surtout oublié que j'avais dix lettres de lui, par lesquelles il me mandait autrefois que *Desfontaines* est un *monstre* ; qu'à peine sauvé de bicêtre par mon secours, il fit un libelle contre moi, intitulé *Apologie* ; qu'il le lui montra, &c. *Thiriot* ayant donc oublié tant de choses, et le vin de Champagne de *la Poplinière* lui ayant servi de fleuve *Léthé*, il se tenait coi et tranquille, se faisait le petit important, le petit ministre avec madame du *Châtelet*, s'avisait d'écrire des lettres *équivoques*, *offensibles*, qu'on ne lui demandait pas ; et au lieu de venger son ami et soi-même, de soutenir la vérité, de publier par écrit que la *Voltairemanie* est un tissu de calomnies ; enfin, au lieu de remplir les devoirs les plus sacrés, il buvait, se taisait et ne m'écrivait point. Madame de *Bernières*, mon ancienne amie, outrée du libelle, m'écrit, il y a huit jours, une lettre pleine de cette amitié vigoureuse dont votre

cœur est si capable, une lettre où elle avoue hautement tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai payé entre ses mains par *Thiriot* même, tous les services que j'ai rendus à *Desfontaines*. La lettre est si forte, si terrible, que je la lui ai renvoyée, ne voulant pas la commettre; j'en attends une plus modérée, plus simple, un petit mot qui ne servira qu'à détruire, par son témoignage, les calomnies du libelle, sans nommer et sans offenser personne.

Que *Thiriot* en fasse autant; qu'il ait seulement le courage d'écrire dix lignes par lesquelles il avoue que, depuis vingt ans qu'il me connaît, il ne m'a connu qu'honnête homme et bienfaisant; que tout ce qui est dans le libelle, et en particulier ce qui le regarde, est faux et calomnieux; qu'il est très-loin d'avoir pu désavouer ce que j'ai jamais avancé, &c.

Voilà tout ce que je veux; je vous prie de l'engager à envoyer cet écrit à peu-près dans cette forme. Quand même cela ne servirait pas, au moins cela ne pourrait nuire; et en vérité, dans ces circonstances, *Thiriot* me doit dix lignes au moins; s'il veut faire mieux, à lui permis. C'est une chose honteuse que son silence. Vous devriez en parler fortement à M. de la *Poplinière* qui a du pouvoir sur cette ame molle, et qui a quelque intérêt que la mollesse n'aille point jusqu'à l'ingratitude.

De quoi *Thiriot* s'avise-t-il de négocier, de tergiverser, de parler du Préservatif, il n'est pas question de cela. Il est question de savoir si je suis un imposteur ou non; si *Thiriot* m'a écrit ou non, en 1726, que l'abbé *Desfontaines* avait fait, pour récompense de mes bienfaits, un libelle contre moi; si M. et

— 1739. madame de *Bernières* m'ont logé par charité ; si je ne leur ai pas payé ma pension et celle de *Thiriot*, &c. Voilà des faits ; il faut les avouer, ou l'on est indigne de vivre.

Belle ame, je vous embrasse.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

Je suis à vous pour ma vie.

LETTRE LXV.

AU PERE PORÉE, jésuite.

A Cirey, ce 15 janvier.

MON TRÈS-CHER ET TRÈS-RÉVÉREND PERE,

JE n'avais pas besoin de tant de bontés, et j'avais prévenu par mes lettres l'ample justification que vous faites, je ne dis pas de vous, mais de moi ; car si vous aviez pu dire un mot qui n'eût pas été en ma faveur, je l'aurais mérité. J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié, et je n'ai jamais douté de vos bontés.

Le morceau que vous voulez bien m'envoyer me donne bien de l'envie de voir le reste. Le *non plane cæcus* est, à la vérité, un bien mince salaire pour un homme qui a créé une nouvelle optique, toute fondée sur l'expérience et sur le calcul, et qui seule suffirait pour mettre *Newton* à la tête des physiciens.

Je vous supplie de vouloir bien présenter mes

hommages sincères à votre courageux confrère qui a fait soutenir les rayons colorés. Il est bien étrange qu'il y ait quelqu'un qui soutienne autre chose. 1739.

Je vous devais Mérope, mon très-cher père, comme un hommage à votre amour pour l'antiquité et pour la pureté du théâtre. Il s'en faut bien que l'ouvrage soit d'ailleurs digne de vous être présenté; je ne vous l'ai fait lire que pour le corriger.

Messène n'est point une faute de copiste. Vous savez bien que le Péloponèse, aujourd'hui la Morée, se divisait en plusieurs provinces, l'Achaïe ou Argolide où était Micène, la Messénie dont la capitale était Messène, la Laconie, &c.

Il faudra sans difficulté retrancher tout ce qui vous choque dans le suicide, mais songez au quatrième livre de *Virgile* et à tous les poètes de l'antiquité.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici ce que je pense sur ces scènes d'attendrissement réciproque que vous demandez entre Mérope et son fils. C'est précisément ces sortes de scènes qu'il faut éviter avec un soin extrême; car, comme vous savez mieux que moi, jamais une passion réciproque n'émeut le spectateur; il n'y a que les passions contredites qui plaisent. Ce qu'on s'imagine dans son cabinet devoir toucher entre une mère et un fils, devient de la plus grande infipidité aux spectacles. Toute scène doit être un combat; une scène où deux personnages craignent, désirent, aiment la même chose, serait le dernier période de l'affadissement; le grand art doit être d'éviter ces lieux communs, et il n'y a que l'usage du monde et du théâtre qui puisse rendre sensible cette vérité.

1739. Le marquis *Maffei* en est si pénétré, qu'il a poussé l'art jusqu'à ne jamais produire sur la scène la mère avec le fils que quand elle le veut tuer, ou pour le reconnaître à la dernière scène du cinquième acte; et je l'aurais imité, si je n'avais trouvé la ressource de faire reconnaître le fils par la mère en présence du tyran même, ressource qui ne serait qu'un défaut si elle ne produisait un nouveau danger.

En un mot, le plus grand écueil des arts dans le monde, c'est ce qu'on appelle les lieux communs. Je n'entre pas dans un plus long détail. Songez seulement, mon cher père, que ce n'est pas un lieu commun que la tendre vénération que j'aurai pour vous toute ma vie. Je vous supplie de conserver votre santé, d'être long-temps utile au monde, de former long-temps des esprits justes et des cœurs vertueux.

Je vous conjure de dire à vos amis combien je suis attaché à votre société. Personne ne me la rend plus chère que vous. Je suis avec la plus tendre estime et avec une éternelle reconnaissance,

Mon très-cher et révérend père,

— votre, &c.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, ce 18 janvier.

MON cher ange gardien, pourquoi faut-il que le chevalier de *Mouhi*, qui ne me connaît pas, agisse comme mon frère, et que *Thiriot*, qui me doit tout, se tienne les bras croisés dans sa lâche ingratitude! Quoi, *Mouhi* court déposer chez M. *Hérault*, et *Thiriot* se tait! lui qui a été traité avec tant de mépris par *Desfontaines*, lui qui m'a écrit cette lettre de 1726, et tant d'autres, où il avoue que *Desfontaines* fit un libelle contre moi au sortir de Bicêtre. Il a aujourd'hui l'insolence et la bassesse d'écrire, de publier une lettre à madame du Châtelet, dans laquelle il défavoue ses anciennes lettres; il l'envoie au Prince royal; et pour se justifier, il dit tranquillement que les Lettres philosophiques ne lui ont valu que cinquante guinées, et qu'il ne m'a mangé que quatre-vingts souscriptions. Y a-t-il une âme de boue aussi lâche, aussi méprisable? Ce malheureux dit froidement qu'il ne fera rien que vous ne lui ordonniez. Eh bien, ordonnez-lui donc sur le champ de courir chez M. *Hérault*, et de confirmer sa lettre du 16 août 1726, et les autres dont voici copie. Cela m'est de la dernière importance, mon cher ami; il y va du repos de ma vie.

1739.

L E T T R E L X V I I .

A M. THIRIOT.

Le 18 janvier.

MON cher *Thiriot*, je reçois votre lettre du 14. Votre négligence à répondre, trois ou quatre ordinaires, a fait penser à madame *du Châtelet* et à madame de *Champbonin* que vous aviez envoyé à son Altesse royale le libelle affreux d'un scélérat; et madame de *Champbonin* en était d'autant plus persuadée, que vous lui aviez avoué à Paris que vous régalez ce prince de tout ce qui se fait contre moi, qu'elle vous l'avait reproché, et qu'elle en était encore émue.

Votre silence, pendant que tout le monde m'écrivait, ne m'a point surpris, moi qui suis accoutumé à des négligences souvent causées par votre peu de santé; mais il a indigné au dernier point tout ce petit coin de la Champagne, et vous devez à madame *du Châtelet* la réparation la plus tendre des idées cruelles que vous lui aviez données. Il est très-sûr qu'un mot de vous dans le Pour et Contre, si vous n'êtes point brouillé avec *Prévost*, vous eût fait et vous ferait un honneur infini; car rien n'en fait plus qu'une amitié courageuse.

Je ne fais pourquoi vous m'appellez *malheureux* et *homme à plaindre*. Je ne le suis assurément point, si vous êtes un ami aussi fidelle et aussi tendre que je le crois. Je suis au contraire très-heureux qu'un scélérat

que j'ai fauvé, me mette en état de prouver, papiers originaux en main, mes bienfaits et ses crimes; et je le remercie de m'avoir donné l'occasion de me faire connaître sans qu'on puisse m'imputer de la vanité. L'exemple de l'abbé *Prévost* n'est fait pour moi d'aucune sorte. Je souhaite que ceux qui répondront jamais à des libelles, suivent mon exemple, et soient en état de me ressembler.

Madame *du Châtelet* et tous ceux, sans exception, qui ont vu ici votre lettre, en sont si mécontents qu'elle vous la renvoie. C'est à elle seule à qui elle s'adresse, à savoir si elle doit être contente; et non à ceux qui l'ont, dites-vous, approuvée sans qu'ils fussent ce que madame *du Châtelet*, qui est au fait de toutes les branches d'une affaire qu'ils ignorent, avait droit d'exiger de vous. Il n'y a que deux personnes à consulter en telles affaires, soi-même et la personne à qui l'on écrit.

Quant à l'article des souscriptions que j'ai payées de mon argent, quoique la valeur ne soit jamais venue entre mes mains (comme vous savez), c'est une chose dont vous pouvez et devez très-bien vous charger; car je ne crois pas qu'il y ait deux souscripteurs qui n'aient eu ou le livre ou l'argent, et vous pouvez les payer de celui que vous avez à moi; cela est tout simple; tout le reste est inutile.

Vos anciennes lettres où vous dites que *Desfontaines* est un monstre, qu'il a fait contre moi un libelle intitulé *Apologie du sieur de Voltaire*, qu'il a fait imprimer la *Henriade* à Evreux, avec des vers contre la Motte; celles où vous dites que c'est un enragé qui, &c.; tout cela a été vu, lu, relu ici, signé par vingt personnes,

— 1739. déposé chez un notaire : ainsi, nul besoin d'éclaircissement ; mais j'avais besoin moi d'un témoignage de votre amitié, de votre diligence, d'un zèle honorable pour tous deux, égal à celui que madame de Bernières a fait paraître. Je l'attendais non-seulement de votre tendresse, mais de votre honneur outragé par un malheureux qui vous a toujours traité avec le dernier mépris, et dont les outrages sont imprimés. Je n'ai jamais soupçonné que vous balançassiez entre l'ami tendre et solide de vingt-cinq années, et le scélérat dont vous ne m'avez jamais parlé qu'avec horreur.

Encore une fois, il ne s'agit que de vous et non de moi. Ecrivez à madame du Châtelet et au Prince en termes qui leur persuadent votre amitié, autant que j'en suis persuadé ; c'est tout ce que je veux. J'ai fait assez de bien à des ingrats ; j'ai fait d'assez bons ouvrages, et je les retouche avec assez d'assiduité pour ne rien craindre de la postérité, ni pour mon cœur ni pour mon esprit, qu'on n'appellera ni l'un ni l'autre paresseux. J'ai assez d'amis et de fortune pour vivre heureux dans le temps présent. J'ai assez d'orgueil pour mépriser d'un mépris souverain les discours de ceux qui ne me connaissent pas. En un mot, loin d'avoir eu un instant de chagrin de l'absurde et sot libelle de *Desfontaines*, j'en ai été peut-être trop aise. Votre seul article m'a désespéré. Entendre dire par tout Paris que vous démentez votre ami qui a preuve en main, en faveur de votre ennemi ; entendre dire que vous ménagez *Desfontaines*, c'était un coup de poignard pour un cœur aussi sensible que le mien. Je n'ai donc plus qu'à remercier
mon

mon bon ange de deux choses, de la fermeté intrépide de votre amitié qui ne doit pas être négligente, et de l'occasion admirable qu'on me donne de confondre mes ennemis. 1739.

Ecrivez, vous dis-je, à madame *du Châtelet*. Point de politique, point de ces lâches misères; allez vous faire avec *vos gens de cour qui voient votre lettre*. Il est question de votre cœur; il est question de vous attacher pour le reste de votre vie l'ame la plus noble qui existe au monde, et que vous adoriez si vous saviez de quoi elle est capable.

Madame de *Champhbonin* vous a écrit une lettre trempée dans l'amertume de ses larmes. Elle m'aime si vivement qu'il faut que vous lui pardonniez. Mais, croyez-moi, parlez à madame *du Châtelet* du ton qui convient à sa sensibilité. Je vous embrasse, j'oublie tout, hors votre amitié.

Songez qu'en de telles circonstances ne pas écrire à son ami sur le champ, c'est le trahir. Négligence est crime.

L E T T R E L X V I I I.

A M. THIRIOT.

Le 19 janvier.

JE suis malade, je ne peux vous écrire moi-même. Je n'avais pas le temps hier de vous dire tout, mais je ne dois vous laisser rien ignorer, et un ami a bien des droits. Croyez-moi, mon cher *Thiriot*, croyez-moi, je vous aime et je ne vous trompe point. Madame

Corresp. générale,

Tome II. L

— 1739. *du Châtelet* ne peut qu'être irritée tant que vous ne réparez point, par des choses qui partent du cœur, la politique, l'inutile, l'outrageante lettre que je vous ai renvoyée par son ordre. Tout ce que vous m'avez écrit du 14 pour mal justifier cette lettre *ostensible* et ce long et injurieux silence qui l'avait suivie, l'a indignée bien davantage; on n'écrit qu'à ses ennemis de ces lettres *ostensibles* où l'on craint de s'expliquer, où l'on parle à demi, où l'on élude, où l'on est froid,

Examinez vous-même la chose, je vous en conjure, et voyez combien il est indécent que vous paraissiez faire le politique avec madame *du Châtelet*, quand elle vous écrit simplement et avec amitié. Vous me mettez en presse; vous me réduisez à la nécessité de combattre ici pour vous contre ses ressentimens. Elle croit que vous me trahissez; il faut que je lui jure le contraire. Elle se fâche, ses amis prennent son parti; tout cela me rend malade, et un mot de vous eût prévenu tous ces combats.

Est-il possible, encore une fois, que quand nous avons ici dix lettres anciennes de vous qui expliquent, qui détaillent tout le fait, toute l'horreur connue de l'abbé *Desfontaines*, vous affectiez aujourd'hui du mystère? Où diable avez-vous pris d'écrire une lettre ostensible à madame *du Châtelet*? une lettre publique? la compromettre à ce point! montrer, dites-vous, votre lettre à deux cents personnes! à des gens de cour! vous faire dire qu'il y a de la dignité dans cette lettre! Vous, de la dignité! à madame *du Châtelet*! Sentez-vous bien la force de ce terme? Je vous parle vrai, parce que je suis votre ami. Votre lettre ostensible dont on ne voulait point, votre long

silence, vos excuses sont autant d'outrages à la bien-
 sance, à l'amitié et à madame du Châtelet. Est-il 1739.
 possible que, dans cette occasion, vous ayez pu con-
 sultier autre chose que votre cœur? Voyez que de
 mal-entendus votre silence a causés! Enfin tout ceci
 était bien simple. Vous avez été cité avec raison, et
 comme j'en ai droit, dans une lettre publique; vous
 vous trouvez entre votre ami et un monstre qui
 vous a mordu. Voudrez-vous fuir à la fois votre ami
 et ce monstre, de peur d'être mordu encore? Je suis
 un homme de lettres, et vous un amateur; j'ai de la
 réputation par mes travaux, et vous par votre goût;
 l'abbé Desfontaines nous a souvent attaqués l'un et
 l'autre: il est clair qu'il y aurait la plus extrême
 lâcheté à l'un de nous deux d'abandonner l'autre, de
 tergiverser, de craindre un scélérat qui offense un
 ami: il est clair qu'un silence de seize jours, en pareille
 occasion, est un outrage plus grand, de la part d'un
 ami, qu'un libelle n'est offensant de la part d'un coquin
 méprisé.

Voilà le point essentiel, voilà toute l'affaire, voilà
 ce qui a pensé faire prendre des résolutions extrê-
 mes; et enfin, quand au bout de seize jours vous
 m'écrivez, que voulez-vous qu'on pense, sinon que
 vous avez attendu que l'exécration publique contre
 Desfontaines vous forçât enfin de revenir à l'amitié.
 C'est ce que je ne peux ôter de la tête de tout ce qui
 est ici, et il y a beaucoup de monde; mais c'est ce que
 je ne pense point. Je vous l'ai dit, je vous l'ai redit, je
 vous aime et je compte sur vous; et c'est parce que je
 vous aime tendrement que je vous gronde très-sévè-
 rement, et que je vous prie d'écrire comme par le

1739. — passé, rendre compte des petites commissions, parler avec naïveté à madame *du Châtelet* qui peut vous servir infiniment auprès du Prince. L'affaire des souscriptions, si elle dure encore, est essentielle; et votre honneur, votre devoir, je dis le devoir le plus sacré, est de les payer de mon argent, s'il s'en trouve (11). Cela a paru si essentiel à M. et à madame *du Châtelet*, que vous les outrageriez en faisant sur cela la moindre représentation. Il ne faut rougir ni de faire son devoir, ni de promettre de le faire, surtout quand ce devoir est si aisé.

A l'égard de la lettre que M. *du Châtelet* exige de vous, il fera très-piqué si vous ne l'écrivez pas: il la faut écrire; pour moi, je la trouve inutile. Je vous la renverrai, et n'en ferai point usage; mais il faut contenter M. et madame *du Châtelet*.

Tout le monde est indigné ici de l'exemple de dom *Prévost*, que vous citez toujours. Quand quelque dom *Prévost* aura refusé dix mille livres de pension d'un prince souverain, quand il aura donné quelquefois et partagé souvent le profit de ses ouvrages, quand il aura donné des pensions à plusieurs gens de lettres, quand il aura fait des ingrats et la *Henriade*; alors vous pourrez me citer dom *Prévost*. N'en parlons plus. Une lettre d'attachement à madame *du Châtelet*, de la vigueur et des lettres fréquentes à votre intime ami *Voltaire*, et tout est effacé, tout est oublié. Mais plus de politique; elle n'est faite ni pour vous ni pour moi, et je ne connais et n'aime que la franchise. Voilà tout ce que je veux, et comptez que mon cœur

(11) On a vu ci-devant que l'argent de ces souscriptions avait été employé par *Thiriot*.

en à vous pour jamais. Il est vrai, il est tendre, vous le connaissez ; adieu. 1739.

(*) J'ai dicté tout cela bien à la hâte ; j'ajoute qu'on nous écrit, dans le moment, que votre malheureuse lettre à madame *du Châtelet* va être publique dans le Pour et Contre. Ah ! mon ami, ferait-il vrai ? Ce serait le plus cruel outrage à madame *du Châtelet* et à toute sa famille. De quoi vous êtes-vous avisé ? quelle malheureuse lettre ! qui vous la demandait ? pourquoi l'écrire ? pourquoi la montrer ?

S'il en est temps, volez chez le Pour et Contre, brûlez la feuille, payez les frais ; mais je ne crois pas que cela soit vrai. Voilà ce que c'est que de garder le silence dans de telles occasions. Il fallait écrire toutes les postes. Je vous embrasse.

LET TRE L X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 janvier.

MON cher ange, vous avez été bien étonné du dernier paquet de Zulime ; mais qui emploie sa journée fait bien des choses. Je travaille, mais guidez-moi.

Je persiste dans l'idée de faire un procès criminel à l'abbé *Desfontaines*. Mon cher ange gardien, vous me connaissez. Les gens à *Poème épique* et à *Elémens de Newton* sont des gens opiniâtres. Je demanderai justice

(*) Ces dernières lignes sont de la main de M. de Voltaire.

— des calomnies de *Desfontaines* jusqu'au dernier soubir;
 1739. et ce même caractère d'esprit vous assure, je crois, de
 ma tendre et éternelle reconnaissance.

J'ai envoyé mon dernier Mémoire à M. d'*Argenson*; mais je ne compte le faire imprimer qu'avec permission tacite, dans un recueil de quelques autres pièces. Il me semble qu'il sera alors très-convenable de laisser dans mon Mémoire justificatif tout ce qui est littéraire; car si l'avidité du public malin ne désire actuellement que du personnel, les amateurs un jour préféreront beaucoup le littéraire. J'ai fait cet ouvrage dans le goût de *Pélisson*, et peut-être de *Cicéron*. Je ferais confondre si ce style était mauvais.

N'ayant rien à craindre d'aucune récrimination, cependant j'insiste qu'on commence le procès par une requête présentée au nom des gens de lettres, qu'ensuite mes parens en présentent une au nom de ma famille outragée, sauf à moi à m'y joindre s'il est nécessaire.

J'espérais que, sans forme de procès et indépendamment du châtiment que le magistrat de la police peut et doit infliger à l'abbé *Desfontaines*, je pourrais obtenir un désaveu des calomnies de ce scélérat, désaveu qui m'est nécessaire, désaveu qu'on ne peut refuser aux preuves que j'ai rapportées.

Enfin, j'en reviens toujours là; point de preuves contre moi, sinon que j'ai écrit la lettre qui est dans le *Préservatif*. Or cette lettre, que dit-elle? que *Desfontaines* a été tiré de bicêtre par moi, et qu'il m'a payé d'ingratitude. Encore une fois, cette lettre doit être regardée comme ma première requête contre
 • *Desfontaines*. D'ailleurs rien de prouvé contre moi,

et tout démontré contre lui. Enfin, j'insiste sur le —
 defaveu de ses calomnies, et j'attends tout des bontés 1739.
 de mon cher ange gardien.

Je serais bien honteux de tant d'importunités si, vous n'étiez pas M. d'*Argental*. Adieu ; mon cœur ne peut suffire à mes sentimens pour vous et à ma tendre reconnaissance.

L E T T R E L X X.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, ce 20 janvier.

ENFIN, madame de *Champhonin* est partie pour Paris. Elle vous rendra compte de toutes les inquiétudes que votre long silence et votre conduite avaient causées à Cirey ; mais tout est oublié si vous savez aimer.

Voici un paquet pour l'abbé d'*Olivet*. C'est une espèce d'apologie que j'ai adressée à M. d'*Argenson*. Il y a du littéraire ; mais j'ai voulu faire un ouvrage pour la postérité, non un simple factum (*). Je ne fais abandonner ni mes amis ni mon honneur. Ainsi jeresste à Cirey, je fais poursuivre l'abbé *Desfontaines*, et je ne quitterai jamais cette affaire de vue. Il y aurait trop de lâcheté à souffrir ce que l'on doit repousser. J'apprends que ce monstre se rend sous main dénonciateur contre les Lettres philosophiques. Cela m'est confié dans le plus grand secret ; mais je n'en suis point alarmé. Je me flatte que,

(*) Le Mémoire sur la satire, Mélanges littéraires, tome I.

— ni dans cette occasion ni dans aucune autre, vous
 1739. ne direz : *Eh mordieu, qu'on me laisse souper, digérer et ne rien faire.* Je demande à votre amitié de la mémoire et de la vivacité. Soyez la dixième partie aussi vif pour moi que vous l'avez été pour mademoiselle *Sallé*, qui vous aimait dix fois moins que moi. Soyez très - persuadé que des amis comme madame *du Châtelet* et moi en valent peut-être d'autres ; que tout change dans la vie , mais que vous nous retrouverez toujours.

Je puis vous envoyer faire faire aussi , car je vous aime plus que vous ne m'aimez , et j'ai la fièvre aussi ferré que vous. Prenez du quinquina pour vous , et de la fermeté pour moi , et tout ira bien.

L E T T R E L X X I.

A M. H E L V E T I U S.

A Cirey , ce 21 janvier.

C'EST que j'apprends est-il possible ? Belle ame née pour faire plaisir , et qui agissez comme vous pensez , vous êtes allé , et vous avez encore retourné chez ce *Saint-Hyacinthe ! Generose puer* , ne profanez pas votre vertu avec ce monstre. C'en est trop , mon cœur est pénétré de vos soins. Si vous saviez ce que c'est que *Saint-Hyacinthe* , vous auriez eu horreur de lui parler. Je ne l'ai connu qu'en Angleterre , où je lui ai fait l'aumône ; il la recevait de qui voulait ; il prenait jusqu'à un écu. Il s'était échappé de la Hollande où il avait volé le libraire *Catuffe* , son beau-frère ; et il

n'avait auprès de moi d'autre recommandation que de m'avoir déchiré dans plusieurs libelles. Il avait eu part au Journal littéraire où il m'avait maltraité ; mais je l'ignorais , et il se donnait pour l'auteur de Matanafius ; ce qui faisait que je lui pardonnais ses anciens péchés. Se faire honneur du Matanafius , qui était de MM. de *Sallengre* et *s'Gravesende*, &c., était la moindre de ses fourberies. Il se servit à Londres de l'argent de mes charités, et de celui que je lui avais procuré , pour imprimer un libelle contre la *Henriade* ; enfin , mon laquais le surprit me volant des livres , et le chassa de chez moi avec quelques bourrades. Je ne l'ai jamais revu , jamais je n'ai proféré son nom. Je fais seulement qu'il a volé en dernier lieu feu madame de *Lambert* , et que ses héritiers en savent des nouvelles. Enfin , voilà l'homme qui , dans un libelle impertinent et digne de la plus vile canaille , ose m'insulter avec tant d'horreur. C'est trop s'abaisser , mon cher ami , d'exiger une satisfaction d'un scélérat qui ne doit me satisfaire qu'une torche à la main , ou sous le bâton. Evitez ce malheureux qui souillerait l'air que vous respirez.

Je vous avoue que mon cœur est saisi quand je vois les belles-lettres déshonorées à ce point ; mais aussi que vous me consolez ! Venez donc à Cirey avant que nous partions pour la Flandre ; j'espère qu'un jour nous nous reverrons tous dans le beau palais digne d'*Emilie*. Il est voisin de votre bureau des fermes , mais nos cœurs seront bien plus près de vous. Dites donc quand vous viendrez , aimable enfant ?

1739.

L E T T R E L X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 janvier.

MON cher ami , je travaille le jour à Zulime , et le soir je revois mon procès avec l'honnête homme *Desfontaines*.

Vous savez de quoi il est question à présent , vous avez vu ma lettre à M. *Hérault*. Il n'y a plus qu'un mot qui serve. M. de *Meynières* peut-il vous dire tout net ce que j'ai à espérer de M. *Hérault*? Un outrage pareil , toléré par la magistrature , est un affront éternel aux belles-lettres ; une réparation convenable ferait honneur au ministère.

Suivant vos sages avis , je réforme tout le Mémoire qui est d'une nécessité indispensable. Point de numéro , de peur de ressembler au Préservatif ; plus de modération , encore plus d'ordre et de méthode : c'est ce qu'il faut tâcher de faire. Puis-je dire au public :

*Et mea facundia , si qua est ,
Qua nunc pro Domino , pro vobis
Sæpe locuta est.*

J'y ajoute un extrait de la lettre d'un prince destiné à gouverner une grande monarchie. Si cela pouvait faire quelque effet , à la bonne heure , sinon brûlez-la. Mais , après tout , point d'entreprise sans faveur , point de succès sans protection , et je crois qu'il faut avoir raison de ce scélérat. Je demande que M. *Hérault*

faſſe une petite réponſe, ou la faſſe faire en marge de mes queſtions.

1739.

J'imagine qu'il ſerait bon que madame de *Bernières* m'écrivît un mot qui attellât en général l'horreur des calomnies du libelle. Je vous ſupplie d'en exiger autant de *Thiriot*. Sa conduite eſt inſupportable ; il négocie avec *Cirey* ; il s'avife de faire le politique. Il doit ſavoir qu'en pareil cas la politique eſt un crime. Il a paſſé près d'un mois ſans m'écrire ; enfin , il a fait ſoupçonner qu'il me trahiſſait. S'il veut réparer tout cela par un écrit plein de tendreſſe et de force dans le Pour et Contre , à la bonne heure ; mais qu'il ne s'avife pas de parler du Préſervatif ; on ne lui demande pas ſon avis ; et s'il parle de moi , il faut qu'il en parle avec reconnaissance, attachement, eſtime, ou qu'il ſe taife , et ſurtout qu'il ne commette point madame du *Châtelet*. Qu'il imprime ou non cette lettre dans le Pour et Contre , il eſt eſſentiel qu'il m'en voye un mot conçu à peu-près en ces termes : „ Le „ ſieur *T.*, ayant lu un libelle intitulé la *Voltairemanie*, „ dans lequel on avance qu'il déſavoue *M. de V.* , „ et dans lequel on trouve un tiſſu de calomnies „ atroces, eſt obligé de déclarer ſur ſon honneur que „ tout ce qui y eſt avancé ſur le compte de *M. de V.* „ et ſur le ſien eſt la plus puniſſable impoſſure, qu'il „ a été témoin oculaire de tout le contraire pendant „ vingt-cinq ans , et qu'il rend ce témoignage à „ l'eſtime, à l'amitié et à la reconnaissance qu'il doit „ à . . . fait à . . *Thiriot*. „

S'il reſuſe cela, indigne de vivre ; s'il le fait , je pardonne. Je vous prie de recommander à mon neveu de faire un bon procès verbal , ſi faire ſe peut. Cela

— peut servir et ne peut me nuire ; cela tient le crime
 1739. en respect, prévient la riposte, finit tout.

Ah, ma tragédie, ma tragédie, quand te commencerai-je !.

Pardon de tant de misères, mais il y va du bonheur de ma vie et d'une vie qui vous est dévouée. Mon ange, *eripe me à fece* ; je n'ai recours qu'à vous.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 janvier.

JE vous envoie, mon cher ange gardien qui *liberas nos à malo*, la correction pour l'épître sur l'Envie. Je vous sacrifie le plus plaisant de tous mes vers :

Tout fuit jusqu'aux enfans, et l'on sait trop pourquoi.

Je ne suis pas né fort plaisant, et ce vers me faisait rire quelquefois ; mais qu'il périsse, puisque vous ne croyez pas que je puisse rendre, comme dit *Rabelais*, *fèves pour pois et pain blanc pour fouace*.

L'endroit du charlatan est un peu lourd chez notre cher d'Olivet, et son petit *Scazon est horridus*. Figurez-vous ce que c'est qu'une indigestion de *Cerbère*, et c'est du résultat de cette indigestion qu'on a formé le cœur de *Desfontaines*.

On me mande que ce monstre est par-tout en exécution, et cependant, quoi qu'en dise d'Olivet, le traître a des amis. M. de *Leronet* m'écrit qu'il veut faire un accommodement entre *Desfontaines* et moi,

et les jésuites aussi. Hélas ! qu'ai-je fait à M. de *Lezomet* pour me proposer quelque chose de si infame ? 1739.
 Il a lu, je le fais, sa *Voltairemanie* chez M. de *Locmaria*, en présence de MM. de *la Chevaleraie*, *Algarotti*, l'abbé *Prévost*. J'ai écrit à M. de *Locmaria*, et je n'ai point eu de réponse. Il y a encore un avocat du conseil qui est son confident, mais j'ai oublié son nom.

Ce que je n'oublie pas, c'est vos bontés. Cet ardent chevalier de *Mouhi* a vite imprimé mon Mémoire, quitte à le supprimer ; il faudra que j'en paye les frais. Je me console si on me fait quelque réparation.

Je voulais faire imprimer ce Mémoire avec les épîtres, au commencement de l'histoire du siècle de *Louis XIV*, &c. Il y a près d'un mois que *Thiriot* ou l'abbé d'*Olivet* avaient dû vous remettre ce commencement d'histoire, mais *Thiriot* ne se presse pas de remplir ses devoirs. Je suis, je vous l'avoue, très-affligé de sa conduite. Il devait assurément prendre l'occasion du libelle de *Desfontaines* pour réparer, par les démonstrations d'amitié les plus courageuses, tous les tours qu'il m'a joués, et que je lui ai pardonnés avec une bonté que vous pouvez appeler faiblesse. Non-seulement il avait mangé tout l'argent des souscriptions qu'il avait en dépôt, non-seulement j'avais payé du mien et remboursé tous les souscripteurs petit à petit ; mais il me laissait tranquillement accuser d'infidélité sur cet article, et il jouissait du fruit de sa lâcheté et de mon silence. Le comble à cette infame conduite est d'avoir ménagé *Desfontaines*, dont il avait été outragé et qu'il craignait, afin de me laisser accabler, moi qu'il ne craignait pas. Ce que j'ai éprouvé

— des hommes me met au désespoir, et j'en ai pleuré
 1739. vingt fois, même en présence de celle qui doit arrêter
 toutes mes larmes. Mais enfin, mon respectable ami,
 vous qui me raccommodez avec la nature humaine,
 je cède au conseil sage que vous me donnez sur
Thiriot. Il faut ne me plaindre qu'à vous, lui retirer
 insensiblement ma confiance, et ne jamais rompre
 avec éclat.

Mais, mon cher ami, qu'y a-t-il donc encore dans
 ce morceau de Rome, et dans le commencement de
 cet Essai qui ne soit pas plus mesuré mille fois que
 Fra-Paolo, que le Traité du droit ecclésiastique, que
 Mézerai, que tant d'autres écrits? S'il y a encore
 quelques amputations à faire, vous n'avez qu'à dire:
 ce morceau-là a déjà été bien tailladé, et le sera encore
 quand vous voudrez.

Je ne perds pas Zulime de vue, et mon respectable
 et judicieux conseil aura bientôt les écrits de son
 client.

Emilie vous regarde toujours comme notre sauveur.

LET TRE LXXIV.

A M. H E L V E T I U S.

A Cirey, ce 28 janvier.

MON cher ami, tandis que vous faites tant
 d'honneur aux belles-lettres, il faut aussi que vous
 leur fassiez du bien; permettez-moi de recomman-
 der à vos bontés un jeune homme d'une bonne
 famille, d'une grande espérance, très-bien né, capable

d'attachement et de la plus tendre reconnaissance, qui est plein d'ardeur pour la poésie et pour les sciences, et à qui il ne manque peut-être que de vous connaître pour être heureux. Il est fils d'un homme que des affaires où d'autres s'enrichissent, ont ruiné; il se nomme d'*Arnaud*; beaucoup de mérite et de malheur font sa recommandation auprès d'un cœur comme le vôtre; si vous pouviez lui procurer quelque petite place, soit par vous, soit par M. de la *Poplinière*, vous le mettriez en état de cultiver ses talens, et vous rempliriez votre vocation qui est de faire du bien. Vous m'en faites à moi, car vous avez réchauffé un ami tiède; jamais votre illustre père n'a fait de si belle cure.

Je lui ai envoyé un autre Mémoire, où je sacrifie enfin le littéraire au personnel; mais M. d'*Argental* pense que c'est une nécessité, vous le pensez aussi, et je me rends. Ma présence serait nécessaire à Paris, mais je ne peux quitter mes amis pour mes propres affaires. Madame du *Châtelet* vous fait bien des complimens; on ne peut avoir plus d'estime et d'amitié qu'elle en a pour vous. Nous attendons de vous des choses qui feront l'agrément de notre retraite, et qui nous consoleront, si cela se peut, de votre absence.

Je vous embrasse avec les transports les plus vifs d'amitié, d'estime et de reconnaissance.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 5 février.

MON respectable ami, je rougis, mais il faut que je vous importune. Les lettres se croisent, on prend des partis que l'événement imprévu fait changer; on donne un ordre à Paris, il est mal exécuté; on ne s'entend point, tout se confond. Deux jours de ma présence mettraient tout en règle; mais enfin je suis à Cirey. *Te rogamus, audi nos.*

Premièrement, vous saurez que M. *Deniau*, bâtonnier des avocats, a fait courir des billets dans tous les bancs des avocats, et est prêt de donner une espèce de certificat par lettres, qu'aucun avocat n'est assez lâche et assez coquin pour avoir fait un tel libelle. Je vous prie de faire encourager ce M. *Deniau*.

2°. J'insiste fortement sur le commencement d'un procès criminel, qu'on poursuivra si on a beau jeu. Qu'on n'intente d'abord que contre les distributeurs. J'ai des preuves assez fortes pour le commencer. Je ne crains rien d'aucune récrimination. On pourrait sous main réveiller l'affaire des Lettres philosophiques, mais il n'y a nulle preuve; et si *Thiriot*, qui connaît un substitut du procureur général, veut faire une procédure en l'air par *Balot*, le décret sera purgé en quinze jours.

3°. Indépendamment de tout cela, j'ai donc envoyé mon Mémoire manuscrit à monsieur le chancelier; je
lui

lui fais présenter , et le placet signé par cinq gens de lettres, et celui de mon neveu, et la lettre de madame de Bernières. 1739.

4°. Comme il faut se servir de tous les moyens qui peuvent s'entr'aider sans pouvoir s'entre-nuire, si monsieur le premier président pouvait, sur la requête à lui présentée, et sur le certificat du bâtonnier, faire brûler le libelle, ce serait une chose bien favorable.

5°. Je ne sais si je dois faire paraître mon Mémoire ou isolé ou accompagné de quelques ouvrages fugitifs, mais je crois qu'il faut qu'il paraisse; car je ne peux sortir de ce principe, que si l'on doit laisser tomber les injures, il faut relever les faits. Je voudrais le mettre à la suite de la préface et du premier chapitre de l'histoire de *Louis XIV*, si cet ouvrage vous paraît sage. J'y ajouterai les épîtres bien corrigées, une lettre à M. de *Maupertuis*, une dissertation sur les journaux; je tâcherais que le recueil se fit lire.

6°. Ce que j'ai infiniment à cœur, c'est le défaveu le plus authentique et le plus favorable de la part de *Saint-Hyacinthe*; je crois qu'il ne sera pas difficile à obtenir.

7°. Madame du Châtelet vous prie très-instamment de parler ferme à *Thiriot*. Votre douceur et votre bonté le gâtent. Il s'imagine que vous l'approuvez, et il a l'insolence d'écrire qu'il n'a rien fait que de votre aveu. Comptez que c'est une ame de boue, et que vous la tournerez en pressant fort. Madame du Châtelet ne lui pardonnera jamais d'avoir fait courir cette malheureuse lettre *ostenfible* qu'elle n'avait jamais demandée, lettre ridicule en tout point, dans laquelle il dit qu'il ne se souvient pas du temps où l'abbé Desfontaines

Corresp. générale.

Tome II. M

— lui montra le libelle ancien intitulé *Apologie*. Il devait
 1739. pourtant se souvenir que c'était en 1725, et qu'il me
 l'avait écrit vingt fois dans les termes les plus forts.

Ce n'est pas tout, il fait entendre que j'ai part au
 Préfervatif, il fait le petit médiateur, le petit ministre,
 lui qui, m'ayant tant d'obligations, et attaché par
 mes bienfaits et par ses fautes, aurait dû s'élever
 contre *Desfontaines* avec plus de force que moi-
 même. Il garde avec moi le silence; on lui écrit
 vingt lettres de Cirey, point de réponse; on lui
 demande si, selon sa louable coutume d'envoyer au
 prince de Prusse tout ce qui se fait contre moi, il
 ne lui a point envoyé le Mémoire, il ne répond rien;
 enfin, il mande qu'il a envoyé au Prince sa belle lettre
 à madame *du Châtelet*. Je vous avoue que ce procédé
 lâche m'est plus sensible que celui de *Desfontaines*.
 Encore une fois, madame *du Châtelet* vous demande en
 grâce de représenter à *Thiriot* ses torts; car, après tout,
 il peut servir dans cette affaire. Nous le connaissons
 bien; si on lui laisse entendre qu'il a raison, il demeu-
 rera dans son indolence; si on le convainc de ses
 fautes, il les réparera, et sûrement il fera ce que vous
 voudrez; mais, encore une fois, nous vous supplions
 de lui parler ferme.

Je suis bien assurément de cet avis; nous n'avons
 de recours qu'en vous, mon cher ami; donnez-nous
 vos conseils comme à *Thiriot*. J'espère que votre amitié
 m'épargnera une séparation qui me coûterait bien
 des larmes. Rangez *Thiriot* à son devoir, aimez-nous
 toujours, et épargnez-nous le chagrin de nous quitter;
 votre amitié peut tout.

L E T T R E L X X V I.

1739.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 février.

PARDON de tant d'importunités. Je reçois votre lettre, mon respectable ami. Vous me liez les mains. Je suspends les procédures, je ne veux rien faire sans vos conseils ; mais souffrez au moins que je sois toujours à portée de suivre ce procès. En quoi peut me nuire une plainte contre les distributeurs du libelle, par laquelle on pourra, quand on voudra, remonter à la source ? Tout sera suspendu.

Mon généreux ami, il est certain qu'il me faut une réparation, ou que je meure déshonoré. Il s'agit de faits ; il s'agit des plus horribles impostures. Vous ne savez pas à quel point l'abbé *Desfontaines* est l'oracle des provinces.

On me crie à Paris que mon ennemi est méprisé, et moi je vois que ses observations se vendent mieux qu'aucun livre. Mon silence le désespère, dites-vous : ah, que vous êtes loin de le connaître ! il prendra mon silence pour un aveu de sa supériorité, et, encore une fois, je resterai flétri par le plus méprisable des hommes, sans en pouvoir tirer la moindre vengeance, sans me justifier. Je suis bien loin de demander le certificat de madame de *Bernières*, pour en faire usage en justice ; mais je voulais l'avoir par devers moi, comme j'en ai déjà sept ou huit autres, pour avoir en

main de quoi opposer à tant de calomnies , un jour
1739. à venir.

J'espère surtout avoir un désaveu authentique au nom des avocats. Le bâtonnier l'a promis. La lettre de madame de *Bernières* me servira de certificat , et je la ferai lire à tous les honnêtes gens. A l'égard de mon *Mémoire* , je le refondrai encore , je le ferai imprimer dans un recueil intéressant de pièces de prose et de vers dans lequel seront les épîtres que je crois enfin corrigées selon votre goût.

De grâce , ne me citez point M. de *Fontenelle*. Il n'a jamais été attaqué comme moi , et il s'est assez bien vengé de *Rousseau* en sollicitant plus que personne contre lui.

Encore une fois , j'arrête mon procès ; mais en le poursuivant qu'ai-je à craindre ? Quand il serait prouvé que j'ai reproché à l'abbé *Desfontaines* des crimes pour lesquels il a été repris de justice , n'est-il pas de droit que c'est une chose permise , surtout quand ce reproche est nécessaire à la réputation de l'offensé ? Je lui reproche , quoi ? des libelles ; il a été condamné pour en avoir fait. Je lui reproche son ingratitude. Je ne l'ai point calomnié ; je prouve , papiers en main , tout ce que j'avance. J'ai fait consulter des avocats , ils sont de mon avis ; mais enfin tout cède au vôtre. Je ne veux me conduire que par vos ordres.

A l'égard de *Saint - Hyacinthe* , je veux réparation ; je ne souffrirai pas tant d'outrages à la fois. Où est donc la difficulté qu'on exige un désaveu d'un coquintel que lui ? Pourrait-on dire que cela n'est rien ? Je suis donc un homme bien méprisable , je suis donc

dans un état bien humiliant, s'il faut qu'on ne me
 confidère que comme un bouffon du public, qui ^{1739.}
 doit, déshonoré ou non, amuser le monde à bon
 compte, et se montrer sur le théâtre avec ses blessures.
 La mort est préférable à un état si ignominieux.
 Voilà une récompense bien horrible de tant de travail !
 et cependant *Desfontaines* jouira tranquillement du
 privilège de médire ; et on insultera à ma douleur.
 Au nom de Dieu, que j'obtienne quelque satisfac-
 tion. Ne pourrais-je pas du moins obtenir qu'on brûlât
 le libelle ? Ne pourrai-je pas présenter ma requête
 contre *Chaubert*, et obtenir qu'en attendant des preu-
 ves, justice soit faite de ce libelle infame sans nom
 d'auteur ?

Je vous réitère mes instantes prières sur *Saint-
 Hyacinthe*, si vous voulez que je reste en France.

Je suis honteux de vous faire voir tant de douleur,
 et désespéré de vous donner tant de soins ; mais vous
 me tenez lieu de tout à Paris.

J'ai encore assez de liberté dans l'esprit pour corriger
Zulime, puisqu'elle vous plaît. J'attends vos ordres.
 J'ai quelque chose de beau dans la tête ; mais j'ai
 besoin de tranquillité, et mes ennemis me l'ôtent.

1739.

L E T T R E L X X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

AU nom de Dieu , mon respectable , mon cher ami , rendez-moi à mes études , à *Emilie* et à *Zulime*. J'ai le cœur pénétré de douleur. *Desfontaines* m'a prévenu , et a obtenu du lieutenant criminel permission d'informer contre moi ; il m'a dénoncé comme auteur de l'Epître à *Uranie* et des Lettres philosophiques ; il a écrit au cardinal ; il remue ciel et terre ; et moi je n'ai pas seulement la lettre de madame de *Bernières* ni celle de *M. du Lyon*, qui prouveraient au moins son ingratitude , et qui disposeraient le public et les magistrats en ma faveur : et j'apprends , pour comble de malheur et d'humiliation , que le procureur du roi , auquel il s'est adressé , est mon ennemi déclaré , et cherche par-tout de quoi me perdre. Quelle protection puis-je avoir auprès de lui ? Hélas ! faudrait-il de la protection contre un *Desfontaines* ?

J'ai suspendu mes procédures , puisque vous me l'avez ordonné , mais j'ai bien peur d'être obligé de me voir mis en justice par le scélérat même qui me persécute et que j'épargne.

Saint-Hyacinthe m'a donné un défaveu dont je ne suis pas encore content. Engagez , je vous en conjure , par un mot de lettre , le chevalier d'*Aidie* à arracher de lui le défaveu le plus authentique. Je demande aussi à mademoiselle *Quinault* un certificat des comédiens qui détruise la calomnie de *Saint-Hyacinthe*

rapportée dans le libelle de *Desfontaines*. Tout cela est important à mon honneur. 1739.

Je songe que l'abbé *Desfontaines*, qui a toute l'activité des scélérats et toute la chicane des Normands, a fait entendre à M. *Hérault* que ma lettre rapportée dans le *Préservatif*, est un libelle. M. *Hérault* ne songera peut-être pas que c'est au contraire une très-juste plainte contre un libelle.

Je n'ai point le temps de vous parler de Zulime. Je suis tout entier à mon affaire; j'ai le cœur percé. Quelle récompense! Quoi! ne pouvoir obtenir justice d'un *Desfontaines*! *Regnum meum non est hinc*.

Enfin, je n'ai d'espérance qu'en vous, mon cher ange gardien; *sub umbrâ alarum tuarum*.

L E T T R E L X X V I I I .

A M. T H I R I O T .

A Cirey, le 12 février.

M. de *Maupertuis* m'envoie aujourd'hui de Basse votre lettre que vous lui aviez donnée. Apparemment que, voyant à Cirey la douleur excessive et l'indignation de madame *du Châtelet*, jointe à l'effet que faisait la lettre de madame de *Bernières*, il n'osa donner la vôtre; cependant elle m'aurait fait grand plaisir; et sachant alors de quoi il était question, je vous aurais empêché de faire la malheureuse démarche de rendre publique et d'envoyer au Prince royal cette lettre dont madame *du Châtelet* est si cruellement outrée.

— 1739. Ce qui lui a fait plus de peine , c'est que vous avez cherché à faire valoir cette lettre qui la compromet. Vous avez voulu vous vanter auprès d'elle des suffrages de personnes qui , n'étant point au fait , ne pouvaient savoir si cette lettre était convenable.

Ne sentiez-vous pas qu'elle n'était qu'une espèce de factum contre madame *du Châtelet* ; que vous essayez de persuader que l'abbé *Desfontaines* ne vous avait point outragé ; que j'étais auteur du *Préservatif* ; que vous ne vous ressouveniez pas d'un fait important ? enfin, vous démentiez par ce malheureux écrit vos anciennes lettres, et certainement ceux que vous prétendez qui approuvaient cette lettre politique , n'avaient pas vu ces anciennes lettres sincères où vous parliez si différemment. Que diraient-ils, s'ils les avaient vues ? et pourquoi mettre madame *du Châtelet* dans la nécessité douloureuse de montrer, papier sur table, que vous vous démentez vous-même pour l'outrager ? A quoi bon vous faire de gaieté de cœur une ennemie respectable ? pourquoi me forcer à me jeter à ses pieds pour l'apaiser ? et comment l'apaiser quand elle apprend que vous vous vantez d'avoir écrit A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET *avec dignité*, et qu'enfin vous envoyez un factum contre elle au Prince ? A quoi me réduisez-vous ? pourquoi me mettre ainsi en presse entre elle et vous ? Je me soucie bien de l'abbé *Desfontaines* ; voilà un plaisant scélérat pour troubler mon repos ! Si vous saviez à quel point les hommes de Paris les plus respectables pressent la vengeance publique contre ce monstre , vous seriez bien honteux d'avoir balancé, d'avoir cru des personnes qui vous ont inspiré la neutralité et la *déceance*. Non, l'abbé

Desfontaines n'est rien pour moi; mais j'avais le cœur percé que mon ami de vingt-cinq ans, mon ami outragé par ce monstre, ne fit pas au moins ce qu'a fait madame de *Bernières*. 1739.

Il ne s'agit entre nous que de faits, et le fait est que vous avez alarmé tous mes amis. Madame de *Champhbonin* qui a beaucoup d'esprit, qui écrit mieux que moi, et que vous connaissez bien peu, madame de *Champhbonin* vous écrivit avec effusion de cœur, et sans me consulter. M. du *Châtelet* vous écrivit à ma prière au sujet des souscriptions, non pas des souscriptions dont vous dissipâtes l'argent, chose que je n'ai jamais dite à personne, et que madame du *Châtelet* a avouée à un seul homme, dans sa douleur, mais au sujet de quelques souscriptions à rembourser; je vous ai parlé sur cela assez à cœur ouvert. Jamais en ma vie, encore une fois, je n'ai parlé à qui que ce soit des souscriptions mangées. Il ne s'agissait que de rembourser une ou deux personnes que vous pourriez rencontrer. Voyez que de mal-entendus! et tout cela pour avoir été un mois sans m'écrire, quand tout le monde m'écrivait; tout cela pour avoir fait le politique quand il fallait être ami; pour avoir mis un art qui vous est étranger où il ne fallait mettre que votre naturel qui est bon et vrai. Ne laissez point ainsi frelater votre cœur, et donnez-le-moi tel qu'il est.

Vous me parlez d'une disgrâce auprès du Prince, que vous craignez que je ne vous attire. Eh, morbleu, ne voyez-vous pas que je ne lui écris point sur tout cela, parce que je ne fais que lui mander après votre malheureuse lettre? Encore une fois, et cent fois, vous

— me mettez entre madame *du Châtelet* et vous. Si vous
 1739. me disiez : Voici ce que j'ai écrit au Prince; je saurais
 alors que lui mander; mais vous me liez les mains.

Vous m'écrivez mille choses vagues; il faut des faits. Vous avez fait une faute presque irréparable dans tout ceci. Vous auriez tout prévenu d'un seul mot. Vous vous seriez fait un honneur infini en vous joignant à mes amis, en parlant vous-même à monsieur le chancelier, en confirmant vos lettres qui déposent le fait de l'Apologie de *Voltaire*, en 1725, en ne craignant point un coquin qui vous a insulté publiquement : voilà ce qu'il fallait faire. Il est temps encore. Monsieur le chancelier décidera seul de tout cela. Mais que faut-il faire à présent? ce que M. d'*Argenson* l'ainé ou le cadet, ce que madame de *Chambronin*, ce que M. d'*Argental* vous diront, ou plutôt ce que votre cœur vous dira. En un mot, il faut ne pas réduire votre ami à la nécessité de vous dire : Rendez-moi le service que des indifférens me rendent. Tout va très-bien, malgré les dénonciations contre les Lettres philosophiques et contre l'Épître à *Uranie*, par lesquelles *Desfontaines* a consommé ses crimes. J'aurai, je crois, justice par monsieur le chancelier; je l'ai déjà par le public. J'eusse été heureux si vous aviez paru le premier; mais je suis consolé si vous revenez de bonne foi, et si vous reprenez votre véritable caractère.

Mon Mémoire est infiniment approuvé; mais je ne veux point qu'il paraisse sitôt. Je ne ferai rien sans l'aveu de monsieur le chancelier, et sans les ordres secrets de M. d'*Argenson*.

DE M. DE VOLTAIRE. 187

LETTRE LXXIX.

1739.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey , février.

JE ne m'endors pas, mon cher abbé, sur les outrages d'un gueux tel qu'un *Desfontaines*, et j'agis aussi vivement que si j'étais à Paris. Il en est de la justice comme du ciel, *et violenti rapiunt illud*. Je ne vous parlerai donc de mon temporel que quand toute cette affaire, dont j'aurai certainement raison, sera entièrement finie. Ne perdez donc pas un instant. Dites et redites à mon neveu que cet abbé *Desfontaines* se plaint en vain de la lettre qu'on a imprimée dans le *Préservatif*; c'est comme si *Cartouche* se plaignait qu'on l'eût accusé d'avoir volé. Voilà ce qu'il faut que mon neveu sache, et qu'il le représente fortement à monsieur le chancelier; n'en démordez pas.

Si madame de *Champhonin* a besoin d'argent, dites-lui que nous en avons à son service, tout pauvres que nous sommes. Je compte toujours, mon cher abbé, sur l'activité de votre zèle; allez donc, courez, écrasez un monstre, servez votre ami.

1739.

L E T T R E L X X X.

A M. B E R G E R.

A Cirey , le 16 février.

JE vous supplie , Monsieur , sitôt la présente reçue , d'aller chez M. d'*Argental*. C'est l'ami le plus respectable et le plus tendre que j'aye jamais eu. Il fait toute ma consolation et toute mon espérance dans cette affaire , et sa vertu prend le parti de l'innocence contre l'homme le plus scélérat , le plus décrié , mais le plus dangereux qui soit dans Paris. Comme il n'a pas toujours le temps de m'écrire , et que j'ai un besoin pressant d'être instruit à temps , de peur de faire de fausses démarches , et que d'ailleurs il demeure trop loin de la grande poste , il pourra vous instruire des choses qu'il faudra que je sache. Il connaît votre probité ; parlez-lui , écrivez-moi , et tout ira bien.

Il s'en faut bien que je sois content de *Saint-Hyacinthe*. Il n'a pas plus réparé l'infame outrage qu'il m'a fait , qu'il n'est l'auteur du *Matanafius*. N'avez-vous pas vu l'un et l'autre ouvrage ? n'y reconnaissez-vous pas la différence des styles ? C'est *Sallengre* et *s'Gravefende* qui ont fait le *Matanafius* ; *Saint - Hyacinthe* n'y a fourni que la chanson. Il est bien loin , ce misérable , de faire de bonnes plaisanteries. Il a excroqué la réputation d'auteur de ce petit livre , comme il a volé madame *Lambert*. Infame escroc , et sot plagiaire , voilà l'histoire de ses mœurs et de son

esprit. Il a été moine, soldat, libraire, marchand de café, et vit aujourd'hui du profit du biribi. Il y a 1739. vingt ans qu'il écrit contre moi des libelles, et depuis Oedipe il m'a toujours suivi comme un roquet qui aboie après un homme qui passe sans le regarder. Je ne lui ai jamais donné le moindre coup de fouet; mais enfin je suis las de tant d'horreurs, et je me ferai justice d'une façon qui le mettra hors d'état d'écrire.

Si vous voulez prévenir les suites funestes d'une affaire très-sérieuse, parlez-lui de façon à obtenir qu'il signe au moins un défaveu par lequel il proteste qu'il ne m'a jamais eu en vue, et que ce qui est rapporté dans l'abbé *Desfontaines* est une calomnie horrible; je ne l'ai jamais offensé, je le défie de citer un mot que j'aye jamais dit de lui. Faites-lui parler par M. *Remond de Saint-Mard*. Il y a à Paris une madame de *Champhonin*, qui demeure à l'hôtel de Modène; c'est une femme serviable, active, capable de tout faire réussir; voudriez-vous l'aller trouver, et agir de concert? Comptez sur moi, mon cher *Berger*, comme sur votre meilleur ami.

1739.

L E T T R E L X X X I.

A M. * *.

Sur le Mémoire de Desfontaines.

(Ecrité sous le nom de M. Malicourt.)

Février.

LE hasard m'a fait tomber entre les mains un des scandales ridicules de ce siècle : c'est le *Mémoire de Guyot Desfontaines*. Je l'ai brûlé, en attendant mieux. Ce serait bien la chose la plus plaisante, si ce n'était la plus révoltante, qu'un *Guyot Desfontaines* se plaigne qu'on lui a dit des injures.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

J'admire la modestie de ce bon homme : il se compare à *Despréaux*, parce qu'il a fait un livre en vers et les *Seconds voyages de Gulliver*, et l'*Histoire de Pologne*, et des observations sur les écrits modernes ; enfin, parce qu'il a écrit autant que l'abbé *Bordelin*. Il se dit homme de qualité, parce qu'il a un frère auditeur des comptes à Rouen. Il s'intitule homme de bonnes mœurs, parce qu'il n'a été, dit-il, que peu de jours au châtelet et à Bicêtre. Il dit qu'il va toujours avec un laquais, mais il n'articule point si ce laquais hardi est devant ou derrière, et ce n'est pas le cas de prétendre qu'il n'importe guère.

Enfin , il pousse l'effronterie jusqu'à dire qu'il a des amis : c'est attaquer cruellement l'espèce humaine à laquelle il a toujours joué de si vilains tours. Il se défend d'avoir jamais reçu de l'argent pour dire du bien ou du mal ; et moi je fais de science certaine qu'il a reçu une tabatière de trois louis du sieur *Lavau*, pour louer un petit poème peu louable que ce *Lavau* avait malheureusement mis en lumière ; et ce *Lavau* me l'a dit en présence de quatre personnes. Qui ne sait d'ailleurs que dans son bureau de médifance on vendait l'éloge et la satire à tant la phrase. Enfin, *Desfontaines*, pour avoir le plaisir de dire des choses uniques, loue l'abbé *Desfontaines* et la traduction de *Virgile* ; sur quoi il faudrait le renvoyer à cette petite épigramme qui a couru (et qui est, dit-on, d'un homme très-célèbre), d'un aigle qui s'est amusé à donner des coups de bec à un hibou :

Pour Corydon et pour Virgile
Il fit des efforts affidus ;
Je ne fais s'il est fort habile :
Il les a tous deux corrompus.

Il faudrait encore qu'il se souvînt de cette inscription pour mettre au bas de son effigie ; elle est de *Piron*, qui réussit mieux en inscriptions qu'en tragédies.

Il fut auteur, et sodomite, et prêtre,
De ridicule et d'opprobre chargé.
Au châtelet, au Parnasse, à bicêtre
Bien sellé fut, et jamais corrigé.

— Il prétend qu'il se raccommodera avec le chancelier :
 1739. cela sera long. Mais comment se raccommodera-t-il
 avec le public dont il est le mépris et l'exécration ? Il
 doit bien servir d'exemple aux petits esprits qui ont
 un vilain cœur. Adieu.

MALICOURT.

LET TRE L X X X I I.

A M. H E L V E T I U S.

Ce 19 février.

MON cher ami , si vous faites des lettres métaphy-
 siques , vous faites aussi de belles actions de morale.
 Madame du Châtelet vous regarde comme quelqu'un
 qui fera bien de l'honneur à l'humanité, si vous allez
 de ce train-là. Je suis pénétré de reconnaissance et
 enchanté de vous. Il est bien triste que les misérables
 libelles viennent troubler le repos de ma vie et le
 cours de mes études. Je suis au désespoir , mais c'est
 de perdre trois ou quatre jours de ma vie ; je les
 aurais consacrés à apprendre et peut-être à faire des
 choses utiles.

L'auteur du *Préservatif* (*), piqué dès long-temps
 contre *Desfontaines* , a fait imprimer plusieurs choses
 que j'ai écrites il y a plus d'un an à diverses personnes,
 encore une fois , j'en ai la preuve démonstrative ; et

(*) Le chevalier de *Monty* l'avait publié sous son nom.

sur cela ce monstre vomit ce que la calomnie a de
plus noir ;

1739.

Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Qui tâche sourdement d'appuyer cette injure,
Lui qui d'un honnête homme ose chercher le rang ;
Tête-bleu , ce me font de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures.

Mais je ne veux pas me fâcher contre les hommes ;
et tant qu'il y aura des cœurs comme le vôtre , comme
celui de M. d'*Argental* , de madame *du Châtelet* , j'imi-
terai le bon DIEU qui allait pardonner à Sodôme
en faveur de quelques justes ; je suis presque tenté
de pardonner à un sodomite en votre faveur. A
propos de cœurs justes et tendres , je me flatte que
mon ancien ami *Thiriot* est du nombre ; il a un peu
une ame de cire , mais le cachet de l'amitié y est si
bien gravé , que je ne crains rien des autres impres-
sions , et d'ailleurs vous le remouleriez.

Adieu ; je vous embrasse tendrement , et je vous
quitte pour travailler.

Non , je ne vous quitte pas , madame *du Châtelet*
reçoit votre charmante lettre. Pour réponse , je vous
envoie le Mémoire corrigé ; il est indispensablement
nécessaire ; la calomnie laisse toujours des cicatrices
quand on n'écrase pas le scorpion sur la plaie. Laissez-
moi la lettre au père de *Tournemine*. Il la faut plus courte ,
mais il faut qu'elle paraisse ; vous ne savez pas l'état
où je suis. Il n'est pas question ici d'une intrépidité
anglaise , je suis français et français persécuté. Je veux
vivre et mourir dans ma patrie avec mes amis , et je

Corresp. générale.

Tome II. N

— jetterai plutôt dans le feu les Lettres philosophiques
 1739. que de faire encore un voyage à Amsterdam , au mois de janvier, avec un flux de sang, dans l'incertitude de retourner auprès de mes amis. Il faut , une bonne fois pour toutes, me procurer du repos, et mes amis devraient me forcer à tenir cette conduite , si je m'en écarterais; *primum vivere*.

Comptez, belle ame, esprit charmant, comptez que c'est en partie pour vivre avec vous que je sacrifie à la bienfaisance. Je vous embrasse avec transport, et suis à vous pour jamais. Envoyez sur le champ, je vous en prie, mémoire et lettre à M. d'*Argental*; ranimez le tiède *Thiriot* du beau feu que vous avez; qu'il soit ferme, ardent, imperturbable dans l'amitié, et qu'il ne se mêle jamais de faire le politique, et de négocier quand il faut combattre. Adieu, encore une fois.

L E T T R E L X X X I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

CHER ange, voici une troisième fournée : j'ai presque prévenu ou suivi tous vos avis; je vous demande en grâce de souffrir le Mémoire à peu-près tel qu'il est; je n'ai plus de temps; je suis au désespoir de le consumer à ces horreurs nécessaires. Au nom de Dieu, présentez-le bien transcrit à monsieur l'avocat général; je vais en envoyer un double à M. de *Fresne*, un à M. d'*Argenson*, un à M. de *Maurepas*, un à

Thiriot, même à *M. Hérault*. S'il y a quelque chose à corriger pour l'impression, je le corrigerai. — 1739.

La lettre au père *Tournemine* est essentielle. *Helvétius* raisonne en jeune philosophe hardi, qui n'a point tâté du malheur, et moi en homme qui ai tout à craindre. Les esprits forts me protégeront à souper, mais les dévots me feront brûler.

Mon cher et respectable ami, faites faire des copies du *Mémoire*. Je vous en conjure, n'épargnez aucun frais, l'abbé *Moussinot* a l'argent tout prêt, mon neveu est à vos ordres. Trouvez-vous des longueurs ? élaguez, disposez ; mais présenter le *Mémoire* est une chose indispensable.

Que j'ai d'envie de me mettre tout de bon à ma tragédie, et de noyer dans les larmes du parterre le souvenir des crimes de *Desfontaines* ! Faites un peu sentir à monsieur l'avocat général l'allégorie de *Pluton* et du juge *Sizame*, et du procureur général des *ensefers*.

Adieu ; je baise vos deux ailes,
Et me mets à l'ombre d'icelles.

L E T T R E L X X X I V.

A M. DE CIDEVILLE.

25 février.

MON cher ami, eh quoi, malgré votre sagesse, vous tâtez aussi de l'amertume de cette vie ! Ne pourrai-je verser une goutte de miel dans ce calice ? Nous sommes bien éloignés, mais l'amitié rapproche tout.

— 1739. M. de *Leveau* me doit environ mille écus , accommodez-vous-en sans façon ; je vous ferai le transport ; envoyez-moile modèle. Si j'avais plus, je vous offrirais plus.

Mérope est trop heureuse. Puisse-t-elle vous amuser ! J'aime mieux qu'un ami en ait les prémices, que de les donner au parterre.

Je suis accablé de maladies , de calomnies , de chagrins ; mais enfin je vis dans le sein de l'amitié , loin des hommes cruels , envieux et trompeurs. *Cideville* , mon cher *Cideville* m'aime toujours ; je suis consolé.

Pardon de vous dire si peu de choses ; mon cœur est plein , et je voudrais le répandre avec vous ; je voudrais passer un jour entier à vous écrire , mais les affaires , les travaux m'emportent ; je n'ai pas un moment ; et l'homme du monde qui vous aime le mieux est celui qui vous écrit le moins. L'adorable *Emilie* vous fait mille complimens.

L E T T R E L X X X V.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey , février.

M. de *Maurepas* m'écrit , M. d'*Argenson* m'écrit , M. l'avocat général , fils de M. d'*Aguesseau* , m'écrit et s'intéresse pour moi auprès de son père ; ce père , monfieur le chancelier , a déjà commencé d'agir. Ils me protègent tous ouvertement ; ils prétendent qu'il faut assigner *Guyot Desfontaines* au tribunal de la commission de M. *Hérault*. J'ai répondu qu'en mon

particulier je ne souhaitais qu'un désaveu, mais en même temps qu'il fallait que son désaveu fût aussi authentique que ses calomnies ; que je n'empêchais pas qu'une requête, signée de plusieurs gens de lettres, fût présentée juridiquement ; que, sur cette requête, M. *Hérault* déploierait sa justice, soit comme lieutenant général de police, soit comme chef de la commission de l'arsenal. 1739.

Le tribunal de M. *Hérault* m'est plus avantageux que celui du châtelet : il est plus expéditif ; il n'y a point d'appel ; il n'y aura point de factums ; je n'y aurai point à craindre de dénonciation étrangère au sujet ; il n'y a aucune preuve contre moi, et les preuves fourmillent contre *Desfontaines*, appuyées de l'horreur publique.

Rassurez, je vous prie, M. d'*Argental* sur cette récrimination dont il a peur et que je ne crains pas ; représentez-lui aussi bien fortement qu'on ne peut ni qu'on ne doit agir par lettre de cachet, voie toujours infiniment odieuse, et que moi-même je déteste. Je sortirai certainement victorieux de cet odieux combat ; mais, pour cela, j'ai besoin de votre zèle et de celui de tous mes amis.

A M. H E L V E T I U S .

A Cirey, 25 février.

MON cher ami, l'ami des Muses et de la vérité, votre épître est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal envieux ou plus timide qu'eux. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque; n'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infailible pour les vers, la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu; s'il y a dans la construction le moindre défaut; si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot le plus propre

n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. 1739.
Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talens; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs; et puis voilà de plaisans devoirs! Les fonctions de votre état ne font-elles pas quelque chose de bien difficile pour une ame comme la vôtre? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître d'hôtel. Quoi, pour être fermier général, on n'aurait pas la liberté de penser! Eh, morbleu, *Atticus* était fermier général, les chevaliers romains étaient fermiers généraux, et pensaient en romains. Continuez donc, *Atticus*.

Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour d'*Arnaud*. J'ose vous recommander ce jeune homme comme mon fils; il a du mérite, il est pauvre et vertueux, il sent tout ce que vous valez, il vous sera attaché toute sa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'est de pouvoir faire du bien; c'est ce que vous savez et ce que vous pratiquez mieux que moi. Madame du *Châtelet* vous remerciera des éloges qu'elle mérite, et moi je passerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adressez. Pardon de vous écrire en vile prose, mais je n'ai pas un instant à moi. Les jours sont trop courts. Adieu;

— quand pourrai-je en passer quelques-uns avec vous!
 1739. Buvez à ma santé avec *xx Montigny*. Est-il vrai que la Philosophie de *Newton* gagne un peu?

L E T T R E L X X X V I I.

A M. D E P O U I L L Y.

A Cirey, 27 février.

MON cher *Pouilly*, je n'ai aucun droit sur monfieur votre frère que celui de l'estime que je ne puis lui refuser ; mais j'en ai peut-être sur vous, parce que je vous aime tendrement depuis vingt années.

Les affaires deviennent quelquefois plus sérieuses et plus cruelles qu'on ne pense. M. de *Saint-Hyacinthe* m'outrage depuis vingt ans, sans que jamais je lui en aye donné le moindre fujet, ni même que j'aye proféré la moindre plainte. Depuis la fatire qu'il fit contre moi au fujet d'Oedipe, il n'a cessé de m'accabler d'injures dans le Journal littéraire et dans tous ceux où il a eu part. Etant à Londres, il publia une brochure contre moi. Je fais que tout cela est ignoré du public ; mais un outrage sanglant imprimé à la suite de la plaisanterie du *Matanafius* (que s'*Gravefende*, *Sallengre* et autres ont fait de concert, avec tant de succès), un outrage, dis-je, de cette nature, attribué au fieur de *Saint-Hyacinthe*, est une injure d'autant plus cruelle qu'elle est plus durable.

Encore une fois, je défie M. de *Saint-Hyacinthe* de citer un mot que j'aye jamais prononcé contre lui.

On m'a envoyé d'Hollande et d'Angleterre des mémoires aussi terribles qu'authentiques, dont je n'ai fait ni ne ferai aucun usage. Pour peu que vous soyez instruit de ses procédés publics dans ces pays, vous sentirez que j'ai en main ma vengeance. Les héritiers de madame *Lambert* ne se font pas tus, et j'ai des lettres des personnes les plus respectables et de la plus haute considération qui, après avoir assisté souvent M. de *Saint-Hyacinthe*, l'ont reconnu et ont fait succéder la plus violente indignation à leurs bontés. J'oppose donc, Monsieur, la plus longue et la plus discrète patience aux affronts les plus répétés et les plus impardonnables. Malheureusement j'ai des parens qui prennent cette affaire à cœur, et je ne cherche qu'à prévenir un éclat; c'est dans ce principe que je vous ai déjà écrit, et à monsieur votre frère, et même à M. de *Saint-Hyacinthe*. Je n'ai point obtenu, il s'en faut beaucoup, la satisfaction nécessaire à un honnête homme. Il est bien étrange et bien cruel que M. de *Saint-Hyacinthe* veuille partager l'opprobre et les fureurs de l'abbé *Desfontaines* contre lequel la justice procède actuellement. Que lui coûterait-il de réparer tant d'injustices par un mot? Je ne lui demande qu'un désaveu. Je suis content s'il dit qu'il ne m'a point eu en vue, que tout ce qu'avance l'abbé *Desfontaines* est calomnieux, qu'il pense de moi tout le contraire de ce qui est avancé dans le libelle en question; en un mot, je me tiens outragé de la manière la plus cruelle par *Saint-Hyacinthe* que je n'ai jamais offensé, et je demande une juste réparation. Je vous conjure, Monsieur, de lui procurer comme à moi un repos dont nous avons besoin l'un et l'autre. Je vous supplie

— 1739. instamment d'envoyer ma lettre à monsieur votre frère ; j'en vais faire une copie que j'enverrai à plusieurs personnes, afin que, s'il arrivait un malheur que je veux prévenir, on rende justice à ma conduite, et que rien ne puisse m'être imputé.

Je connais trop, mon cher ami, la bonté et la générosité de votre cœur, pour ne pas compter que vous ferez finir une affaire qui peut-être perdra deux hommes dont l'un a subsisté quelque temps de vos bienfaits, et dont l'autre vous est attaché par tant d'amitié. Je suis, &c.

L E T T R E L X X X V I I I .

A M. THIRIOT.

Le 28 février.

JE compte recevoir bientôt les livres pour madame *du Châtelet*, et celui que M. le prince *Cantimir* veut bien me prêter. Je vous renverrai exactement les *Epîtres de Pope*, le *s'Gravefende* de la bibliothèque du roi, la petite bague que madame *du Châtelet* a voulu garder quelque temps, et je souhaite qu'elle vous rappelle le souvenir d'un ancien ami qui vous a toujours aimé.

Si vous savez à Paris des choses que j'ignore, j'en fais peut-être à Cirey qui vous sont encore inconnues. Eclaircissez-les, et voyez si je suis bien informé. Il y a environ douze jours que *Desfontaines* rencontra *Jore* dans un café borgne, et qu'il l'excita à vous faire un procès sur une prétendue dette. Il

lui donna le projet d'un factum contre vous , dont ce procès serait le prétexte. Huit pages entières 1739. contenaient ce projet de factum. Ils riaient en le lisant, et mon nom, comme vous croyez bien, n'y était pas épargné. Ils nommèrent le procureur qui devait agir contre vous. Depuis ce temps *Jore* a revu deux fois *Desfontaines*, et probablement vous avez reçu une assignation devant le lieutenant civil. Je n'en fais pas davantage ; c'est à vous à m'apprendre la suite de cette affaire. *Desfontaines*, qui n'est capable que de crimes, se servit, il y a quelques années, contre moi d'un aussi lâche artifice, et *Jore* eut l'impudence de dire à M. d'*Argental* : „ Je fais bien „ que M. de *Voltaire* ne me doit rien ; mais j'aurai „ le plaisir de regagner, par un factum contre lui, „ l'argent qu'il devait me faire gagner d'ailleurs. „ M. d'*Argental* me conseilla de n'être pas assez faible pour acheter le silence d'un scélérat, et je vous conseille aujourd'hui la même chose. Il y a trop de honte à céder aux méchans.

Vous n'êtes point surpris, sans doute, de la conduite de *Desfontaines*, et vous devez vous apercevoir qu'on ne peut réprimer ses iniquités que par l'autorité. Tous vos ménagemens n'ont jamais servi qu'à nourrir ses poisons et son insolence. Vous savez que depuis douze ans il a mis au nombre de ses perfidies celle de vouloir nous diviser ; et ce qu'il y a eu d'horrible, c'est qu'il a réussi à le faire croire à quelques personnes, et presque à me le faire craindre.

Je comptais vivre heureux. L'amitié inaltérable de la femme du monde la plus respectable et la plus éclairée, m'assurait mon bonheur à Cirey ; et la

— 1739. sureté d'avoir en vous un ami intime à Paris , un correspondant fait pour mon esprit et pour mon cœur , me consolait de la rage de l'envie et des taches dont l'imposture noircit toujours les talens. J'avoue que j'eus le cœur percé quand vous me mandâtes que les injures infames dont l'abbé *Desfontaines* vous avait autrefois harcelé , n'étaient pas de lui ; moi qui fais aussi-bien que vous qu'il en était l'auteur , je fus au désespoir de voir que vous ménagiez ce monstre. Je fus d'ailleurs qu'il vous avait montré ses mauvaises remarques contre l'abbé d'*Olivet* , et que vous l'aviez proposé à *Algarotti* pour traduire le Newtonisme des dames. Vous voilà bien payé. Vous auriez bien dû sentir qu'il y a certaines ames féroces , incapables du moindre bien , et dont il faut s'éloigner pour jamais avec horreur ; mais aussi il y en a d'autres qui méritent un attachement sans variation et sans faiblesse.

Je vous prie de me mander comment vous vous portez , et de compter toujours sur des sentimens inébranlables de ma part. Le même caractère qui m'a rendu inflexible pour les cœurs mal faits , me rend tendre pour les ames sensibles auxquelles il ne manque qu'un peu de fermeté.

Avez-vous enfin donné le commencement de mon essai à M. d'*Argental* ?

Qu'est-ce que Mahomet (*) ? *Quid novi* ?

(*) Mahomet II , tragédie de la *Nous*.

L E T T R E L X X X I X.

1739.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, 7 mars.

QUE direz-vous de moi, Monsieur? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante; vous ne semblez me laisser de sentimens que ceux de la reconnaissance, et il faut avec cela que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. Oh, oh, dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc: écrivez-lui en ma faveur. — Mais, Monsieur, considérez que j'abuserais.... — Eh bien, abusez, dit-il; je voudrais être à lui, s'il va en ambassade: je ne demande rien, je le servirai à tout ce qu'il voudra; je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue; enfin, donnez-moi une lettre pour lui. Moi qui suis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux. — Je verrai M. d'Argenson! — Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, Monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit: J'en retiens part.

1739. S'il arrivait en effet que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous en au noviciat des jésuites. Il a été deux ans novice malgré lui. Son père, congréganiste de la congrégation des *messieurs* (12) (vous connaissez cela), voulait en faire un saint de la compagnie de *Jésus*; mais il vaut mieux vivre à votre suite que dans cette compagnie.

Pour moi je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance.

L E T T R E X C.

A M. H E L V E T I U S , à Paris.

A Cirey, ce 14 mars.

Vous êtes une bien aimable créature; voilà tout ce que je peux vous dire, mon cher ami. On me mande que vous venez bientôt à Cirey. Je remets à ce temps-là à vous parler des deux leçons de votre belle Epître sur l'étude. Vous pouvez de ces deux dessins faire un excellent tableau, avec peu de peine. Continuez à remplir votre belle ame de toutes les vertus et de tous les arts. Les femmes pensent que vous vous devez tout à l'amour, la poésie vous revendique, la géométrie vous offre des *xx*, l'amitié veut tout votre cœur, et messieurs des fermes voudraient aussi que vous ne fussiez qu'à

(12) Les jésuites avaient deux congrégations dans leurs collèges; celle des écoliers, et celle des fots du quartier, qu'on appelait congrégation des Messieurs.

eux ; mais vous pouvez les satisfaire tous à la fois. —
 Mettez-moi toujours , mon cher ami , au nombre 1739.
 des choses que vous aimez ; et dans votre immensité ,
 n'oubliez point Cirey qui ne vous oubliera jamais.
 Est-il possible que vous ayez daigné aller chez *Saint-*
Hyacinthe ? Vous profanez vos bontés. Je ne fais
 comment vous remercier.

L E T T R E X C I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 24 mars.

J'E N V O I E , Monsieur , sous le couvert de monsieur
 votre frère , le commencement de l'histoire du siècle
 de *Louis XIV.* Elle ne sera pas plus honorée de la
 cire d'un privilège que les deux épîtres ; mais si elle
 vous plaît , c'est là le plus beau des privilèges. Or ,
 j'ai grande envie de vous plaire ; et vous verrez que
 si je n'en viens pas à bout , ce ne sera pas faute de
 travailler dans les genres que vous aimez. Laissez-
 moi faire , et vous ferez au moins content de mes
 efforts.

Hélas ! Monsieur , est-il possible que le prix de
 tant de travaux soit la persécution ? Eh , quelle per-
 sécution encore ! la plus acharnée et la plus longue.
 Il paraît que mon affaire contre *Desfontaines* prend
 un fort méchant train. N'importe , j'ai la gloire que
 vous avez daigné vous y intéresser ; c'est la plus belle

des réparations. Vous m'aimez, *Desfontaines* est assez puni.

Voilà comme la vengeance est douce. Mon cœur est pénétré de vos bontés pour jamais.

L E T T R E X C I I.

A M. THIRIOT.

Le 24 mars.

UN des meilleurs géomètres de l'univers (*), et sans contredit aussi un des plus aimables hommes, quitte Cirey pour Paris; et *c'est la seule faute où tomba ce grand-homme*. Il vous rapporte le s'*Gravefende* en maroquin, appartenant à *Louis XV*, les *Satires de Pope* qui persécute ses ennemis autant que je suis persécuté des miens, et le portrait d'un homme fort malheureux à Paris, mais fort heureux dans sa solitude, et qui compte toujours sur votre amitié, malgré les injustices qu'il essuie. Nous avons reçu tous les livres. Nous vous prions d'envoyer le *Langage des bêtes* (**). Je ne fais si c'est un bon livre; mais c'est un sujet charmant. J'envie aux bêtes deux choses, leur ignorance du mal à venir, et de celui qu'on dit d'elles. Elles ont de plus de fort bonnes choses; elles ont même des amis, et par là je me console avec elles, car j'en ai aussi, et je compte sur vous.

(*) M. Clairaut.

(**) Du père *Bougeant*, jésuite; sa compagnie, pour le punir d'avoir publié cet ouvrage, le condamna à ne plus faire que des catéchismes.

LETTRE

L E T T R E X C I I I .

1739

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 avril.

MON respectable ami , j'aime mieux encore succomber sous le libelle de *Desfontaines*, que de signer un compromis qui me couvrirait de honte. Je suis plus indigné de la proposition que du libelle.

Tout ce mal-entendu vient de ce que M. *Hérault*, qui a tant d'autres affaires plus importantes, n'a pas eu le temps de voir ce que c'est que ce Préservatif qu'on veut que je défavoue comme un libelle, purement et simplement.

Ce Préservatif, publié par le chevalier de *Mouhi*, contient une lettre de moi, qui fait l'unique fondement de tout le procès. Cette lettre authentique articule tous les faits qui démontrent mes services et l'ingratitude du scélérat qui me persécute. Défavouer un écrit qui contient cette lettre, c'est signer mon déshonneur, c'est mentir lâchement et inutilement. L'affaire, ce me semble, consiste à savoir si *Desfontaines* m'a calomnié ou non. Si je défavoue ma lettre dans laquelle je l'accuse, c'est moi qui me déclare calomniateur. Tout ceci ne peut-il finir qu'en me chargeant de l'infamie de ce malheureux ? Comment veut-on que je défavoue, que je condamne la seule chose qui me justifie, et que je mente pour me déshonorer ?

Corresp. générale.

Tome II. O

— 1739. M. de *Meynières* ne pourrait-il pas faire à M. *Hérault* ces justes représentations ? Qu'il promette une obéissance entière à ses ordres , mais qu'il obtienne des ordres plus doux ; qu'il ait la bonté de faire considérer à M. *Hérault* que pendant dix années l'abbé *Desfontaines* m'a persécuté moi et tant de gens de lettres par mille libelles ; que j'ai été plus sensible qu'un autre , parce qu'il a joint la plus noire ingratitude aux plus atroces calomnies envers moi. Il a fait entendre à M. *Hérault* que j'ai rendu outrage pour outrage , que j'ai fait graver une estampe , dans laquelle il est représenté à bicêtre ; mais l'estampe a été dessinée à Vérone , gravée à Paris , et l'inscription est à peine française : m'en accuser , c'est une nouvelle calomnie.

Enfin , mon cher ange gardien , je suis persuadé qu'une représentation forte de M. de *Meynières* , jointe à la vivacité de M. d'*Argenson* qui ne démord pas , emportera la place. C'est une réparation authentique , non un compromis.

Si vous pouviez faire dire un petit mot à M. *Hérault* par M. de *Maurepas* , l'affaire n'en irait pas plus mal. Ah , mon cher et respectable ami , que de persécutions , que de temps perdu ! *Eripe me à dentibus eorum.*

Mon autre ange , celui de Cirey vous écrit ; ainsi je quitte la plume ; je m'en rapporte à tout ce qu'elle vous dit. L'auteur de Mahomet II m'a envoyé sa pièce ; elle est pleine de vers étincelans ; le sujet était bien difficile à traiter. Que diriez-vous si je vous envoyais bientôt Mahomet I ? Pareilleux que vous êtes ! j'ai plutôt fait une tragédie que vous n'avez critiqué Zulime.

Ah ! mettez mon ame en repos , et que tous mes travaux vous soient consacrés. — 1739.

Faites lire à vos amis l'Essai sur *Louis XIV* ; je voudrais savoir si on le goûtera , s'il paraîtra vrai et sage.

Adieu, mon cher ange gardien ; mille respects à madame d'*Argental*.

L E T T R E X C I V.

A M. H E L V E T I U S.

Ce 2^e avril.

MON cher confrère en *Apollon*, mon maître en tout le reste, quand viendrez-vous voir la nymphe de Cirey et votre tendre ami ? Ne manquez pas , je vous prie , d'apporter votre dernière épître. Madame du *Châtelet* dit que c'est moi qui l'ai perdue ; moi je dis que c'est elle. Nous cherchons depuis huit jours. Il faut que *Bernoulli* l'ait emportée pour en faire une équation. Je suis désespéré , mais vous en avez sans doute une copie. Je suis très-sûr de ne l'avoir confiée à personne. Nous la retrouverons , mais consolez-nous. Ce grand garçon d'*Arnaud* veut vous fuivre dans vos royaumes de Champagne ; il veut venir à Cirey. J'en ai demandé la permission à madame la Marquise , elle le veut bien ; présenté par vous , il ne peut être que bien venu.

Je ferai charmé qu'il s'attache à vous. Je suis le plus trompé du monde , s'il n'est né avec du génie .

O 2

— et des mœurs aimables. Vous êtes un enfant bien
 1739. charmant de cultiver les lettres à votre âge avec tant
 d'ardeur, et d'encourager encore les autres. On ne
 peut trop vous aimer. Amenez donc ce grand
 garçon. Madame du Châtelet et madame de Champbonin
 vous font mille complimens.

Adieu, jusqu'au plaisir de vous embrasser.

L E T T R E X C V.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 3 avril.

P L U S de Langage des bêtes, je vous prie; je viens
 de le lire: c'est un ouvrage dont le fond chimérique
 n'est pas assez orné par les détails. Il n'y a rien de
 ce qu'il fallait à un tel ouvrage, ni esprit ni bonne
 plaisanterie. Si un autre qu'un jésuite en était l'auteur,
 on n'en parlerait pas.

Au lieu de cela, Cirey vous demande un Démophilènes
 grec et latin, un Euclide grec et latin, et le Démophilènes
 de *Tourel*.

Je vous prie de me déterrer quelque ouvrage d'un
 vieil académicien nommé *Silhon* (*). J'ai envie d'avoir
 quelque chose de ce bavard qui a eu part, dit-on,
 au testament prétendu du cardinal de *Richelieu*.

Comment vous portez-vous? Je travaille toujours,
 mais je me meurs.

(*) Conseiller d'Etat ordinaire, l'un des premiers académiciens de
 l'académie française, et auteur d'un *Traité de l'immortalité de l'ame*.

L E T T R E X C V I.

1739.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Cirey, le 3 avril.

MON cher ami, je vous remercie d'un des plus grands plaisirs que j'aye goûtés depuis long-temps. Je viens de lire des morceaux admirables dans une tragédie pleine de génie, et où les ressources sont aussi grandes que le sujet était ingrat. Mon cher *Pollion*, ami des arts, qui vous connaissez si bien en vers, qui en faites de si aimables, je vous adresse mes sincères remerciemens pour M. de *la Noue*. Si vous trouviez que mes petites idées valussent la peine de paraître à la queue de sa pièce, je m'en tiendrais honoré. Dites, je vous prie, à l'auteur que je suis à jamais son partisan et son ami. Vous savez, mon cher *Cideville*, si mon cœur est capable de jalousie, si les arts ne me sont pas plus chers que mes vers. Je ressens vivement les injures, mais je suis encore plus sensible à tout ce qui est bon. Les gens de lettres devraient être tous frères; et ils ne sont presque tous que des faux frères. J'espère de la pièce de *Linant*. Elle n'est pas au point où je la voudrais, mais il y a des beautés. Elle peut être jouée, et il en a besoin.

Adieu, mon très-cher ami. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens; vous lui êtes présent quoiqu'elle ne vous ait jamais vu. Adieu.

1739.

L E T T R E X C V I I .

A M. D E L A N O U E ,

Auteur de la tragédie de Mahomet II.

3 avril.

VOTRE tragédie, Monsieur, est arrivée à Cirey, comme les *Koënis*, les *Bernoulli* en portaient. Les grandes vérités nous quittent ; mais à leur place les grands sentimens et de beaux vers, qui valent bien des vérités, nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été à la fois acteur et auteur tragique ; car *Latuillerie*, qui donna *Hercule* et *Soliman* sous son nom, n'en était pas l'auteur ; et d'ailleurs ces deux pièces sont comme si elles n'avaient point été. Connaissiez-vous l'épithète de ce *Latuillerie* ?

Ci gît un Fiacre nommé Jean,
Qui croyait avoir fait *Hercule* et *Soliman*.

Le double mérite d'être (si on ose le dire) peintre et tableau à la fois, n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse de qui nous tenons tous les arts, qui savait récompenser et honorer tous les talens, que nous n'estimons et n'imitons pas assez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie et de traits d'imagination : c'est presque un nouveau genre. Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie ; mais aussi les

Français n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides? A la bonne heure qu'un courtifan poli, qu'une jeune princesse ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce; mais il me semble que certains héros étrangers, des asiatiques, des américains, des turcs peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime: *major è longinquo*. J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images, dans la bouche de *Mahomet II*, comme dans *Mahomet le prophète*. Ces idées superbes sont faites pour leurs caractères: c'est ainsi qu'ils s'exprimaient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Constantinople, en entrant dans Sainte-Sophie qu'il venait de changer en mosquée, récita deux vers sublimes du persan *Sadi*: *Le palais impérial est tombé; les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantin*.

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques, ceux qui parlent ainsi ne savent pas que *Sophocle* et *Euripide* ont imité le style d'*Homère*. Ces morceaux épiques, entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglais, Espagnols, tous nous reprochent une poésie un peu trop prosaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature, je veux qu'on la fortifie et qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre *Racine*? qui les fait plus par cœur? Mais serais-je fâché que *Bajazet*, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?

1739.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse. — Eh bien.

Tout cela finirait par une perfidie.

J'épouserais ! et qui, s'il faut que je le die ?

Une esclave attachée à ses seuls intérêts. —

Si votre cœur était moins plein de son amour.....

Je vous verrais, sans doute, en rougir la première ;

Et pour vous épargner une injuste prière ,

Adieu ; je vais trouver Roxane de ce pas ,

Et je vous quitte. — Et moi je ne vous quitte pas.

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant ?

O ciel ! de ce discours quel est le fondement ?

Qui peut vous avoir fait ce récit infidelle ?....

Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment

Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.

Madame, finissons et mon trouble et le vôtre ;

Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.

Roxane n'est pas loin, &c.

Je vous demande, Monsieur, si à ce style, dans lequel tout le rôle de ce turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un français qui appelle sa turque Madame, et qui s'exprime avec élégance et avec douceur ? Ne désirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune ottoman qui se voit entre *Roxane* et l'empire, entre *Atalide* et la mort ? C'est à peu-près ce que *Pierre Corneille* disait à la première représentation de *Bajazet* à un vieillard qui me l'a raconté : Cela est tendre, touchant, bien écrit ; mais c'est toujours un français qui parle. Vous sentez bien, Monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout

homme qui aime la langue française doit au nom de *Racine*. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à *Raphaël* et au *Poussin* ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification française, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne de nos phrases et de notre rime. Nous avons besoin de hardiesse, et nous ne devrions rimer que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir *la guerre* à la fin de l'autre : cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* et *mère* ? prononce-t-on *sang* autrement que *camp* ? Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles ? On doit songer, ce me semble, que l'oreille n'est juge que des sons et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité, car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des lois sévères et non un vil esclavage. Les Anglais pensent ainsi. Mais de peur d'être trop long je ne vous en dirai pas davantage sur le style ; j'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en fais point qui fût plus difficile à manier ; il n'était conforme ni à l'histoire ni à la nature.

Un moine nommé *Bandelli* s'est avisé de défigurer l'histoire du grand *Mahomet II* par plusieurs contes incroyables ; il y a mêlé la fable de la mort d'*Irène*, et vingt écrivains l'ont copié. Cependant il est sûr que jamais *Mahomet* n'eut de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'*Irène* ; que jamais les janissaires ne se révoltèrent contre lui, ni pour sa femme, ni pour aucun autre sujet ; et que ce prince, aussi prudent, aussi savant et aussi politique qu'il était intrépide, était

— 1739. incapable de commettre cette action d'un imbécille forcené que nos histoires lui reprochent si ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze icoglans auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre pour favoir qui d'eux avait mangé ses figues ou ses melons. Les nations subjuguées imputent toujours des choses horribles et absurdes à leurs vainqueurs : c'est la vengeance des sots et des esclaves.

L'Histoire de *Charles XII* m'a mis dans la nécessité de lire quelques ouvrages historiques concernant les Turcs. J'ai lu entre autres depuis peu l'Histoire ottomane du prince *Cantimir*, vaivode de Moldavie, écrite à Constantinople. Il ne daigne ni lui, ni aucun auteur turc ou arabe, parler seulement de la fable d'*Irene* : il se contente de représenter *Mahomet* comme le plus grand-homme et le plus sage de son temps. Il fait voir que *Mahomet*, ayant pris d'assaut par un mal-entendu la moitié de Constantinople, et ayant reçu l'autre à composition, observa religieusement le traité, et conserva même la plupart des églises de cette autre partie de la ville, lesquelles subsistèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eût voulu épouser une chrétienne, qu'il l'eût égorgée, &c., voilà ce qui n'a jamais été imaginé de son temps. Ce que je dis ici, je le dis en historien, non en poète. Je suis très-loin de vous condamner. Vous avez suivi le préjugé reçu, et un préjugé suffit pour un peintre et pour un poète. Où en seraient *Virgile* et *Homère*, si on les avait chicanés sur les faits ? Une fausseté qui produit au théâtre une belle situation, est préférable en ce cas à toutes les archives de l'univers, &c.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 avril.

MA santé est toujours bien mauvaise , quoi qu'en dise madame *du Châtelet* ; mais ce n'est que demi-mal , puisque la vôtre va mieux. Madame la Marquise vous a demandé le Coup d'Etat , que je crois de *Bourréis* , et l'Homme du pape et du roi , que je crois du bavard *Silhon*. Nous attendons aussi le *Démosthènes* grec et l'*Euclide*. Il est triste de quitter ces lectures et Cirey pour des procès et pour les Pays-Bas. Je vous demande instamment de remercier pour moi *Varron-Dubos* ; je voudrais être à portée de le consulter. Cet homme-là a tous les petits événemens présens à l'esprit comme les plus grands. Il faut avoir une mémoire bien vaste et bien exacte pour se souvenir que M. de *Charnassé* commandait un régiment français au service des Etats. La mémoire n'est pas son seul partage. Il y a longtemps que je le regarde comme un des écrivains les plus judicieux que la France ait produits.

J'ai écrit à M. *le Franc*. Il y a de très-belles choses dans son épître , et il paraît qu'il y en a de fort bonnes dans son cœur. Je vous prie de m'envoyer une lettre qui paraît sur l'ouvrage du père *Bougeant* , et une lettre sur le vide , dont vous m'avez déjà parlé.

Mille respects , je vous prie , à tous ceux qui veulent bien se souvenir de moi. *Vale*.

1739.

L E T T R E X C I X.

A M. L E F R A N C.

A Cirey , le 14 avril.

Vous me fefiez des faveurs , Monfieur , quand je vous payais des tributs. Votre épître fur les gens qu'on refpecte trop dans ce monde , venait à Cirey quand mes rêveries fur l'homme et fur le monde allaient vous trouver à Montauban. J'avoue fans peine que mon petit tribut ne vaut pas vos préfens.

Quid verum atque decens curas , atque omnis in hoc es.

Vous montrez avec plus de liberté encore qu'*Horace*

Quo pacto tandem deceat majoribus uti ;

et c'eft à vous , Monfieur , qu'il faut dire :

*Si bene te novi , metuis , liberrime le Franc ,
Scurrantis speciem præbere , profectus amicum.*

J'ignore quel eft le duc affez heureux pour mériter de fi belles épîtres. Quel qu'il foit , je le félicite de ce qu'on lui adrefse ce vers admirable :

Vertueux fans effort , et fage fans fyftême.

Votre épître , écrite d'un ftyle élégant et facile , a beaucoup de ces vers frappés fans lefquels l'élégance ne ferait plus que de l'uniformité.

Que je suis bien de votre avis, surtout quand vous dites: 1739.

*Malheureux les Etats où les honneurs des pères
Sont de leurs lâches fils les biens héréditaires.*

J'ai été inspiré un peu de votre génie, il y a quelque temps, en corrigeant une vieille tragédie de Brutus, qu'on s'avise de réimprimer; car je passe actuellement ma vie à corriger. Il faut que je cède à la vanité de vous dire que j'ai employé à peu-près la même pensée que vous. Je fais parler le vieux président Brutus comme vous l'allez voir:

Non, non, le consulat n'est point fait pour son âge, &c. ()*

Plût à Dieu, Monsieur, qu'on pensât comme Brutus et comme vous! Il y a un pays, dit l'abbé de Saint-Pierre, où l'on achète le droit d'entrer au conseil, et ce pays c'est la France. Il y a un pays où certains honneurs sont héréditaires, et ce pays c'est encore la France. Vous voyez bien que nous réunissons les extrêmes.

Que reste-t-il donc à ceux qui n'ont pas cent mille francs d'argent comptant pour être maîtres des requêtes, ou qui n'ont pas l'honneur d'avoir un manteau ducal à leurs armes? Il leur reste d'être heureux, et de ne pas s'imaginer seulement que cent mille francs et un manteau d'hermine soient quelque chose.

Vous dites en beaux vers, Monsieur:

*Ce qu'on appelle un grand, pour le bien définir,
Ne cherche, ne connaît, n'aime que le plaisir.*

(*) Voyez la tragédie de Brutus, acte II, scène II.

— Mais, sauf votre respect, je connais force petits qui
 1739. en usent ainfi. Ce serait alors, ma foi, que les grands
 auraient un terrible avantage s'ils avaient ce privilège
 exclusif.

Je vous le dis du fond de mon cœur, Monsieur,
 votre prose et vos vers m'attachent à vous pour jamais.
 Ce n'est pas des écussons de trois fleurs de lis qu'il me
 faut, ni des masses de chanceliers, mais un homme
 comme vous à qui je puisse dire :

*Le Franc, nostrarum nugarum candide judex,
 Quid voveat dulci nutricula majus alumno
 Quàm sapere, et fari ut possit quæ sentiat, et cui
 Gratia, fama, valetudo contingat abundè.*

Je me flatte que nous ne ferons pas toujours à fix
 ou sept degrés l'un de l'autre, et qu'enfin je pourrai
 jouir d'une société que vos lettres me rendent déjà
 chère. J'espère aller dans quelques années à Paris.
 Madame la marquise du Châtelet vient de s'assurer une
 autre retraite délicieuse, c'est la maison du président
 Lambert. Il faudra être philosophe pour venir là. Nos
 petits-mâîtres ne sont point gens à souper à la pointe
 de l'île, mais M. le Franc y viendra.

J'entends dire que Paris a besoin plus que jamais
 de votre présence. Le bon goût n'y est presque plus
 connu; la mauvaise plaisanterie a pris sa place. Il
 y a pourtant de bien beaux vers dans la tragédie de
 Mahomet II. L'auteur a du génie; il y a des étincelles
 d'imagination; mais cela n'est pas écrit avec l'élégance
 continue de votre Didon. Il corrige à présent le style.
 Je m'intéresse fort à son succès, car en vérité tout

homme de lettres qui n'est pas un fripon est mon frère. J'ai la passion des beaux arts, j'en suis fou. Voilà pourquoi j'ai été si affligé quand des gens de lettres m'ont persécuté; c'est que je suis un citoyen qui déteste la guerre civile, et qui ne la fais qu'à mon corps défendant. 1739.

Adieu, Monsieur; madame du Châtelet vous fait les plus sincères complimens. Elle pense comme moi sur vous, et c'est une dame d'un mérite unique. Les *Bernoulli* et les *Maupertuis*, qui sont venus à Cirey, en sont bien surpris. Si vous la connaissiez, vous verriez que je n'ai rien dit de trop dans ma préface d'Alzire. C'est dans de tels lieux qu'il faudrait que des philosophes comme vous vécussent; pourquoi sommes-nous si éloignés?

L E T T R E C.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 d'avril.

J'APPRENS avec bien du chagrin que le meilleur protecteur que j'aye à Paris, celui qui m'encourage davantage, et à qui je suis le plus redevable, va faire les affaires du roi très-chrétien dans la triste cour du Portugal, et contre-miner les Anglais au lieu de me défendre contre l'abbé *Desfontaines*. Mon protecteur, mon ancien camarade de collège, monsieur l'ambassadeur, je suis au désespoir que vous partiez. Ma lettre, pour un homme dont je n'ai nul sujet de me louer,

— 1739. vous a donc paru bien ; et vous me croyez si politique que vous me proposez tout d'un coup pour aller amuser le futur roi de Prusse. Si j'étais homme à prétendre à l'une de ces places-là, ce serait sûrement auprès de ce prince que j'en briguerais une.

Vous avez lu, Monsieur ; une de ses lettres ; vous avez été sensiblement touché d'un mérite si rare. Connaissiez-le donc encore plus à fond : en voici une autre que j'ai l'honneur de vous confier ; vous verrez à quel point ce prince est homme. Mais malgré l'excès de ses bontés et de son mérite, je ne quitterais pas un moment les personnes à qui je suis attaché, pour l'aller trouver. J'aime bien mieux dire : *Emilie* ma souveraine, que le roi mon maître.

Si jamais il est roi, et que M. du Châtelet puisse être envoyé auprès de lui avec un titre honorable et convenable , à la bonne heure. En ce cas , je verrai le modèle des rois ; mais, en attendant, je resterai avec le modèle des femmes.

Je n'osais vous envoyer le Mémoire que j'ai composé depuis peu, parce que je craignais de vous commettre ; mais il me paraît si mesuré, que je crois que je vous l'enverrais, fussiez-vous M. *Hérault*. Enfin, vous me l'ordonnez par votre lettre à M. du Châtelet, et j'obéis. Daignez en juger : *quidquid ligaveris et ego ligabo*.

Maintenant, Monsieur, prenez, s'il vous plaît, des arrangemens pour que je puisse vous amuser un peu à Lisbonne. Je veux payer vos bontés de ma petite monnaie. Je vous enverrai des chapitres de *Louis XIV*, des tragédies, &c. Je suis à vous en vers et en prose, et c'est à vous que je dois dire :

O toi, mon support et ma gloire
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits,
Lorsqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une farouche étude
De l'oubli honteux des bienfaits !

1739.

C'est le commencement d'une ode ; mais peut-être n'aimez-vous pas les odes.

Aimez du moins les sentimens de reconnaissance qui m'attachent à vous depuis si long-temps, et dites à ce chancelier, qui devrait être le seul chancelier, qu'il doit bien m'aimer aussi un peu, quoiqu'il n'écrive guère, et qu'il n'aime pas tant les belles-lettres que son aîné.

Madame du Châtelet vous fait les plus tendres complimens ; elle a brûlé les cartes géographiques qui lui ont prouvé que votre chemin n'est pas par Cirey.

Adieu, Monsieur ; ne doutez pas de ma tendre et respectueuse reconnaissance.

LET TRE C I.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 23 avril.

JE reçois le 21 une lettre de vous du 12 ; cela n'est pas extraordinaire si vous êtes négligent à envoyer à la poste, ou bien s'il y a des gens à la poste très-diligens à s'informer des secrets de leurs chers concitoyens.

Corresp. générale.

Tome II. P

— Je vous prie de faire une petite réflexion avec moi :
 1739. qui pourrait faire des épigrammes contre *Danchet* et contre l'abbé d'*Olivet*, si ce n'est l'abbé *Desfontaines*? Croyez-vous que s'il y en a contre vous, elles partent d'une autre source? L'abbé *Desfontaines* fait plus de vers qu'on ne pense; il en a fait *incognito* toute sa vie, et je fais qu'il est l'auteur de l'épigramme ancienne contre le cardinal de *Fleuri*, dans laquelle il y a un bon vers qu'on m'a fait le cruel honneur de m'imputer.

Fourbe dans le petit et dupe dans le grand.

C'est un monstre comme le sphinx; il joint la fureur à l'adresse, mais il pourra enfin succomber sous ses méchancetés.

Envoyez à l'abbé *Mouffinot* l'*Euclide* seulement et le *Brémont*; mais envoyez vite, car nous partons. Jamais madame d'*Aiguillon* n'a eul l'*Épître* sur l'homme, dont je ne suis pas encore content.

Pour celle du *plaisir*, je l'avais envoyée en *Langue-doc*, mais M. le duc de *Richelieu* l'avait trouvée extrêmement mauvaise. Au reste, vous me ferez plaisir de me dire ce qu'on reprend dans celle de l'*homme*. Je crois savoir distinguer les bonnes critiques des mauvaises. Surtout dites-moi si l'on n'a pas tâché d'empoisonner ces ouvrages innocens. Je crains toujours, comme le lièvre, qu'on ne prenne mes oreilles pour des cornes.

A l'égard d'un opéra, il n'y a pas d'apparence qu'après l'enfant mort-né de *Samson*, je veuille en faire un autre. Les premières couches m'ont trop blessé.

L E T T R E C I I.

1739.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 25 avril.

NE parlons plus de *Desfontaines* ; je suis mal vengé , mais je le suis (13) : je regrette le temps que j'ai perdu à obtenir justice. Je dois oublier cet homme-là , et songer à réparer le temps perdu. Madame la marquise du *Châtelet* et moi irons bientôt en Flandre. Il nous faudra beaucoup d'argent ; en avons-nous beaucoup ? Je vous prie de donner deux cents francs à madame de *Champhonin*, et cela, avec la meilleure grâce du monde. Plus, cent francs au chevalier de *Mouhi*, en lui disant que vous n'en avez pas davantage. Plus, cent francs à ce même chevalier, pour une planche d'estampe qu'il promettra livrer, et qu'il ne livrera peut-être pas. Plus, au même, dix écus pour les nouvelles par lui envoyées. Veut-il deux cents francs par an ? Volontiers, promettez-les-lui de nouveau ; mais à condition d'être un correspondant véridique et

(13) L'abbé *Desfontaines* avait donné à M. *Hérault*, lieutenant général de police, ce démenti : « Je déclare que je ne suis point l'auteur d'un libelle imprimé qui a pour titre la *Voltaire* manie, et que je le désavoue en son entier, regardant comme calomnieux tous les faits qui sont imputés à M. de *Voltaire* dans ce libelle ; et que je me croirais dés-honoré si j'avais eu la moindre part à cet écrit, ayant pour lui tous les sentimens d'estime dus à ses talens, et que le public lui accorde si justement. Fait à Paris, ce 4 avril 1739. Signé, *Desfontaines* ». Cette déclaration fut imprimée dans les papiers publics, à l'insçu de M. de *Voltaire*. Voyez la lettre au marquis d'*Argenson*, du 4 juin 1739.

— infiniment secret. J'aurais mieux aimé mon d'*Arnaud*,
 1739. mais il n'a pas voulu seulement apprendre à former
 ses lettres; donnez-lui vingt-quatre livres ou dix écus,
et nos ama.

L E T T R E C I I I.

A M. H E L V E T I U S.

Ce 29 avril.

MON cher ami, j'ai reçu de vous une lettre sans date, qui me vient par Bar-sur-Aube, au lieu qu'elle devait arriver par Vassy. Vous m'y parlez d'une nouvelle épître. Vraiment vous me donnez de violens défis; mais songez à la correction, aux liaisons, à l'élégance continue; en un mot, évitez tous mes défauts. Vous me parlez de *Milton*; votre imagination sera peut-être aussi féconde que la sienne; je n'en doute même pas; mais elle sera aussi plus agréable et plus réglée. Je suis fâché que vous n'ayez lu ce que j'en dis que dans la malheureuse traduction de mon essai anglais. La dernière édition de la *Henriade*, qu'on trouve chez *Prault*, vaut bien mieux; et je serais fort aise d'avoir votre avis sur ce que je dis de *Milton* dans l'essai qui est à la suite du poème.

You learn english : for ought j know. Go on; your lot is to be eloquent in every language, and master of every science; j love, j esteem you, j am your's for ever.

Je vous ai écrit en faveur d'un jeune homme qui me paraît avoir envie de s'attacher à vous. J'ai mille

remercîmens à vous faire ; vous avez remis dans mon paradis les tièdes que j'avais de la peine à vomir de ma bouche Cette tièdeur m'était cent fois plus sensible que tout le reste. Il faut à un cœur comme le mien des sentimens vifs, ou rien du tout.

Tout Cirey est à vous.

L E T T R E C I V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 2 de mai.

J E ne fais pas pourquoi j'ai toujours manqué, Monsieur, à vous appeler *excellence*, car vous êtes assurément et un excellent négociateur, et un excellent consolateur des affligés, et un excellent juge ; mais j'étais si plein des choses que vous avez bien voulu faire pour moi, que j'ai oublié les titres, comme vous les oubliez vous-même. Quand j'ai parlé de chanceliers, je n'ai fait que jouer sur le mot (*), car vous avez chez moi tous les droits d'aînesse.

Vous êtes un homme admirable (chargé d'affaires comme vous l'êtes) de vouloir bien encore vous charger de mes misères. Vous êtes donc *magnus in magnis et in minimis*.

Vous pouvez garder le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous faire tenir, et de soumettre à votre jugement ; car, si vous en êtes un peu content, il faut qu'il ait place au moins dans le sottifier. Je garde

(*) Lettre du 16 avril.

— copie de tout ; et s'il est imprimable, il paraîtra avec
 2739. quelques autres guenilles littéraires.

Vous aimez donc aussi les odes , Monsieur. Eh bien , en voici une qui me paraît convenable à un ministre de paix tel que vous êtes.

A l'égard de M. de *Valori*, cet autre ministre fait pour dîner avec le roi de Prusse, et pour souper avec le Prince royal, je vous prie de me recommander à lui auprès de cet aimable prince ; et moi je me vanterai auprès de son Altesse royale de devoir les bontés de M. de *Valori* à celles dont vous m'honorez. Ainsi toute justice sera accomplie.

Il y a près d'un an que j'ai dit en vers au Prince royal ce que vous me dites en prose , et que je lui ai cité *la reine Jacques* (*regina Jacobus*) , qui dédiait ses ouvrages à *l'enfant Jésus*, et qui n'osait secourir le Palatin, son gendre. Mon prince me paraît d'une autre espèce : il ne tremble point à la vue d'une épée, comme *Jacques*, et il pense comme il le doit sur la théologie. Il est capable d'imiter *Trajan* dans ses conquêtes, comme il l'imité dans ses vertus. Si j'étais plus jeune , je lui conseillerais de songer à l'Empire, et à le rendre au moins alternatif entre les protestans et les catholiques. Il se trouvera, à la mort de son père, le plus riche monarque de la chrétienté , en argent comptant ; mais je suis trop vieux , ou trop raisonnable , pour lui conseiller de mettre son argent à autre chose qu'à rendre ses sujets et lui les plus heureux qu'il pourra , et à faire fleurir les arts. C'est, ce me semble, sa façon de penser. Il me paraît qu'il n'a point l'ambition d'être le roi le plus puissant , mais le plus humain et le plus aimé.

Adieu , Monsieur ; quand vous voudrez quelques amusemens en prose ou en vers , j'ai un gros portefeuille à votre service. Je voudrais vous témoigner autrement ma respectueuse reconnaissance , mais *parvi , parva damus*. 1739.

A jamais à vous *ex toto corde meo* , &c.

L E T T R E C V.

A M. THIRIOT.

A Cirey , le 7 mai.

JE pars demain ou après demain pour les Pays-Bas , et je ne sais quand je reviendrai dans ma charmante solitude. Je pars malade , et ne reviendrai peut-être point : je compte sur votre amitié , quand je serais encore plus éloigné et plus malade. Je renvoie à M. *Mouffnot* les livres de la bibliothèque du roi. Je vous prie de vouloir bien présenter mes remerciemens à l'abbé *Salier*.

Le Démonsthènes grec est venu , et je l'emporte , quoique je ne l'entende guère. J'entends Euclide plus couramment , parce qu'il n'y a guère que des présens et des participes , et que d'ailleurs le sens de la proposition est toujours un dictionnaire infailible.

Pour égayer la tristesse de ces études (si cependant il y a quelque étude triste) , je vous prie , mon cher ami , de m'envoyer le Janus de M. *le Franc* : il m'a donné avis qu'il doit arriver par votre canal.

Je vous prie de me conserver dans les bonnes grâces de MM. *Defalleurs* , *Dubos* , *Mairan* , et du

— petit nombre d'êtres pensans qui ne blasphèment
 1739. point contre la philosophie, et qui veulent bien
 penser à moi.

L E T T R E C V I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 8 mai, en parlant.

LA Providence m'a fait rester, Monsieur, un jour de plus que nous ne pensions, pour me faire recevoir la plus agréable lettre que j'aye reçue depuis que madame du Châtelet ne m'écrivait plus. Je viens de lui lire l'extrait que vous voulez bien nous faire d'un ouvrage dont on doit dire, à plus juste titre que de Télémaque, que le bonheur du genre-humain naîtrait de ce livre, si un livre pouvait le faire naître.

En mon particulier, jugez où vous poussez ma vanité : je trouve toutes mes idées dans votre ouvrage (*). Ce ne sont point ici seulement les rêves d'un homme de bien, comme les chimériques projets du bon abbé de *Saint-Pierre* qui croit qu'on lui doit des statues, parce qu'il a proposé que l'empereur gardât Naples, et qu'on lui ôtât le Mantouan, tandis qu'on lui a laissé le Mantouan, et qu'on lui a ôté Naples. Ce n'est pas ici un projet de paix perpétuelle qu'*Henri IV* n'a jamais eu ; ce n'est point un sermon contre *Jules-César* qui, selon le bon abbé, n'était qu'un sot, parce qu'il n'entendait

(*) Considérations sur les vrais principes du gouvernement.

pas assez *la méthode de perfectionner le scrutin*; ce n'est pas non plus la colonie de Salente, où M. de *Fénelon* veut qu'il n'y ait point de pâtissiers, et qu'il y ait sept façons de s'habiller : c'est ici quelque chose de plus réel, et que l'expérience prouve de la manière la plus éclatante. Car, si vous en exceptez le pouvoir monarchique, auquel un homme de votre nom et de votre état ne peut souhaiter qu'un pouvoir immense, aux bornes près, dis-je, de ce pouvoir monarchique aimé et respecté par nous, l'Angleterre n'est-elle pas un témoignage subsistant de la sagesse de vos idées ? Le roi avec son parlement est législateur, comme il l'est ici avec son conseil. Tout le reste de la nation se gouverne selon des lois municipales, aussi sacrées que celles du parlement même. L'amour de la loi est devenu une passion dans le peuple, parce que chacun est intéressé à l'observation de cette loi. Tous les grands chemins sont réparés, les hôpitaux fondés et entretenus, le commerce florissant, sans qu'il faille un arrêt du conseil. Cette idée est d'autant plus admirable dans vous, que vous êtes vous-même de ce conseil, et que l'amour du bien public l'emporte dans votre âme sur l'amour de votre autorité.

Madame du *Châtelet* qui, en vérité, est la femme en qui j'ai vu l'esprit le plus universel et la plus belle âme, est enchantée de votre plan. Vous devriez nous le faire tenir à Bruxelles. Je vous avertis que nous sommes les plus honnêtes gens du monde, et que nous le renverrons incessamment à l'adresse que vous ordonnerez, sans en avoir copié un mot. Je vous étais attaché par les liens d'un dévouement de

— trente années, et par ceux de la reconnaissance;
 1739. voici l'admiration qui s'y joint.

Je reçois, cet ordinaire, une lettre d'un prince dont vous seriez le premier ministre, si vous étiez né dans son pays : il a pris tant de pitié des vexations que j'effuie, qu'il a écrit à M. de *la Chétardie* en ma faveur. Il l'a prié de parler fortement; mais il ne me mande point à qui il le prie de parler. J'ignore donc les détails du bienfait, et je connais seulement qu'il y a des cœurs généreux. Vous êtes du nombre, *et in capite libri*. Je vous supplie donc de vouloir bien parler à M. de *la Chétardie*, et de lui dire ce qui conviendra, car vous le savez mieux que moi.

A l'égard de M. *Hérault*, c'est M. de *Meynières*, son beau-frère, qui avait depuis long-temps la bonté de le presser pour moi, et il y était engagé par M. d'*Argental*, mon ancien ami de collège : car j'ai de nouveaux ennemis et d'anciens amis. Depuis dix jours je n'ai point de leurs nouvelles; mais depuis votre dernière lettre, je n'ai plus besoin d'en recevoir de personne.

M. et madame *du Châtelet* vous font les plus tendres complimens. Je suis à vous pour jamais, avec la reconnaissance la plus respectueuse, avec tous les sentimens d'estime et d'amitié.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Béringham, ce 4 juin.

J E reçois la lettre dont votre excellence m'honore, du 28 mai. Je ne savais pas un mot de ce que vous avez vu dans la gazette d'Amsterdam (*). Nous sommes ici, Monsieur, dans un pays barbare, ou du moins qui l'a toujours été jusqu'à ce qu'*Emilie* en soit devenue la souveraine. La gazette de Hollande n'y est pas même connue.

Si vous pouviez donc, Monsieur, faire entendre à M. *Hérault* que je n'ai aucune part à la publication du désaveu, que je m'en suis toujours tenu à ses bontés, que j'ai supprimé même tout ce que j'avais fait en ma défense, et que j'espère encore plus que jamais qu'il forcera l'abbé *Desfontaines* à publier son désaveu dans ses *Observations*, vous achèveriez bien dignement cette négociation.

Il est vrai que *Roussseau* ayant fait le 10 mai un voyage à Amsterdam, exprès pour y faire imprimer le libelle de *Desfontaines*, le gazetier de Hollande m'a rendu un très-grand service en donnant ce contre-poison; mais, encore une fois, je n'ai appris ce service que par vous.

Puisque vous aimez les odes, ô *et præsidium et dulce decus meum* ! vous en aurez donc. Mandez-moi

(*) Le désaveu de l'abbé *Desfontaines*. Voyez la lettre à l'abbé *Moussinot*, du 25 avril 1739.

seulement si vous avez l'ode sur la superstition, celle
 1739. sur l'ingratitude, celle sur le voyage des académiciens. Mais, je vous en prie, n'allez pas préférer une déclamation vague d'une centaine de vers, à une tragédie dans laquelle il faut créer, conduire, intriguer et dénouer une action intéressante : ouvrage d'autant plus difficile que les sujets sont plus rares, et qu'il demande une plus grande connaissance du cœur humain. Il est vrai que, puisque ce spectacle est représenté et vu par des hommes et par des femmes, il faut absolument de l'amour. On peut s'en sauver tristement une ou deux fois, mais *naturam expellas furcâ, tamen ipsa redibit*. Que diront de jeunes actrices, qu'entendront de jeunes femmes, s'il n'est pas question d'amour ? On joue souvent Zaïre, parce qu'elle est tendre ; on ne joue point Brutus, parce que cette pièce n'est que forte.

Ne croyez pas que ce soit *Racine* qui ait introduit cette passion au théâtre : c'est lui qui l'a le mieux traitée, mais c'est *Corneille* qui en a toujours défiguré ses ouvrages. Il n'a presque jamais parlé d'amour qu'en déclamateur, et *Racine* en a parlé en homme.

Promettez-moi un secret de ministre, et j'aurai l'honneur d'envoyer à Lisbonne plus d'une tragédie, à condition que vous leur donnerez la préférence sur les odes.

Nous n'avons point encore reçu l'Essai politique dont vous nous favorisez. Il faut le faire adresser à Bruxelles, et il nous sera fidèlement rendu chez nos algonquins.

Vous avez grande raison, Monsieur, sur notre récitatif. On peut faire de la symphonie italienne,

on le doit même; mais on ne doit déclamer à Paris qu'en français, et le récitatif est une déclamation. 1739.
C'est presque toujours, au reste, la faute du poète, quand le récitatif ne vaut rien : car peut-on bien déclamer de mauvaises paroles ?

J'avais fait, il y a quelques années, des paroles pour *Rameau*, qui probablement n'étaient pas trop bonnes, et qui d'ailleurs parurent à de grands ministres avoir le défaut de mêler le sacré avec le profane : j'ose croire encore que, malgré le faible des paroles, cet opéra était le chef-d'œuvre de *Rameau*. Il y avait surtout un certain contraste de guerriers qui venaient présenter des armes à *Samson*, et de p... qui le retenaient, lequel faisait un effet fort profane et fort agréable. Si vous voulez, je vous enverrai encore cette guenille. Quant aux autres misères que vous avez vues dans le porte-feuille d'un de vos amis, je puis vous assurer qu'il n'y en a peut-être pas une qui soit de bon aloi; et si vous voulez m'en envoyer copie, je les corrigerai, et j'y mettrai ce qui vous manque, afin que vous ayez mes impertinences complètes.

Il y a trois mois que l'auteur de *Mahomet II* m'envoya son manuscrit : je trouve qu'il faut beaucoup de génie pour faire porter une tragédie à un terrain si aride et si ingrat. La prétendue barbarie de *Mahomet II*, accusé d'avoir tué sa maîtresse pour plaire à ses janissaires, est un conte des plus absurdes et des plus ridicules que les chrétiens aient inventés. Cette sottise, et toutes celles qu'on a débitées sur *Mahomet II*, sont le fruit de la cervelle d'un moine nommé *Bandelli*. Ces gens-là ne sont bons qu'à tout gâter.

— 1739. Adieu, Monsieur, bon voyage : puisse-je avoir l'honneur de vous faire ma cour à votre retour. N'allez pas vieillir en Portugal. Madame *du Châtelet*, entourée de barbares, va bientôt avoir la consolation de vous écrire, et moi je ne cesserai en aucun instant de ma vie de vous être attaché avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

L E T T R E C V I I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, 21 juin.

JE reçois, mon cher ami, dans une ville voisine de votre habitation, une de vos très-aimables et très-rares lettres, adressée à Cirey. J'espère que je converserai avec vous incessamment, autrement que par lettres.

En attendant, voici, mon cher ami, de quoi vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de madame *du Châtelet*. Vous pouvez insérer sous mon nom ce petit mémoire que je vous envoie ; je n'y parle que de sa dissertation. Il faut que ma petite planète disparaisse entièrement devant son soleil.

Nous avions travaillé tous deux pour les prix de l'académie des sciences : les juges nous ont fait l'honneur au moins d'imprimer nos pièces ; celle de madame *du Châtelet* est le n° VI, et la mienne était le n° VII. M. de *Maupertuis*, si fameux par sa mesure de la terre, et par son voyage au cercle polaire, était un des juges. Il adjugea le prix au n° VII ; mais les autres

académiciens, qui malheureusement ne font pas du sentiment de *s'Gravesende* et de *Boërhaave*, ne furent pas de son avis. Au reste, on ne soupçonna jamais que le n° VI fût d'une dame. Sans l'opinion trop hardie que le feu n'est point matière, cette dame méritait le prix. Mais le prix véritable, qui est l'estime de l'Europe savante, est bien dû à une personne de son sexe, de son âge et de son rang, qui a le courage, et la force, et le temps de faire de si bons et de si pénibles ouvrages, au milieu des plaisirs et des affaires.

Savez-vous bien que pendant quelques jours nous avons séjourné dans une terre qui n'est qu'à huit lieues de Maëstricht ? mais la multitude prodigieuse des affaires qui accablait notre héroïne, nous a empêché de profiter du voisinage. Son intention était bien de vous prier de la venir voir ; mais ce qui est différé est-il perdu ?

Parmi les fausses nouvelles dont on est inondé, il faut ranger la prétendue impression de ma prétendue histoire littéraire du siècle de *Louis XIV*. La vérité est que j'ai commencé, il y a plusieurs années, une histoire de ce siècle, qui doit être le modèle des âges suivans. Mais mon projet embrasse tout ce qui s'est fait de grand et d'utile : c'est un tableau de tout le siècle, et non pas d'une partie.

Je vous enverrai le commencement, et vous jugerez du plan de mon ouvrage ; mais il faut des années pour qu'il soit en état de paraître. Ne croyez pas que dans cette histoire, ni dans aucun autre ouvrage, je marque du mépris pour *Bayle* et *Déscartes* ; je ferais trop méprisable.

1739. J'avoue, à la vérité, avec tous les vrais physiciens, sans exception, avec les *Newton*, les *Halley*, les *Keil*, les *s'Gravesande*, les *Musschembroëck*, les *Boërhaave*, &c. que la véritable philosophie expérimentale et celle de calcul, ont absolument manqué à *Descartes*. Lisez sur cela une petite lettre que j'ai écrite à M. de *Maupertuis*, et que du *Sauzet* a imprimée. Il y a une grande différence entre le mérite d'un homme et celui de ses ouvrages. *Descartes* était infiniment supérieur à son siècle, j'entends au siècle de France; car il n'était pas supérieur aux *Galilée*, aux *Kepler*. Ce siècle-ci, enrichi des plus belles découvertes inconnues à *Descartes*, laisse la faible aurore de ce grand-homme absorbée dans le jour que les *Newton* et d'autres ont fait luire. En un mot, estimons la personne de *Descartes*, cela est juste, mais ne le lisons point; il nous égalerait en tout. Tous ses calculs sont faux, tout est faux chez lui, hors la sublime application qu'il a faite le premier de l'algèbre à la géométrie.

A l'égard de *Bayle*, ce serait une grande erreur de penser que je voulusse le rabaisser. On fait assez en France comment je pense sur ce génie facile, sur ce savant universel, sur ce dialecticien aussi profond qu'ingénieux.

Par le fougueux Jurieu, Bayle persécuté
Sera des bons esprits à jamais respecté :
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Voilà ce que j'en ai dit dans une épître sur l'Envie, que je vous enverrai si vous voulez.

Quel

Quel a donc été mon but, en réduisant en un seul tome le bel esprit de *Bayle*? De faire sentir ce qu'il pensait lui-même, ce qu'il a dit et écrit à monsieur *Desmaiseaux*, ce que j'ai vu de sa main : qu'il aurait écrit moins s'il eût été le maître de son temps. En effet, quand il s'agit simplement de goût, il faut écarter tout ce qui est inutile, écrit lâchement et d'une manière vague.

Il ne s'agit pas d'examiner si les articles de deux cents professeurs plaisent aux gens du monde ou non, mais de voir que *Bayle*, écrivant si rapidement sur tant d'objets différens, n'a jamais châté son style. Il faut qu'un écrivain tel que lui se garde du style étudié et trop peigné ; mais une négligence continuelle n'est pas tolérable dans des ouvrages sérieux. Il faut écrire dans le goût de *Cicéron*, qui n'aurait jamais dit qu'*Abélard s'amusait à tâtonner Héloïse en lui apprenant le latin*. De pareilles choses sont du ressort du goût, et *Bayle* est trop souvent répréhensible en cela, quoiqu'admirable d'ailleurs. Nul homme n'est sans défaut ; le dieu du goût remarque jusqu'aux petites fautes échappées à *Racine*, et c'est cette attention même à les remarquer qui fait le plus d'honneur à ces grands-hommes. Ce ne sont pas les grandes fautes des *Boyer*, des *Danchet*, des *Pellegrin*, ces fautes ignorées, qu'il faut relever, mais les petites fautes des grands écrivains ; car ils sont nos modèles, et il faut craindre de ne leur ressembler que par leurs mauvais côtés.

Je vais chercher ici vos Mémoires de la république des lettres, et tous vos ouvrages. Les cérémonies par lesquelles on passe en France avant de pouvoir avoir dans sa bibliothèque un livre de Hollande, sont

— 1739. terribles : il est aussi difficile de faire venir certains bons livres , que d'arrêter l'inondation des mauvais qu'on imprime à Paris avec approbation et privilège.

On m'a mandé qu'un jésuite , nommé *Brumoi* , a fait imprimer un certain Tamerlan , d'un certain jésuite nommé *Marga*. L'auteur est mort , et l'éditeur exilé , à ce qu'on dit , parce que ce Tamerlan est , dit-on , plein des plus horribles calomnies qu'on ait jamais vomies contre feu monfieur le duc d'Orléans , régent du royaume.

Je connais l'ouvrage fanatique du petit jésuite (le père *le Fèvre*) contre *Bayle*. Vous faites très-bien de le réfuter , et de confondre les bavards syllogismes d'un autre vieux pédant. Il est bon de faire voir que les honnêtes gens ne sont pas gouvernés par ces pédagogues raisonneurs , éternels ennemis de la raison. Mais je vous prie de bien distinguer entre les disciples d'un grand-homme qui trouvent des fautes dans celui qu'ils aiment , et des ennemis jurés qui voudraient ruiner à la fois la réputation du philosophe et la bonne philosophie. Ne confondez donc pas celui qui trouve que *Raphaël* manque de coloris , et celui qui brûle ses tableaux.

Ce mot *brûler* me rappelle toujours *Desfontaines*. Vous savez peut-être que , par surcroît de reconnaissance , il avait fait contre moi , ou plutôt contre lui , un libelle affreux , il y a quelques mois. Il niait dans ce libelle jusqu'à l'obligation qu'il m'a de n'avoir pas été brûlé vif , et il y ajoutait les plus infames calomnies. Tout le public , révolté contre ce misérable , voulait que je le poursuivisse en justice ; mais je n'ai

pas voulu perdre mon repos, et quitter mes amis pour faire punir un coquin. M. *Hérault* a pris ma défense ^{1739.} que j'abandonnais, l'a fait comparaître à la police, et, après l'avoir menacé du cachot, lui a fait signer la rétractation que vous avez pu voir dans les papiers publics.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec le plaisir d'un homme qui voit d'aussi beaux talens que les vôtres consacrés aux belles-lettres, et avec l'espérance que les petites fautes de la jeunesse ne vous empêcheront point de jouir du sort heureux que vous méritez.

L E T T R E C I X.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 21 juin.

JE viens, Monsieur, de lire un ouvrage qui m'a consolé de la foule des mauvais dont on nous inonde, Vous m'avez fait bien des plaisirs; mais voici le plus grand de vos bienfaits. Il ne s'agit pas ici de vous louer, je suis trop pénétré pour y songer. Je ne crains que d'être trop prévenu en faveur d'un ouvrage où je retrouve la plupart de mes idées. Vous m'avez défendu de vous donner des louanges, mais vous ne m'avez pas défendu de m'en donner. Je vais donc me donner, à moi, de grands coups d'encensoir; je vais me féliciter d'avoir toujours pensé que le

— 1739. gouvernement féodal était un gouvernement de barbares et de sauvages un peu à leur aise : encore les sauvages aiment-ils l'égalité.

Il ne faut que des yeux pour voir que les villes gouvernées municipalement sont riches, et que la Pologne n'a que des bourgades pauvres. Je suis fâché de ne pouvoir me louer sur les pensionnaires perpétuels ; mais, en vérité, cette idée m'a charmé, comme si elle était de moi. Il me semble que vous avez éclairci, dans un système très-bien suivi, les idées confuses et les souhaits sincères de tout bon citoyen. En mon particulier, je vous remercie des belles choses que vous dites sur la vénalité des charges. Malheureuse invention qui a ôté l'émulation aux citoyens, et qui a privé les rois de la plus belle prérogative du trône !

Comme j'avais peu de bien quand j'entrai dans le monde, j'eus l'insolence de penser que j'aurais eu une charge comme un autre, s'il avait fallu l'acquérir par le travail et par la bonne volonté : je me jetai du côté des beaux arts, qui portent toujours avec eux un certain air d'avilissement, attendu qu'ils ne donnent point d'exemptions, et qu'ils ne font point un homme conseiller du roi en ses conseils. On est maître des requêtes avec de l'argent, mais avec de l'argent on ne fait pas un poème épique ; et j'en fis un.

Grand merci encore de ce que l'indigne éloge donné à cette vénalité, dans le Testament politique attribué au cardinal de *Richelieu*, vous a fait penser que ce testament n'était point de ce ministre. Je crois, en dépit de toute l'académie française, que cet

ouvrage fut fait par l'abbé de *Bourzéis*, dont j'ai cru reconnaître le style.

1739.

Il y a de plus des contradictions évidentes dans ce livre, lesquelles ne peuvent être attribuées au cardinal de *Richelieu*, des idées, des projets, des expressions indignes, ce me semble, d'un ministre. Croira-t-on que le cardinal de *Richelieu* ait appelé la dame d'honneur de la reine, *la Duforgis*, en parlant au roi? qu'il ait appelé le duc de Savoie, *ce pauvre prince*? qu'il ait, dans un tel ouvrage, parlé à un roi de quarante-deux ans, comme on apprend le catéchisme à un enfant? qu'un ministre ait nommé les rentes à sept pour cent, *les rentes au denier sept*?

Tout l'écrit fourmille de ces manques de bienfiance, ou de fautes grossières. On trouve, dans un chapitre, que le roi n'avait que trente-trois millions de revenu; on trouve tout autre chose dans un autre. Je devais remarquer d'abord qu'il est question, dès le commencement, d'une paix générale qui n'a jamais été faite, et que le cardinal n'avait nulle envie ni nul intérêt de faire. C'est une preuve assez forte, à mon sens, que tout cela fut écrit par un homme savant et oisif, qui comptait qu'on allait faire la paix. Songeons encore que ce testament, autant qu'il m'en souvient, commence par faire ressouvenir le roi que le cardinal, *en entrant au conseil*, promet à *Louis XIII* d'abaisser les grands, les huguenots et la maison d'Autriche: je soutiens, moi, qu'un tel projet, en entrant au conseil, est d'un fanfaron, peu fait pour l'exécuter. Et j'ajoute qu'en 1624, quand *Richelieu* entra au conseil par la faveur de la reine-mère, il était fort loin encore d'être premier ministre.

— Je me suis un peu étendu sur cet article : le temps
 1739. qui presse m'empêche de suivre en détail votre ouvrage d'*Aristide*; madame du Châtelet le lit à présent. Nous vous en parlerons plus au long, si vous le permettez; mais tout se réduira à regarder l'auteur comme un excellent serviteur du roi, et comme l'ami de tous les citoyens.

Comment avez-vous eu le courage, vous qui êtes d'une aussi ancienne maison que monsieur de *Boulainvilliers*, de vous déclarer si généreusement contre lui et contre ses fiefs? J'en reviens toujours là : vous vous êtes dépouillé du préjugé le plus cher aux hommes, en faveur du bien public.

Nous résistons à l'envie la plus forte de faire une copie de ce bel ouvrage; nous sommes aussi honnêtes gens que vous, dignes de votre confiance; et nous ne ferons pas transcrire un mot sans votre permission. Nous vous demanderions celle d'envoyer l'ouvrage au Prince royal de Prusse, si vous étiez disposé à l'accorder. Faire connaître cet ouvrage au prince, ce serait lui rendre un très-grand service. Je m'imagine que je contribuerais par là au bonheur de tout un peuple.

On m'annonce une nouvelle qui ne contribuera pas à mon bonheur particulier. On m'écrit que l'abbé *Desfontaines* a eu la permission de défavouer son défaveu même, qu'il a assuré, dans une de ses feuilles, que ce prétendu défaveu était une pièce supposée. Cette nouvelle, qui me vient de la Hollande, m'a l'air d'être très-fausse; du moins je le souhaite. (*)

(*) Cette nouvelle était fautive en effet; son défaveu existe, et nous l'avons en original.

Comment *Desfontaines* aurait-il eu l'insolence de nier un désaveu minuté de votre main , écrit et signé de la sienne , et déposé au greffe de la police ? comment oserait-il s'avouer , dans ses feuilles , auteur d'un libelle infame ? et si en effet il est capable d'une pareille turpitude , comment pourrait-il défobéir aux ordres de M. *Hérault* , et nier dans ses feuilles un désaveu que M. *Hérault* lui ordonnait d'y insérer ? 1739.

Si vous êtes encore à Paris , Monsieur , j'ose vous supplier d'en dire un mot.

Je me fers de l'adresse que vous m'avez donnée , dans l'incertitude où je suis de votre départ. Madame du *Châtelet* , entourée de devoirs , de procès , et de tout ce qui accompagne un établissement , a bien du regret de ne pouvoir vous écrire aujourd'hui et vous marquer elle-même ce qu'elle pense de l'ouvrage et de l'auteur.

Adieu , Monsieur ; allez faire aimer les Français en Portugal , et laissez - moi l'espérance de revoir un homme qui fait tant d'honneur à la France. Un anglais fit mettre sur son tombeau : *Ci-gît l'ami de Philippe Sidney* ; permettez que mon épitaphe soit : *Ci-gît l'ami du marquis d'Argenson*.

Voilà une charge qu'on n'a point avec de la finance , et que je mérite par le plus respectueux attachement et la plus haute estime.

1739.

L E T T R E C X.

A M. H E L V E T I U S.

A Enguien , ce 6 juillet.

J E vois , mon charmant ami , que je vous avais écrit d'assez mauvais vers , et qu'*Apollon* n'a pas voulu qu'ils vous parvinssent. Ma lettre était adressée à Charleville , où vous deviez être , et j'avais eu soin d'y mettre une petite apostille , afin que la lettre vous fût rendue en quelque endroit de votre département que vous fussiez. Vous n'avez rien perdu ; mais moi j'ai perdu l'idée que vous aviez de mon exactitude. Mon amitié n'est point du tout négligente. Je vous aime trop pour être paresseux avec vous. J'attends , mon bel *Apollon* , votre ouvrage , avec autant de vivacité que vous le faites. Je comptais vous envoyer de Bruxelles ma nouvelle édition de Hollande , mais je n'en ai pas encore reçu un seul exemplaire de mes libraires. Il n'y en a point à Bruxelles , et j'apprends qu'il y en a à Paris. Les libraires de Hollande , qui sont des corsaires mal-adroits , ont sans doute fait beaucoup de fautes dans leur édition , et craignent que je ne la voye assez tôt pour m'en plaindre et pour la décrier. Je ne pourrai en être instruit que dans quinze jours. Je suis actuellement avec madame *du Châtelet* à Enguien , chez M. le duc d'*Aremberg* , à sept lieues de Bruxelles. Je joue beaucoup au brelan ; mais nos chères études n'y perdent rien. Il faut allier le travail et le plaisir. C'est ainsi

que vous en usiez , et c'est un petit mélange que je vous conseille de faire toute votre vie ; car , en vérité , vous êtes né pour l'un et pour l'autre. 1739.

Je vous avoue , à ma honte , que je n'ai jamais lu l'Utopie de *Thomas Morus* ; cependant je m'avisai de donner une fête , il y a quelques jours , dans Bruxelles , sous le nom de l'envoyé d'Utopie. La fête était pour madame du *Châtelet* , comme de raison ; mais croiriez-vous bien qu'il n'y avait personne dans la ville qui sût ce que veut dire utopie. Ce n'est pas ici le pays des belles-lettres. Les livres de Hollande y sont défendus , et je ne peux pas concevoir comment *Rousseau* a pu choisir un tel asile. Ce doyen des médifans , qui a perdu depuis long-temps l'art de médire , et qui n'en a conservé que la rage , est ici aussi inconnu que les belles-lettres. Je suis actuellement dans un château où il n'y a jamais eu de livres que ceux que madame du *Châtelet* et moi nous avons apportés ; mais , en récompense , il y a des jardins plus beaux que ceux de Chantilly , et on y mène cette vie douce et libre qui fait l'agrément de la campagne. Le possesseur de ce beau séjour vaut mieux que beaucoup de livres ; je crois que nous allons y jouer la comédie ; on y lira du moins les rôles des acteurs.

J'ai bien un autre projet en tête ; j'ai fini ce *Mahomet* dont je vous avais lu l'ébauche. J'aurais grande envie de savoir comment une pièce d'un genre si nouveau et si hasardé réussirait chez nos galans Français ; je voudrais faire jouer la pièce , et laisser ignorer l'auteur. A qui puis-je mieux me confier qu'à vous ? N'avez-vous pas en main cet ami de Paris , qui vous doit tout et qui aime tant les vers ? Ne pourriez-vous

— pas la lui envoyer ? ne pourrait-il pas la lire aux
1739. comédiens ? mais lit-il bien ? car une belle pronon-
ciation et une lecture pathétique font une bordure
nécessaire au tableau. Voyez , mon cher ami ; donnez-
moi sur cela vos réflexions.

Quelle est donc cette madame *Lambert* à qui je
dois des complimens ? Vous me faites des amis des
gens qui vous aiment ; je serai bientôt aimé de tout
le monde.

Adieu. Madame *du Châtelet* vous estime , vous
aime ; vous n'en doutez pas. Nos cœurs sont à vous
pour jamais ; elle vous a écrit comme moi à Char-
leville. Adieu ; je vous embrasse du meilleur de mon
ame.

L E T T R E C X I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles , ce 18 juillet.

ETES-VOUS parti ? pour moi je pars dans la minute.
Mes complimens , mon cher ami , au révérend père
Janssens jésuite (*) de Bruxelles , lequel a persuadé à
la pauvre madame *Viana* que son mari était mort
hérétique , et que par conséquent elle ne pouvait en
conscience garder de l'argent chez elle , et qu'il fallait
remettre tout entre les mains de son confesseur. La
dame *Viana* , pleine de componction , lui a confié tout
son argent. Le cocher qui a aidé le révérend père
à porter les sacs , dépose juridiquement contre le

(*) Ou *Tancin*.

révérénd père. Le bon homme dit qu'il ne fait ce que c'est, et prie DIEU pour eux. Le peuple cependant veut lapider le saint. On va juger l'affaire. Il faut ou le pendre ou le canoniser ; et peut-être sera-t-il l'un et l'autre. (*)

Adieu , mon ami ; ne soyons ni l'un ni l'autre.

L E T T R E C X I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles , 28 juillet.

MONSIEUR ,

U N suisse, passant par Bruxelles pour aller à Paris, était désigné pour être dépositaire du plus instructif et du meilleur ouvrage que j'aye lu depuis vingt ans ; mais la crainte de tous les accidens qui peuvent arriver à un étranger inconnu, m'a déterminé à ne confier l'ouvrage qu'à l'abbé *Moussinot*, qui aura l'honneur de vous le rendre.

On m'assure que l'auteur de cet ouvrage unique ne va point enterrer à Lisbonne les talens qu'il a pour conduire les hommes et pour les rendre heureux. Puisse-t-il rester à Paris , et puisse-je le retrouver dans un de ces postes où l'on a fait jusqu'ici tant de mal et si peu de bien ! Si je suivais mon goût , je vous jure bien que je ne remettrais les pieds dans Paris que

(*) Voyez , sur cette affaire , l'Essai sur les probabilités en fait de justice , parmi les pièces relatives au procès du comte de *Merangis* : Politique et législation , tome II.

— quand je verrais M. d'*Argenson* à la place de son père, et à la tête des belles-lettres.
1739.

La décadence du bon goût, le brigandage de la littérature, me font sentir que je suis né citoyen ; je suis au désespoir de voir une nation si aimable, si prodigieusement gâtée. Figurez-vous, Monsieur, que M. de *Richelieu* inspira au roi, il y a quatre ans, l'envie de voir la comédie de l'Héritier ridicule, et cela sur une prétendue anecdote de la cour de *Louis XIV*. On prétendait que le roi et Monsieur avaient fait jouer cette pièce deux fois en un jour. Je suis bien éloigné de croire ce fait ; mais ce que je fais bien, c'est que cette malheureuse comédie est un des plus plats et des plus impertinens ouvrages qu'on ait jamais barbouillés. Les comédiens français eurent tant de honte que *Louis XV* la leur demandât, qu'ils refusèrent de la jouer. Enfin *Louis XV* a obtenu cette belle représentation des bateleurs de Compiègne : lui et les siens s'y font terriblement ennuyés. Qu'arrivera-t-il de là ? Que le roi, sur la foi de M. de *Richelieu*, croira que cette pièce est le chef-d'œuvre du théâtre, et que par conséquent le théâtre est la chose la plus méprisable.

Encore passe, si les gens qui se sont consacrés à l'étude n'étaient pas persécutés ; mais il est bien douloureux de se voir maîtrisé, foulé aux pieds par des hommes sans esprit, qui ne sont pas nés assurément pour commander, et qui se trouvent dans de très-belles places qu'ils déshonorent.

Heureusement il y a encore quelques âmes comme la vôtre ; mais c'est bien rarement dans ce petit nombre qu'on choisit les dispensateurs de l'autorité royale, et

les chefs de la nation. Un fripon de la lie du peuple et de la lie des êtres pensans , qui n'a d'esprit que ce qu'il en faut pour nouer des intrigues subalternes , et pour obtenir des lettres de cachet , ignorant et haïssant les lois , patelin et fourbe ; voilà celui qui réussit , parce qu'il entre par la chaudière : et l'homme digne de gouverner vieillit dans des honneurs inutiles. 1739.

Ce n'était pas à Bruxelles , c'était à Compiègne qu'il fallait que votre livre fût lu. Quand il n'y aurait que cette seule définition-ci , elle suffirait à un roi : *Un parfait gouvernement est celui où toutes les parties sont également protégées.* Que j'aime cela ! *Les savantes recherches sur le droit public ne sont que l'histoire des anciens abus.* Que cela est vrai ! Eh , qu'importe à notre bonheur de favoir les capitulaires de Charlemagne ? Pour moi , ce qui m'a dégoûté de la profession d'avocat , c'est la profusion de choses inutiles dont on voulut charger ma cervelle. *Au fait* , est ma devise.

Que ce que vous dites sur la Pologne me plaît encore ! J'ai toujours regardé la Pologne comme un beau sujet de harangue , et comme un gouvernement misérable : car , avec tous ses beaux privilèges , qu'est-ce qu'un pays où les nobles sont sans discipline , le roi un zéro , le peuple abruti par l'esclavage ? et où l'on n'a d'argent que celui qu'on gagne à vendre sa voix ? Je vous ai déjà parlé , je crois , de la vieille barbarie du gouvernement féodal.

Votre article sur la Toscane : *Ils viennent de tomber entre les mains des Allemands , &c.* , est bien d'un homme amoureux du bonheur public ; et je dirai avec vous , *barbarus has segetes* , &c.

Je suis fâché de ne pouvoir relire tout le livre ,

— pour marquer toutes les beautés de détail qui m'ont
1739. frappé, indépendamment de la sage économie et de l'enchaînement de principes qui en fait le mérite.

Il y a une anecdote dont je ne puis encore convenir, c'est que les nouvelles rentes ne furent pas proposées par M. Colbert. J'ai toujours ouï dire que ce fut lui-même qui les proposa, étant à bout de ses ressources : et je ne crois pas que Louis XIV consultât d'autres que lui. (14)

Avant de finir ma lettre, j'ai voulu avoir encore le plaisir de relire le chap. VI et la fin du précédent : *Un monarque qui n'a plus à songer qu'à gouverner, gouverne toujours bien.* Cette admirable maxime se trouve à la suite de choses très-édifiantes. Mais, pour Dieu, que ce monarque songe donc à gouverner !

Je ne fais si on songe assez à une chose dont j'ai cru m'apercevoir. J'ai manqué souvent d'ouvriers à la campagne ; j'ai vu que les sujets manquaient pour la milice ; je me suis informé en plusieurs endroits s'il en était de même ; j'ai trouvé qu'on s'en plaignait presque par-tout, et j'ai conclu de là que les moines et les religieuses ne font pas tant d'enfans qu'on le dit, et que la France n'est pas si peuplée (proportion gardée) que l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre. Du temps de M. de Vauban nous étions dix-huit millions : combien sommes-nous à présent ? C'est ce que je voudrais bien savoir.

Voilà l'abbé *Moussinot* qui va monter en chaise,

(14) Elles furent proposées à Colbert par des membres du parlement, et il les adopta par faiblesse, et malgré lui.

et moi je vais fermer votre livre ; mais je ferai avec
lui comme avec vous , je l'aimerai toute ma vie. 1739.

On me mande que *Prault* vient d'imprimer une petite histoire de *Molière* et de ses ouvrages , de ma façon. Voici le fait : *M. Palu* me pria d'y travailler lorsqu'on imprimait le *Molière* in-4°. ; j'y donnai mes petits soins ; et quand j'eus fini , *M. de Chauvelin* donna la préférence à *M. de la Serre* : *Sic vos non vobis*. Ce n'est pas d'aujourd'hui que *Midas* a des oreilles d'âne. Mon manuscrit est enfin tombé à *Prault*, qui l'a imprimé , dit-on , et défiguré ; mais l'auteur vous est toujours attaché avec la plus respectueuse estime et le plus tendre dévouement.

Madame du Châtelet , aussi enchantée que moi , vous louera bien mieux.

L E T T R E C X I I I

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris , le 5 septembre.

MON cher ami , je suis bien coupable ; mais comptez que quand on ne vous écrit point , et qu'on ne reçoit point de vos nouvelles , on est bien puni de sa faute. La première chose que je fais en arrivant à Paris , c'est de vous dire combien j'ai tort. Cependant , si je voulais , je trouverais bien de quoi m'excuser ; je vous dirais que j'ai mené une vie errante , et que , dans les momens de repos que j'ai eus , j'ai travaillé dans l'intention de vous plaire. Quoique l'air de Bruxelles n'ait pas la réputation d'inspirer de bons vers , je n'ai pas laissé de reprendre

— 1739. ma lime et mon rabot ; et ne me sentant pas encore tout-à-fait apoplectique , j'ai voulu mettre à profit le temps que la nature veut bien encore laisser à mon imagination.

J'étais en beau train , quand un maudit cartésien , nommé *Jean Bannières* , m'est venu harceler par un gros livre contre *Newton*. Adieu les vers : il faut répondre aux hérétiques , et soutenir la cause de la vérité. J'ai donc remis ma lyre dans mon étui , et j'ai tiré mon compas. A peine travaillais-je à ces tristes discussions , que la divine *Emilie* s'est trouvée dans la nécessité de partir pour Paris , et me voilà.

J'ai appris , quelques jours avant mon arrivée en cette bruyante ville , que notre *Linant* avait gagné le prix de l'académie française. Je lui en ai fait mon compliment , et je m'en réjouis avec vous. C'est vous qui l'avez fait poète , et la moitié du prix vous appartient. J'espère que cet honneur éveillera sa paresse et fortifiera son génie. Il m'a envoyé son discours dans lequel j'ai trouvé de très-bonnes choses , et surtout ce qui caractérise l'écrivain d'un esprit au-dessus du commun , image et précision. Je lui souhaite de la gloire et de la fortune. J'espère qu'on jouera sa tragédie cet hiver ; on dit qu'il l'a beaucoup corrigée. Je n'en fais rien , je ne l'ai point encore vu ; je n'ai vu personne. Tout ce que je fais , c'est que s'il travaille et s'il est honnête homme , je lui rends toute mon amitié.

Je vais chercher *Formont* dans le palais de *Plutus* ; je vais lui parler de vous. Il n'aura peut-être pas la tête tournée , comme l'ont tous les gens de ce pays-ci , qui ne parlent que de feux d'artifice et de fusées volantes , et d'une *Madame* et d'un *Infant* qu'ils

ne

ne verront jamais. Les hommes sont de grands imbécilles! Tout le monde paraît occupé profondément d'une marmotte qui n'est point jolie; mais il faut leur pardonner. 1739.

Depuis que le père de la mariée est amoureux, on dit que tout le monde est gai, et qu'il y a du plaisir, même à Versailles.

Cimon aime, puis devint galant homme.

Bonjour, mon ancien ami; je vais courir par cette grande ville, et chercher pour un mois quelque gîte tranquille où je puisse vous écrire quelquefois. Que dites-vous de *Voltaire* qui a des meubles à Bruxelles, et qui loge en chambre garnie à Paris? Si vous avez quelques ordres à me donner, adressez-les à l'hôtel de Richelieu. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E C X I V.

A M. H E L V E T I U S.

11 septembre.

MON aimable ami, qui ferez honneur à tous les arts, et que j'aime tendrement, courage, *macte animo*. La sublime métaphysique peut fort bien parler le langage des vers; elle est quelquefois poétique dans la prose du P. *Mallebranche*. Pourquoi n'achèveriez-vous pas ce que *Mallebranche* a ébauché? C'était un poète manqué, et vous êtes né poète. J'avoue que vous entreprenez une carrière difficile, mais vous me paraîsez peu étonné du travail. Les obstacles

Corresp. générale.

Tome II. R

— vous feront faire de nouveaux efforts ; c'est à cette
 1739. ardeur pour le travail qu'on reconnaît le vrai génie.
 Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres,
 en quelque genre que ce puisse être. J'aime d'autant
 plus ce genre métaphysique, que c'est un champ
 tout nouveau que vous défricherez. *Omnia jam vulgata.*

Vous dites avec *Virgile* :

Tentanda via est quâ me quoque possim

Tollere humo, victorque virum volitare per ora.

Oui, *volitabis per ora* ; mais vous ferez toujours
 dans le cœur des habitans de Cirey.

Vous avez raison assurément de trouver de grandes
 difficultés dans le chapitre de *Locke* de la puissance
 ou de la liberté. Il avouait lui-même qu'il était là
 comme le diable de *Milton* pataugeant dans le chaos.

Au reste , je ne vois pas que son sage système,
 qu'il n'y a point d'idées innées , soit plus contraire
 qu'un autre à cette liberté si désirable, si contestée,
 et peut-être si incompréhensible. Il me semble que,
 dans tous les systèmes, DIEU peut avoir accordé à
 l'homme la faculté de choisir quelquefois entre des
 idées, de quelque nature que soient ces idées. Je
 vous avouerai enfin, qu'après avoir erré bien long-
 temps dans ce labyrinthe, après avoir cassé mille
 fois mon fil, j'en suis revenu à dire que le bien de
 la société exige que l'homme se croie libre. Nous
 nous conduisons tous suivant ce principe, et il me
 paraît un peu étrange d'admettre dans la pratique
 ce que nous rejetterions dans la spéculation. Je
 commence, mon cher ami, à faire plus de cas du
 bonheur de la vie que d'une vérité ; et si malheu-

reusement le fatalisme était vrai , je ne voudrais pas d'une vérité si cruelle. Pourquoi l'Etre souverain , qui m'a donné un entendement qui ne peut se comprendre , ne m'aura-t-il pas donné aussi un peu de liberté ? Nous nous sentons tous libres. DIEU nous aurait-il trompés tous ? Voilà des argumens de bonne femme. Je suis revenu au sentiment , après m'être égaré dans le raisonnement. 1739.

Quant à ce que vous me dites , mon cher ami , de ces rapports infinis du monde , dont *Locke* tire une preuve de l'existence de DIEU , je ne trouve point l'endroit où il le dit.

Mais à tout hasard je crois concevoir votre difficulté ; et sur cela , sans plus de détail , voici mon idée que je vous soumets.

Je crois que la matière aurait , indépendamment de DIEU , des rapports nécessaires à l'infini ; j'appelle ces rapports aveugles , comme rapports de lieu , de distance , de figure , &c. ; mais pour des rapports de dessein , je vous demande pardon. Il me semble qu'un mâle et une femelle , un brin d'herbe et sa semence , sont des démonstrations d'un être intelligent qui a présidé à l'ouvrage. Or , de ces rapports de dessein , il y en a à l'infini.

Pour moi , je sens mille rapports qui me font aimer votre cœur et votre esprit , et ce ne sont point des rapports aveugles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Je suis trop de vos amis pour vous faire des complimens.

Madame du Châtelet a la même opinion de vous que moi ; mais vous n'en devez aucun remerciement ni à l'un ni à l'autre.

1739.

L E T T R E C X V.

A M. H E L V E T I U S.

A Paris, 3 octobre.

MON jeune *Apollon*, j'ai reçu votre charmante lettre. Si je n'étais pas avec madame *du Châtelet*, je voudrais être à Montbard. Je ne fais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte et modeste réponse que j'ai faite aux anti-newtoniens. Je suis l'enfant perdu d'un parti dont M. de *Buffon* est le chef, et je suis assez comme les soldats qui se battent de bon cœur sans trop entendre les intérêts de leur prince. J'avoue que j'aimerais infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur, mon cher ami, de voir arriver quelque gros paquet de vous avant mon départ? Pour Dieu, donnez-moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrième épître sur la Modération; cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation; mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre métaphysique n'est pas l'ennemie de la poésie. Le P. *Mallebranche* était quelquefois poète en prose; mais vous, vous savez l'être en vers. Il n'avait de l'imagination qu'à contre-temps. Madame *du Châtelet* a amené avec elle à Paris son *Kanig* qui n'a de l'imagination en aucun sens, mais qui, comme vous savez, est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il fait à point nommé de quoi la

matière est composée, et il jure d'après *Leibnitz*, qu'il est démontré que l'étendue est composée de monades non étendues, et la matière impénétrable composée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade est un miroir de son univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de *S^t Paris*. D'ailleurs il est très-bon géomètre, comme vous savez, et, ce qui vaut mieux, très-bon garçon. Nous irons bientôt philosopher à Bruxelles ensemble, car on n'a point sa raison à Paris. Le tourbillon du monde est cent fois plus pernicieux que ceux de *Descartes*. Je n'ai encore eu ni le temps de penser, ni celui de vous écrire. Pour madame *du Châtelet*, elle est toute différente, elle pense toujours, elle a toujours son esprit; et si elle ne vous a pas écrit, elle a tort. Elle vous fait mille complimens, et en dit autant à M. de *Buffon*.

Le d'*Arnaud* espère que vous ferez un jour quelque chose pour lui, après *Montmirel* s'entend; car il faut que chaque chose soit à sa place.

Si je savais où loge votre aimable *Montmirel*, si j'avais achevé Mahomet, je me confierais à lui *in nomine tuo*; mais je ne suis pas encore prêt, et je pourrai bien vous envoyer de Bruxelles mon Alcoran.

Adieu, mon cher ami; envoyez-moi donc de ces vers dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour, je vous en prie, à M. de *Buffon*; il me plaît tant, que je voudrais bien lui plaire. Adieu; je suis à vous pour le reste de ma vie.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS,

• *Qui lui avait envoyé une traduction en vers de la septième élégie d'Ovide.*

Le.....

LES personnes qui ont l'honneur de vous connaître, Monsieur, vous rendront la justice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les amours fortunés d'*Ovide*, que ses amours malheureux. Si d'ailleurs quelque beauté avait à se plaindre de vous, elle serait discrète; et vous pourriez vous vanter de vos exploits, sans lui déplaire. Il y a de très-galans hommes qui ont perdu partie, revanche et le tout, sans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là, et je vous crois très-heureux au jeu. Pour moi, qui ne joue point, je vous fouhaite d'aussi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaisirs, et chantez-les.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C X V I I.

1740.

A M. PITOT DE LAUNAY,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

2 janvier.

MON cher philosophe , je vous remercie tendrement de votre souvenir et de la fidélité avec laquelle vous avez soutenu la bonne cause dans l'affaire de *Prault*. Il y a long-temps que je connais, que je défie et que je méprise les calomniateurs. Les esprits malins et légers , qui commencent par oser condamner un homme dont ils n'imiteraient pas les procédés , n'ont garde de s'informer de quelle manière j'en ai usé. Ils le pourraient savoir de *Prault* lui-même ; mais il est plus aisé de débiter un mensonge au coin du feu , que d'aller chez les parties intéressées s'informer de la vérité. Il y a peu d'ames comme la vôtre , qui aiment à rendre justice. Les vérités morales vous sont aussi chères que les vérités géométriques. Je vous prie de voir M. *Arouet* , et de demander l'état où il est : dites-lui que j'y suis aussi sensible que je dois l'être , et que je prendrais la poste pour le venir voir , si je croyais lui faire plaisir. Je vous demande en grâce de m'écrire des nouvelles de la disposition de son corps et de son ame. Adieu ; mille amitiés à madame *Pitot* , sans cérémonie.

1740.

L E T T R E C X V I I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 8 janvier.

Vous m'allez croire un paresseux, Monsieur, et qui pis est un ingrat; mais je ne suis ni l'un ni l'autre. J'ai travaillé à vous amuser depuis que je suis à Bruxelles, et ce n'est pas une petite peine que celle de donner du plaisir. Je n'ai jamais tant travaillé de ma vie, c'est que je n'ai jamais eu tant d'envie de vous plaire.

Vous savez, Monsieur, que je vous avais promis de vous faire passer une heure ou deux assez doucement : je devais avoir l'honneur de vous présenter ce petit recueil qu'imprimait *Prault*. Toutes ces pièces fugitives que vous avez de moi fort informes et fort incorrectes, m'avaient fait naître l'envie de vous les donner un peu plus dignes de vous. *Prault* les avait aussi manuscrites. Je me donnai la peine d'en faire un choix, et de corriger avec un très-grand soin tout ce qui devait paraître. J'avais mis mes complaisances dans ce petit livre. Je ne croyais pas qu'on dût traiter des choses aussi innocentes plus sévèrement qu'on n'a traité les *Chapelle*, les *Chaulieu*, les *la Fontaine*, les *Rabelais*, et même les épigrammes de *Rousseau*.

Il s'en faut beaucoup que le recueil de *Prault* approchât de la liberté du moins hardi de tous les

auteurs que je cite. Le principal objet même de ce recueil était le commencement du Siècle de *Louis XIV*, 1740. ouvrage d'un bon citoyen et d'un homme très-modéré. J'ose dire que dans tout autre temps une pareille entreprise serait encouragée par le gouvernement. *Louis XIV* donnait six mille livres de pension aux *Valincourt*, aux *Pé lifson*, aux *Racine* et aux *Despréaux*, pour faire son histoire qu'ils ne firent point; et moi je suis persécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire. J'élevais un monument à la gloire de mon pays, et je suis écrasé sous les premières pierres que j'ai posées. Je suis en tout un exemple que les belles-lettres n'attirent guère que des malheurs.

Si vous étiez à leur tête, je me flatte que les choses i raient un peu autrement; et plutôt à Dieu que vous fussiez dans les places que vous méritez ! Ce n'est pas pour moi, c'est pour le bonheur de l'Etat que je le désire.

Vous savez comment *Govers* a gagné ici son procès tout d'une voix, comment tout le monde, l'a félicité, et avec quelle vivacité les grands et les petits. l'ont prié de ne point retourner en France. Je compte, pour moi, rester très-long-temps dans ce pays-ci; j'aime les Français, mais je hais la persécution. Je suis indigné d'être traité comme je le suis, et d'ailleurs j'ai de bonnes raisons pour rester ici. J'y suis entre l'étude et l'amitié, je n'y désire rien, je n'y regrette rien que de ne vous point voir.

Peut-être viendra-t-il des temps plus favorables pour moi où je pourrai joindre aux douceurs de la vie que je mène, celle de profiter de votre commerce

1740. charmant, de m'instruire avec vous et de jouir de vos bontés. Je ne désespère de rien.

J'ai vu ici M. d'*Argens*; je suis infiniment content de ses procédés avec moi. Je vois bien que vous m'aviez un peu recommandé à lui. Madame du *Châtelet* vous a écrit, ainsi je ne vous dis rien pour elle. Conservez-moi vos bontés, je vous en conjure; vous savez si elles me sont précieuses.

L E T T R E C X I X.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Bruxelles, 9 janvier.

MON très-cher ami, depuis le moment où vous m'apparûtes à Paris, j'accompagnai madame de *Richelieu* jusqu'à Langres. Je retournai à Cirey, de Cirey j'allai à Bruxelles; j'y suis depuis plus d'un mois, et si ce mois n'a pas été employé à vous écrire, il l'a été à écrire pour vous, à mon ordinaire. Je n'ai jamais été si inspiré de mes dieux, ou si possédé de mes démons. Je ne fais si les derniers efforts que j'ai faits sont ceux d'un feu prêt à s'éteindre; je vous enverrai ma besogne, mon cher ami, et vous en jugerez.

Vous y verrez du moins un homme que les persécutions ne découragent point; et qui aime assurément les belles-lettres pour elles-mêmes. Elles me seront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés. Cesserai-je d'aimer des fruits délicieux,

parce que des serpens ont voulu les infecter de leur venin? — 1740.

On avait préparé à Paris un petit recueil de la plupart de mes pièces fugitives, mais fort différentes de celles que vous avez; et, en vérité, il fallait bien qu'il en parût enfin une bonne leçon, après toutes les copies⁹ informes qui avaient inondé le public dans tant de brochures qui paraissent tous les mois. On avait mis à la tête de cette petite collection, le commencement de mon essai sur le siècle de *Louis XIV*. Si vous ne l'avez pas vu, je vous l'enverrai. Vous jugerez si ce n'est pas l'ouvrage d'un bon citoyen, d'un bon français, d'un amateur du genre-humain, et d'un homme modéré. Je ne connais aucun auteur ultramontain qui ait parlé de la cour de Rome avec plus de circonspection; et j'ose dire que le frontispice de cet ouvrage était l'entrée d'un temple bâti à l'honneur de la vertu et des arts. Les premières pierres de ce temple sont tombées sur moi: la main des fots et des bigots a voulu m'écraser sous cet édifice, mais ils n'y ont pas réussi; et l'ouvrage et moi nous subsisterons.

Louis XIV donna deux mille écus de pension aux *Pellisson*, aux *Racine*, aux *Despréaux*, aux *Valincourt*, pour écrire son histoire qu'ils ne firent point. J'ai embrassé à moins de frais un objet plus important, plus digne de l'attention des hommes: l'histoire d'un siècle plus grand que *Louis le grand*. J'ai fait la chose *gratis*, ce qui devait plaire par le temps qui court; mais le bon marché n'a pas empêché qu'on n'en ait agi avec moi comme si j'étais parmi des Vandales ou des Gépides. Cependant, mon cher

— 1740. ami, il y a encore d'honnêtes gens, il y a des êtres pensans, des *Emilie*, des *Cideville*, qui empêchent que la barbarie n'ait droit de prescription parmi nous. C'est avec eux que je me console; ce sont eux qui font ma récompense.

Que faites-vous, mon cher ami? êtes-vous à Rouen ou à la campagne, avec les *Tompsons* ou avec les Muses? Quand vivrons-nous ensemble? car vous savez bien que nous y vivrons. Il faut qu'à la fin le petit nombre des adeptes se rassemble dans un petit coin de terre. Nous y serons comme les bons Israélites en Egypte, qui avaient la lumière pour eux tout seuls, à ce qu'on dit; pendant que la cour de *Pharaon* était dans les ténèbres. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus sincères et les plus vifs. Adieu, mon cher *Cideville*, adieu, jusqu'au premier envoi que je vous ferai de mes bagatelles.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, 26 janvier.

LES infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature. Je suis comme les vrais dévots qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que si je suivais entièrement mon goût, je me livrerais tout entier à l'histoire du siècle de *Louis XIV*, puisque le commencement ne vous en a pas déplu ; mais je n'y travaillerai point tant que je ferai à Bruxelles : il faut être à la source pour puiser ce dont j'ai besoin ; il faut vous consulter souvent. Je n'ai point assez de matériaux pour bâtir mon édifice hors de France. Je vais donc m'enfoncer dans les ténèbres de la métaphysique et dans les épines de la géométrie, tant que durera le malheureux procès de madame *du Châtelet*.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre Mahomet dans son cadre, avant de quitter la poésie ; mais j'ai peur que dans cette pièce l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire, n'ait un peu éteint mon feu. La circonspection est une belle chose, mais en vers elle est bien triste. Être raisonnable et froid, c'est presque tout un : cela n'est pas à l'honneur de la raison.

Si j'avais de la fanté, et si je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une histoire de France

— 1740. à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans la tête ; c'est qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puissent jeter quelque intérêt dans notre histoire sèche et barbare. *Mézerai* et *Daniel* m'ennuient ; c'est qu'ils ne savent ni peindre ni remuer les passions. Il faut dans une histoire, comme dans une pièce de théâtre, exposition, nœud et dénouement.

Encore une autre idée. On n'a fait que l'histoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il semble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres et des généraux : mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre esprit, ne font-ils donc rien ?

Adieu, Monsieur ; respect, reconnaissance,

P. S. Pardon ; il s'est trouvé une grande figure d'optique sur l'autre feuillet ; je l'ai déchiré.

LETTRE CXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 29 janvier.

JE suis absolument de l'avis de l'ange gardien et de ses chérubins, sur le retranchement de la scène d'*Atide* au quatrième acte ; non-seulement cette arrivée d'*Atide* ressemblait en quelque chose à l'*Atalide* de Bajazet, mais elle me paraît peu décente et très-froide dans une circonstance si terrible, et à la vue du corps expirant d'un père, qui doit occuper toute l'attention de la malheureuse *Zulime*.

Après avoir bien examiné les autres observations, et avoir plié mon esprit à suivre les routes qu'on me propose, je les trouve absolument impraticables. 1740.

On veut que *Zulime* doute si son amant a assassiné son père, on veut ensuite qu'elle puisse l'excuser sur ce qu'il l'a tué sans le savoir, et que cette idée de l'innocence de *Ramire* soit l'objet qui occupe principalement le cœur de *Zulime*.

Je crois avoir ménagé assez le peu de doutes qu'elle doit avoir, et je crois que ce serait perdre toute la force du tragique que de vouloir rendre toujours son amant innocent. Le véritable tragique, le comble de la terreur et de la pitié est, à mon avis, qu'elle aime son amant criminel et parricide. Point de belles situations sans de grands combats, point de passions vraiment intéressantes sans de grands reproches. Ceux qui conseillèrent à *Pradon* de ne pas rendre *Phèdre* incestueuse, lui conseillèrent des bienfaisances bien malheureuses et bien méfaisantes au théâtre. Ah, ne me traitez pas en *Pradon*! (*)

Je condamne aussi sévèrement toute assemblée de peuple. Ce n'est pas d'une vaine pompe dont il s'agit; il faut que *Zulime*, en mourant, adore encore la cause de ses crimes et de ses malheurs; il faut qu'elle le dise; et si elle était devant le peuple, cette affreuse confidence serait déplacée; c'est alors que les bienfaisances seraient violées. J'aime la pompe du spectacle, mais j'aime mieux un vers passionné.

Voici donc les seuls changemens que mon temps, mes occupations et mon départ me permettent. *Benigno animo legete, et publici juris in theatro fiant.*

(*) M. de Voltaire a changé depuis le plan de *Zulime*.

— Je vous supplie d'adresser vos ordres chez l'abbé
1740. *Mouffinot* qui aura mon adresse.

Je me flatte que je vous adresserai bientôt mieux
que Zulime. Permettez - moi de baiser respectueuse-
ment la belle main qui a écrit les remarques auxquelles
j'ai obéi en partie.

. *Si quid*
Rectius, imperti, si non his utere mecum.

Voyez si vous êtes à peu-près content. Donnez
cela à mademoiselle *Quinault* quand il vous plaira,
sinon donnez-moi donc de nouveaux ordres ; mais
je sens les limites de mon esprit ; je ne pourrai guère
aller plus loin, comme je ne peux vous aimer ni vous
respecter davantage.

LETTRE CXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 12 mars.

MON très-cher ange gardien, je fis partir hier
à l'adresse de votre frère un petit paquet contenant
à peu-près toutes les corrections que mon grand
conseil m'a demandées pour cette Zulime. Je m'étais
refroidi sur cet ouvrage, et j'en avais presque perdu
l'idée aussi-bien que la copie. Il a fallu que made-
moiselle *Quinault* m'ait renvoyé les cinq actes, pour
me mettre au fait de mon propre ouvrage. Il est
bien difficile de rallumer un feu presque éteint : il
n'y

n'y a que le souffle de mes anges qui puisse en venir à bout. Voyez si vous retrouverez encore quelque chaleur dans les changemens que j'ai envoyés. Je commence à espérer beaucoup de succès de cet ouvrage aux représentations, parce que c'est une pièce dans laquelle les acteurs peuvent déployer tous les mouvemens des passions; et une tragédie doit être des passions parlantes. Je ne crois pas qu'à la lecture elle fît le même effet, parce que la pièce a trop l'air d'un magasin dans lequel on a brodé les vieux habits de *Roxane*, d'*Atalide*, de *Chimène*, de *Callirhoé*. 1740.

J'en reviens à Mahomet, il est tout neuf.

*Tentanda via est quâ me quoque possim
Tollere humo.*

Mais Zulime fera la pièce des femmes, et Mahomet la pièce des hommes. Je recommande l'une et l'autre à vos bontés.

Avez-vous oublié Pandore? Vous m'aviez dit qu'on en pouvait faire quelque chose. Je crois qu'il me fera plus aisé de vous satisfaire sur Pandore que sur Zulime. Je vous avoue que je serais fort aisé d'avoir courtiſé avec succès, une fois en ma vie, la Muse de l'opéra. Je les aime toutes neuf, et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut, sans être pourtant trop coquet.

Le Prince royal m'a écrit une lettre touchante au sujet de monsieur son père qui est à l'agonie. Il semble qu'il veuille m'avoir auprès de lui; mais vous me connaissez trop pour penser que je puisse quitter madame du Châtelet pour un roi, et même

Corresp. générale, Tome II. S

— pour un roi aimable. Permettez à ce sujet que je
 1740. vous demande un petit plaisir. Vous ne pouvez passer
 dans la rue Saint-Honoré sans vous trouver auprès
 d'*Hébert*; je vous supplie de passer chez lui, et de
 voir une écritoire de *Martin* que nous faisons faire
 pour la présenter au Prince royal. Voyez si elle vous
 plaît. Le présent est assez convenable à un prince
 comme lui : c'est *Soliman* qui envoie un sabre à
Scanderbeg. Mais ce maudit *Hébert* me fait attendre
 des siècles. Le roi de Prusse se meurt; et s'il est
 mort avant que ma petite écritoire arrive, ma galan-
 terie sera perdue. Il n'y a pas trop de bonne grâce
 à donner à un roi qui peut rendre beaucoup. Cet
 air intéressé ôterait tout le mérite de l'écritoire.

Vous devriez bien me dire quelques nouvelles
 des spectacles; ils m'intéressent toujours, quoique je
 sois à présent tout hérissé des épines de la philosophie.

Mais vous ne me mandez jamais rien de ce qui
 vous regarde, rien sur votre veffie ni sur vos
 plaisirs; je m'intéresse à tout cela plus qu'à tous les
 spectacles du monde. Allez-vous toujours les matins
 vous ennuyer en robe à juger des plaideurs?

L E T T R E C X X I I I.

1740.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 22 mars.

A NGE de paix , eh bien , comment trouvez-vous donc ce commencement de l'histoire de *Louis XIV*? Je crois que j'en pourrais faire un ouvrage bien neuf , et peut-être honorable à la nation. Mais comme je suis traité dans cette nation pour qui je travaille !

Et Zulime , Zulime ! si le cinquième acte n'est pas à votre fantaisie , je n'ai qu'à me noyer , car j'y ai mis tout ce que je fais. J'ai vu de beaux yeux pleurer en le lisant ; mais je me défie toujours des beaux yeux : celles qui les portent sont d'ordinaire séduites ou trompeuses. La personne dont je vous parle est peut-être trop séduite en ma faveur : cependant elle n'a guère pleuré à Mérope , et elle a pleuré beaucoup à Zulime.

Pour l'amour de Dieu , n'exigez pas que je commence par faire de Zulime un trouble-fête ! Quelle cruelle idée mon conseil a-t-il eue ! Croyez-moi , il n'y aurait plus d'intérêt. *Atide* doit ne pas déplaire , mais *Zulime* doit déchirer le cœur. Prenez - y garde , tout serait perdu.

Au reste , mon conseil est le seul conseil dans Paris qui soit instruit des affaires d'Afrique. Si cela pouvait être joué à Pâques , je bénirais Mahomet ; décidez. Il y a bien autre chose sur le tapis.

— 1740. Permettez-vous que je vous adresse une de mes rêveries, que vous jetterez au feu si vous la condamnez, et que vous ferez voir à M. le comte de *Maurepas* si vous l'approuvez (*). Je lui donne, par mon dernier vers, la louange la plus flatteuse. Je lui dis qu'il a des amis, et c'est votre amitié qui fait son éloge.

Est-ce que vous ne voulez pas donner un musicien à *Pandore* ?

Est-ce que vous pensez qu'on ne peut rien tirer de cette madame *Prudise*, en lui faisant faire par pure faiblesse ce qu'on lui fait faire au théâtre anglais par une méchanceté déterminée, qui révolterait nos mœurs un peu faibles et trop délicates ? Le rôle du petit *Adine* me paraît si joli ! Laissez-vous toucher, et que je fasse quelque chose de cette *Prudise*.

J'ai lu Edouard. Je vous suis très-obligé de la bonté que vous avez eue de m'envoyer la traduction d'*Ortolani* : elle me paraît assez belle.

J'ai répondu à *Gresset* une lettre polie et d'amitié ; je le crois un bon diable.

Adieu, mon adorable ami ; toujours *sub umbrâ alarum tuarum*. Je suis bien persécuté, tout va de travers ; mais vous m'aimez, *Emilie* m'aime, c'est la réponse à tout.

(*) L'épître à M. le comte de *Maurepas*, vol. d'Épîtres.

L E T T R E C X X I V.

1740.

A M. H E L V E T I U S , à Paris.

A Bruxelles, ce 24 mars.

JE vous renvoie, mon cher ami, le manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. Vous me donnez toujours les mêmes sujets d'admiration et de critique. Vous êtes le plus hardi architecte que je connaisse, et celui qui se passe le plus volontiers de ciment. Vous seriez trop au-dessus des autres, si vous vouliez faire attention combien les petites choses servent aux grandes, et à quel point elles sont indispensables; je vous prie de ne pas les négliger envers, et surtout dans ce qui regarde votre santé; vous m'avez trop alarmé par le danger où vous avez été. Nous avons besoin de vous, mon cher enfant en *Apollon*, pour apprendre aux Français à penser un peu vigoureusement; mais moi j'en ai un besoin essentiel, comme d'un ami que j'aime tendrement, et dont j'attends plus de conseils dans l'occasion que je ne vous en donne ici.

J'attends la pièce de M. *Gresset*. Je ne me presse point de donner Mahomet; je le travaille encore tous les jours. A l'égard de Pandore, je m'imagine que cet opéra prêterait assez aux musiciens; mais je ne fais à qui le donner. Il me semble que le récitatif en fait la principale partie, et que le savant *Rameau* néglige quelquefois le récitatif. M. d'*Argental* en est

assez content; mais il faut encore des coups de lime.
 1740. Ce M. d'*Argental* est un des meilleurs juges, comme un des meilleurs hommes que nous ayons. Il est digne d'être votre ami. J'ai lu l'*Optique* du P. *Castel*. Je crois qu'il était aux petites-maisons quand il fit cet ouvrage. Il n'y en a qu'un que je puisse lui comparer; c'est le quatrième tome de *Joseph Privat de Molières*, où il donne de son cru une preuve de l'existence de DIEU, propre à faire plus d'athées que tous les livres de *Spinoza*. Je vous dis cela en confidence. On me parle avec éloge des détails d'une comédie de *Boissy*; je n'en croirai rien de bon que quand vous en serez content. Le janséniste *Rollin* continue-t-il toujours à mettre en d'autres mots ce que tant d'autres ont écrit avant lui? et son parti préconise-t-il toujours comme un grand-homme ce prolix et inutile compilateur? A-t-on imprimé, et vend-on enfin l'ouvrage de l'abbé de *Gamache*? Il y aura sans doute un petit système de sa façon; car il faut des romans aux Français. Adieu, charmant fils d'*Apollon*; nous vous aimons ici tendrement. Ce n'est point un roman cela, c'est une vérité constante; car nous sommes ici deux êtres très-constants.

L E T T R E C X X V.

1740.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 30 mars.

C'EST une chose plaisante, Monsieur, que la tracasserie qu'on m'avait voulu faire avec M. de *Valori*, à Berlin et à Paris. J'entrevois que quelqu'un, qui veut absolument se mêler des affaires d'autrui, a mis dans sa tête de détruire M. de *Valori* et moi dans l'esprit du Prince royal : et ce n'est pas la première niche qu'on m'a voulu faire dans cette cour. J'ai beau vivre dans la plus profonde retraite, et passer mes jours avec *Euclide* et *Virgile*, il faut qu'on trouble mon repos.

Je crois connaître assez le Prince royal pour espérer qu'il en redoublera de bontés pour moi ; et que, si on a voulu lui inspirer des sentimens peu favorables pour notre ministre, il ne sentira que mieux son mérite. C'est un prince qui unira, je crois, les lettres et les armes, qui s'accommodera en homme juste pour Berg et Juliers, si on lui fait des propositions honorables, et qui défendra ses droits dans l'occasion avec de vrais soldats, sans avoir de géans inutiles.

Je serais fort étonné si le roi son père revenait de sa maladie. Il faut qu'il soit bien mal, puisqu'il est défendu en Prusse de parler de sa santé ni en mal ni en bien.

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet de M. de *Valori*, je venais de recevoir une lettre

— d'une de mes nièces, femme d'un commissaire des
 1740. guerres à Lille, qui m'instruisait aussi de cette tracasserie. M. l'abbé de *Valori*, prévôt du chapitre de Lille, lui en avait parlé. Je ne peux mieux faire, je crois, Monsieur, que d'avoir l'honneur de vous envoyer la copie de la réponse à ma nièce.

» Les tracasseries viennent donc, ma chère enfant,
 » jusque dans ma retraite, et prennent leur grand
 » tour par Berlin. Je vois très-clairement que quelque
 » bonne ame a voulu me nuire à la fois dans l'esprit
 » du Prince royal de Prusse, et dans celui de monsieur
 » de *Valori*; et il y a quelque apparence qu'une
 » certaine personne, qui avait voulu desservir M. de
 » *Valori* à la cour de Berlin, a semé encore ce petit
 » grain de zizanie.

» Je connais M. de *Valori* en général par l'estime
 » publique qu'il s'est acquise, et plus particulière-
 » ment par le cas infini qu'en fait M. d'*Argenson*, qui
 » m'avait même flatté que j'aurais une nouvelle
 » protection dans M. de *Valori* auprès du Prince
 » royal.

» J'avais eu l'honneur d'écrire plusieurs fois à ce
 » prince, que M. de *Valori* augmenterait le goût
 » que son Altesse royale a pour les Français, et que
 » j'espérais que ce serait pour moi un nouveau
 » moyen de me conserver dans ses bonnes grâces.
 » Je me flatte encore que le petit mal-entendu qu'on
 » a fait naître ne détruira pas mes espérances.

» Il est tout naturel que M. de *Valori*, ayant vu,
 » dans les gazetins infidèles dont l'Europe est
 » inondée, une fausse nouvelle sur mon compte,
 » l'ait crue comme les autres; qu'on en ait dit un

» petit mot en passant à la cour de Prusse, et que
 » quelqu'un, à qui cela est revenu à Paris, en ait 1740.
 » fait un commentaire.

» Il ne résultera, de cette petite malice qu'on a
 » voulu faire à M. de *Valori*, rien autre chose que
 » des assurances de la plus respectueuse estime que
 » je vous prie de faire passer à M. de *Valori* par le
 » canal de monsieur son frère. Si tous les tracassiers
 » de Paris étaient ainsi payés de leurs peines, le
 » nombre en ferait moins grand ».

Voilà, Monsieur, mes véritables sentimens. Je
 fais toujours des vœux pour que vous foyez dans
 quelque place où vous puissiez donner un peu de
 carrière à vos grands talens, à votre bonne volonté
 pour le genre-humain, et à votre goût pour les
 arts.

En attendant, je vous conseille de ne pas négliger
 mademoiselle *le Maure*. C'était autrefois un beau
 pédantisme que celui qui tenait toujours les premiers
 magistrats en longue jaquette, et qui leur interdisait
 les spectacles. Je ne croirai les Français tout-à-fait
 revenus de l'ancienne barbarie, que quand l'arche-
 vêque de Paris, le chancelier et le premier président
 auront chacun une loge à l'opéra et à la comédie.
Madame du Châtelet vous fait bien des complimens ;
 et moi, Monsieur, je vous suis dévoué pour ma vie
 avec la plus tendre et la plus respectueuse recon-
 naissance.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Bruxelles, ce 1 avril.

PLUS ANGE GARDIEN QUE JAMAIS,

JE m'étais déjà avisé de travailler tout seul à ma Pandore, et je n'avais pas attendu la grâce d'en haut : j'allais l'envoyer pour chercher un musicien, lorsque le paquet de mon cher ange est arrivé.

J'ai grande impatience de savoir si vous trouvez le Mahomet mieux lié, plus intéressant, mieux écrit, et enfin, si après le grand fracas du quatrième acte, le cinquième vous semble supportable.

Vous pourriez, en attendant, mon respectable ami, couronner vos bontés pour Zulime, en promettant à mademoiselle *Gauffin* le premier rôle dans Mahomet. Vous voulez que j'espère de Zulime, j'espère donc; *in verbo tuo laxavi rete*.

Revenons à Pandore; je n'ai point d'expressions pour vous remercier. Il faudra donc encore une fois rompre la chaîne des études philosophiques, et quitter le compas pour la lyre. Soit, je suis le *maître Jacques* du Parnasse; mais malheureusement *maître Jacques* n'était ni bon cocher, ni bon cuisinier.

Vous ne laissez pas de m'embarrasser. Vous me foudroyez mes titans au troisième acte. La pièce alors aurait l'air d'être finie, et on en recommencerait une

autre qui ferait le mariage et la boîte de *Pandore*. Le grand point, me semble, est de refondre les deux actions en une, je veux dire la guerre des titans et cette boîte fameuse. 1749.

Je ne haïrais pas que le Destin lui-même parût au milieu du combat, et réglât les deux partis. Il n'y aura pas grand mal quand *Jupiter* aura un peu tort ; il est accoutumé sur la scène de l'opéra à ne pas jouer le beau rôle ; et sur la scène de ce monde quels reproches ne lui fait-on pas ? que de plaintes de la part des femmes qui n'ont pas les grâces de madame d'*Argental*, et de la part des hommes qui n'ont pas votre mérite ? Dans ce monde chacun l'accuse, et sur le théâtre il reçoit des soufflets.

Je trouvais assez bon que *Mercury* fit la besogne du tentateur. Au bout du compte, il faut bien que les Dieux soient coupables du mal moral et du mal physique. D'ailleurs *Pandore* en était plus excusable ; et qu'importe que cette *Pandore-Eve* soit séduite par *Mercury* ou par le diable ? Dites-moi, je vous prie, si la boîte n'est pas un trait de la vengeance des Dieux, quels rapports auront les trois premiers actes avec les deux derniers ? Voilà encore une fois ce qui m'embarrasse. L'opéra pourrait commencer au quatrième acte ; c'est à mon sens le plus grand des défauts : donnez-moi une réponse à cette objection.

Au reste, je profiterai de toutes vos bontés et de tous vos avis, et je me mettrai en besogne dès que vous m'aurez bien voulu répondre. J'invoquerai *angelum meum*, et je travaillerai.

Hélas ! j'ai peur que, parmi les maux sortis de la boîte de *Pandore*, la mort de madame de *Richelieu*

— ne soit bientôt un des plus certains , comme un des
1740. plus cruels. On dit qu'elle crache du pus et qu'elle
a la fièvre. Vous perdriez une amie qui vous avait
goûté infiniment.

Je ne fais si la poste en use avec les intendants des
classes comme avec moi. Les paquets ont beau être
contre-signés , le contre-seing d'un ministre français
est ici très-peu considéré , et on paye ce beau seing
neuf à dix florins ; ainsi , quand par hasard vous
aurez quelque gros paquet à envoyer , faites - le
porter chez l'abbé *Moussinot*.

Bon soir , mon aimable , mon respectable ami ,
mon conseil , mon juge , qui souffrez toutes mes
rebellions ; vous ne croyez donc pas qu'on puisse
jamais réduire Madame *Prudise* aux mœurs fran-
çaises. . . . Si pourtant

Adieu ; je vous embrasse mille fois.

L E T T R E C X X V I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

A Bruxelles , ce 25 avril.

VOULEZ-VOUS savoir , mon charmant ami , mon
confrère en *Apollon* , mon maître dans l'art de penser
délicatement , l'effet que m'a fait votre dernière
lettre ? celui qu'un bon instrument de musique fait
sur un autre. Il en fait résonner toutes les cordes
qui sont à l'unisson. Vous m'avez remis sur le champ

la lyre à la main ; j'ai ferré mes compas , je suis
revenu à l'autel de *Melpomène* et au temple des Grâces. Vous me direz si j'ai été exaucé de vos trois Déeses. 1740.

Tout ce que vous soupçonniez que j'ébauchais, est prêt à vous être envoyé. Donnez - moi donc l'adresse sûre que vous m'avez promise. J'ai plus de choses à vous faire tenir que vous ne pensez. Je peux avoir mal employé mon temps, mais je ne suis pas resté oisif. Je fais qu'il y a long-temps que je ne vous ai écrit, mais aussi vous aurez deux tragédies pour excuse ; et si vous n'êtes pas content, j'ai encore autre chose à vous montrer.

Je veux vous rendre un peu compte de mes études ; il me semble que c'est un devoir que l'amitié m'impose. Outre toutes les bagatelles poétiques que vous recevrez de moi, vous en aurez aussi de philosophiques. Je crois avoir enfin mis les *Elémens de Newton* au point que l'homme le moins exercé dans ces matières, et le plus ennemi des sciences de calcul, pourra les lire avec quelque plaisir et avec fruit. J'ai mis au-devant de l'ouvrage un exposé de la métaphysique de *Newton* et de celle de *Leibnitz* dont tout homme de bon sens est juge-né. On va l'imprimer en Hollande au commencement de mai ; mais il va paraître à Paris un ouvrage plus intéressant et plus singulier en fait de physique ; c'est une physique que madame *du Châtelet* avait composée pour son usage, et que quelques membres de l'académie des sciences se sont chargés de rendre publique pour l'honneur de son sexe et pour celui de la France.

Vous avez lu sans doute la comédie des *Dehors*

— 1740. trompeurs. Quel dommage ! il y a des scènes char-
mantes et des morceaux frappés de main de maître.
Pourquoi cela n'est-il pas plus étoffé, et pourquoi
les derniers actes font-ils si languissans ?

Amphora capit

Institui, currente rotâ, cur urceus exit ?

Il en est à peu-près de même de la pièce de *Gresset* ;
et qui pis est, c'est une déclamation vide d'intérêt (*).
Mon Dieu ! pourquoi me parlez-vous de la tra-
gédie, foi-disant de *Coligny* ? Il semble que vous
ayez soupçonné qu'elle est de moi. Le *Dufauzet*,
libraire de Hollande, et par conséquent doublement
fripon, a eu l'insolence absurde de la débiter sous
mon nom ; mais, Dieu merci, le piège est grossier ; et
fût-il plus fin, vous n'y seriez pas pris. Cette pitoyable
rapsodie est d'un bon enfant nommé d'*Arnaud*, qui
s'est avisé de vouloir mettre le second chant de la
Henriade en tragédie.

Adieu, mon cher ami ; mon cœur et mon esprit
sont à vous pour jamais. Madame du Châtelet vous
fait mille complimens.

(*) *Edouard III*, tragédie.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 5 mai.

UN ballot est parti, mon cher ami; il est marqué d'un grand T. *Signa Tau super caput dolentium*. Ce paquet est très-honteux de ne contenir que quatre tomes de mes anciennes rêveries imprimées à Amsterdam, et rien des nouvelles folies.

On va jouer Zulime à Paris. Peut-être la jouera-t-on quand vous recevrez cette lettre; mais je l'ai tant corrigée que je n'ai pu encore la faire transcrire pour vous l'envoyer. Il eût été mieux de vous l'envoyer d'abord tout informe qu'elle était; j'y aurais gagné de bons conseils, mais aussi je vous aurais fait un mauvais présent. Voilà ce que c'est que d'être condamné à vivre loin de vous. Quel plaisir ce serait de vous consulter tous les jours, de vous montrer le lendemain ce que vous auriez réformé la veille! Voilà comme les belles-lettres font le charme de la vie, autrement elles n'en font que la faible consolation.

J'espère enfin vous envoyer bientôt Zulime et Mahomet. Ce Mahomet n'est pas, comme vous croyez bien, le *Mahomet II* qui coupe la tête à sa bien-aimée; c'est *Mahomet* le fanatique, le cruel, le fourbe, et, à la honte des hommes, le grand, qui de garçon marchand, devient prophète, législateur et monarque.

— 1740. Zulime n'est que le danger de l'amour, et c'est un sujet rebattu ; Mahomet est le danger du fanatisme , cela est tout nouveau. Heureux celui qui trouve une veine nouvelle dans cette mine du théâtre si longtemps fouillée et retournée, mais je veux savoir si c'est de l'or que j'ai tiré de cette veine ; c'est à votre pierre de touche, mon cher ami, que je veux m'adresser.

J'ai bien envie de mettre bientôt dans votre bibliothèque un monument singulier de l'amour des beaux arts, et des bontés d'un prince unique en ce monde. Le Prince royal de Prusse, à qui son ogre de père permettait à peine de lire, n'attend pas que ce père soit mort pour oser faire imprimer la *Henriade*. Il a fait fondre en Angleterre des caractères d'argent, et il compte établir dans sa capitale une imprimerie aussi belle que celle du Louvre. Est-ce que ce premier pas d'un roi philosophe ne vous enchante pas ? Mais en même temps, quel triste retour sur la France ! C'est à Berlin que les beaux arts vont renaître. Eh, que fait-on pour eux en France ? on les persécute. Je me console, parce qu'il y a une *Emilie* et un *Cideville*, et que quand on a le bonheur de leur plaire, on n'a que faire de l'appui des fots.

Adieu, mon cher ami ; Madame du Châtelet vous fait mille complimens. Je suis à vous pour ma vie.

LETTRE

L E T T R E C X X I X.

1740.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, à Paris.

A Bruxelles, le 21 de mai.

LES petits hommages que je vous dois, Monsieur, depuis long-temps, sont partis par le coche, comme *Scudéri*, pour aller en cour; ce sont quatre volumes de mes rêveries imprimées à Amsterdam. Les fautes des éditeurs se trouvaient en fort grand nombre avec les miennes; j'ai corrigé tout ce que j'ai pu, et il s'en faut beaucoup que j'en aye corrigé assez. Si je croyais que cela pût vous amuser quelques momens, je me croirais bien payé de mes peines.

Je ne connais et ne veux d'autre récompense que de plaire au petit nombre qui pense comme vous. Les faveurs des rois sont faites pour le courtisan le plus adroit; les places des gens de lettres sont pour ceux qui sont bien à la cour; votre estime est pour le mérite. Je vous avoue que je ne regrette qu'une chose, c'est que mes ouvrages ne soient imprimés que chez les étrangers. Je suis fâché d'être de contrebande dans ma patrie. Je ne fais par quelle fatalité, n'ayant jamais parlé ni écrit qu'en honnête homme et en bon citoyen, je ne puis parvenir à jouir des privilèges qu'on doit à ces deux titres. Peut-être : *Extinctus, amabitur idem*; mais si c'est de vous qu'il est aimé, il n'a pas besoin d'attendre, et il est heureux de son vivant.

Corresp. générale.

Tome II. T

— Le procès de madame *du Châtelet* n'avance guère.
 1740. Il faut se préparer à rester ici long-temps. J'y suis avec elle, j'y suis à l'abri de la persécution, et cependant je vous regrette.

Je ne fais, Monsieur, si vous avez entendu parler du jésuite *Janssens* à qui on redemande ici en justice un dépôt de deux cents mille florins. Le procès se poursuit vivement; le rapporteur m'a dit qu'il y avait de terribles preuves contre ce jésuite. Il pourra être condamné, mais ses confrères resteront tout-puissans, car on ne peut ni les souffrir, ni s'en débarrasser. Il y a des sociétés immortelles comme des hommes immortels.

Adieu, Monsieur; il y a ici deux cœurs qui vous sont dévoués pour jamais.

L E T T R E C X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

MON adorable ami, vous savez que je n'ai jamais espéré un succès brillant de *Zulime*. Je vous ai toujours mandé que la mort du père tuerait la pièce; et la véritable raison, à mon gré, c'est qu'alors l'intérêt change; cela fait une pièce double. Le cœur n'aime point à se voir dérouter; et quand une fois il est plein d'un sentiment qu'on lui a inspiré, il rebute tout ce qui se présente à la traversé; d'ailleurs les passions qui règnent dans *Zulime*, ne sont point assez neuves.

Le public , qui a vu déjà les mêmes choses sous d'autres noms , n'y trouve point cet attrait invincible que la nouveauté porte avec soi. Que vous êtes charmans , vous et madame d'*Argental* ! que vous êtes au-dessus de mes ouvrages ! mais aussi je vous aime plus que tous mes vers.

Je vous supplie de faire au plutôt cesser pour jamais les représentations de *Zulime* , sur quelque honnête prétexte. Je vous avoue que je n'ai jamais mis mes complaisances que dans *Mahomet* et *Mérope*. J'aime les choses d'une espèce toute neuve. Je n'attends qu'une occasion de vous envoyer la dernière leçon de *Mahomet* ; et si vous n'êtes pas content , vous me ferez recommencer. Vous m'enverrez vos idées , je tâcherai de les mettre en œuvre. Je ne puis mieux faire que d'être inspiré par vous.

Voulez-vous, avant votre départ, une seconde dose de *Mérope* ? Je suis comme les chercheurs de pierre philosophale ; ils n'accusent jamais que leurs opérations , et ils croient que l'art est infaillible. Je crois *Mérope* un très-beau sujet , et je n'accuse que moi. J'en ai fait trois nouveaux actes ; cela vous amuserait-il ?

En attendant , voici une façon d'ode (*) que je viens de faire pour mon *cher* roi de Prusse. De quelle épithète je me fers-là pour un roi ! *Un roi cher* ! cela ne s'était jamais dit. Enfin , voilà l'ode ou plutôt les stances ; c'est mon cœur qui les a dictées bonnes ou mauvaises ; c'est lui qui me dicte les plus tendres remerciemens pour vous , la reconnaissance , l'amitié la plus respectueuse et la plus inviolable.

(*) Voyez le volume d'*Épîtres*.

1740.

L E T T R E C X X X I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 18 juin.

Si j'avais l'honneur d'être auprès de mon cher monarque, savez-vous bien, Monsieur, ce que je ferais ? je lui montrerais votre lettre, car je crois que ses ministres ne lui donneront jamais de si bons conseils. Mais il n'y a pas d'apparence que je voye, du moins sitôt, mon messie du Nord. Vous vous doutez bien que je ne fais point quitter mes amis pour des rois ; et je l'ai mandé tout net à ce charmant prince que j'appelle *votre humanité*, au lieu de l'appeler *votre majesté*.

A peine est-il monté sur le trône (*), qu'il s'est souvenu de moi pour m'écrire la lettre la plus tendre, et pour m'ordonner, ce sont ses termes, de lui écrire toujours comme à un homme, et jamais comme à un roi.

Savez-vous que tout le monde s'embrasse dans les rues de Berlin, en se félicitant sur les commencemens de son règne. Tout Berlin pleure de joie ; mais pour son prédécesseur, personne ne l'a pleuré, que je sache. Belle leçon pour les rois ! Les gens en place sont pour la plupart de grands misérables ; ils ne savent pas ce qu'on gagne à faire du bien.

(*) Le 31 de mai 1740.

J'ai cru faire plaisir, Monsieur, au roi, à vous et à M. de *Valori*, en lui transcrivant les propres paroles de ce ministre dont vous m'avez fait part : *Il commence son règne comme il y a apparence qu'il le continuera ; par-tout des traits de bonté , &c.* J'ai écrit aussi à M. de *Valori* ; j'ai fait plus encore, j'ai écrit à M. le baron de *Keyserling*, favori du roi, et je lui ai transcrit les louanges non suspectes qui me reviennent de tous côtés de notre cher *Marc-Aurèle* prussien, et surtout les quatre lignes de votre lettre.

Vous m'avouerez qu'on aime d'ordinaire ceux dont on a l'approbation, et que le roi ne saura pas mauvais gré à M. de *Valori* de mon petit rapport, ni M. de *Valori* à moi. Des bagatelles établissent quelquefois la confiance ; et la première des instructions d'un ministre, c'est de plaire.

Les affaires me paraissent bien brouillées en Allemagne et par-tout ; et je crois qu'il n'y a que le conseil de la Trinité qui sache ce qui arrivera dans la petite partie de notre petit tas de boue qu'on appelle Europe. La maison d'Autriche voudrait bien attaquer les *Borbonides*, mais la pragmatique la retient. La Saxe et la Bavière disputeront la succession : Berg et Juliers est une nouvelle pomme de discorde, sans compter les Goths, Visigoths et Gépides qui pourraient danser dans cette pyrrhique de barbares.

*Dulce, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terrâ magnum alterius spectare laborem.*

Débrouille qui voudra ces fusées, moi je cultive en paix les arts, bien fâché que les comédiens aient

— voulu à toute force donner cette Zulime , que je n'ai
1740. jamais regardée que comme de la crème fouettée ,
dans le temps que j'avais quelque chose de meilleur
à leur donner. J'ai eu l'honneur de vous en montrer
les prémices.

*Si me, Marce, tuis vatibus inferes,
Sublimi feriam fœdera vertice.*

Madame du Châtelet vous fait mille complimens ;
vous connaissez mon tendre et respectueux attache-
ment.

L E T T R E C X X X I I .

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 22 de juin.

LES grands-hommes sont mes rois, Monsieur,
mais la converse n'a pas lieu ici : les rois ne sont pas
mes grands-hommes. Une tête a beau être couronnée,
je ne fais cas que de celles qui pensent comme la
vôtre ; et c'est votre estime et votre amitié, non la
faveur des souverains, que j'ambitionne. Il n'y a
que le roi de Prusse que je mets de niveau avec vous,
parce que c'est de tous les rois le moins roi et le
plus homme. Il est bienfaisant et éclairé, plein de
grands talens et de grandes vertus ; il m'étonnera et
m'affligera sensiblement s'il se dément jamais. Il ne
lui manque que d'être géomètre, mais il est profond
métaphysicien, et moins bavard que le grand *Volfus*.

J'irais observer cet astre du Nord, si je pouvais —
quitter celui dont je suis depuis dix ans le satellite. Je 1740.
ne suis pas comme les comètes de *Descartes*, qui
voyagent de tourbillon en tourbillon.

A propos de tourbillon, j'ai lu le quatrième tome
de *Joseph Privat de Molières*, qui prouve l'existence
de DIEU par un poids de cinq livres posé sur un 4 de
chiffre (*). Il paraît que vos confrères les examinateurs
de son livre, n'ont pas donné leurs suffrages à cette
étrange preuve; sur quoi j'avais pris la liberté de
dire :

Quand il s'agit de prouver Dieu,
Vos messieurs de l'académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'homme.

J'ai lu quelque chose de M. de *Gemache* (**), mais
je ne fais pas bien encore ce qu'il prétend. Il fait
quelquefois le plaisant : j'aimerais mieux clarté et
méthode.

J'apprends de bien funestes nouvelles de la santé
de madame de *Richelieu* : vous perdrez une personne
qui vous estimait et qui vous aimait, puisqu'elle vous
avait connu ; c'était presque la seule protectrice qui
me restait à Paris. Je lui étais attaché dès son enfance ;
si elle meurt, je serai inconsolable.

Adieu, Monsieur ; je vous suis attaché pour jamais.
Vous savez que je vous ai toujours aimé, quoique
je vous admirasse ; ce qui est assez rare à concilier.

(*) On appelle 4 de chiffre, un piège à rats, sur lequel on met un
poids.

(**) L'Astronomie physique de l'abbé de *Gemache*.

1749.

L E T T R E C X X X I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 24 juin.

ZULIME, mon respectable ami, est faite pour mon malheur. Vous savez que madame de *Richelieu* est à la mort; peut-être en est-ce fait à l'heure où je vous écris. Vous n'ignorez pas la perte que je fais en elle; j'avais droit de compter sur ses bontés, et j'ose dire sur l'amitié de M. de *Richelieu*. Il faut que je joigne à la douleur dont cette mort m'accable, celle d'apprendre que M. de *Richelieu* me fait le plus mauvais gré du monde d'avoir laissé jouer Zulime dans ces cruelles circonstances. Vous pouvez me rendre justice. Cette malheureuse pièce devait être donnée longtemps avant que madame de *Richelieu* fût à Paris. Elle fut représentée le 9 juin, quand madame de *Richelieu* donnait à souper, et se croyait très-loin d'être en danger. J'ai fait depuis humainement ce que j'ai pu pour la retirer, sans en venir à bout. Elle était à la troisième représentation, lorsque j'eus le malheur de perdre mon neveu, qui était correcteur des comptes, et que j'aimais tendrement. Ma famille ne s'est point avisée de trouver mauvais qu'on représentât un de mes ouvrages pendant que mon pauvre neveu était à l'agonie, et que j'avais le cœur percé. Faudrait-il que ceux qui se disent protecteurs ou amis, et qui souvent ne sont ni l'un ni l'autre, affectassent de se fâcher d'un prétendu manque de

bienfiance dont je n'ai pas été le maître, quand ma famille n'a pas imaginé de s'en formaliser? Vous êtes peut-être à portée, vous ou monsieur votre frère, de faire valoir à M. de *Richelieu* mon innocence; il a grand tort assurément de m'affliger. Je sens aussi douloureusement que lui la perte de madame de *Richelieu*, et je suis bien loin de mériter son mécontentement; il m'est très-sensible dans une occasion si triste. Il est bien dur de paraître insensible quand on a le cœur déchiré. 1740.

Mille tendres respects à madame d'*Argental*. Madame du *Châtelet* vous fait à tous deux bien des complimens; elle vous aime autant que je vous suis attaché.

L E T T R E C X X X I V.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, 28 juin.

EN bien, mon cher ami, avez-vous reçu le paquet T? C'est M. *Helvétius*, un de nos confrères en *Apollon*, quoique fermier général, qui s'est chargé de vous le faire rendre de Paris à Rouen. Si les soins d'un fermier général et l'adresse d'un premier président ne suffisent pas, à qui faudra-t-il avoir recours?

Je ne vous ai point envoyé *Zulime*, que les comédiens de Paris ont représentée presque malgré moi, et qui n'est pas digne de vous. Si j'avais de la vanité, je vous dirais qu'elle n'est pas digne de moi; du moins, je crois pouvoir mieux faire, et qu'en effet

— Mahomet vaut mieux. Vous jugerez si j'ai bien peint
 *740. les fourbes et les fanatiques.

En attendant, voyez, mon cher ami, si vous êtes un peu content de la petite *odelette* pour notre souverain le roi de Prusse. Je l'appelle notre souverain, parce qu'il aime, qu'il cultive, qu'il encourage les arts que nous aimons. Il écrit en français beaucoup mieux que plusieurs de nos académiciens; et quelquefois dans ses lettres il laisse échapper de petits fixains ou dixains que peut-être ne désavoueriez-vous pas. Sa passion dominante est de rendre les hommes heureux, et de faire fleurir chez lui les belles-lettres. Me serait-il permis de vous dire que, dès qu'il a été sur le trône, il m'a écrit ces propres paroles : *Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et méprisez avec moi les noms, les titres et tout l'éclat extérieur.*

Eh bien, qu'en dites-vous? Votre cœur n'est-il pas ému? N'est-on pas heureux d'être né dans un siècle qui a produit un homme si singulier? Avec tout cela je reste à Bruxelles; et le meilleur roi de la terre, son mérite et ses faveurs ne m'éloigneront pas un moment d'*Emilie*. Les rois (même celui-là), ne doivent marcher qu'après les amis : vous sentez bien que cela va sans dire.

Adieu, mon aimable ami; je vous embrasse bien tendrement,

L E T T R E C X X X V.

1740.

A M. L'ABBÉ PREVOST.

A Bruxelles, juin.

ARNAUD fit autrefois l'apologie de *Boileau*, et vous voulez, Monsieur, faire la mienne. Je serais aussi sensible à cet honneur, que le fut *Boileau*; non que je sois aussi vain que lui, mais parce que j'ai plus besoin d'apologie. La seule chose qui m'arrête tout court, est celle qui empêcha le grand *Condé* d'écrire des mémoires. Vous voyez que je ne prends pas d'exemples médiocres. Il dit qu'il ne pourrait se justifier sans accuser trop de monde. *Si parva licet componere magnis*, je suis à peu - près dans le même cas.

Comment pourrai-je, par exemple, ou comment pourriez-vous parler des souscriptions de ma *Henriade*, sans avouer que M. *Thiriôt*, alors fort jeune, dissipa malheureusement l'argent des souscriptions de France? J'ai été obligé de rembourser à mes frais tous les souscripteurs qui ont eu la négligence de ne point envoyer à Londres, et j'ai encore par devers moi les reçus de plus de cinquante personnes. Serait-il bien agréable pour ces personnes, qui pour la plupart sont des gens très-riches, de voir publier qu'ils ont eu l'économie de recevoir à mes dépens l'argent de mon livre? Il est très-vrai qu'il m'en a coûté beaucoup pour avoir fait la *Henriade*, et que j'ai donné autant d'argent en France, que ce poème

— m'en a valu à Londres; mais plus cette anecdote est
 1740. désagréable pour notre nation, plus je craindrais
 qu'on ne la publiât.

S'il fallait parler de quelques ingrats que j'ai faits, ne serait-ce pas me faire des ennemis irréconciliables? Pourrai-je enfin publier la lettre que m'écrivit l'abbé *Desfontaines*, de bicêtre, sans commettre ceux qui y sont nommés? J'ai sans doute de quoi prouver que l'abbé *Desfontaines* me doit la vie, je ne dirai pas l'honneur; mais y a-t-il quelqu'un qui l'ignore, et n'y a-t-il pas de la honte à se mesurer avec un homme aussi universellement haï et méprisé que *Desfontaines*?

Loin de chercher à publier l'opprobre des gens de lettres, je ne cherche qu'à le couvrir. Il y a un écrivain connu qui m'écrivit un jour: Voici, Monsieur, un libelle que j'ai fait contre vous; si vous voulez m'envoyer cent écus, il ne paraîtra pas. Je lui fis mander que cent écus étaient trop peu de chose, que son libelle devait lui valoir au moins cent pistoles, et qu'il devait le publier. Je ne finirais point sur de pareilles anecdotes, mais elles me peignent l'humanité trop en laid, et j'aime mieux les oublier.

Il y a un article dans votre lettre qui m'intéresse beaucoup davantage, c'est le besoin que vous avez de douze cents livres. M. le prince de *Conti* est à plaindre de ce que ses dépenses le mettent hors d'état de donner; à un homme de votre mérite, autre chose qu'un logement. Je voudrais être prince ou fermier général pour avoir la satisfaction de vous marquer une estime solide. Mes affaires sont actuellement fort

loin de ressembler à celles d'un fermier général , et font presque aussi dérangées que celles d'un prince. 1740.
 J'ai même été obligé d'emprunter deux mille écus de M. *Bronod*, notaire; et c'est de l'argent de madame la marquise du *Châtelet* que j'ai payé ce que je devais à *Prault* fils; mais, sitôt que je verrai jour à m'arranger, soyez très-persuadé que je préviendrai l'occasion de vous servir avec plus de vivacité que vous ne pourriez la faire naître. Rien ne me ferait plus agréable et plus glorieux que de pouvoir n'être pas inutile à celui de nos écrivains que j'estime le plus. C'est avec ces sentimens très-sincères que je suis, Monsieur, &c.

. L E T T R E C X X X V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 12 juillet.

MON adorable ami, jamais ange gardien n'a plus travaillé pour le mortel qui lui est confié. Vous avez fait une besogne vraiment angélique. J'ai d'abord mis par écrit quelques murmures qui me sont échappés, à moi profane, et que j'ai envoyés sous le nom de remontrances à M. de *Pont-de-Vesse*; mais aujourd'hui j'ai esquisé le cinquième acte, et je l'ai joint à mes murmures. Je tiens qu'il faut toujours voir les statues un peu dégrossies pour juger de l'effet que feront les grands traits. Mandez-moi comment vous trouvez cette première ébauche de l'admirable idée que vous m'avez suggérée, et ce que vous pensez de

— 1740. mes petites objections. Je commence à entrevoir que Mahomet fera , sans aucune comparaison , ce que j'aurai fait de mieux , et ce sera à vous que j'en aurai l'obligation. Que le succès fera flatteur pour moi quand je vous le devrai ! En vérité , vous êtes bien aimable ; mais avouez qu'il n'y a personne que vous qui pût rendre de ces services d'ami.

Si le roi de Prusse n'achète pas vos bustes , il faudra qu'il ait une haine décidée pour le cavalier *Bernin* et pour moi. J'ai tout lieu de croire qu'il fera ce que je lui proposerai incessamment sur cette petite acquisition , soit que j'aye le bonheur de le voir , soit que je lui écrive. Je ne fais encore , entre nous , s'il joindra une magnificence royale à ses autres qualités ; c'est de quoi je ne peux encore répondre. Philosophie , simplicité , tendresse inaltérable pour ceux qu'il honore du nom de ses amis , extrême fermeté et douceur charmante , justice inébranlable , application laborieuse , amour des arts , talens singuliers ; voilà certainement ce que je peux vous assurer qu'il possède. Soyez tout aussi sûr , mon respectable ami , que je le presserai avec la vivacité que vous me connaissez. Je suis heureusement à portée d'en user ainsi. Il ne m'a jamais écrit si souvent ni avec tant de confiance et de bonté que depuis qu'il est sur le trône , et qu'il fait jour et nuit son métier de roi avec une application infatigable. Quel bonheur pour moi si je peux engager ce roi que j'idolâtre , à faire une chose qui puisse plaire à un ami qui est dans mon cœur fort au-dessus encore de ce roi !

L E T T R E C X X X V I I .

1749.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 21 juillet.

Vous voilà, Monsieur, comme le Messie, trois rois courent après vous (15); mais je vois bien que, puisque vous avez sept mille livres de la France, et que vous êtes français, vous n'abandonnerez point Paris pour Berlin. Si vous aviez à vous plaindre de votre patrie, vous feriez très-bien d'en accepter une autre; et, en ce cas, je féliciterais mon adorable roi de Prusse; mais c'est à vous à voir dans quelle position vous êtes. Au bout du compte, vous avez conquis la terre sur les *Cassini*, et vous êtes sur vos lauriers; si vous y trouvez quelque épine, vous en émoufferez bientôt la pointe.

Cependant, si ces épines étaient telles que vous voulussiez abandonner le pays qui les porte pour aller à la cour de Berlin, confiez-vous à moi en toute fureté; dites-moi si vous voulez que je mette un prix à votre acquisition; je vous garderai le secret, comme je l'exige de vous, et je vous servirai aussi vivement que je vous aime et que je vous estime.

Me voici pour quelques jours à la Haie, je retournerai bientôt à Bruxelles; me permettrez-vous de vous parler ici d'une chose que j'ai sur le cœur depuis

(15) M. de *Maupertuis* venait d'avoir de la France une nouvelle pension de 3000 livres; la Russie lui en offrait une plus considérable, et le roi de Prusse l'appelait pour lui confier le soin de son académie.

— 1740. long-temps. Je suis affligé de vous voir en froideur avec une dame qui, après tout, est la seule qui puisse vous entendre, et dont la façon de penser mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un et l'autre : écrivez-lui (un homme a toujours raison quand il se donne le tort avec une femme), vous retrouverez son amitié, puisque vous avez toujours son estime.

Je vous prie de me mander où je pourrais trouver la première bévée que l'on fit à votre académie, quand on jugea d'abord que la terre était aplatie aux pôles sur des mesures qui la donnaient alongée (16).

Ne fait-on rien du Pérou?

Adieu; je suis un juif errant à vous pour jamais.

P. S. Comme je resterais à la Haie un peu plus que je ne comptais, vous pouvez y adresser vos lettres chez l'envoyé de Prusse. M. s'*Gravefende* vous fait mille compliments. Vous savez que lui et M. *Musschembroëck* ont préféré leur patrie à Berlin.

(16) M. *Jacques Cassini*, mort en 1756, avait trouvé, en 1701, par sa mesure des degrés du méridien de Paris à Collioure, qu'ils décroissaient en approchant du pôle : il en conclut d'abord, mais faussement, que la terre était aplatie vers les pôles; et M. de *Fontenelle*, dans l'extrait qu'il donna du mémoire de M. *Cassini*, parut adopter la fautive conclusion de cet astronome. (Mémoires de l'académie pour l'année 1701). Cette erreur a été corrigée dans la nouvelle édition qu'on a faite des premières années de ces Mémoires. Ce fut un ingénieur, nommé *des Roubais*, qui s'en aperçut le premier, et qui donna un mémoire à ce sujet dans les journaux de Hollande.

L E T T R E C X X X V I I I. 1740.

A MILORD HARVEY,

GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE,

Sur Louis XIV.

Juillet.

JE fais compliment à votre nation, Milord, sur la prise de Porto-Bello, et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Je vous réponds bien, que si certain procès est gagné, vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choisie de newtoniens, à qui le pouvoir de votre attraction, et celui de milady *Harvey*, feront passer la mer. Ne jugez point, je vous prie, de mon essai sur le siècle de *Louis XIV*, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes, qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaise est faite sur cette copie informe, le traducteur est digne de faire une version de l'Apocalypse; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le siècle de *Louis XIV*. Je fais bien que *Louis XIV* n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un *Bayle*, d'un *Newton*, d'un *Halley*, d'un *Addisson*, d'un *Dryden*: mais dans le siècle qu'on nomme de *Léon X*, ce pape *Léon X* avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes

Corresp. générale.

Tome II. V

— 1740. qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre-humain? Cependant le nom de *Léon X* a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que *Louis XIV*? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissemens! Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand-homme: ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets? Soixante savans de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime. Un bohémien, un danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. *Guillemini* bâtit une maison à Florence des bienfaits de *Louis XIV*; il mit le nom de ce roi sur le frontispice, et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle.

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de

son petit-fils , les plus éloquens et les plus savans —
hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer 1740.
trois enfans de *Pierre Corneille* , deux dans les troupes ;
et l'autre dans l'Eglise ; il excita le mérite naissant de
Racine , par un présent considérable pour un jeune
homme inconnu et sans bien ; et quand ce génie se
fut perfectionné , ces talens , qui souvent sont l'exclu-
sion de la fortune , firent la sienne. Il eut plus que
de la fortune , il eut la faveur , et quelquefois la
familiarité d'un maître dont un regard était un bien-
fait ; il était , en 1688 et 1689 , de ces voyages de
Marly , tant brigués par les courtisans ; il couchait
dans la chambre du roi pendant ses maladies , et lui
lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui
décoraient ce beau règne.

Cette faveur , accordée avec discernement , est ce
qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands
génies ; c'est beaucoup de faire des fondations , c'est
quelque chose de les soutenir ; mais s'en tenir à ces
établissmens , c'est souvent préparer les mêmes ailes
pour l'homme inutile et pour le grand-homme ; c'est
recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV songeait à tout ; il protégeait les acadé-
mies , et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne
prodiguait point sa faveur à un genre de mérite , à
l'exclusion des autres , comme tant de princes qui
favorisent , non ce qui est bon , mais ce qui leur plaît ;
la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son
attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres
qu'il soutenait contre l'Europe ; car , en bâtissant trois
cents citadelles , en faisant marcher quatre cents mille
soldats , il faisait élever l'observatoire , et tracer une

— 1740. — méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il fe fait imprimer dans fon palais les traductions des bons auteurs grecs et latins ; il envoyait des géomètres et des phyficiens au fond de l'Afrique et de l'Amérique, chercher de nouvelles connoiffances. Songez, Milord, que fans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à la Cayenne, en 1672, et fans les mefures de M. *Picard*, jamais *Newton* n'eût fait fes découvertes fur l'attraction. Regardez, je vous prie, un *Caffini* et un *Huygens*, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'eftime et des bienfaits de *Louis XIV*. Et penfez-vous que les Anglois même ne lui aient pas d'obligation ? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour *Charles II* puifa tant de politèffe et tant de goût ? Les bons auteurs de *Louis XIV* n'ont-ils pas été vos modèles ? N'eft-ce pas d'eux que votre fage *Addiffon*, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré fouvent fes excellentes critiques ? L'évêque *Burnet* avoue que ce goût, acquis en France par les courtifans de *Charles II*, réforma chez vous jufqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions ; tant la faine raifon a par-tout d'empire. Dites-moi, fi les bons livres de ce temps n'ont pas fervi à l'éducation de tous les princes de l'Empire ? Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres françois ? Quel prince ne tâchait pas d'imiter *Louis XIV* ? Quelle nation ne fuivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple du czar *Pierre le grand*, qui a fait naître les arts dans fon pays, et qui eft le créateur d'une nation nouvelle ;

vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le *siècle du czar Pierre*; vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé, le siècle de *Louis XIV*. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar *Pierre* s'est instruit chez les autres peuples; il a porté leurs arts chez lui; mais *Louis XIV* a instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestans, qui ont quitté ses Etats, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin, la langue française, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? Était-elle aussi étendue du temps d'*Henri IV*? Non, sans doute; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellens écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellens écrivains? C'était M. *Colbert*, me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un *Colbert* sous un autre prince? sous votre roi *Guillaume*, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne *Charles II*, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous bien, Milord, que *Louis XIV* a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre, il choisit *Lulli* pour son musicien, et ôta le privilège à *Cambert*, parce que *Cambert* était un homme médiocre, et *Lulli* un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie; il donnait à *Quinault* les sujets de

— 1740. ses opéra; il dirigeait les peintures de *le Brun*; il soutenait *Boileau*, *Racine* et *Molière* contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à *Van-Robais* pour établir ses manufactures: il avançait des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savans et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre-humain.

Je ne considère pas seulement *Louis XIV* parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'est comme homme, et non comme sujet, que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtisan, et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre, c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que dans cet ouvrage vous trouverez, Milord, quelques-uns de vos sentimens; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

L E T T R E C X X X I X.

1740.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 9 d'août.

JE crois vous avoir mandé, Monsieur, par un petit billet, combien votre lettre, du 31 juillet, m'avait étonné et mortifié. Les détails que vous voulez bien me faire, dans votre lettre du 4, m'affligent encore davantage. Je vois, avec douleur, ce que j'ai vu toujours depuis que je respire, que les plus petites choses produisent les plus violens chagrins.

Un mal-entendu a produit entre la personne dont vous me parlez et le suisse (17) une scène très-défaçable. Vous avez, permettez-moi de vous le dire, écrit un peu sèchement à une personne qui vous aimait et qui vous estimait. Vous lui avez fait sentir qu'elle avait un tort humiliant dans une affaire où elle croyait s'être conduite avec générosité ; elle en a été sensiblement affligée.

Si j'avais pu vous écrire plutôt ce que je vous écrivis en arrivant à la Haie, si j'avais été à portée d'obtenir de vous que vous fîssiez quelques pas, toujours honorables à un homme, et que son amitié pour vous avait mérités, je n'aurais pas aujourd'hui le chagrin d'apprendre ce que vous m'apprenez. J'en ai le cœur percé ; mais, encore une fois, je ne crois

(17) Il s'agit ici d'une discussion entre madame du Châtelet et *Kanig*, qui, dans un voyage en France, s'était chargé de lui expliquer la philosophie leibnitzienne. M. de *Maupertuis* avait pris le parti de *Kanig*.

— pas que ce que vous me mandez puisse vous faire
 1740. tort. On aura sans doute outré les rapports qu'on
 vous aura faits ; les termes que vous soulignez sont
 incroyables. N'y ajoutez point foi, je vous en con-
 jure. Donnez-moi un exemple de philosophie ; croyez
 que je parlerai comme il faut, que je vous rendrai,
 que je vous ferai rendre la justice qui vous est due :
 fiez-vous à mon cœur.

Je vous étonnerai peut-être quand je vous dirai
 que je n'ai pas su un mot de la querelle du fuisse
 à Paris. Soyez tout aussi convaincu que vous m'apprenez
 de tout point la première nouvelle d'une chose
 mille fois plus cruelle.

Je vous conjure , encore une fois, de mêler un peu
 de douceur à la supériorité de votre esprit. Il est
 impossible que la personne dont vous me parlez
 ne se rende à la raison et à ma juste douleur.

Soyez sûr que je conserve pour vous la plus tendre
 estime , que je n'y ai jamais manqué , et que vous
 pouvez disposer entièrement de moi.

L E T T R E C X L.

1740.

A M. LE PRESIDENT HENAUT.

A Bruxelles, 20 août.

RIEN ne m'a tant flatté depuis long-temps, Monsieur, que votre souvenir et vos ordres. Vous croyez bien que j'ai reçu M. *Dumolard* comme un homme qui m'est recommandé par vous; je n'ai pu encore lui rendre que de petits soins, mais j'espère lui rendre bientôt de plus grands services. Il sera heureux si, n'étant pas auprès de vous, il peut être auprès d'un roi qui pense comme vous, qui fait qu'il faut plaire, et qui en prend tous les moyens. Sa passion dominante est de faire du bien, et ses autres passions sont tous les arts. C'est un philosophe sur le trône; c'est quelque chose de plus, c'est un homme aimable. M. de *Maupertuis* est allé l'observer; mais je ne l'envie point. Je passe ma vie avec un être supérieur; à mon gré, aux rois, et même à celui-là. J'ai été très-aise que M. de *Maupertuis* ait vu madame du *Châtelet*. Ce sont deux astres (pour parler le langage newtonien) qui ne peuvent se rencontrer sans s'attirer. Il y avait de petits nuages qu'un moment de lumière a dissipés.

Pour le livre de madame du *Châtelet*, dont vous me parlez, je crois que c'est ce qu'on a jamais écrit de mieux sur la philosophie de *Leibnitz*. Si les cœurs des philosophes allemands se prennent par la lecture,

— 1740. les *Volfus*, les *Hanschius* et les *Tumingius* feront tous amoureux d'elle sur son livre, et lui enverront, du fond de la Germanie, les lemmes et les théorèmes les plus galans; mais je suis bien persuadé qu'il vaut mieux souper avec vous que d'enchanter le Nord, ou de le mesurer.

Je prends la liberté de vous envoyer une épître au roi de Prusse, que mon cœur m'a dictée, il y a quelque temps, et que je souhaite que vous lisiez avec autant d'indulgence que lui. Si madame *du Deffant* et les personnes avec lesquelles vous vivez daignaient se souvenir que j'existe, je vous supplierais de leur présenter mes respects. Ne doutez pas des sentimens qui m'attachent à vous pour la vie.

L E T T R E C X L I.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 16 août.

COMME je ne connais aucun cérémonial, Dieu merci, je n'ai jamais imaginé qu'il y en eût dans l'amitié, et je ne conçois pas comment vous vous plaignez du silence d'un solitaire qui, retiré loin de Paris et de la persécution, ne peut avoir rien à mander, tandis que vous, qui êtes au centre des arts et des agrémens, ne lui avez pas écrit une seule fois dans le temps qu'il paraissait avoir besoin de la consolation de ses amis. Je n'avais pas besoin de cette longue interruption de votre commerce, pour en sentir mieux le prix; mais si la première loi de l'amitié est de la

cultiver , la seconde loi est de pardonner quand on a manqué à la première. Mon cœur est toujours le même , quoique vos faveurs soient inégales. Je ne fais ni vous oublier , ni m'accoutumer à votre oubli , ni vous le trop reprocher. 1740.

L'homme dont vous me parlez me sera cher par deux raisons ; parce qu'il est savant et qu'il vient de votre part ; mais j'ai peur de l'avoir manqué en chemin. J'étais à la Haie pour une petite commission ; j'en revins hier au soir ; je trouvai votre lettre du 26 juillet à Bruxelles ; j'appris qu'un français , qui allait à Berlin , m'avait demandé ici en passant , et je juge que c'est ce M. *Dumolard*. Le roi aime toutes les sortes de littérature et de mérite , et les encourage toutes. Il fait qu'il y a d'autres talens dans le monde que celui de mesurer des courbes. Il est comme le père céleste , *multæ sunt mansiones in domo ejus*. Je ne fais si ma retraite me permettra d'être fort utile auprès de lui aux beaux arts qu'il protège. Une amitié qui m'est sacrée me privera du bonheur de vivre à sa cour , et m'empêchera de le regretter. Plus ses lettres me l'ont fait connaître et plus je l'admire. Il est né pour être , je ne dis pas le modèle des rois , cela n'est pas bien difficile , mais le modèle des hommes. Il connaît l'amitié , et , soit dit sans reproche , il me donne de ses nouvelles plus souvent que vous.

M. de *Maupertuis* va honorer sa cour ; c'est quelque chose de mieux que *Platon* , qui va trouver un meilleur roi que *Denis* ; il vient d'arriver à Bruxelles et va de là à Vésel ou à Clèves ; il y trouvera bientôt le plus aimable roi de la terre , entouré de quelques serviteurs choisis qu'il appelle ses amis , et qui méritent

— 1740. ce titre. Ses fujets et les étrangers le comblent de bénédictions. Tout le monde s'embrassait à son retour dans les rues de Berlin; tout le monde pleurait de joie. Plus de trente familles, que la rigueur du dernier gouvernement avait forcées d'aller en Hollande, ont tout vendu pour aller vivre sous le nouveau roi. Un petit-fils du premier ministre de Saxe, qui a cinquante mille florins de revenu, me disait, ces jours passés: *Je n'aurai jamais d'autre maître que le roi de Prusse, je vais m'établir dans ses Etats.* Il n'a encore perdu aucune journée; il fait des heureux; il respecte même la mémoire de son père; il l'a pleuré, non par ostentation de vertu, mais par l'excès de son bon naturel. Je bénis l'auteur de la nature d'être né dans le siècle d'un si bon prince. Peut-être son exemple donnera de l'émulation aux autres souverains. Adieu; rougissons de n'être pas aussi vertueux que lui, et de ne pas cultiver assez l'amitié, la première des vertus, dont un roi donne l'exemple aux hommes.

L E T T R E C X L I I.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 29 d'août, la 30 année depuis la terre aplatie.

C O M M E N T diable vouliez-vous, mon grand philosophe, que je vous écrivisse à Vésel? Je vous en croyais parti pour aller trouver le roi des sages sur sa route. J'ai appris qu'on était si charmé de vous avoir dans ce bouge fortifié, que vous devez vous y plaire; car qui donne du plaisir en a.

Vous avez déjà vu l'ambassadeur rebondi du plus aimable monarque du monde. M. de Camas est sans doute avec vous. Pour moi, je crois que c'est après vous qu'il court. Mais vraiment, à l'heure que je vous parle, vous êtes auprès du roi. Le philosophe et le prince s'aperçoivent déjà qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Vous direz avec M. *Algarotti*, *faciamus hic tria tabernacula* : pour moi je ne puis faire que *duo tabernacula*. 1740.

Sans doute, je ferais avec vous si je n'étais pas à Bruxelles; mais mon cœur n'en est pas moins à vous, et n'en est pas moins le sujet du roi qui est fait pour régner sur tout être pensant et sentant. Je ne désespère pas que madame du Châtelet ne se trouve quelque part sur votre chemin : ce sera une aventure de conte de fées; elle arrivera avec *raison suffisante*, entourée de *monades* (*). Elle ne vous aime pourtant pas moins, quoiqu'elle croie aujourd'hui le monde *plein*, et qu'elle ait abandonné si hautement le *vide*. Vous avez sur elle un ascendant que vous ne perdrez jamais. Enfin, mon cher Monsieur, je souhaite aussi vivement qu'elle de vous embrasser au plutôt. Je me recommande à votre amitié dans la cour digne de vous, où vous êtes.

(*) Allusion à la philosophie de *Leibnitz*, que madame du Châtelet avait expliquée dans ses *Institutions physiques*.

1740.

L E T T R E C X L I I I.

A M. B E R G E R.

A Bruxelles, le . . . août.

JE reçois votre lettre du 25 ; vous ne pouvez ajouter, Monsieur, au plaisir que me font vos lettres, qu'en détruisant le bruit qui se répand, que j'ai envoyé mon *Siècle de Louis XIV à Prault*. Je fais qu'on n'en a que des copies très-infidelles, et je serais fâché que les copies ou l'original fussent imprimés.

Je n'aurai jamais d'aussi brillantes nouvelles à vous apprendre que celles que vous nous envoyez ; c'est ici le pays de l'uniformité. Bruxelles est si peu bruyant que la plus grande nouvelle d'aujourd'hui est une très-petite fête que je donne à madame du *Châtelet*, à madame la princesse de *Chimai*, et à M. le duc d'*AreMBERG*. *Rousseau*, je crois, n'en fera pas. C'est sûrement la première fête qu'un poëte ait donnée à ses dépens, et où il n'y ait point de poësie. J'avais promis une devise fort galante pour le feu d'artifice ; mais j'ai fait faire de grandes lettres bien lumineuses, qui disent *je suis du jeu, va tout* ; cela ne corrigera pas nos dames qui aiment un peu trop le brelan ; je n'ai pourtant fait cela que pour les corriger.

Si vous voyez M. *Bouchardon*, qui élève des monumens un peu plus durables pour sa gloire et pour celle de sa nation, je vous prie de lui faire mes sincères complimens ; vous savez que les *Phidias* me sont aussi chers que les *Homère*.

Continuez, mon cher ami, à m'écrire de très-longues lettres qui me dédommagent de tout ce que je ne vois pas à Paris. Mille complimens à M. de *Crébillon*, à M. de la *Bruère*. N'oubliez pas de dire à l'abbé *Dubos* combien je l'estime et je l'aime. Adieu.

L E T T R E C X L I V.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 18 septembre.

Je vous sers, Monsieur, plutôt que je ne vous l'avais promis : et voilà comme vous méritez qu'on vous serve. Je vous envoie la réponse de M. *Smith* ; vous verrez de quoi il est question.

Quand nous partîmes tous deux de Clèves, et que vous prîtes à droite, et moi à gauche, je crus être au jugement dernier, où le bon Dieu sépare ses élus des damnés. *Divus Federicus* vous dit : Affez-vous à ma droite dans le paradis de Berlin ; et à moi : Allez, maudit, en Hollande.

Je suis donc dans cet enfer phlegmatique, loin du feu divin qui anime les *Fédéric*, les *Maupertuis*, les *Algarotti*. Pour Dieu, faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupissantes où je suis morfondu ! Instruisez-moi de vos plaisirs, de vos desseins. Vous verrez sans doute M. de *Valori* ; présentez-lui, je vous en supplie, mes respects. Si je ne lui écris point, c'est que je n'ai nulle nouvelle à lui mander ; je serais aussi exact que je lui suis dévoué, si mon commerce pouvait lui être utile ou agréable.

— Voulez-vous que je vous envoie quelques livres ?
 1740. Si je suis encore en Hollande à la réception de vos ordres, je vous obéirai sur le champ. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de *Keyserling*.

Mandez-moi, je vous prie, si l'énorme monade de *Volfus* argumente à Marbourg, à Berlin ou à Hall ?

Adieu, Monsieur; vous pouvez m'adresser vos ordres à la Haie. Ils me seront rendus par-tout où je serai, et je serai par toute terre à vous pour jamais.

LETTRE CXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie, ce 26 septembre.

IL y a tant de gens, et de gens en place, qui n'ont point d'honneur, qu'il est bien juste que l'homme du monde qui en a le plus, porte le nom de sa terre. Vous voilà donc conseiller d'honneur, mon cher et respectable ami; et avec l'honneur vous aurez encore le profit. Vous vendrez votre charge; vous aurez le double avantage d'être plus riche et de ne rien faire, deux points assez importants pour l'agrément de cette vie. Heureux qui peut la passer avec vous, mon cher ange, et avec votre aimable moitié et avec votre fortuné frère! Vivez gais, sains et contens: souvenez-vous tous trois d'un homme qui vous aime bien tendrement, et qui vous sera attaché toute sa vie avec les sentimens les plus vifs et les plus inaltérables.

LETTRE

L E T T R E C X L V I.

1740.

A M. DE CAMAS,

AMBASSADEUR DU ROI DE PRUSSE.

A la Haie, ce 18 octobre.

MONSIEUR,

LES jansénistes disent qu'il y a des commandemens de DIEU qui sont impossibles. Si DIEU ordonnait ici que l'on supprimât l'Anti-Machiavel, les jansénistes auraient raison. Vous verrez, Monsieur, par la lettre ci-jointe au dépositaire du manuscrit, la manière dont je me suis conduit. J'ai senti, dès le premier moment, que l'affaire était très-délicate; et je n'ai fait aucun pas sans être éclairé du secrétaire de la légation de Prusse à la Haie, et sans instruire le roi de tout. J'ai toujours représenté ce qui était, et j'ai obéi à ce qu'on voulait. Il faut partir d'où l'on est. *Vanduren* ayant imprimé sous deux titres différens l'Anti-Machiavel, et le livre étant très-défiguré de la part du libraire, et assez dangereux en quelques pays, par le tour malin qu'on peut donner à plus d'une expression, j'ai cru qu'on ne pouvait y remédier qu'en donnant l'ouvrage tel que je l'ai déposé à la Haie, et tel qu'il ne peut déplaire, je crois, à personne. Avant même de faire cette démarche, j'ai envoyé à sa majesté une nouvelle copie manuscrite de son ouvrage, avec ces petits changemens que j'ai cru que la bienfaisance exigeait. Je lui ai envoyé aussi un exemplaire de l'édition de *Vanduren*. S'il veut encore

Corresp. générale.

Tome II. X

— 1740. y corriger quelque chose, ce sera pour une nouvelle édition ; car vous jugez bien qu'on s'arrache le livre dans toute l'Europe. En général, on en est charmé (je parle de l'édition de *Vanduren* même) : les maximes qui y sont répandues ont plu infiniment ici à tous les membres de l'Etat, et à la plupart des ministres. Mais il faut avouer qu'il y a eu aussi quelques ministres qui en sont révoltés, et c'est pour eux et pour leurs cours que j'ai fait la nouvelle édition. Car ce livre, qui est le catéchisme de la vertu, doit plaire dans tous les Etats et dans toutes les sectes, à Rome comme à Genève, aux jésuites comme aux jansénistes, à Madrid comme à Londres. Je vous dirai hardiment, Monsieur, que je fais plus de cas de ce livre que des césars de l'empereur *Julien*, et des maximes de *Marc-Aurèle*. Je trouve bien des gens de mon sentiment ; et tout le monde admire qu'un jeune prince de vingt-cinq ans, ait employé ainsi un loisir que les autres princes et les autres hommes n'occupent que d'amusemens dangereux ou frivoles.

Enfin, Monsieur, la chose est faite ; il l'a voulu, il n'y a qu'à la soutenir. J'ai tout lieu d'espérer que la conduite du roi justifiera en tout l'Anti-Machiavel du prince. J'en juge par ce qu'il me fait l'honneur de m'écrire du 7 octobre, au sujet d'Herstall.

Ceux qui ont cru que je voulais garder le comté de Horn au lieu d'Herstall, ne m'ont pas connu. Je n'aurais eu d'autres droits sur Horn, que ceux que le plus fort a sur les biens du plus faible.

Un prince qui donne à la fois ces exemples de justice et de fermeté, ne sera-t-il pas respecté dans toute l'Europe ? quel prince ne recherchera pas son

amitié? Enfin , Monsieur , il vous aime et vous l'aimez ; il connaît le prix de vos conseils, c'est assez pour me répondre de sa gloire. Je crois qu'il est né pour servir d'exemple à la nature humaine ; et sûrement il sera toujours semblable à lui-même, s'il croit vos conseils. Je ne lui suis attaché par aucun intérêt ; ainsi rien ne m'aveugle. Ce sera au temps à décider si j'ai eu raison ou non de lui donner les surnoms de *Titus* et de *Trajan*. 1740.

Je me destine à passer mes jours dans une solitude, loin des rois et de toute affaire ; mais je ne cesserai jamais d'aimer le roi de Prusse et M. de *Camas*. Ces expressions sont un peu familières ; le roi les permet, permettez-les aussi, et souffrez que je ne distingue point ici le monarque du ministre.

Je suis pour toute ma vie, Monsieur, avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

L E T T R E C X L V I I.

A M. T H I R I O T.

A la Haie, octobre.

MON cher ami, je reçois votre lettre. Vous serez content au plus tard au mois de juin. Vous avez affaire à un roi qui est réglé dans ses finances comme un géomètre, et qui a toutes les vertus. Ne vous mettez point dans la tête les choses dont vous me parlez. Continuez à bien servir le plus aimable monarque de la terre, et à aimer vos anciens amis d'une amitié

— ferme et courageuse , qui ne cède point aux infinu-
 1740. tions de ceux qui cherchent à extirper dans le cœur
 des autres une vertu qu'ils n'ont point connue dans
 le leur.

Enfin , le roi de Prusse a accepté le présent que
 je lui ai voulu faire de *M. Dumolard*. Annoncez-lui
 cette bonne nouvelle. *M. Jordan* vous mandera les
 détails , s'il ne les a déjà mandés.

Voici de la graine des *Périclès* et des *Lélius* ; c'est
 un jeune républicain , d'une famille distinguée dans
 sa patrie , et qui lui fera honneur par lui-même. Il
 désire de voir à Paris des hommes et des livres : vous
 pouvez lui procurer ce qu'il y a de mieux dans ces
 deux espèces.

Scribe tui gregis hunc , et fortem crede bonumque.

Je vous embrasse , &c.

LETTRE CXLVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie , au palais du roi de Prusse , le 18 octobre.

VOICI mon cas , mon très-aimable *Cideville*.
 Quand vous m'envoyâtes , dans votre dernière lettre ,
 ces vers parmi lesquels il y en a de charmans et d'ini-
 mitables pour notre *Marc-Aurèle* du Nord , je me
 proposai bien de lui en faire ma cour. Il devait
 alors venir à Bruxelles incognito ; nous l'y atten-
 dions , mais la fièvre quarte , qu'il a malheureusement

encore, déranger tous ses projets. Il m'envoya un courrier à Bruxelles, et je partis pour l'aller trouver auprès de Clèves. 1740.

C'est là que je vis un des plus aimables hommes du monde, un homme qui ferait le charme de la société, qu'on chercherait par-tout, s'il n'était pas roi; un philosophe sans austérité, rempli de douceur, de complaisance, d'agrémens, ne se souvenant plus qu'il est roi dès qu'il est avec ses amis, et l'oubliant si parfaitement qu'il me le faisait presque oublier aussi, et qu'il me fallait un effort de mémoire pour me souvenir que je voyais assis sur le pied de mon lit un souverain qui avait une armée de cent mille hommes. C'était bien là le moment de lui lire vos aimables vers : madame du *Châtelet* qui devait me les envoyer, ne l'a pas fait. J'étais bien fâché, et je le suis encore; ils sont à Bruxelles, et moi, depuis un mois, je suis à la Haie. Mais je vous jure bien fort que la première chose que je ferai en revenant à Bruxelles, sera de les faire copier et de les envoyer à celui qui en est digne, et qui en sentira tout le prix. Soyez sûr que vous en aurez des nouvelles.

Savez-vous bien ce que je fais à présent à la Haie? Je fais imprimer la réfutation de *Machiavel*, ouvrage fait pour rendre le genre-humain heureux, s'il peut l'être, composé, il y a trois ans, par ce jeune prince qui, dans un temps que les gens de son espèce emploient à la chasse, se formait à la vertu et à l'art de régner. J'y ai joint une petite préface de ma façon, et cela était nécessaire pour prévenir deux éditions toutes tronquées, toutes défigurées, qui paraissent

— coup sur coup ; l'une chez *Meyer* à Londres , l'autre
1740. chez *Vanduren* à la Haie.

Il faut que vous lisiez , mon cher ami , cet ouvrage digne d'un roi. Quelque goth et quelque vandale trouveront peut-être à redire qu'un souverain ose si bien penser et si bien écrire ; ils regretteront les heureux temps où les rois signaient leur nom avec un monogramme , sans savoir épeler : mais mon cher *Cideville* et tous les êtres pensans applaudiront. Je n'y fais autre chose que d'envoyer un exemplaire du livre à M. de *Pontcarré* , avec un autre pour vous dans le paquet.

Et Mahomet ; il est tout prêt. Quand , comment le faire tenir au meilleur de mes amis et de mes juges ? Je vous embrasse mille fois.

L E T T R E C X L I X.

A M. H E L V E T I U S , à Paris.

A la Haie , au palais du roi de Prusse , ce 27 octobre.

MON cher et jeune *Apollon* , mon poëte philosophe , il y a six semaines que je suis plus errant que vous ; je comptais de jour en jour repasser par Bruxelles , et y relire deux pièces charmantes de poésie et de raison , sur lesquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration , et aussi quelques points interrogans. Vous êtes le génie que j'aime , et qu'il fallait aux Français. Il vous faut encore un peu de travail , et je vous réponds que vous irez au fomet

du temple de la gloire par un chemin tout nouveau. —
 Je voudrais bien , en attendant , trouver un chemin 1740.
 pour me rapprocher de vous : la Providence nous a
 tous dispersés ; madame du Châtelet est à Fontaine-
 bleau , je vais peut-être à Berlin , vous voilà , je
 crois , en Champagne ; qui fait cependant si je ne
 passerai pas une partie de l'hiver à Cirey , et si je
 n'aurai pas le plaisir de voir celui qui est aujourd'hui
nostri spes altera Pindi ? Ne seriez-vous pas à présent
 avec M. de Buffon ? celui-là va encore à la gloire
 par d'autres chemins ; mais il va aussi au bonheur ,
 il se porte à merveille. Le corps d'un athlète et l'ame
 d'un sage , voilà ce qu'il faut pour être heureux.

A propos de sage , je compte vous envoyer incessamment un exemplaire de l'Anti-Machiavel ; l'auteur était fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chose unique , un allemand qui écrit mieux que bien des français qui se piquent de bien écrire , un jeune homme qui pense en philosophe , et un roi qui pense en homme. Vous m'avez accoutumé , mon cher ami , aux choses extraordinaires. L'auteur de l'Anti-Machiavel et vous font deux choses qui me réconcilient avec le siècle. Permettez-moi d'y mettre encore *Emilie* ; il ne la faut pas oublier dans la liste ; et cette liste ne sera jamais bien longue.

Je vous embrasse de tout mon cœur ; mon imagination et mon cœur courent après vous.

1740.

L E T T R E C L.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

Ce 16 novembre, en courant.

*Huc quoque clara tui pervenit fama triumphî,
Languida quò fessi vix venit aura noti.*

J'APPRENDS dans un village de Liège, en revenant à Bruxelles, que l'homme du monde le plus aimable va être aussi un des plus à son aise. Vous êtes, dit-on, Monsieur, intendant des classes de la marine. Il y a long-temps que je suis dans la classe des gens qui vous font le plus tendrement attachés, et je vous jure qu'il n'y a personne qui sente plus de plaisir, quand il vous arrive des événemens agréables, que les deux voyageurs flamands qui vous font ces complimens très-sincères et très à la hâte. Madame du Châtelet va vous écrire; mais je l'ai devancée, afin d'avoir un avantage sur elle une fois en ma vie. Ce sont des hommes comme vous qu'il faut mettre en place, et non pas des animaux qui ne sont graves que par sottise, et qui ne savent ni donner ni recevoir du plaisir. Je vois que M. de *Maurepas* aime à placer les gens qui lui ressemblent, et qu'il est bon ami comme bon connaisseur. Adieu, monsieur l'Intendant; il n'est doux de l'être qu'à Versailles et à Paris. Je vous suis attaché pour jamais avec la tendresse la plus respectueuse.

AU CARDINAL DE FLEURI.

A Berlin, le 26 novembre.

J'AI reçu, Monseigneur, votre lettre du 14, que M. le marquis de *Beauvau* m'a remise. J'ai obéi aux ordres que votre Eminence ne m'a point donnés; j'ai montré votre lettre au roi de Prusse. Il est d'autant plus sensible à vos éloges qu'il les mérite, et il me paraît qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le roi de France et le roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire; la mienne est de faire des vœux et de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

1740.

L E T T R E C L I I.

A M. D E M A U P E R T U I S.

Potsdam, décembre.

ETANT obligé de quitter les rois et les philosophes, ou les philosophes et les rois, je vous recommande M. *Dumolard* comme français et comme homme de mérite. Unissez-vous, je vous prie, avec M. *Jordan* pour le présenter au roi par l'ordre duquel il est venu, et pour faire régler sa destinée; la mienne sera de vous aimer toujours.

L E T T R E C L I I I.

A M. * *.

*Courte réponse aux longs discours d'un docteur
allemand.*

JE m'étais donné à la philosophie, croyant y trouver le repos que *Newton* appellerem *prorsus substantialem*; mais je vis que la racine carrée du cube des révolutions des planètes, et les carrés de leurs distances, faisaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs allemands. J'ai osé mesurer toujours la force des corps en mouvement par $m \times u$. J'ai eu l'insolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, et même du

grand principe des indiscernables. Malgré le respect sincère que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz*, pou-
 vais-je espérer du repos après avoir voulu ébranler
 ses fondemens de la nature ? On a employé, pour
 me convaincre, de longs sophismes et de grosses
 injures, selon la respectable coutume introduite
 depuis long-temps dans cette science qu'on appelle
philosophie, c'est-à-dire, *amour de la sagesse*. 1740.

Il est vrai qu'une personne infiniment respectable
 à tous égards, et qui a beaucoup de forces d'esprit,
 a daigné en employer une à éclaircir et à orner le
 système de *Leibnitz*. Elle s'est amusée à décorer d'un
 beau portique ce bâtiment vaste et confus. J'ai été
 étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant ; mais
 j'en ai vu enfin la raison, c'est qu'elle-même n'y
 croyait guère ; et c'est ce qui arrive souvent entre
 ceux qui s'imaginent vouloir persuader, et ceux qui
 s'efforcent de se laisser persuader.

Plus je vais en avant, et plus je suis confirmé
 dans l'idée que les systèmes de métaphysique sont
 pour les philosophes, ce que les romans sont pour
 les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les
 autres, et finissent tous par être oubliés. Une vérité
 mathématique reste pour l'éternité, et les fantômes
 métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la
 consolation de voir le grand *Newton* qui touchait à
 sa fin. Le fameux curé de Saint-James, *Samuel Clarke*,
 l'ami, le disciple et le commentateur de *Newton*,
 daigna me donner quelques instructions sur cette
 partie de la philosophie qui veut s'élever au-dessus
 du calcul et des sens. Je ne trouvai pas, à la vérité,

— 1740. cette anatomie circonspecte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeste *Locke*, cherchant son chemin, et le trouvant; enfin, cette timidité savante qui arrêtait *Locke* sur le bord des abîmes. *Clarke* sautait dans l'abîme, et j'osai croire l'y suivre. Un jour, plein de ces grandes recherches qui charment l'esprit par leur immensité, je dis à un membre très-éclairé de la société : Monsieur *Clarke* est un bien plus grand métaphysicien que *M. Newton*. Cela peut être, me répondit-il froidement; c'est comme si vous disiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponse me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis osé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphysique, et j'ai vu qu'il n'en est sorti que du vent. Aussi, quand je dis à *M. s'Gravesande* : *Vanitas vanitatum, et metaphysica vanitas*; il me répondit : *Je suis bien fâché que vous ayez raison.*

Le P. *Mallebranche*, dans sa Recherche de la vérité, ne concevant rien de beau, rien d'utile que son système, s'exprime ainsi : „ Les hommes ne sont „ pas faits pour considérer des moucheron, et on „ n'approuve pas la peine que quelques personnes „ se sont donnée de nous apprendre comment sont „ faits certains insectes, les transformations des „ vers, &c. Il est permis de s'amuser à cela quand „ on n'a rien à faire, et pour se divertir „. Cependant cet amusement à cela pour se divertir nous a fait connaître les ressources inépuisables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduisent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel insecte le pouvoir de

s'accoupler l'instant d'après que sa tête est séparée de son corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur espèce sans le secours des deux sexes. Cet amusement à cela a développé un nouvel univers en petit, et des variétés infinies de sagesse et de puissance, tandis qu'en quarante ans d'études, le P. Mallebranche a trouvé que la lumière est une vibration de pression sur de petits tourbillons mous, et que nous voyons tout en DIEU.

J'ai dit que *Newton* savait douter, et là-dessus on s'écrie : Oh ! nous autres nous ne doutons pas ; nous savons de science certaine, que l'ame est je ne fais quoi destiné nécessairement à recevoir je ne fais quelles idées, dans le temps que le corps fait nécessairement certains mouvemens, sans que l'un ait la moindre influence sur l'autre, comme lorsqu'un homme prêche, et que l'autre fait des gestes, et cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous savons que la matière est composée d'êtres qui ne sont pas matière, et que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de substances sans étendue, dont chacune a des idées confuses qui composent un miroir concentré de tout l'univers ; cela s'appelle le *système des monades*. Nous concevons aussi parfaitement l'accord de la liberté et de la nécessité ; nous entendons très-bien,

Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Heureux ceux qui peuvent comprendre des choses si peu compréhensibles, et qui voient un autre univers que celui où nous vivons !

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magistral et ironique : » Vous errez, vous ne savez

— 1740. „ pas qu'on a découvert depuis peu , que *ce qui est, est possible; et que tout ce qui est possible, n'est pas actuel; et que tout ce qui est actuel, est possible; et que les essences des choses ne changent pas* ». Ah, plutôt à Dieu que l'essence des docteurs changeât ! Eh bien, vous nous apprenez donc qu'il y a des essences, et moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître; je vous apprends que jamais homme sur la terre n'a su et ne saura ce que c'est que la matière, ce que c'est que le principe de la vie et du sentiment, ce que c'est que l'ame humaine; s'il y a des ames dont la nature soit seulement de sentir sans raisonner, ou de raisonner en ne sentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre; si ce qu'on appelle *matière* a des sensations, comme elle a la gravitation; si, &c.

Quant à la dispute sur la mesure de la force des corps en mouvement, il me paraît que ce n'est qu'une dispute de mots, et je suis fâché qu'il y en ait de telles en mathématiques. Que l'on compte comme on voudra, $m \times u$, ou bien $m \times u^2$, rien ne changera dans la mécanique; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux, la même charge de poudre pour les canons; et cette querelle est le scandale de la géométrie.

Plût au Ciel encore qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes ! nous serions des anges sur la terre. Mais ne ressemble-t-on pas quelquefois à ces diables que *Milton* nous représente dévorés d'ennuis, de rage et d'inquiétude, de douleurs, et raisonnant encore sur la métaphysique au milieu de leurs tourmens ?

„ Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton ,
 „ On voit les habitans du brûlant Phlégéon ,
 „ Entourés de torrens de bitume et de flamme ,
 „ RaISONNER sur l'essence , argumenter sur l'ame ,
 „ Sonder les profondeurs de la fatalité ,
 „ Et de la prévoyance , et de la liberté.
 „ Ils creusent vainement dans cet abyme immense „

1740.

. And reason'd high
 Of providence, fore knowledge, will, and fate;
 Fix't fate, free will, fore knowledge absolute:
 And fond no end, &c.

L E T T R E C L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 6 janvier.

J E suis arrivé à Bruxelles bien tard, mais le plutôt
 que j'ai pu, mon cher ange gardien; la Meuse, le
 Rhin et la Mer m'ont tenu un mois en route. Ne
 pensez pas, je vous en prie, que le voyage de Silésie
 ait avancé mon retour; quand on m'aurait offert la
 Silésie, je serais ici. Il me semble qu'il y a une
 grande folie à préférer quelque chose au bonheur
 de l'amitié. Que peut avoir de plus celui à qui la
 Silésie demeurera ?

1741.

Je suis obligé de m'excuser de mon voyage à
 Berlin auprès d'un cœur comme le vôtre. Il était
 indispensable, mais le retour l'était bien davantage.

— J'ai refusé au roi de Prusse deux jours de plus qu'il
 1741. me demandait. Je ne vous dis pas cela par vanité. Il
 n'y a pas de quoi se vanter ; mais il faut que mon
 angegardien sache au moins que j'ai fait mon devoir.
 Jamais madame *du Châtelet* n'a été plus au-dessus
 des rois.

L E T T R E C L V.

A M. H E L V E T I U S , à Paris.

A Bruxelles, ce 7 janvier.

MON cher rival, mon poëte, mon philosophe, je reviens de Berlin, après avoir effuyé tout ce que les chemins de la Westphalie, les inondations de la Meuse, de l'Elbe et du Rhin, et les vents contraires sur la mer ont d'insupportable pour un homme qui revole dans le sein de l'amitié. J'ai montré au roi de Prusse votre épître corrigée ; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi, et qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de choses à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que, si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé et qui est si difficile, vous vous ferez un honneur bien rare parmi les quarante, je dis les quarante de l'académie comme ceux des fermes.

Les Institutions physiques et l'Anti-Machiavel sont deux monumens bien singuliers. Se serait-on attendu qu'un roi du Nord et une dame de la cour de France eussent honoré à ce point les belles-lettres ? *Praët* a

dû

dû vous remettre de ma part un Anti-Machiavel ; vous avez eu la Philosophie leibnitzienne de la main de son aimable et illustre auteur. Si *Leibnitz* vivait encore , il mourrait de joie de se voir ainsi expliqué , ou de honte de se voir surpasser en clarté , en méthode et en élégance. Je suis en peu de choses de l'avis de *Leibnitz* : je l'ai même abandonné sur les forces vives ; mais , après avoir lu presque tout ce qu'on a fait en Allemagne sur la philosophie , je n'ai rien vu qui approche à beaucoup près du livre de madame *du Châtelet*. C'est une chose très-honorable pour son sexe et pour la France. Il est peut-être aussi honorable pour l'amitié d'aimer tous les gens qui ne sont pas de notre avis , et même de quitter , pour son adverfaire , un roi qui me comble de bontés , et qui veut me fixer à sa cour par tout ce qui peut flatter le goût , l'intérêt et l'ambition. Vous savez , mon cher ami , que je n'ai pas eu grand mérite à cela , et qu'un tel sacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connaissez ; vous savez si on a jamais joint à plus de lumières un cœur plus généreux , plus constant et plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriseriez bien si j'étais resté à Berlin. M. *Gresset* , qui probablement a des engagements plus légers , rompra sans doute ses chaînes à Paris , pour aller prendre celles d'un roi à qui on ne peut préférer que madame *du Châtelet*. J'ai bien dit à sa Majesté prussienne que *Gresset* lui plairait plus que moi , mais que je n'étais jaloux ni comme auteur ni comme courtisan. Sa maison doit être comme celle d'*Horace* , *est locus unicuique suus*. Pour moi , il ne me manque à présent que mon cher

— *Helvétius* ; ne reviendra-t-il point sur les frontières ?
 1741. n'aurai-je point encore le bonheur de le voir et de l'embrasser ?

L E T T R E C L V I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, à Paris.

A Bruxelles, 8 janvier.

J'AI été un mois en route, Monsieur, de Berlin à Bruxelles. J'ai appris, en arrivant, votre nouvel établissement et vos peines. Voilà comme tout est dans le monde. Les deux tonneaux de *Jupiter* ont toujours leur robinet ouvert ; mais enfin, Monsieur, ces peines passent, parce qu'elles sont injustes, et l'établissement reste.

J'en ai quitté un assez brillant et assez avantageux. On m'offrait tout ce qui peut flatter ; on s'est fâché de ce que je ne l'ai point accepté. Mais quels rois, quelles cours et quels bienfaits valent une amitié de plus de dix années ? A peine m'auraient-ils servi de consolation si cette amitié m'avait manqué.

J'ai eu tout lieu, dans cette occasion, de me louer des bontés de M. le cardinal de *Fleuri* ; mais il n'y a rien pour moi dans le monde que le devoir sacré qui m'arrête à Bruxelles. Plus je vis, plus tout ce qui n'est pas liberté et amitié me paraît un supplice. Que peut prétendre de plus le plus grand roi de la terre ? Voilà pourtant ce qui est inconnu des rois et de leurs esclaves dorés.

Vos affaires vous auront-elles permis, Monsieur, de lire un peu à tête reposée l'ouvrage du *Salomon* du Nord, et celui de la reine de Saba ? Je ne doute pas du jugement que vous aurez porté sur les Institutions physiques ; c'est assurément ce qu'on a écrit de meilleur sur la Philosophie de *Leibnitz*, et c'est une chose unique en son genre. Le livre du roi de Prusse (*) est aussi singulier dans le sien ; mais je voudrais que vos occupations et vos bontés pour moi pussent vous permettre de m'en dire votre avis. 1741.

J'oserais souhaiter encore que vous me marquassiez si on ne désire pas qu'après avoir écrit comme *Antonin*, l'auteur vive comme lui. Je voudrais enfin quelque chose que je pusse lui montrer. Il m'a parlé souvent de ceux qui font le plus d'honneur à la France ; il a voulu connaître leur caractère et leur façon de penser : je vous ai mis à la tête de ceux dont on doit rechercher le suffrage. Il est passionné pour la gloire. Je l'ai quitté, il est vrai ; je l'ai sacrifié, mais je l'aime ; et, pour l'honneur de l'humanité, je voudrais qu'il fût à peu-près parfait, comme un roi peut l'être.

Le sentiment des hommes de mérite peut lui faire beaucoup d'impression. Je lui enverrais une page de votre lettre, si vous le permettiez. Son expédition de la Silésie redouble l'attention du public sur lui. Il peut faire de grandes choses et de grandes fautes. S'il se conduit mal, je briserai la trompette que j'ai entonnée.

M. de *Valori* n'a pas à se plaindre de la façon dont le roi de Prusse pense sur lui : il le regarde

(*) L'Anti-Machiavel.

— comme un homme sage et plein de droiture; c'est
1741. sur quoi M. de *Valori* peut compter. Puisse-t-il rester
long-temps dans cette cour! et puissent les couteaux
qu'on aiguise de tous côtés, se remettre dans le
fourreau!

Mais, qu'il y ait guerre ou paix, je ne songe
qu'à l'amitié et à l'étude. Rien ne m'ôtera ces deux
biens : celui de vous être attaché sera pour moi le
plus précieux. Il y a à Bruxelles deux cœurs qui
sont à vous pour jamais. Mon respectueux dévouement
ne finira qu'avec ma vie.

L E T T R E C L V I I.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 19 janvier.

M. *Algarotti* est comte, mais vous, vous êtes
marquis du cercle polaire, et vous avez à vous en
propre un degré du méridien en France, et un en
Laponie. Pour votre nom, il a une bonne partie
du globe. Je vous trouve réellement un très-grand
seigneur. Souvenez-vous de moi dans votre gloire.

Vous avez perdu pour un temps le plus aimable
roi de ce monde, mais vous êtes entouré de reines,
de margraves, de princesses et de princes qui com-
posent une cour capable de faire oublier tout le reste.
Je n'oublierai jamais cette cour; et je vous avoue
que je ne m'attendais pas qu'il fallût aller à quatre

cents lieues de Paris pour trouver la véritable politesse. 1741.

Ne voyez-vous pas souvent M. de *Keyserling* et M. de *Polnitz*? Je vous prie de leur parler quelquefois de moi. Nous avons reçu des lettres de M. de *Keyserling* qui nous apprennent le retour de sa santé. Peut-être est-il actuellement en Silésie : n'irez-vous point là aussi? Vous y seriez déjà si la Silésie était un peu plus au Nord.

Adieu, Monsieur; quand vous retournerez au Midi, souvenez-vous qu'il y a dans Bruxelles deux personnes qui vous admireront et vous aimeront toujours.

LETTRE CLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 19 janvier.

JE reçois votre lettre, mon cher et respectable ami. Je veux absolument que vous soyez content de ma conduite et de Mahomet. Si vous saviez pourquoi j'ai été obligé d'aller à Berlin, vous approuveriez assurément mon voyage. Il s'agissait d'une affaire qui regardait la personne même qui s'est plainte. Elle était à Fontainebleau; elle devait passer du temps à Paris, et j'avais pris mon temps si juste que, sans les accidens du voyage, les débordemens des rivières et les vents contraires, je serais retourné à Bruxelles avant elle. Ses plaintes étaient très-injustes, mais

leur injustice m'a fait plus de plaisir que les cours
 1741. de tous les rois ne pourraient m'en faire. Si jamais
 je voyage, ce ne fera qu'avec elle et pour vous.

J'ai reçu des lettres charmantes de Silésie. C'est
 assurément une chose unique, qu'à la tête de son
 armée, il trouve le temps d'écrire des lettres
 d'homme de bonne compagnie. Il est fort aimable,
 voilà ce qui me regarde; pour tout le reste, cela ne
 regarde que les rois. Je vous avais écrit un petit
 billet jadis, dans lequel je vous disais : *Il n'a qu'un*
défaut. Ce défaut pourra empêcher que les douze
 césars n'aillent trouver le treizième. Le *Globefforf*,
 qui les a vus à Paris, a soutenu qu'ils ne sont pas
 de *Bernin*; et j'ai peur qu'on ne soit aisément de
 l'avis de celui qui ne veut pas qu'on les achète;
 (ceci soit entre nous) *Algarotti* promet plus qu'il
 n'espère. Cependant, si on pouvait prouver et bien
 prouver qu'ils sont du *Bernin*, peut-être réussirait-on
 à vous en défaire dans cette cour. Mais, quand
 fera-t-il chez lui? et qui peut prévoir le tour que
 prendront les affaires de l'Empire? Je songe, en
 attendant, à celles de Mahomet; et voici ma réponse
 à ce que vous avez la bonté de m'écrire.

10. Pour la scène du quatrième acte, il est aisé de
 supposer que les deux enfans entendent ce que dit
Zopire; cela même est plus théâtral et augmente la
 terreur. Je pousserais la hardiesse jusqu'à leur faire
 écouter attentivement *Zopire*, et lorsqu'il dit :

Si du fier Mahomet vous respectez le sort.

je voudrais que *Séide* dit à *Palmire*,

Tu l'entends, il blasphème.

et que *Zopire* continuât,

Accordez-moi la mort;

1741.

Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière.

Il n'est pas douteux qu'il ne faille, dans le couplet de *Zopire*, supprimer le nom d'*Hercide*. Il dira :

Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentimens ,
Si vous me conserviez mes malheureux enfans , &c.

Il me semble que par là tout est sauvé.

A l'égard du cinquième , aimeriez - vous que
Mahomet finît ainfi ?

Périffe mon empire, il est trop acheté ;
Périffe Mahomet , son culte et sa mémoire.

A *Omar*.

Ah ! donne-moi la mort , mais sauve au moins ma gloire ;
Délivre-moi du jour , mais cache à tous les yeux
Que Mahomet coupable est faible et malheureux.

La critique du poison me paraît très-peu de chose.
Il me semble que rien n'est plus aisé que d'empoisonner l'eau d'un prisonnier. Il ne faut pas là de détails. Rien ne révolte plus que des personnages qui parlent à froid de leurs crimes.

Il y a une scène qui m'embarrasse infiniment plus. C'est celle de *Palmire* et de *Mahomet*. Au troisième acte vous sentez bien que *Mahomet* , après avoir envoyé *Séide* recevoir les derniers ordres pour un parricide , tout rempli d'un attentat et d'un intérêt si grand , peut avoir bien mauvaise grâce à parler long-temps d'amour avec une jeune innocente. Cette scène doit

— 1741. être très-courte. Si *Mahomet* y joue trop le rôle de *Tartuffe* et d'amant, le ridicule est bien près. Il faut courir vite dans cet endroit-là, c'est de la cendre brûlante. Voyez si vous êtes content de la scène telle que je vous l'envoie.

Je suis fâché de n'avoir pu vous envoyer toute la pièce au net, avec les corrections; les yeux seraient plus satisfaits, on verrait mieux le fil de l'ouvrage, on jugerait plus aisément. Ayez la bonté d'y suppléer; l'ouvrage est à vous plus qu'à moi. Voyez, jugez; trouvez-vous enfin Mahomet jouable? En ce cas, je crois qu'il faut le donner le lendemain des Cendres; c'est une vraie pièce de carême: d'ailleurs, ce qui peut frapper dans cette pièce ira plus à l'esprit qu'au cœur. Il y a peu de larmes à espérer, à moins que *Séide* et *Palmire* ne se surpassent. L'impression que fait la terreur est plus passagère que celle de la pitié, le succès plus douteux; ainsi j'aimerais bien mieux que Mahomet fût livré aux représentations du carême. On peut, après le petit nombre de représentations que ce temps permet, la retirer avec honneur; mais après Pâques nous manquerons de prétexte.

Il n'y a pas d'apparence que je vienne à Paris ni avant ni après Pâques. Après avoir quitté madame du Châtelet pour un roi, je ne la quitterai pas pour un prophète. Je m'en rapporterai à mon cher ange gardien. Il ne s'agira que de précipiter un peu les scènes de raisonnement, et de donner des larmes, de l'horreur et des attitudes à *Grandval* et à *Gauffin*. Mademoiselle *Quinault* entend le jeu du théâtre comme tout le reste; et si vous vouliez honorer de

votre présence une des répétitions , je n'aurais aucune inquiétude ; enfin , je remets tout entre vos mains , ^{1741.} et je n'ai de volontés que les vôtres. Mes anges gardiens font mes maîtres absolus.

L E T T R E C L I X.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles , février.

C O M P T E Z sur mon amitié , mon cher abbé , quand il s'agira de faire valoir vos tableaux. Vous n'avez en ce genre que de la belle et bonne denrée. Le roi de Prusse aime fort les *Wateaux* , les *Lancrets* et les *Pater*. J'ai vu de tout cela chez lui ; mais je soupçonne quatre petits Wateaux qu'il avait dans son cabinet d'être d'excellentes copies. Je me souviens , entre autres , d'une noce de village où il y avait un vieillard en cheveux blancs très-remarquable. Ne connaissez-vous point ce tableau ? Tout fourmille en Allemagne de copies qu'on fait passer pour des originaux. Les princes sont trompés , et trompent quelquefois.

Quand le roi de Prusse sera à Berlin , je pourrai lui procurer quelques morceaux de votre cabinet , et il ne sera pas trompé : à présent il a d'autres choses en tête. Il m'a offert honneurs , fortune , agréments , mais j'ai tout refusé pour revoir mes anciens amis.

Mettez-moi un peu , mon cher , au fil de mes affaires , que j'ai entièrement perdu , m'en rapportant

— toujours à vos bontés, et vous priant de donner
 1741. à M. *Berger* une copie de ma lettre à Milord *Harvey* (*). Je crois qu'il est bon que cette lettre soit connue ; elle est d'un bon français, et ce sont mes véritables sentimens sur *Louis XIV.* et sur son siècle. Quelque chose qu'on dise à M. *Berger* sur le siècle et sur la lettre, dites-lui, vous, mon ami, de ne point perdre de temps pour l'imprimer.

L E T T R E C L X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

VOILA, je crois, mon cher ange gardien, la seule occasion de ma vie où je puisse être fâché de recevoir une lettre de madame d'*Argental* ; mais, puisque vous avez tous deux, au milieu de vos maux (car tout est commun), la bonté de me dire où en est votre fluxion, ayez donc la charité angélique de continuer. Vous êtes, en vérité, les seuls liens qui m'attachent à la France ; j'oublie ici tout, hors vous ; et je ne songe à Mahomet qu'à cause de vous. Que madame d'*Argental* daigne encore m'honorer d'un petit mot. Buvez-vous beaucoup d'eau ? Je me suis guéri, avec les eaux du Vezèr, de l'Elbe, du Rhin et de la Meuse, de la plus abominable ophtalmie dont jamais deux yeux aient été affublés ; et cela, mon cher

(*) Voyez juillet 1740.

ange , en courant la poste au mois de décembre ;
mais 1741.

Je n'avais rien à redouter ,
Je revolais vers Emilie ,
Les faisons et la maladie
Ont appris à me respecter.

Elle s'intéresse à votre santé comme moi ; elle vous le dit par ma lettre , et vous le dira elle-même cent fois mieux. Je fais transcrire et retranscrire mon coquin de Prophète ; sachez que vous êtes le mien , et que tout ce que vous avez ordonné est accompli à la lettre , sans changer , comme dit l'autre , *un iota* à votre loi.

Est-il vrai que le despotisme des premiers gentils-hommes a dérangé la république des comédiens ? La tribu *Quinault* quitte le théâtre : c'est un grand événement que cela , et je crois qu'on ne parle à Paris d'autre chose. On dit ici les Prussiens battus par le général *Brown* ; mais , pour battre une armée , il faut en avoir une , et le général *Brown* n'en a pas , que je sache. Et puis , qu'importe ! quand *Dufresne* quitte , tout le reste n'est rien.

Adieu , mon cher ami , mon conseil , mon appui , à qui je veux plaire. Que les rois s'échinent et s'entre-mangent ; mais portez-vous bien.

1741.

L E T T R E C L X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 février.

Vos yeux, mon cher et respectable ami, pourront-ils lire ce que vous écrivent deux personnes qui s'intéressent si tendrement à vous ? Nous apprenons par monsieur votre frère le triste état où vous avez été ; il nous flatte en même temps d'une prompte guérison. J'en félicite madame d'*Argental* qui aura été sûrement plus alarmée que vous, et dont les soins auront contribué à vous guérir, autant pour le moins que ceux de M. *Silva*.

Cette beauté que vous aimez,
Et dont le souvenir m'est toujours plein de charmes,
A sans doute éteint par ses larmes
Le feu trop dangereux de vos yeux enflammés.

Je vous renvoie, sur Mahomet et sur le reste, à la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à M. de *Pont-de-Vesle*. J'attendrai que vos yeux soient en meilleur état pour vous envoyer mon Prophète, mais j'ai peur qu'il ne soit pas prophète dans mon pays. Adieu ; je vous embrasse, songez à votre santé ; je fais mieux qu'un autre ce qu'il en coûte à la perdre. Adieu ; je suis à vous pour jamais avec tous les sentimens que vous me connaissez ; je veut dire nous. Mille tendres respects à madame d'*Argental*.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 25 février.

COMMENT se porte mon cher ange gardien? Je lui demande bien pardon de lui adresser, par monsieur son frère, un grimoire de physique; heureusement vous ne fatiguerez pas vos yeux à le lire. Je vous prie de le donner à M. de *Mairan*. S'il en est content, il me fera plaisir de le lire à l'académie. Je suis absolument de son sentiment, et il faut que j'en sois bien pour combattre l'opinion de madame *du Châtelet*. Nous avons, elle et moi, de belles disputes dont M. de *Mairan* est la cause. Elle peut dire : *Multa passa sum propter eum*. Nous sommes ici tous deux une preuve qu'on peut fort bien disputer sans se haïr.

Le Prophète est toutprêt, il ne demande qu'à partir pour être jugé par vous en dernier ressort. J'attends que vous ayez la bonté de m'ordonner par quelle voie vous voulez qu'il se rende à votre tribunal. Il n'est rien tel que de venir au monde à propos; la pièce, toute faible qu'elle est, vaut certainement mieux que l'Alcoran, et cependant elle n'aura pas le même succès. Il s'en faudra de beaucoup que je sois prophète dans mon pays; mais tant que vous aurez un peu d'amitié pour moi, je serai très-content de ma destinée et de celle des miens.

LETTRE CLXIII.

A M. DE WARMHOLTZ,

GENTILHOMME SUÉDOIS ET TRADUCTEUR DE
L'HISTOIRE DE CHARLES XII, PAR NORBERG.

A Bruxelles, 12 mars.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de vous faire ressouvenir de la promesse que vous avez bien voulu me faire; ma reconnaissance sera aussi vive que vos bons offices me sont précieux. Vous savez à quel point j'aime la vérité, et que je n'ai ni d'autre but ni d'autre intérêt que de la connaître. Il ne vous en coûtera pas quatre jours de travail de mettre quelques notes sur les pages blanches. Cette histoire vous est présente; vous savez en quoi M. *Norberg* diffère de moi. Marquez-moi, je vous en conjure, les endroits où je me suis trompé, et procurez-moi le plaisir de me corriger. J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C L X I V.

1741.

A M. DE MAIRAN, à Paris.

Le 24 mars.

Vous êtes, mon cher Monsieur, le premier ministre de la philosophie; il ne faut pas vous dérober un temps précieux. Je voudrais bien avoir fait en peu de paroles; mais j'ai peur d'être long, et j'en suis fâché pour nous deux, malgré tout le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous.

J'ai reçu votre présent; je vous en remercie doublement, car j'y trouve amitié et instruction, les deux choses du monde que j'aime le mieux, et que vous me rendez encore plus chères.

Parlons d'abord de madame *du Châtelet*, car cette adverfaire-là vaut mieux que votre disciple. Vous lui dites, dans votre lettre imprimée, qu'elle n'a commencé sa rebellion qu'après avoir hanté les mal-intentionnés leibnitziens. Non, mon cher maître; pas un mot de cela, croyez-moi; j'ai la preuve par écrit de ce que je vous dis.

Elle commença à chanceler dans la foi un an avant de connaître l'apôtre des monades qui l'a pervertie, et avant d'avoir vu *Jean Bernoulli*, fils de *Jean*.

La manière d'évaluer les forces motrices, par ce qu'elles ne font point, la révolta. Un très-célèbre géomètre fut entièrement de son avis; je n'en fus point, malgré toutes les raisons qui devaient me séduire. Tenez-m'en compte si vous voulez; mais

— je regarde ma persévérance comme une très-belle
1741. action.

Madame *du Châtelet* vous répondra probablement. Je souhaite qu'elle ait une réplique; elle mérite que vous entriez un peu dans des détails instructifs avec elle. Je crois que le public et elle y gagneront. Vous ferez comme les dieux d'*Homère* qui, après s'être battus, n'en reçoivent pas moins en commun l'encens des hommes. Voilà pour madame *du Châtelet*. Venons à votre serviteur.

Premièrement, je vous déclare que je crois fermement à la simple vitesse multipliée par la masse. Mais quand je dis qu'il faut l'appliquer au temps, je dis ce que le docteur *Clarke* dit le premier à *Leibnitz*; et quand je dis que deux pressions en deux temps donnent deux de vitesse et quatre de force, je n'avoue rien dont les adversaires tirent avantage; car je ne veux dire autre chose sinon que l'action est quadruple en deux temps.

Je pourrais être mieux reçu qu'un autre à tenir ce langage, parce que je ne fais ce que c'est que cet être qu'on appelle *force*. Je ne connais qu'*action*, et je ne veux dire autre chose sinon que l'action est quadruple en un temps double, pour les raisons que vous savez.

Mais, pour lever toute équivoque, je vous prierai de remettre mon Mémoire à M. l'abbé *Mouffinot*, qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre, et qui bientôt aura celui de vous en présenter un autre plus court, dont vous ferez l'usage que votre discernement et vos bontés vous feront juger le plus convenable.

J'ai

J'ai relu votre Mémoire de 1728, et je le trouve, —
 comme je l'ai toujours trouvé et comme il paraît ^{1741.}
 à madame du Châtelet, méthodique, clair, plein de
 finesse et de profondeur. J'y trouve de plus ce qu'elle
 n'y voit pas, que vous pouvez très-bien évaluer la
 valeur des forces motrices par *les espaces non par-*
courus. Votre supposition même paraît aussi recevable
 que toutes les suppositions qu'on accorde en géo-
 métrie.

Je viens de lire attentivement le Mémoire de
 M. l'abbé *Deidier*; il est digne de paraître avec le
 vôtre. Je ne saurais trop vous remercier de me l'avoir
 envoyé, et je vous supplie, Monsieur, de vouloir
 bien remercier pour moi l'auteur, du profit que je
 tire de son ouvrage. Il y a, ce me semble, de l'inven-
 tion dans la nouvelle démonstration qu'il donne,
figure II.

Je n'ose abuser de votre patience; mais si vous, ou
 M. l'abbé *Deidier*, avez le temps, ayez la bonté de
 m'éclairer sur quelques doutes; je vous ferais bien
 obligé.

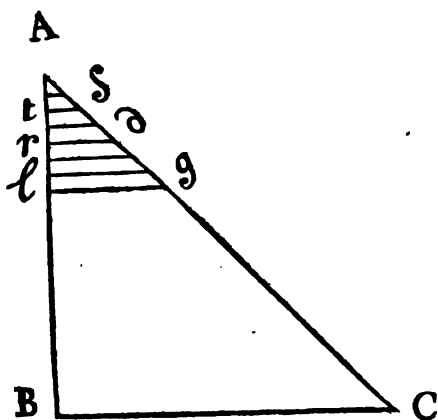
M. *Deidier*, page 127, dit que le corps A (on fait
 de quoi il est question) aura une force avant le choc
 qui sera comme le produit de la masse par la vitesse.

Mais c'est de quoi les *forceviviens* ne conviendront
 point du tout; ils vous diront hardiment que ce corps
 renferme en soi une force qui est le produit du carré
 de sa vitesse, et que s'il ne manifeste pas cette force
 en courant sur ce plan poli, c'est qu'il n'en a pas
 d'occasion. C'est un soldat qui marche armé; dès
 qu'il trouvera l'ennemi, il se battra; alors il déploiera
 sa force, et alors $m \times u^2$.

Corresp. générale.

Tome II. Z

— Ils soutiennent donc que le mobile a reçu cette
 1741. force que nous nions, et ils tâchent de prouver qu'il
 l'a reçue *à priori*; ce qui est bien pis encore que des
 expériences.



Ne disent-ils pas que, dans ce triangle, la force reçue dans le corps A est le produit d'une infinité de pressions accumulées? ne disent-ils pas que A n'aurait pas en l la force qui résulte de ces pressions, si la ligne ts , par exemple, ne représentait deux pressions, si rd n'en représentait trois, &c?

Mais, disent-ils, le triangle Alg est au triangle ABC comme le carré de lg au carré de BC , et ces deux triangles sont infiniment petits; donc ils représentent, dans le premier triangle Alg , les pressions qui donnent une force égale au carré de lg , et dans le grand triangle la somme des pressions qui donnent la force égale au carré BC .

Mais n'y a-t-il pas là un artifice? et ne faut-il

pas que toutes ces pressions, si on les distingue, agissent chacune l'une après l'autre? Il y a donc dans cet instant, autant d'instans que de pressions. Cette figure même montre évidemment un mouvement uniformément accéléré : or, comment peut-on supposer qu'un mouvement accéléré s'opère en un seul instant indivisible? 1741.

Je demande si cette seule réponse ne peut pas suffire à découvrir le sophisme.

Je viens ensuite à la conclusion très-spécieuse que les leibnitziens tirent de la percussion des corps à ressort et des corps inélastiques.

Dans la collision des corps à ressort, ils retrouvent toujours les mêmes forces avant et après le choc, quand ils supputent la force par le carré de la vitesse; et, dans la collision d'un corps inélastique qui choque un corps dur, ils retrouvent encore leur compte.

Par exemple, une boule de terre glaise, suspendue à un fil, rencontre un morceau de cuivre de même pesanteur qu'elle:

Leur masse est 2, leur vitesse 5;

Le choc produit un enfoncement que j'appelle 2; que chaque masse soit 2, et chaque vitesse 10, l'enfoncement est 4.

Mais que la masse de l'un soit 4 et la vitesse 5, la masse de l'autre 2 et la vitesse 10, l'enfoncement n'est que 3.

C'est là que les forceviers prétendent triompher; car, disent-ils, nous avons trouvé cavité 2 produite par 200 de force, et cavité 4 produite par 400 de force; nous trouvons ici cavité 3 produite par 300, selon notre calcul.

1741. Mais si l'on compte, poursuivent-ils, selon l'ancienne méthode, on aura pour le troisième cas, non pas 300 de force, mais 4×5 pour un des mobiles, 2×10 pour l'autre; le tout = 40. Donc, selon l'ancien calcul, l'enfoncement devrait être 4 comme dans le second cas, et non pas 3; donc il faut, concluent-ils, que l'ancienne façon de compter soit très-mauvaise.

Je fais bien qu'on peut dire que, dans la percussion de deux corps à ressort, lorsqu'un plus petit va choquer un plus grand, le ressort augmente les forces; mais ici, lorsque ce mobile de cuivre, et ce mobile inélastique de terre glaise se rencontrent, pourquoi se perd-il de la force? Nous n'avons plus dans ce cas la ressource des ressorts.

Ne dois-je pas recourir à une raison primitive? et si cette raison satisfait pleinement à ces deux difficultés qui paraissent opposées, pourrai-je me flatter d'avoir rencontré juste?

Cette cause que je cherche n'est-elle pas la masse même des corps?

Je remarque que dans les corps à ressort il n'y a accroissement de quantité de mouvement (que j'appelle force) que lorsque le corps à ressort choqué est plus pesant que celui qui l'attaque.

Je vois, au contraire, que quand le mobile inélastique souffre un enfoncement moins grand qu'il ne devrait le recevoir, le corps inélastique a moins de masse; par exemple, quand la boule de terre glaise, qui est 2 et qui a 10 de vitesse, rencontre le cuivre 2, qui a aussi 10 de vitesse; l'enfoncement est 4.

Mais si l'un des deux corps a 2 de masse et 10 de

vitesse, et l'autre 4 de masse et 5 de vitesse, alors, quoique les causes paraissent égales, quoiqu'il y ait de part et d'autre égale quantité de mouvement, l'effet est cependant très-différent. Pourquoi? n'est-ce pas que les corps réagissent moins quand ils ont moins de masse, et réagissent plus quand ils sont plus massifs? 1741.

N'est-ce pas, toutes choses égales, parce qu'un corps est plus massif qu'il a plus de ressort, et qu'ainsi il réagit plus contre un petit corps à ressort qui le vient frapper? comme dans l'expérience d'*Herman*. Et n'est-ce pas par cette même raison qu'un corps quelconque, toutes choses égales, réagit moins, s'il est plus petit?

Voilà mon doute. Pardon de cette confession générale au temps de Pâques. Elle est trop longue; mais si je voulais vous dire combien je vous aime et vous estime, je serais bien plus prolix.

Adieu; je suis de toute mon ame votre, &c.

1741.

L E T T R E C L X V.

A M. D E M A I R A N , à Paris.

A Bruxelles , le 1 d'avril.

ME voici, Monsieur, tout à travers du schisme. Je suis toujours le confesseur de votre évangile, au milieu même des tentations. Je vous envoie mon petit grimoire; vous verrez, seulement par la première partie, si je vous ai bien entendu; et, en cas que vous trouviez quelques réflexions un peu neuves dans la seconde, vous pourrez montrer mes questions à votre aréopage.

Je ferai curieux de savoir si on croit que je suis dans le bon chemin. Voilà tout ce que je prétends. Je ne veux point une approbation, mais une décision. Ai-je tort? ai-je raison? ai-je bien ou mal pris vos idées?

Vous recevrez peut-être la réponse de madame la marquise *du Châtelet* imprimée, en recevant mon manuscrit. Puisque vous avez eu la patience de lire mon *Essai sur la métaphysique de Leibnitz*, vous avez déjà vu que l'amitié ne me donne ni ne m'ôte mes opinions. Ce petit traité, mal imprimé en Hollande, fait partie d'une introduction aux *Elémens de Newton* qu'on réimprime; et c'est à madame *du Châtelet* elle-même, que j'adresse, et que je dédie cet ouvrage dans lequel je prends la liberté de la combattre. Il me semble que c'est-là, pour les gens de

lettres, un bel exemple qu'on peut être tendrement et respectueusement attaché à ceux que l'on contredit. 1741.

Je me flatte donc que votre petite guerre avec madame du Châtelet ne servira qu'à augmenter l'estime et l'amitié que vous avez l'un pour l'autre. Elle est un peu piquée que vous lui ayez reproché qu'elle n'a pas lu assez votre Mémoire. Je voudrais qu'elle fût persuadée des choses que vous y dites autant qu'elle les a lues; mais songeons, mon cher et aimable philosophe, combien il est difficile à l'esprit humain de renoncer à ses opinions. Il n'y a que l'auteur du Télémaque à qui cela soit arrivé. C'est qu'il aime mieux sacrifier le quietisme que son archevêché, et madame du Châtelet ne veut point sacrifier les forces vives, même à vous.

Elle ne peut point convenir qu'il soit possible d'épuiser la force à former des ressorts, et de la reprendre ensuite. Elle trouve là une contradiction qui la frappe. J'ai beau faire; nous disputons tout le jour, et nous n'avancons point. Voilà pourquoi je veux favoir si son opiniâtreté ne vient pas en partie de ses lumières, et en partie de ce que je soutiens mal votre cause.

Je ne fais par quelle fatalité les dames se sont déclarées pour *Leibnitz*. Madame la princesse de *Columbrano* a écrit aussi en faveur des forces vives. Je ne m'étonne plus que ce parti soit si considérable. Nous ne sommes guère galans ni vous ni moi. Mais vous êtes comme *Hercule* qui combattait contre les Amazones sans ménagement, et moi je ne suis dans votre armée qu'un volontaire peu dangereux.

Si nous étions à Paris, la paix serait bientôt faite;

— et je me flatte bien que nous dînerions ensemble un
 1741. jour dans cette belle maison (*) consacrée aux arts,
 peinte par *le Sueur* et par *le Brun*, et digne de recevoir
M. de Mairan.

Adieu, cher ennemi de mes amis ; adieu, mon
 maître, digne d'être celui de votre illustre et aimable
 adversaire.

P. S. Depuis cette lettre écrite, je reçois votre billet
 à l'abbé *Moussinot*. Ne me répondez point, mon cher
 philosophe ; le temps est à ménager, quoi qu'en disent
 les *forceviviens* ; mais si vous croyez que vous me
 ferez plaisir en montrant à l'académie de quelle façon
 je pense ; si on peut voir, par mon *Mémoire*, que je
 ne suis pas absolument étranger dans Jérusalem, ayez
 la bonté de le communiquer : sinon, *percat*.

Je me tiens pour répondu ; je ne veux pas un mot.
 Je vous embrasse, je vous estime, je vous aime autant
 que vous le méritez.

(*) L'hôtel Lambert.

L E T T R E C L X V I.

1741.

A M. H E L V E T I U S.

A Bruxelles, 3 avril.

J'AI reçu aujourd'hui, mon cher ami, votre diamant, qui n'est pas encore parfaitement taillé, mais qui sera très-brillant.

Croyez-moi, commencez par achever la première épître; elle touche à la perfection, et il manque beaucoup à la seconde.

Votre première épître, je vous le répète, sera un morceau admirable; sacrifiez tout pour la rendre digne de vous; donnez-moi la joie de voir quelque chose de complet sorti de vos mains. Envoyez-la-moi dans un paquet un peu moins gros que celui d'aujourd'hui. Il n'est plus besoin de page blanche. D'ailleurs, quand vous en gardez un double, je puis aisément vous faire entendre mes petites réflexions. J'ai autant d'impatience de voir cette épître arrondie, que votre maîtresse en a de vous voir arriver au rendez-vous. Vous ne savez pas combien cette première épître sera belle, et moi je vous dis que les plus belles de *Despréaux* seront au-dessous; mais il faut travailler, il faut savoir sacrifier des vers; vous n'avez à craindre que votre abondance; vous avez trop de fang, trop de substance; il faut vous saigner et jeûner. Donnez de votre superflu aux petits esprits compassés, qui sont si méthodiques et si pauvres, et

— 1741. qui vont si droit dans un petit chemin sec et uni qui ne mène à rien. Vous devriez venir nous voir ce mois-ci ; je vous donne rendez-vous à Lille , nous y ferons jouer Mahomet ; *La Noue* le jouera, et vous en jugerez. Vous seriez bien aimable de vous arranger pour cette partie.

J'ai peur que nous n'ayons pas raison contre *Mairan* dans le fond ; mais *Mairan* a un peu tort dans la forme , et madame *du Châtelet* méritait mieux. Bonsoir, mon cher poète philosophe ; bonsoir, aimable *Apollon*.

L E T T R E C L X V I I .

A M. PITOT DE LAUNAY.

A Bruxelles, 5 avril.

M O N S I E U R , je vous fais mon compliment sur ce que vous allez changer de vilaine eau en une terre fertile. Cela est moins brillant que de mesurer la terre et de déterminer sa figure, mais cela est plus utile ; et il vaut mieux donner aux hommes quelques arpens de terre, que de savoir si elle est plateaux pôles. Vous n'aurez besoin de personne auprès de votre confrère M. de *Richelieu*, mais je me vanterai à lui d'être votre ami ; et c'est moi qui vous prie de lui bien faire ma cour, et à un très-aimable syndic avec qui j'ai fait la moitié du voyage jusqu'à Langres. Je vous prie, avant de partir, de me mander ce qu'on pense,

ou plutôt ce que vous pensez sur le quatrième tome
de la Physique de l'abbé de *Molières*. 1741.

Entre autres opinions qui m'ont surpris dans ce livre, j'ai trouvé une preuve surabondante de l'existence de DIEU, qui, me semble, ferait des athées si on pouvait l'être. Me trompé-je? M. de *Molières* me paraît étrangement anti-mécanique.

Je suis fâché que l'auteur des Institutions physiques abandonne quelquefois *Newton* pour *Leibnitz*, mais il faut aimer ses amis de quelque parti qu'ils soient. Adieu; je vous prie de vous souvenir de moi avec tous vos amis. Vous savez que je vous aime et que je vous estime trop pour vous faire des complimens ordinaires. Ne m'oubliez pas auprès de madame *Pitot*. L'illustre *Newton-leibnitzienne* va vous écrire.

1741.

L E T T R E C L X V I I I .

A M. D E M A U P E R T U I S .

A Bruxelles, le 4 mai.

MADAME *du Châtelet*, Monsieur, m'a dérobé une marche; elle a envoyé sa lettre avant la mienne; mais je n'ai été ni moins touché ni moins inquiet, et je n'ai pas été moins satisfait qu'elle quand j'ai appris votre heureuse arrivée à Vienne, après tant de fatigues et de dangers. Vous êtes fait pour plaire par-tout où vous êtes, mais vous ne plaisez jamais tant à personne qu'à vos compatriotes quand vous les reverrez. Ils sont plus dignes que les Islandais de jouir de votre commerce.

Si vous prenez le parti de repasser en France, et que vous preniez votre chemin par Bruxelles, vous porterez la consolation et la joie dans notre solitude. Vous savez, sans doute, combien tout le monde s'est intéressé à votre destinée. Croyez que ce n'est pas à Bruxelles qu'on vous aime le moins. Il y a deux personnes ici qui ne sont point du tout du même avis sur les imaginations de *Leibnitz*, mais qui se réunissent à vous estimer et à vous aimer de tout leur cœur.

Conservez-moi, je vous en prie, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, et surtout conservez-vous.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, le 5 mai.

J'AI reçu, Monsieur, votre certificat; mais je vois que l'académie est neutre, et n'ose pas juger un procès qui me paraît pourtant assez éclairci par vous.

Je crois que la société royale serait plus hardie, et ne balancerait pas à prononcer qu'en temps égal deux font deux, et quatre font quatre; car, en vérité, tout bien pesé, voilà à quoi se réduit la question.

Franchement, *Leibnitz* n'est venu que pour embrouiller les sciences. Sa raison insuffisante, sa continuité, son plein, ses monades, &c., sont des germes de confusion dont M. *Volf* fait éclore méthodiquement quinze volumes in-4°. , qui mettront plus que jamais les têtes allemandes dans le goût de lire beaucoup et d'entendre peu. Je trouve plus à profiter dans un de vos Mémoires que dans tout ce verbiage qu'on nous donne *more geometrico*. Vous parlez *more geometrico et humano*.

Ce *Koënic*, élève de *Bernoulli*, qui nous apporta à Cirey la religion des monades, me fit trembler, il y a quelques années, avec sa longue démonstration qu'une forcedouble communique en un seul temps une force quadruple. Ce tour de passe-passe est un de ceux de *Bernoulli*, et se résout très-facilement.

Je suis fâché que mes amis se soient laissé prendre à ce piège, et encore plus de la querelle qui s'est

— 1741. élevée. Mais il ne faut pas gêner ses amis dans leur profession de foi; et moi qui ne prêche que la tolérance, je ne peux pas damner les hérétiques. J'ai beau regarder les monades avec leur perception et leur aperception comme une absurdité, je m'y accoutume, comme je laisserais ma femme aller au prêche, si elle était protestante.

La paix vaut encore mieux que la vérité. Je n'ai guère connu ni l'une ni l'autre en ce monde; mais ce que je connais très-bien c'est l'estime et l'amitié avec laquelle je serai toute ma vie, mon très-cher philosophe, votre, &c.

La première fois qu'on disséquera un corps calleux, mes respects à l'ame qui y loge.

L E T T R E C L X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 mai.

MES saints anges sauront que j'obéis de tout mon cœur à leurs ordres de ne point imprimer notre Prophète; mes idées avaient prévenu sur cela leur volonté. J'attendrai qu'ils mettent Mahomet sur les treteaux de Paris.

Le roi de Prusse m'a fait l'honneur de me mander, deux jours après la bataille : *On dit les Autrichiens battus, et je crois la chose vraie.* Pour moi, je vous dois un peu plus de détail de la journée de Lille; car c'est à mes souverains que j'écris, et il faut leur rendre compte des opérations de la campagne. On n'a pas

pu refuser quatre représentations aux empressements de la ville ; et , de ces quatre , il y en a eu une chez l'intendant , en faveur du clergé qui a voulu absolument voir un fondateur de religion. Vous croirez peut-être que je blasphème quand je dis que *La Noue*, avec sa physionomie de finge , a joué le rôle de *Mahomet* , bien mieux que n'eût fait *Dufresne*. Cela n'est pas vraisemblable , mais cela est très-vrai. Le petit *Baron* s'est tellement perfectionné depuis la première représentation , a eu un jeu si naturel , des mouvemens si passionnés , si vrais et si tendres , qu'il faisait pleurer tout le monde , comme on faigne du nez. C'est une chose bien singulière qu'une pièce nouvelle soit jouée en province , de façon à me faire désespérer qu'elle puisse avoir le même succès à Paris. Mon sort , d'ailleurs , a toujours été d'être persécuté dans cette capitale , et de trouver ailleurs plus de justice. On dit que le goût des mauvaises pointes et des quolibets est la seule chose qui soit aujourd'hui de mode , et que sans la voix de la *Le Maure*, et le canard de *Vaucanson* , vous n'auriez rien qui fit ressouvenir de la gloire de la France.

Je devrais dire : *Frangé , misér , calamos , vigilataque prælia dele*. Cependant j'aime toujours les lettres , comme si elles étaient honorées et récompensées ; vous seuls me les rendez toujours chères , et vous faites ma patrie.

Madame du Châtelet a encore gagné aujourd'hui un incident considérable ; et la justice est absolument bannie de ce monde , si elle ne gagne pas un jour le fond du procès ; mais ce jour est loin , et le peu qui reste de belles années se consume à Bruxelles. Nous

— 1741. n'en ferons pas quittes avant trois ans. N'importe, mon courage ne s'épuisera pas, et je ne regretterai ni Paris ni Berlin. Je souhaite seulement que nous puissions venir faire un tour, quand vous nous direz de venir.

Adieu, nos anges; je suis toujours *sub umbra alarum vestrarum*.

P. S. Vous savez M. de *Maupertuis* à Vienne chez le prince *Lichtenstein*, après avoir été dépouillé par des payfans en raison directe de tout ce qu'il avait.

L E T T R E C L X X I.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, 17 mai.

EH bien! mon cher ami, vous avez donc employé les cent vieux louis. Soit. Tout ce que vous faites est bien, et *vidit quod esset bonum, et est bonum* d'avoir mille écus de rente de plus. Il faudra un peu pâtre cette année; mais si DIEU permet que je vive, je vivrai à mon aise.

Faites-moi le plaisir, mon cher ami, d'expédier promptement à Lille, à M. *Denis*, et franc de port, un joli paravent à feuilles, pour mettre devant une cheminée, haut d'environ trois pieds et demi, plus ou moins, les feuilles se levant et se baissant à volonté.

C'est de Lille, où j'ai passé quelques jours, que je vous envoyai ma signature en parchemin, dans laquelle

laquelle j'oubliai le nom d'*Arouet*, que j'oublie assez volontiers. Je vous renvoie d'autres parchemins où se trouve ce nom, malgré le peu de cas que j'en fais. Dans peu, vous aurez mon certificat de vie, puisque, malgré ma maigreur et ma langueur, on dit que je vis encore. Dites-le vous-même, écrivez-le à nos débiteurs. 1741.

L E T T R E C L X X I I.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Bruxelles, le 27 mai.

J E n'apprends qu'aujourd'hui, mon cher ami, que ce manuscrit de Mahomet, dont je vous destinais l'hommage depuis si long-temps, est enfin arrivé à Paris, malgré les saints inquisiteurs. Ce bon musulman est entre les mains d'un docteur de sorbonne, nommé l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, et cet abbé n'attend que vos ordres pour vous l'envoyer par la voie que vous voudrez.

Je vous prie instamment de le lire avec des yeux de critique, et non pas avec ceux d'un ami. J'ai essayé, comme vous savez, la pièce à Lille. *La Noue* ne s'en est pas mal trouvé; mais je ne regarde les jugemens de Lille que comme une sentence de juges inférieurs qui pourrait bien être cassée à votre tribunal. Vous consulter de loin, mon cher *Cideville*, c'est une consolation d'une si longue absence; si je vivais avec vous, je vous consulterais tous les jours.

Corresp. générale.

Tome II. A a

1741. Pourquoi ne pouvez-vous pas faire comme le jeune *Helvétius*, qui est venu passer ici quelques jours? Nous avons parlé de belles-lettres, nous avons rempli toutes nos heures; ce serait avec vous surtout qu'un pareil commerce serait délicieux, *sed nos fata premunt*. Où êtes-vous à présent, et que faites-vous? cueillez-vous les fleurs du Parnasse, ou arrachez-vous les chardons de la chicane? Il me semble que vous m'aviez écrit que quelquefois la malheureuse nécessité de plaider vous arrachait à l'étude et au plaisir; c'est le cas où est madame du Châtelet.

*Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus.*

Et pourquoi? pour plaider six ou sept ans en Brabant. Personne ne mène la vie qu'il devrait mener. Voilà-t-il pas le roi de Prusse,

L'enragé qu'il était, né roi d'une province,
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,

qui s'en va hasarder sa vie en Silésie contre des hofsfards! *Maupertuis*, qui pouvait vivre heureux en France, cherche à Berlin le bonheur qui n'y est pas, et se fait prendre par des paysans de Moravie, qui le mettent tout nu, et lui prennent plus de cinquante théorèmes qu'il avait dans ses poches. J'ai été plus sage; j'ai revolé bien vite vers *Emilie*. Le roi de Prusse m'en a un peu boudé. Depuis les incivilités qu'il a faites à la reine d'Hongrie, il souffre impatiemment qu'on lui préfère une femme. Il m'a fait des coquetteries immédiatement après la bataille de Molvitz, et

actuellement que je vous écris, je lui dois deux lettres. 1741.

Mais il faut que je vous préfère ;
Car , dût-il être mon appui ,
Vous faites des vers mieux que lui ,
Et votre amitié m'est plus chère.

Il ne doit aller qu'après vous et madame *du Châtelet* ; chacun doit être à sa place. Il n'est que roi au bout du compte , et vous êtes le plus aimable des hommes. Adieu , je vous embrasse.

L E T T R E C L X X I I I .

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 28 de mai.

Vous n'avez pas , sans doute , reçu les lettres que madame *du Châtelet* et moi nous vous avons écrites à Vienne. Si vous aviez pu savoir la douleur dont nous fûmes pénétrés sur le faux bruit de votre mort , vous m'écrieriez avec un peu plus d'amitié , et vous ne vous borneriez point à me parler au nom de la reine-mère. Est-il possible que ce soit vous qui ayez des inégalités ! Je ne vous cacherai point qu'on m'a mandé que vous vous étiez plaint à Berlin d'expressions dont je m'étais servi en parlant de vous. Je ne me souviens pas d'en avoir jamais employé d'autres que celles de *digne appui de Newton, de mon maître dans l'art de penser.*

1741.

L E T T R E C L X X I V .

A M. DE WARMHOLTZ.

A Bruxelles , mai.

MONSIEUR,

Vous m'auriez fait un vrai plaisir si vous aviez pu remplir les promesses que vous aviez eu la bonté de me faire ; mais puisque vous ne le pouvez pas , j'attendrai que votre grande et belle édition ait paru pour corriger mon petit abrégé de l'histoire de *Charles XII* , que je compte seulement faire imprimer à la suite de mes œuvres. Je ne manquerai pas alors de rendre la justice qui est due à la source où j'aurai puisé. Il est très-naturel que M. *Norberg* , suédois et témoin oculaire , ait été mieux instruit que moi étranger , et il est juste que sa grande histoire serve d'instruction pour mon petit abrégé. J'aurais renoncé entièrement à cette faible partie de mes ouvrages , si cette histoire que j'ai donnée n'avait eu quelque succès , au moins par le style , et si le public n'avait paru souhaiter que ce morceau assez intéressant fût appuyé de faits authentiques.

Au reste , il est très-faux que je me sois adressé à aucun libraire , ni indirectement ni directement , pour faire imprimer cet abrégé nouveau , qui n'est pas même commencé.

Vous me ferez plaisir, Monsieur, et vous me rendrez justice, si vous voulez bien avertir, dans la préface ou dans les notes de votre ouvrage, que je ne prétends point combattre M. *Norberg*, mais me réformer sur ses mémoires. Je crois même que ce serait la seule note qui conviendrait, car il me paraît fort inutile de citer les endroits où j'aurai été trompé dans mes premières éditions, puisque tous ces endroits seront corrigés dans la nouvelle. C'est sur quoi je m'abandonne à votre discrétion, étant de tout mon cœur (*), Monsieur, &c.

L E T T R E C L X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 juin.

COMMENT mes anges, qui fondent les cœurs, peuvent-ils s'imaginer que je fasse imprimer leur Mahomet? Je ne suis pas assez impie pour transgresser leurs ordres; on ne l'imprimera, on ne le jouera à Paris que quand ils le voudront.

Vous avez cru, je ne fais sur quel billet moitié vers et moitié prose, écrit à *La Noue* il y a quelques mois, que je lui envoyais ce Mahomet imprimé; mais mes anges sauront qu'il y a deux points dans cette affaire. Le premier est que j'envoyais à ce

(*) M. de *Voltaire* se trompait; il trouva dans le chapelain plus d'injures et d'erreurs que de faits intéressans, ou de remarques utiles.

— *La Noue* la pièce manuscrite avec les rôles, et qu'il m'a
 1741. rendu le tout fidèlement, car ce *La Noue* est un
 honnête garçon.

Le second point est que ledit *La Noue* a été aussi indiscret qu'honnête homme, pour le moins; qu'il a montré mes lettres, et que ces petits vers dont vous me parlez, très-peu faits pour être montrés, ont couru Paris. C'est ce second point qui me fâche beaucoup. Il est défendu dans la sainte Ecriture de révéler la turpitude, et la plus grande des turpitudes c'est une lettre écrite d'abondance de cœur à un ami, et qui devient publique. J'ai appris même qu'on a défiguré et fort envenimé ces petits vers dont, en vérité, il ne me souvient plus. Enfin, j'ai tout lieu de croire que cette bagatelle est allée jusqu'aux oreilles de monsieur le cardinal. Ce qui me le persuade, c'est que dans ce temps-là même, M. du Châtelet étant à Paris, et ayant retiré d'office mes ordonnances du trésor royal, monsieur le cardinal donna ordre qu'on ne les payât point.

Madame du Châtelet, sans m'en rien dire, m'a joué le tour d'écrire à son éminence, qui a répondu qu'on me payerait, mais qui n'a pas mis dans sa lettre le même air de bonté pour moi que celui dont il m'honorait quand j'étais en Hollande et en Prusse.

Je vais avoir l'honneur de lui écrire pour le remercier; mais je ne fais si je dois prendre la liberté de lui proposer de lire Mahomet; je ne ferai rien sans les ordres de mes anges gardiens.

Je fais mon compliment à M. de la Chaussée. Je voudrais bien que quelque jour il pût me le rendre, mais je doute fort qu'on trouve à la comédie

française quatre acteurs tels que ceux qui ont joué
Mahomet à Lille. 1741.

Je fais que *La Noue* a l'air d'un fils rabougri de *Baubourg*, mais aussi il joue à mon sens d'une manière plus forte, plus vraie et plus tragique que *Dufresne*. Il y a un petit *Baron* qui n'a qu'un filet de voix, mais qui a fait verser des ruisseaux de larmes. J'en verserais moi de n'être pas auprès de vous, si je n'étais pas ici. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

L E T T R E C L X X V I.

A M. PITOT DE LAUNAY.

Bruxelles, le 19 juin.

JE suis un paresseux, mon cher philosophe; je crois que c'est une mauvaise qualité attachée au peu de santé que j'ai. Je passe des six mois entiers sans écrire à mes amis. Il est vrai qu'il faut m'excuser un peu. J'ai fait des voyages au Nord quand vous alliez au Midi; mais ne jugez point, je vous prie, de mon amitié par mon silence; personne ne s'intéresse plus vivement que moi à tout ce qui vous arrive; il suffit d'ailleurs d'être bon citoyen pour être charmé que vous soyez employé en Languedoc. J'aimerais mieux encore que vous fussiez occupé à ouvrir de nouveaux canaux en France qu'à rajuster les anciens. Il me semble qu'il manque à l'industrie des Français et à la splendeur de l'Etat, d'embellir le royaume, et de faciliter le commerce par ces rivières artificielles

1741.

dont on a déjà de si beaux exemples. De tels ouvrages valent bien l'aire d'une courbe, et la mesure leibnitziennne des forces vives. Vous faites de la géométrie l'usage le plus honorable, puisque c'est le plus utile; car je m'imagine qu'il en est de la physique comme de la politique des princes : où est le profit, là est l'honneur.

J'ai un peu abandonné cette physique pour d'autres occupations; il ne faut faire qu'une chose à la fois pour la bien faire. Madame du Châtelet est assez heureuse pour n'avoir rien à présent qui la détourne de cette étude; sa lettre à M. de Mairan a été fort bien reçue, mais j'aurais mieux aimé que cette dispute n'eût pas été publique. Le fond de la question n'a pas été entamé dans les lettres de M. de Mairan et de madame du Châtelet, et le fond de la question consistant à savoir si le temps doit entrer dans la mesure des forces, il me semble que tout le monde devrait être d'accord. M. de Bernoulli lui-même ne nie plus qu'on doive admettre le temps. Ainsi, si on peut disputer encore, ce ne peut plus être que sur les termes dont on se sert. Il est triste pour des géomètres qu'on se soit si long-temps battu sans s'entendre. On les aurait presque pris pour des théologiens.

Je crois que vous êtes bien content du séjour du Languedoc. Est-il vrai qu'on s'y porte toujours bien? Il n'en est pas de même en Flandre; ma santé continue d'y être bien mauvaise. Les études en souffrent, l'ame est toujours malade avec le corps, quoique ces deux choses soient, dit-on, de nature si *hétérogène*. Avez-vous auprès de vous madame votre femme? ou l'avez-vous laissée à Paris? et vivez-vous avec elle

comme *Cérès* avec *Proserpine*, fix mois d'absence et
fix mois de séjour. ————— 1741.

M. de *Maupertuis* doit être arrivé à Paris. On le dit mécontent; il n'a point fondé d'académie à Berlin, comme il l'espérait, a mangé beaucoup d'argent, a perdu son petit bagage à la bataille de *Molvitz*, et n'est pas récompensé comme on s'en flattait. Il n'a point passé à son retour par Bruxelles, et il y a très-long-temps que je n'ai reçu de ses nouvelles. On nous dit, dans le moment, qu'il y a une suspension d'armes en *Silésie*; mais cette nouvelle mérite confirmation.

Toute l'Europe se prépare à la guerre; DIEU veuille que ce soit pour avoir la paix!

Adieu, mon cher Monsieur; je vous aime tout comme si je vous écrivais tous les jours. Mon cœur n'est pas paresseux.

Madame du *Châtelet* vous fait mille complimens. Je vous embrasse sans cérémonie.

LETTRE CLXXVII.

A M. HELVETIUS.

A Bruxelles, ce 20 juin.

Je me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami; mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois, que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études qui sont à la poésie ce que des garde-meubles sombres et poudreux sont à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer la poussière pour vous répondre. Vous m'avez

1741. écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point *Boileau* assez fort, il n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante, j'en conviens avec vous ; aussi il me semble qu'il ne passe point pour un poète sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux ; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions ; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand ; votre pinceau est fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de *Despréaux* ; mais ces talens-là, quelque grands qu'ils soient, ne feront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude, que la grandeur de vos idées souffre moins la gêne et l'esclavage. Il ne vous coûte point de penser, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que *Despréaux* a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus belle pensée. Les idées de *Boileau*, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées : enfin, pour être au-dessus de lui, il faut commencer par écrire aussi nettement et aussi correctement que lui.

Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas ; il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries ; son habit est simple , mais bien fait. Il faut que vos diamans soient bien mis en ordre, sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc , mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement ; ne dédaignez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien , en vous parlant ainsi , je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame *du Châtelet* , qui vous a écrit , vous fait mille complimens. Adieu ; je vous aimerai toute ma vie.

L E T T R E C L X X V I I I .

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 21 juin.

JE vous avoue que je suis étonné et embarrassé de l'affaire de votre pension. Je ne peux douter que vous ne la touchiez tôt ou tard. Si vous n'entendez parler d'ici à un mois que des affaires de Hongrie et point des vôtres , et si vous jugez à propos de m'employer , je prendrai la liberté de faire souvenir sa Majesté prussienne de ses promesses ; si même vous croyez

— 1741. que je doive écrire à présent , je ne balancerai pas. Mon crédit, à la vérité, est aussi médiocre que les bontés continuelles dont le roi m'honore sont flatteuses. Il pourrait très-bien souffrir mes vers et ma prose, et faire très-peu de cas de mes recommandations. Mais enfin, j'ai quelque droit de lui écrire d'une chose dont j'ai osé lui parler, et sur laquelle j'ai sa parole. La dernière lettre que j'ai reçue est du 3 juin. Je pourrais, dans ma réponse, glisser une commémoration très-convenable de vos services et de vos besoins.

Vous me ferez plaisir de m'apprendre à quel point M. de Maupertuis est satisfait, et ce que sa Majesté prussienne a ajouté à la manière distinguée dont elle l'a toujours traité. Vous pouvez me parler avec une liberté entière, et compter sur ma discrétion comme sur mon zèle.

Les vers qui regardent le roi de Prusse, et qui sont en manuscrit à quelques exemplaires de la *Henriade*, ne sont plus convenables. Ils n'étaient faits que pour un prince philosophe et pacifique, et non pour un roi philosophe et conquérant. Il ne me fierait plus de blâmer la guerre en m'adressant à un jeune monarque qui la fait avec tant de gloire.

Vous savez d'ailleurs qu'il avait fait commencer une édition gravée de la *Henriade*. Je ne fais si les affaires importantes qui l'occupent, lui permettront de continuer à me faire cet honneur; mais, soit qu'on la réimprime à Berlin, soit qu'on la grave en Angleterre, je ne pourrai me dispenser de changer cette dédicace d'une manière convenable au sujet et au temps.

A l'égard de ces additions et de ces corrections en vers et en prose que je vous ai envoyées, vous sentez bien qu'il ne faut jamais que cela passe en des mains profanes. Ce qui est bon pour deux ou trois personnes sensées, ne l'est point pour le grand nombre. Je vous prie donc de ne vous en point défaisir. Ce n'est pas que je pense qu'il y ait rien de dangereux dans ces petites additions; mais, quelque circonspection que j'apporte dans ce que j'écris, on en peut toujours abuser. Je passerais pour coupable des mauvaises interprétations que la malignité fait trop aisément; enfin, je ne dois donner aucune prise. Je me crois d'autant plus obligé à une extrême retenue, que les obligations que j'ai à monsieur le cardinal, m'imposent un nouveau devoir de les justifier par la conduite la plus mesurée. Je dois particulièrement ses bontés à madame *du Châtelet* dont il a senti tout le mérite dans les entretiens qu'il eut avec elle à Fontainebleau, et pour laquelle il a conservé la plus grande estime et les attentions les plus flatteuses. Tout cela redouble en moi l'envie de lui plaire, et je vous avoue que quand on voit dans les pays étrangers comment on pense de lui, et avec quel respect on le regarde, cette envie-là ne diminue pas.

M. d'*Argenson* m'a prévenu. Je voulais faire relier proprement ce recueil pour vous prier de lui en faire présent de ma part; il s'est saisi d'un bien qui était à lui, et que j'aurais voulu lui offrir. Je vous prie de l'assurer de mes plus tendres respects. Je vous embrasse et vous souhaite tranquillité, santé et fortune.

1741.

L E T T R E C L X X I X .

A M. D E M A U P E R T U I S .

A Bruxelles , le 1 juillet.

JE suis très-mortifié, Monsieur, que vous soyez assez leibnitzien pour imaginer que vous avez une raison suffisante d'être en colère contre moi. Je crois, pour moi, que votre fâcherie est un de ces effets de la liberté de l'homme, dont il n'y a point de raison à rendre.

En vérité, si on vous avait fait quelque rapport, n'était-ce pas à moi-même qu'il fallait vous adresser? Ne connaissez-vous pas mes sentimens et ma franchise? puis-je avoir quelque sujet et quelque envie de vous nuire? prétends-je être meilleur géomètre que vous? ai-je pris parti pour ceux qui n'ont pas été de votre sentiment? ai-je manqué une occasion de vous rendre justice? n'ai-je pas parlé de vous au roi de Prusse, comme j'en ai parlé à toute la terre?

Je vous avoue qu'il est bien dur d'avoir fait tant d'avances pour n'en recueillir qu'une tracasserie. Si vous aviez passé par Bruxelles, vous auriez bien connu votre injustice. Voilà, ce me semble, de ces cas où il est doux d'avouer qu'on a tort.

J'ai été occupé, et ensuite j'ai été malade; cela m'ôtait la liberté d'esprit nécessaire pour écrire ces lettres moitié prose et moitié vers, qui me coûtent beaucoup plus qu'au roi. Je n'ai point d'imagination quand je suis malade, et il faut que je demande quartier. Ce commerce épistolaire est plus vif que jamais. Je ne reviens point de mon étonnement de

recevoir

recevoir des lettres pleines de plaisanteries du camp de Molvitz et d'Ottmachau. Vous pensez bien que votre prise n'a pas été oubliée dans les lettres du roi, mais il n'y a rien qui doive vous déplaire; et s'il parle de votre aventure, comme aurait fait l'abbé de *Chaulieu*, je me flatte qu'il en a usé ou en usera avec vous, comme eût fait *Louis XIV*; mais, encore une fois, il fallait passer par Bruxelles pour se dire sur cela tout ce qu'on peut se dire. 1741.

Madame du *Châtelet* n'a point reçu une lettre qu'il me semble que vous dites lui avoir écrite de Francfort. Mandez-lui, elle vous en prie, si c'est de Francfort que vous lui avez écrit cette lettre qui n'est point parvenue jusqu'à elle, et si vous avez été instruit qu'on imprimât dans cette ville les Institutions de physique.

M. de *Crouzas*, le philosophe le moins philosophe, et le bavard le plus bavard des Allemands, a écrit une énorme lettre à madame du *Châtelet*, dont le résultat est qu'il n'est pas du sentiment de *Leibnitz*, parce qu'il est bon chrétien.

Je vous prie d'embrasser pour moi M. *Clairaut*. Je pourrais lui écrire une lettre à la *Crouzas* sur les forces vives; je l'avais déjà commencée, mais je la lui épargne. Il me semble que tout est dit sur cela, que ce n'est plus qu'une question de nom.

Il n'en est pas ainsi de mes sentimens pour vous; c'est la chose la plus décidée. Ne soyez jamais injuste avec moi, et soyez sûr que je vous aimerai toute ma vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce lundi 11 juillet.

HUMBLES REMONTRANCES.

1°. J E ne peux goûter le personnage qu'on veut que je fasse jouer à *Hercide*. Si *Séide* s'échappe du camp de *Mahomet* pour se rendre à la Mecque, et si *Hercide* en fait autant, ces deux évafions, pour faire rendre dans un même lieu deux hommes dont on a befoin, feront alors un artifice du poète, peu vraisemblable, peu délié, et par là peu intéressant.

De plus, il ne me paraît pas raisonnable que *Mahomet* eût fait mettre en prison *Hercide* sur cette raison feule qu'*Hercide* a de l'amitié pour des enfans qu'il a élevés, et dont l'une est l'objet même de l'amour de *Mahomet*. Une troisième raison qui me détourne encore de faire ainfi revenir *Hercide*, c'est la néceffité, où je ferais d'interrompre le fil de l'action pour conter à plusieurs reprises l'emprisonnement et l'évafion d'*Hercide*. Je ne fuis déjà chargé que de trop de récits préliminaires. Enfin, il me paraît plus court et plus tragique qu'*Hercide* demeure comme il étoit.

2°. Pour les changemens qu'on peut faire dans le détail des fcènes de *Mahomet* et de *Palmire*, je m'y livrerai fans aucune répugnance.

3°. J'essayerai le cinquième acte tel qu'on le propose, et je le dégrossirai pour voir s'il n'y a point là une action double ; si, le père étant mort, le spectateur attend encore quelque chose, et surtout, si *Mahomet* ne porte pas le crime à un excès révoltant. Une lettre empoisonnée me paraît une chose assez délicate, mais ce qui me fera le plus de peine, c'est *Palmire* qui doit être désarmée, et qui cependant doit se donner la mort. Je pourrais remédier à cet inconvénient en la faisant tuer avec le poignard qui a frappé *Zopire*, et que son frère apporterait à la tête des habitans ; mais il faut là de la promptitude. Il fera bien difficile que la douleur et le désespoir aient lieu dans l'ame de *Mahomet*, surtout dans un moment où il s'agit de sa vie et de sa gloire. Il ne sera guère vraisemblable qu'il déplore la perte de sa maîtresse dans une crise si violente. C'est un homme qui a fait l'amour en souverain et en politique, comment lui donner les regrets d'un amant désespéré ? Cependant, le moment où *Mahomet* se justifie aux yeux du peuple par ce faux miracle de la mort de *Séide*, et cet art étonnant de conserver sa réputation par un crime, est à mon gré une si belle horreur que je vais tout sacrifier pour peindre ce sujet de *Rembrandt* de ses couleurs véritables.

Ce 12 juillet, mardi. Je viens d'esquisser ce cinquième acte à peu-près tel qu'on l'a voulu. C'est aux anges qui m'inspirent à voir si je dois continuer. J'attends leur ordre et la grâce d'en haut que je ne dois qu'à eux.

1741.

LETTRE CLXXXI.

A M. LÓC-MARIA.

Bruxelles, 17 juillet.

J'AI reçu, Monsieur, le mémoire des vexations juridiques que vous avez essuyées. Je suis très-sensible à votre souvenir et à vos peines. Du temps d'*Anne de Bretagne*, vous auriez gagné votre procès tout d'une voix. La jurisprudence a changé. Il est plaisant qu'on ait raison par-delà la Loire, et tort en-deçà ; mais les hommes ne savent pas mieux, et il faut que leur justice se ressente de leur misérable nature.

Recevez aussi mes remerciemens sur l'estampe de M. de *Maupertuis*. Il est beau à vous de songer, entre les griffes de la chicane, à la gloire de votre ami et de votre compatriote. L'estampe est digne de lui, et je me sens bien indigne de joindre mes crayons à ce burin-là. Une inscription latine me déplait, parce que je suis bon français. Je trouve ridicule que nos jetons, nos médailles et nos louis soient latins. En Allemagne, en Angleterre la plupart des devises sont françaises ; il n'y a que nous qui n'osions pas parler notre langue dans les occasions où les étrangers la parlent. Je sens très-bien qu'il faudrait faire toutes les inscriptions en français, mais aussi cela est trop difficile. La marche de notre langue est trop gênée ; notre rime délaye, en quatre vers, ce qu'un vers latin

pourrait facilement exprimer. Ni vous ni moi ne
ferions contens du chétif quatrain que voici : 1741.

Ce globe mal connu , qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde ;
Son sort est de fixer la figure du monde ,
De lui plaire et de l'éclairer. (*)

Si vous voulez mieux , comme de raison , faites
les vers vous-même , ou , à votre refus , qu'il les fasse.
Despréaux a bien eu le courage de faire son inscription.
Il disait modestement de lui-même :

Je rassemble en moi , *Perse* , *Horace* et *Juvénal* ;
mais c'est que *Boileau* n'était pas philosophe. J'ose
vous prier d'ajouter à vos bontés celle de vouloir
bien faire ma cour à madame la duchesse d'*Aiguillon*.
Quand vous la ferez graver , tout le monde se battra
à qui fera l'inscription.

LETTRE CLXXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Bruxelles , ce 19 juillet.

MON cher ami , celui qui a fait un examen si
approfondi et si juste de Mahomet , est seul capable
de faire la pièce. Vous avez développé et éclairci
beaucoup de doutes obscurs que j'avais ; vous m'avez
déterminé tout d'un coup sur deux points très-impor-
tans de cet ouvrage.

(*) Ce quatrain fut gravé au bas d'un portrait de M. de *Maupertuis*.

— 1741. Le premier, c'est la résolution que prenait ou sem-
blait prendre *Mahomet*, dès le second acte, de faire
assassiner *Zopire* par son propre fils, sans être forcé à
ce crime. C'était sans doute un raffinement d'horreur
qui devait révolter, puisqu'il n'était pas nécessaire. Il
y avait là deux grands défauts, celui d'être inutile,
et celui de n'être pas assez expliqué.

Le second point essentiel, c'est la disparate de
Mahomet au cinquième acte, qui envoie chercher des
filles dans son boudoir, quand le feu est à la maison.
Je crois qu'il ne fera pas mal que *Palmire* vienne
elle-même se présenter à lui pour lui demander la
grâce de son frère; alors les bienséances sont obser-
vées, et cette action même de *Palmire* produit un
coup de théâtre.

J'aurais voulu pouvoir retrancher l'amour; mais
l'exécution de ce projet a toujours été impraticable,
et je me suis heureusement aperçu à la représentation
que toutes les scènes de *Palmire* ont été très-bien
reçues, et que la naïveté tendre de son caractère
faisait un contraste très-intéressant avec l'horreur du
fond du sujet.

La scène, au quatrième acte, avec *Séide* qui la
consulte, et leur innocence mutuelle concourant au
plus cruel des crimes, la mort de leur père devenue
le prix de leur amour, tout cela faisait au théâtre
un effet que je ne peux vous exprimer; et il me
semble que cette scène est aussi neuve qu'elle est
touchante et terrible. Je dis plus, cette scène est
nécessaire, et sans elle l'acte serait manqué. Je n'ai
vu personne qui n'ait pensé ainsi à la lecture et à la
représentation.

Il y a bien d'autres détails dont je vous remercie; mais, au lieu de les discuter, je vais les corriger. Je ne trouve point le mot de *ciment* de l'amitié bas, et j'avoue que j'aime fort *haine invétérée*; *crie encore à son père* me paraît aussi, je vous l'avoue, bien supérieur à *invoker encore son père*. L'un peint et donne une idée précise, l'autre est vague. 1741.

La métaphore *des flambeaux de la haine consumés des mains du temps*, me paraît encore très-exacte. Le temps consume un flambeau précisément et physiquement, comme il consume du marbre, en enlevant les parties *insensibles*. L'insecte *insensible* n'est pas l'insecte qui ne sent pas, mais qui n'est pas senti. L'*indigne* partage me paraît aussi mauvais qu'à vous; *des trônes renversés en sont les récompenses*; ils sont alors, dites-vous, de peu de valeur; non, non, les morceaux en sont bons.

Mais je me laisse presque entraîner à un petit air de dispute, lorsqu'il ne faut que travailler. Il faut que je vous dise encore pourtant que tout le monde a exigé absolument quelques petits remords à la fin de la pièce, pour l'édification publique. Au reste; mon cher ami, je suis bien loin de croire la pièce finie; je ne l'ai fait jouer, et je ne vous l'ai envoyée, que pour savoir si je la finirais.

Si le sujet était tout neuf, il était aussi bien épineux. C'est un nouveau monde à défricher. Je vais renoncer pour un temps à mes anciennes occupations, pour reprendre Mahomet en sous œuvre. La peine que vous avez bien voulu prendre, m'encourage à en prendre beaucoup. J'aurai sans cesse votre excellente critique devant les yeux.

1741. Adieu, cher ami, aussi utile qu'aimable; renvoyez cette faible esquisse à l'abbé *Moussinot*, et prions, chacun de notre côté, les Dieux qui président aux lettres et à la douceur de la vie, qu'ils nous réunissent un jour.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 9 d'août.

MADAME *du Châtelet*, Monsieur, vous mande que je suis assez heureux pour soumettre à vos lumières un certain prophète, dont j'avais déjà eu l'honneur de vous réciter quelques scènes. Je voudrais pousser ce bonheur-là jusqu'à vous le présenter moi-même à Paris, mais nous sommes encore loin d'une félicité si complète.

J'ai de plus à vous prévenir que vous n'en verrez qu'une copie très-informe. Depuis que la personne qui doit vous prêter le manuscrit en est possesseur, j'y ai changé plus de deux cents vers, et dans ces deux cents vers, il y a beaucoup de choses essentielles. Il n'y a pas moyen de vous envoyer la véritable leçon. Pardonnez-moi donc si vous n'avez qu'une ébauche informe. Je vous fais ma cour comme je peux, et certainement je voudrais mieux faire. Je voudrais pouvoir me vanter à moi-même de vous avoir amusé une heure ou deux, fussent ces deux heures m'avoir coûté deux ans de travail.

Si vous aviez été jusqu'à Lille, je n'aurais pas manqué d'y retourner. Je vous aurais couru, comme les autres courent les princes. 1741.

On dit que vous avez un fils digne d'un autre siècle, mais non d'un autre père. Il fait de jolis vers. *Macte animo, generose puer.* Je croyais qu'on ne faisait plus de vers français qu'en Prusse et en Silésie. Je reçois toujours quelques vers de Breslau et de Berlin : voilà tout le commerce que j'ai avec le Parnasse.

Toute votre nation, à ce qu'on dit, veut passer le Rhin et la Meuse, sans trop savoir ce qu'ils y vont faire ; mais ils partent, ils font des équipages, ils vont à la guerre, et cela leur suffit. Ils chantent et dansent, la première campagne ; la seconde, ils bâillent, et la troisième, ils enragent. Il n'y a pas d'apparence qu'ils fassent la troisième. Les choses semblent tournées de façon qu'on pourra faire bientôt frapper une nouvelle médaille de *regna assignata*. Il semble que la France, depuis *Charlemagne*, n'a jamais été dans une si belle situation ; mais de quoi tout cela servira-t-il aux particuliers ? Ils payeront le dixième de leurs biens, et n'auront rien à gagner.

Je reviens à Mahomet ; l'abbé *Moussinot* aura l'honneur de vous l'envoyer cacheté. Je vous prie instamment de le renvoyer de même, sans permettre qu'il en soit tiré copie.

Adieu, Monsieur ; aimez toujours beaucoup les belles-lettres, et daignez aussi aimer un peu l'homme du monde qui vous est attaché avec le respect le plus tendre.

1741.

L E T T R E C L X X X I V .

A M. D E M A U P E R T U I S .

A Bruxelles, 10 d'août.

J E ne mettrai pas, mon cher aplatisseur de mondes et de *Cassinis*, de tels quatrains (*) au bas du portrait de *Christianus Wolfius*. Il y avait long-temps que j'avais vu, avec une stupeur de monade, quelle taille ce bavard germanique assigne aux habitans de *Jupiter*. Il en jugeait par la grandeur de nos yeux, et par l'éloignement de la terre au soleil; mais il n'a pas l'honneur d'être l'inventeur de cette sottise, car un *Wolfius* met en trente volumes les inventions des autres, et n'a pas le temps d'inventer. Cet homme-là ramène en Allemagne toutes les horreurs de la scolastique surchargée de *raisons suffisantes*, de *monades*, d'*indiscernables* et de toutes les absurdités scientifiques que *Leibnitz* a mises au monde par vanité, et que les Allemands étudient, parce qu'ils sont Allemands.

C'est une chose déplorable qu'une française, telle que madame du *Châtelet*, ait fait servir son esprit à broder ces toiles d'araignées. Vous en êtes coupable, vous qui lui avez fourni cet enthousiasme de *Koëmig*, chez qui elle puisa ces hérésies qu'elle rend si séduisantes.

Si vous étiez assez généreux pour m'envoyer votre

(*) Les vers pour le portrait de M. de *Maupertuis* étaient joints à cette lettre; on les a vus dans celle à M. de *Loc-Maria*, du 17 juillet.

cosmologie, je vous jurerais bien, par *Newton* et par vous, de n'en pas tirer de copie, et de vous la renvoyer après l'avoir lue. Il ne faut pas que vous mettiez *la chandelle sous le boisseau* . . . ; et, en vérité, un homme qui a le malheur d'avoir lu la cosmologie de *Christian Wolf*, a besoin de la vôtre pour se dépiquer. 1741.

Est-il vrai qu'*Euler* est à Berlin? vient-il faire une académie au rabais? Le comte *Algarotti* vous a-t-il écrit? Je m'imagine que la même ame charitable qui m'avait fait une tracasserie avec votre très-vive philosophie, m'en a fait une avec sa politique.

Le roi m'écrit toujours comme à l'ordinaire et dans le même style. *Keyserling* est toujours malade à Berlin où je crois qu'il s'ennuie, et où probablement vous ne vous ennuyerez plus. On dit que vous allez dans un lieu beaucoup plus agréable, et chez une dame (*) qui vaut mieux que tous les rois que vous avez vus. Il n'y a pas d'apparence que celle-là devienne wolfienne.

Plus on lit, plus on trouve que ces métaphysiciens-là ne savent ce qu'ils disent; et tous leurs ouvrages me font estimer *Locke* davantage. Il n'y a pas un mot de vérité, par exemple, dans tout ce que *Mallebranche* a imaginé; il n'y a pas jusqu'à son système sur l'apparente grandeur des astres à l'horizon, qui ne soit un roman. *M. Smith* a fait voir, en dernier lieu, que c'est un effet très-naturel des règles de l'optique (18). Votre vieille académie fera encore bien fâchée de cette nouvelle vérité découverte en Angleterre. Cependant,

(*) Madame la duchesse d'Aiguillon, douairière.

(18) La solution de *Smith*, bien examinée, se trouve être la même que celle de *Mallebranche*. Voyez la note 27, du volume de *Physique*, page 224.

— *Privat de Molières* (quine vaut pas *Poquelin de Molière*)
 1741. *approfondit toujours le tourbillon*, et les professeurs de l'université enseignent ces chimères; tant les professeurs de toute espèce sont faits pour tromper les hommes.

Bonsoir; madame *du Châtelet* qui, dans le fond de son cœur, sent bien que vous valez mieux que *Wolf*, vous fait des complimens, dans lesquels il y a plus de sincérité que dans ses idées leibnitziennes. Je suis à vous pour jamais.

L E T T R E C L X X X V .

A M. D E F O R M O N T .

A Bruxelles, 10 août.

MON cher ami, il me semble que, si je vivais entre vous et notre aimable *Cideville*, j'en aimerais mieux les vers, et je les ferais meilleurs. Je suis charmé que vous ayez lu avec lui mon fripon de prophète, et que vous soyez de même avis. Il ne faudrait jamais rien donner au public qu'après avoir consulté gens comme vous. Je ne regarde la tragédie que vous avez lue, que comme une ébauche. Je sentais qu'il y avait dans cet embryon, le germe de quelque chose d'assez neuf et d'assez tragique; et, en vérité, si vous l'aviez vu jouer à Lille, vous auriez été ému. Vous avez grande raison de vouloir que mon illustre coquin ne se serve de la main du petit *Séide* pour tuer son bon homme de père, que faute d'autre; car les crimes au théâtre, comme en politique, ne sont passables, à ce qu'on dit, qu'autant qu'ils sont néces-

faïres. Il ne ferait pas mal , par exemple , que le grand-vicaire *Omar* dît au prélat *Mahomet* : — 1741.

Pour ce grand attentat je réponds de Séide :
 C'est le seul instrument d'un pareil homicide.
 Otage de Zopire , il peut seul aujourd'hui
 L'approcher à toute heure , et te venger de lui.
 Tes autres favoris , pour remplir la vengeance ,
 Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience ;
 La jeunesse imprudente a plus d'illusions ;
 Séide est enivré de superstitions ,
 Jeune , ardent , dévoré du zèle qui l'inspire.

Voilà à peu-près comme je voudrais fonder cette action , en ajoutant à ces idées quelques autres préparations dont j'envoyai un cahier presque versifié à M. de *Cideville* , il y a quelques jours. Enfin , j'y rêverai un peu à loisir ; et si vous pensez l'un et l'autre qu'on puisse faire quelque chose de cet ouvrage , je m'y mettrai tout de bon.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

J'ai lu cette justification de *Thomas Corneille* dont vous me parlez. L'esprit fin et délicat de *Fontenelle* ne pourra jamais faire que son oncle minor ait eu l'imagination d'un poète ; et *Boileau* avait raison de dire que *Thomas* avait été partagé en cadet de Normandie. Il est plaisant de venir nous citer *Camma* et le baron d'*Albicrac* ; cela prouve seulement que M. de *Fontenelle* est un bon parent. C'est une grande erreur , ce me semble , de croire les pièces de ce *Thomas* bien conduites , parce qu'elles sont fort intriguées. Ce n'est

— pas assez d'une intrigue , il la faut intéressante , il la
 1741. faut tragique , il ne la faut pas compliquée ; sans
 quoi il n'y a plus de place pour les beaux vers , pour
 les portraits , pour les sentimens , pour les passions ;
 aussi ne peut-on retenir par cœur vingt vers de ce
 cadet , qui est par-tout un homme médiocre en poésie ,
 aussi-bien que son cher neveu , d'ailleurs homme
 d'un mérite très-étendu.

Il me tarde bien , mon cher confrère en *Apollon* ,
 de raisonner avec vous de notre art dont tout le
 monde parle , que si peu de gens aiment , et que
 moins d'adeptes encore savent connaître. Nous
 sommes le petit nombre des élus , encore sommes-
 nous dispersés. Il y a un jeune *Helvétius* qui a bien
 du génie ; il fait de temps en temps des vers admira-
 bles. En parlant de *Locke* , par exemple , il dit :

D'un bras il abaisse l'orgueil du platonisme ,
 De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme.

Je le prêche continuellement d'écarter les torrens
 de fumée dont il offusque le beau feu qui l'anime. Il
 peut , s'il veut , devenir un grand-homme. Il est déjà
 quelque chose de mieux ; bon enfant , vertueux et
 simple. Embrassez pour moi mon cher *Cideville* à qui
 j'écirai bientôt. Adieu ; aimez - moi et encouragez-
 moi à n'abandonner les vers pour rien au monde.
 Adieu , mon très-aimable ami.

A M. H E L V E T I U S.

A Bruxelles, ce 14 d'août.

MON cher confrère en *Apollon*, j'ai reçu de vous une lettre charmante, qui me fait regretter plus que jamais que les ordres de *Plutus* nous séparent, quand les Muses devraient nous rapprocher. Vous corrigez donc vos ouvrages, vous prenez donc la lime de *Boileau* pour polir des pensées à la *Corneille*. Voilà l'unique façon d'être un grand-homme. Il est vrai que vous pourriez vous passer de cette ambition. Votre commerce est si aimable que vous n'avez pas besoin de talens; celui de plaire vaut bien celui d'être admiré. Quelques beaux ouvrages que vous fassiez, vous serez toujours au-dessus d'eux par votre caractère. C'est, pour le dire en passant, un mérite que n'avait pas ce *Boileau* dont je vous ai tant vanté le style correct et exact. Il avait besoin d'être un grand artiste pour être quelque chose. Il n'avait que les vers, et vous avez tous les charmes de la société. Je suis très-aise qu'après avoir bien raboté en poésie, vous vous jetiez dans les profondeurs de la métaphysique. On se délasse d'un travail par un autre. Je fais bien que de tels délassemens fatigueraient un peu bien des gens que je connais, mais vous ne serez jamais comme bien des gens en aucun genre.

Permettez-moi d'embrasser votre aimable ami, qui a remporté le prix de l'éloquence. Votre maison

— 1741. est le temple des Muses. Jen'avais pas besoin du jugement de l'académie française ou *françoise*, pour sentir le mérite de votre ami. Je l'avais vu, je l'avais entendu, et mon cœur partageait les obligations qu'il vous a. Je vous prie de lui dire combien je m'intéresse à ses succès.

M. du Châtelet est arrivé ici. Il se pourrait bien faire que, dans un mois, madame du Châtelet fût obligée d'aller à Cirey, où le théâtre de la guerre qu'elle soutient sera probablement transporté pour quelque temps. Je crois qu'il y aura une commission des juges de France, pour constater la validité du testament de M. de Trichâteau. Jugez quelle joie ce sera pour nous, si nous pouvons vous enlever sur la route. Je me fais une idée délicieuse de revoir Cirey avec vous. M. de Montmirel ne pourrait-il pas être de la partie? Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur; il ne manque que vous à la douceur de ma vie.

LET TRE CLXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 22 août.

J E ne vous écris guère, mon cher et respectable ami, mais c'est que j'en suis fort indigne. J'ai eu le temps de mettre toute l'histoire des musulmans en tragédie; cependant, j'ai à peine mis un peu de réforme dans mon scélérat de prophète. Toute l'Europe joue à présent une pièce plus intriguée que la

la mienne. Je suis honteux de faire si peu pour les héros du temps passé, dans le temps que tous ceux d'aujourd'hui s'efforcent de jouer un rôle. Je compte en jouer un bien agréable, si je peux vous voir. Madame du Châtelot vous a mandé que le théâtre de la petite guerre va être bientôt transporté à Cirey. Nous ne passerons à Paris que pour vous y voir. Sans vous, que faire à Paris ? Les arts que j'aime y sont méprisés. Je ne suis pas destiné à ranimer leur langueur. La supériorité qu'une physique sèche et abstraite a usurpé sur les belles-lettres, commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands-hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique, tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poésie ; à présent qu'elle écrase tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable, et la déclin de la vie plus douce. On ne saurait parler physique un quart d'heure, et s'entendre. On peut parler poésie ; musique, histoire, littérature tout le long du jour. En parler souvent avec vous, serait le comble de mes plaisirs. Je vous apporterai une nouvelle leçon de Mahomet dans laquelle vous ne trouverez pas assez de changemens ; vous m'en ferez faire de nouveaux, je ferai plus inspiré auprès de vous. Tout ce que je crains, c'est que vous ne soyez à la campagne quand nous arriverons. Je connais ma destinée, elle est toute propre à m'envoyer à Paris pour ne

— vous y point trouver ; en ce cas, c'est être exilé à
1741. Paris.

On dit que vous n'avez pas un comédien. On ne trouve plus ni qui récite des vers, ni qui les fasse, ni qui les écoute. Je serais venu au monde mal à propos, si je n'étais venu de votre temps et de celui de mes autres anges gardiens, madame d'*Argental* et M. de *Pont-de-Vesle*. Je leur baise très-humblement le bout des ailes, et me recommande à vos saintes inspirations.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 6 d'octobre.

Vous devez, mon cher aplatisseur de ce globe, avoir reçu une invitation de vous rendre à Berlin. On compte que nous pourrons arriver ensemble ; mais pour moi je n'irai, je pense, qu'à Cirey. Je pourrai bien passer par Paris avec madame *du Châtelet* ; j'espère, au moins, que je vous y verrai.

Si vous n'êtes pas assez philosophe pour préférer le séjour de l'amitié à la cour des rois, vous le ferez peut-être assez pour ne vous pas déterminer sitôt à retourner en Prusse. C'est un assez beau siècle que celui où les gens de lettres balancent à se rendre à la cour des rois ; mais s'ils ne balancent point, le siècle sera bien plus beau.

Je suis toujours au rang de vos plus tendres et de vos plus fidèles serviteurs.

LETTRE CLXXXIX.

1741.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Cirey, ce 25 décembre.

JE ne rends pas à mes chers anges gardiens un compte bien exact de ma conduite ; je leur écris peu , et en cela je pêche grièvement ; mais ne lisent-ils pas dans mon cœur ? ne savent-ils pas qu'on est occupé d'eux à Cirey , et qu'on les regrette par-tout ? On a encore donné quelques coups de lime à leur Mahomet ; mais voici une triste nouvelle pour la comédie et pour l'opéra. Le roi de Prusse n'est pas content d'avoir pris la Silésie. Il me mande qu'il prend *Dupré* et *La Noue*. Le héros tragique n'est pas si bien fait que le héros dansant , et c'est faire venir un singe de loin ; mais ce singe-là joue très-bien , et je ne connais guère que lui qui pût mettre dans notre Mahomet et la force et la terreur convenables. Ce qui me rassure un peu , c'est que *La Noue* aime fort mademoiselle *Gautier* , et que sûrement on ne peut quitter ce qu'on aime pour le roi de Prusse. La place de premier acteur à Paris vaut bien d'ailleurs une pension à Berlin , et notre parterre vaut un peu mieux qu'un parterre de Prussiens. Mandez-moi , je vous en prie , combien de temps l'ambassadeur turc fera à Paris , et ce qu'on fait à la comédie. Madame du Châtelet va passer un jour à Commerci ; nous irons ensuite à Gray , et de là nous reviendrons

— vous voir, mes très-chers anges, à qui je souhaite la
 1741. santé et tous les plaisirs de ce monde.

Me mettant toujours à l'ombre de vos ailes.

L E T T R E C X C.

A M. S E G U I,

EDITEUR DES OEUVRES DE J. B. ROUSSEAU.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de souscription pour les œuvres du célèbre poète dont vous étiez l'ami. Je me mets très-volontiers au rang des souscripteurs, quoique j'aye été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous avouerai même que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devraient être tous frères. Ne les persécute-t-on pas assez? faut-il qu'ils se persécutent encore eux-mêmes les uns les autres? Plût à Dieu qu'ils pussent s'aider, se soutenir, se consoler mutuellement! Il semblait que la destinée, en me conduisant à la ville où l'illustre et malheureux *Rousseau* a fini ses jours, me ménageait une réconciliation avec lui. L'espèce de maladie dont il était accablé, m'a privé de cette consolation que nous aurions tous deux également souhaitée. L'amour de la paix l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur qu'on avait semés entre nous. Ses talens, ses malheurs

et ce que j'ai ouï dire ici de son caractère, ont banni —
 de mon cœur tout ressentiment, et n'ont laissé mes 1741.
 yeux ouverts qu'à son mérite. Votre amitié pour lui
 contribue surtout à me réconcilier avec sa mémoire.
 J'attends avec impatience une édition que votre goût
 rendra digne du public à qui vous la présentez. J'en
 retiens deux exemplaires, et je suis charmé que cette
 occasion me procure le plaisir de vous dire à quel
 point je vous estime, et combien j'ai l'honneur
 d'être, &c.

L E T T R E C X C I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, à Paris.

A Cirey, 10 janvier.

FRÈRE *Macaire* et frère *François* se recommandent, —
 Monsieur, à vos bontés. Frère *Macaire* est un petit 1742.
 hermite qui ne fait pas son catéchisme, mais qui
 est bon, doux, simple, qui gagne sa vie à nettoyer
 de vieux tableaux, à recoller de vieux châssis, à
 barbouiller des fenêtres et des portes. Il demeure
 dans les bois de Doulevant, l'un de vos domaines,
 voisins de Cirey. Il passe dans le canton pour un bon
 religieux, attendu qu'il ne fait point de mal, et
 qu'il rend service. Son hermitage est une petite
 chapelle appartenante à M. le duc d'Orléans; il
 voudrait bien une petite permission d'y demeurer et
 d'y être fixé.

Il y a, je crois, à Toul une espèce de général des

hermites, qui les fait voyager comme le diable de
1742. Papefiguère, et frère *Macaire* ne veut point voyager. Madame *du Châtelet*, qui trouve cet hermite un bon diable, serait fort aise qu'il restât dans sa chapelle, d'où il viendrait quelquefois travailler de son métier à Cirey. Si donc, Monsieur, vous pouvez donner à frère *Macaire* une patente d'hermite de Doulevant, ou une permission telle quelle de rester là comme il pourra, madame *du Châtelet* vous remerciera, et DIEU et St *Antoine* vous béniront.

Quant à frère *François*, c'est moi, Monsieur, qui suis encore plus hermite que frère *Macaire*, et qui ne voudrais sortir de mon hermitage que pour vous faire ma cour. J'y vis entre l'étude et l'amitié, plus heureux encore que frère *Macaire*; et si j'avais de la santé, j'en envierais aucune destinée; mais la santé me manque, et m'ôte jusqu'au plaisir de vous écrire aussi souvent que je le voudrais. Au lieu d'aller à Paris, nous allons, sœur *Emilie* et frère *François*, en Franche-Comté, au milieu des neiges et des glaces. On pourrait choisir un plus beau temps, mais madame d'*Autrai* est malade; on a logé chez elle à Paris. L'amitié et les bons procédés ne connaissent point les saisons.

Je me flatte qu'après ce voyage vous voudrez bien, Monsieur, me permettre de profiter quelquefois de vos momens de loisir, et que j'aurai encore l'honneur de vous voir dans cette ancienne maison de la baronne où l'on se fait si gaiement de si mauvais soupers.

Voulez-vous bien que je présente mes respects à monsieur votre fils et à celui d'*Apollon*, qui va faire

au châtelet son apprentissage de maître des requêtes , —
d'intendant, de conseiller d'Etat et de ministre. 1742.

Frère François priera toujours DIEU pour vous
avec un très-grand zèle et très-efficace.

LETTRE CXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 janvier.

Nous avons passé par la Franche-Comté, mon
cher et respectable ami, pour venir plutôt vous
revoir. Puisque l'amitié et la reconnaissance ont
conduit madame du Châtelet à Gray, elles nous
ramèneront bien vite auprès de vous. Je ne vous
mandai point le succès entier de son affaire, parce
que je croyais qu'elle vous écrirait le même jour
que moi. Je me contentai de vous parler des baga-
telles intéressantes du théâtre. Je n'ai point écrit à
La Noue. Entre les rois et les comédiens, il ne faut
point mettre le doigt, non plus qu'entre l'arbre et
l'écorce. Je ne veux me brouiller ni avec le roi de
Prusse, ni avec un roi de théâtre; j'attendrai paifi-
blement que *La Noue* soit reçu à Paris, et je ne
compte pas plus me mêler de cette élection que de
celle de l'empereur. Je ne me mêle que de reprendre de
temps en temps mon Mahomet en sous œuvre. J'y
ai fait ce que j'ai pu; je le crois plus intéressant que
lorsqu'il fit pleurer les Lillois. J'avoue que la pièce
est très-difficile à jouer, mais cette difficulté même

— peut causer son succès; car cela suppose que tout y
 1742. est dans un goût nouveau, et cette nouveauté suppléera du moins à ma faiblesse.

Je ne regrette point *Dufresne*; il est trop formé pour *Séide*, et trop faible pour *Mahomet*. Il n'était nullement fait pour les rôles de dignité et de force; je l'ai vu guindé dans *Athalie* quand il faisait le grand-prêtre. *La Noue* est très-supérieur à lui dans les rôles de ce caractère; c'est dommage qu'il ait l'air d'un singe.

J'ai lu enfin les Confessions du comte de *** (*); car il faut toujours être comte ou donner les Mémoires d'un homme de qualité. J'aime mieux ces Confessions que celles de *St Augustin*; mais, franchement, ce n'est pas là un bon livre, un livre à aller à la postérité; ce n'est qu'un journal de bonnes fortunes, une histoire sans suite, un roman sans intrigue, un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit, et qu'on oublie comme le héros oublie ses anciennes maîtresses. Cependant, je conçois que le naturel et la vivacité du style, et surtout le fond du sujet, aura réjoui les vieilles et les jeunes, et que ces portraits, qui conviennent à tout le monde, ont dû plaire aussi à tout le monde.

Bonsoir, homme charmant, à qui je voudrais plaire. Mille tendres respects à l'autre ange.

(*) Par M. Duclos.

A M. DE CIDEVILLE.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 janvier.

LE plus ambulant de vos amis, le plus écrivain et le moins écrivain, se jette aux pieds de l'autel de l'amitié, et avoue d'un cœur contrit sa misérable paresse. J'aurais dû vous écrire de Paris et de Cirey, mon aimable *Cideville*; fallait-il attendre que je fusse en Franche-Comté? Nous en partons d'aujourd'hui en huit; nous retournons à Cirey passer quelques jours, et de là nous faisons un petit tour à Paris. Nous y logerons dans la maison de madame la comtesse d'*Autrai*, près du Palais royal, qui appartient à la dame de la ville de Gray où nous sommes actuellement. Je ne fais si madame *du Châtelet* vous a fait tout ce détail dans sa lettre, mais je vous dois cette ample instruction de mes marches, pour avoir sûrement quelques lettres de vous à mon arrivée à Paris.

Ne ferez-vous point homme à passer, dans cette grande capitale des bagatelles, une partie du saint temps de carême? N'ai-je pas entendu dire que le philosophe *Formont* y doit venir? Il serait très-doux, mon cher ami, de nous rassembler un petit nombre d'élus, serviteurs d'*Apollon* et du plaisir. Je ne fais pas trop comment vont les spectacles. Voilà ce qui m'intéresse; car, pour le spectacle de l'Europe, les armées d'Allemagne et la comédie de Francfort, je n'y jette qu'un coup d'œil. Je paye mon dixième pour être un moment debout au parterre, et je n'y

— 1742. épousé la maîtresse de son ami, cè serait l'affaire d'une heure. Il me paraît que le personnage d'*Adine* est bien intéressant, et je vous défie de nier que madame *Burlet* ne soit une bonne diablesse. Je crois qu'avec des corrections cette pièce serait assez suivie; mais la physique ne s'accommode pas de tout cela, et j'y retourne. Je vous supplie de faire ma cour à M. de *Solar*, et de vouloir bien lui présenter mes très-humbles remerciemens.

Je vous envoie le gros vin de Mahomet, et la crème fouettée de Zulime. Vous choisirez. Je baise les ailes de mes anges. La maison d'*Uffè* se souvient-elle de moi?

Un petit mot; c'est sur *Pandore*. Vous ne goûtez pas la scène de la friponnerie de *Mercur*, qui lui persuade d'ouvrir la cassette; mais *Mercur* fait là l'office du serpent qui persuade *Eve*. Si *Eve* eût mangé par pure gourmandise, cela eût été bien froid; mais le discours avec le serpent réchauffe l'histoire.

Je fais fort bien que l'aventure de *Pandore* n'est pas à l'honneur des Dieux. Je n'ai pas prétendu justifier leur providence, surtout depuis que vous êtes malade.

A M. D E L A R O Q U E.

Mars.

PERMETTEZ, Monsieur, que je m'adresse à vous pour détromper le public au sujet de plusieurs éditions de mes ouvrages, que j'ai vues répandues dans les pays étrangers et dans les provinces de France. Depuis l'édition d'Amsterdam, faite par les *Ledet*, qui m'a paru très-belle pour le papier, les caractères et les gravures, on en a fait plusieurs dans lesquelles non-seulement on a copié toutes les fautes de cette édition des *Ledet*, mais qu'on a défigurées par des négligences intolérables.

Si on veut, par exemple, se donner la peine d'ouvrir la tragédie d'Oedipe, on trouve, dès la seconde page, trois vers entiers oubliés, et presque par-tout des contre-sens inintelligibles. Si on veut consulter, dans le tome que les éditeurs ont intitulé *Mélanges de philosophie et de littérature*, le chapitre qui regarde le gouvernement d'Angleterre, on y verra les fautes les plus révoltantes que l'inattention d'un éditeur puisse commettre. Il y avait dans la première édition de Londres ces paroles: » Ce qu'on reproche » le plus aux Anglais, et avec raison, c'est le supplice » de *Charles I*, monarque digne d'un meilleur sort, » qui fut traité par ses vainqueurs, &c. »

Au lieu de ces paroles, on trouve celles-ci, qui sont également absurdes et odieuses: » Ce qu'on » reproche le plus aux Anglais, c'est le supplice de

— „ Charles I , qui fut traité , avec raison , par ses vain-
1742. — „ queurs , &c. „

Et pour comble d'inattention , les éditeurs ont mis en marge , *monarque digne d'un meilleur sort* , comme si ces mots étaient ou une anecdote , ou quelque titre distinctif. Quand ces éditeurs ont trouvé le terme italien , *il costume* , consacré à la peinture , ils n'ont pas manqué de prendre ce mot pour une faute , et de mettre à la place *la coutume*. On y voit les arts engagés par Louis XIV , au lieu d'*encouragés* ; la mère de la Bruyère , au lieu de l'*amer* la Bruyère ; les toiles solaires , pour l'*étoile polaire* , &c.

Je ne veux pas faire ici une énumération fatigante de tous les contre-sens dont toutes ces éditions fourmillent , mais je dois me plaindre surtout d'une édition de Rouen , en cinq volumes , sous le nom de la compagnie d'Amsterdam , qui est l'opprobre de la librairie ; c'est peu qu'il n'y ait pas une page correcte. On a mis sous mon nom des pièces qu'assurément personne ne mettra jamais sous le sien ; une apothéose infame de la demoiselle *le Couvreur* ; un fragment de roman qu'on dit impudemment avoir trouvé écrit de ma main , dans mes papiers ; je ne fais quelles chansons faites pour la canaille , et plusieurs ouvrages dans ce goût. Attribuer ainsi à un auteur ce qui n'est point de lui , c'est tout à la fois outrager un citoyen et abuser le public , c'est en quelque façon un acte de fausfaire.

Les libraires , qui ont voulu imprimer mes ouvrages , devaient au moins s'adresser à moi , je ne leur aurais pas refusé mon secours ; ils n'auraient pas à se reprocher ces éditions indignes , qui ne doivent leur apporter

aucun profit , et qui font dire aux étrangers que l'imprimerie tombe en France , avec la littérature. 1749.

J'avertis donc tous les particuliers qui auront ces éditions , qu'ils n'ont qu'à voir si , dans le cinquième tome , ils trouveront les pièces dont je parle ; en ce cas , je leur conseille de ne point se charger d'un livre si peu fait pour la bibliothèque des honnêtes gens.

L E T T R E C X C V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris , mart.

LES saints anges sont adorables ; que ne puis-je communier avec eux aujourd'hui ? Cette cène serait charmante pour moi. Madame *du Châtelet* est priée pour aujourd'hui et demain , et a donné sa parole. Je viendrai faire ma cour à mes chers anges à l'issue de leur dîner. Madame *du Châtelet* est réellement affligée de ne pouvoir souper avec eux. Si elle pouvait se dégager , elle le ferait. Ah , chevreuil ! ah , perdrix ! ce n'est que dans cette compagnie-là que je pourrais vous digérer.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, le 22 août, en partant.

TANDIS que vous êtes à Lyon, mon cher et respectable ami, avec mon autre ange gardien, le diable, qui dispose de ma vie, m'envoie à Bruxelles; et songez, s'il vous plaît, qu'à Bruxelles il n'y a que des Flamands qui ne sauront pas même si dans la tragédie de Mahomet il sera question de mahométisme. Madame du Châtelet va, toute armée de compulsoires, de requêtes et de contredits, perdre son argent et son temps à gagner des incidens inutiles d'un procès qui sera jugé à la quatrième ou cinquième génération. *O vanas hominum mentes! & pectora cæca!* Pour moi, je dirai : *O noctes cænæque Deûm!* quand je vous reverrai à Paris. Je ne prétends pas vous regretter précisément autant que fait madame d'Argental; mais, après elle, je crois que je peux très-hardiment le disputer à tout le monde.

Je vois que M. Pallu, et M. Perichon, et tous ceux qui font les honneurs de Lyon, vont donner des indigestions à mes deux anges. M. de la Marche n'est-il pas avec vous? n'avez-vous pas un opéra, et par-dessus tout cela, un cardinal? Voilà assurément de quoi passer son temps. Que dit M. de la Marche de ses confrères de Paris, qui ont instrumenté si pédantesquement contre mon prophète? que dira M. le cardinal de Tencin? que dira madame sa sœur,

de

de nos convulsionnaires en robe longue, qui ne veulent pas qu'on joue le Fanatisme, comme on dit qu'un premier président ne voulait pas qu'on jouât Tartuffe? Puisque me voilà la victime des jansénistes, je dédierai Mahomet au pape, et je compte être évêque *in partibus infidelium*, attendu que c'est là mon véritable diocèse. Bonjour, mes saints anges; je me mets toujours à l'ombre de vos ailes. Voulez-vous des nouvelles? on joue jeudi ma comédie nouvelle; mademoiselle *Gaussin* a été faignée hier; M. le cardinal de *Fleuri* a eu une petite faiblesse; on répète Hippolyte et Aricie.

A propos, vous avez mon Mahomet; madame de *Tençin* le lira, monsieur le cardinal le lira, qu'en auront-ils dit? et M. *Pallu*, on ne peut pas se dispenser de lui en accorder une lecture.

Je vous prie de présenter mes respects à madame votre tante; et si je n'étais pas aussi profane, aussi irrévocablement damné que j'ai l'honneur de l'être, je demanderais la bénédiction de son éminence.

1742.

LETTRE CXCVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 1 septembre.

Allah, illah, allah, Mahommed rezoul, allah.

CE *Mahomet*, mon très-aimable ami, m'a fait bien coupable envers vous ; il m'a rendu paresseux.

Me voilà enfin tranquille à Bruxelles, et je profite de ce petit moment de loisir pour m'entretenir avec vous. Je pars demain pour aller trouver, à Aix-la-chapelle, le roi de Prusse, qui a changé deux fois le système de l'Europe, et qui pourtant n'est pas puni de DIEU ; car il est aux eaux sans avoir besoin de les prendre, et les médecins sont au nombre des puissances dont il se moque. Si notre Mahomet, mon cher ami, eût été représenté devant lui, il n'en eût pas été effarouché, comme l'ont été nos prétendus dévots. Il ne veut pas faire jouer *Zaire*, parce qu'il y a trop de christianisme, à ce qu'il dit, dans la pièce. Vous jugez bien que le miracle de *Polyeucte* n'est pas de son goût, et que celui de *Mahomet* lui plaît davantage.

Nos jansénistes de Paris, et surtout nos jansénistes convulsionnaires, ne pensent point ainsi. Les bonnes gens ont cru que l'on attaquait S^t *Médard* et monsieur saint *Pâris*. Il y a eu même de vos graves confrères, conseillers au parlement de Paris, qui ont représenté à leur chambre que cette pièce était toute propre à

faire des *Jacques Clément* et des *Ravaillac*. Ne trouvez-vous pas que ce sont-là de bonnes têtes ? Ils croient sans doute qu'*Harpagon* fait des avarés, et enseigne à prêter sur gages. Il y a une chose qui me fait de la peine, mon cher ami, et je vous la dirai ; c'est que le gros de notre nation n'a point d'esprit. Le petit nombre d'illustres précepteurs que les Français ont eu dans le siècle passé, n'a pu encore rendre la raison universelle. *Corneille, Racine, Molière, la Bruyère, Bossuet, Fénelon*, &c. &c. ont eu beau faire, le faux, le petit, le léger sont le caractère dominant. Cependant, il y a toujours le petit nombre des élus à la tête desquels je vous place. Ceux-là conduisent à la longue le troupeau : *Dux regit agmen* ; mais ce n'est qu'à la longue, et il faut des années avant que les gens d'esprit aient repêtri les sots.

Le *Tartuffe* essuya autrefois de plus violentes contradictions ; il fut enfin vengé des hypocrites. J'espère l'être des fanatiques ; car enfin, *Mahomet est Tartuffe le grand*.

Nous en raisonnerons à Paris, c'est-là ma plus chère espérance ; car vous y viendrez à ce Paris, et moi j'y serai dans deux ou trois mois.

Tout ce griffonnage, mon cher ami, avait été écrit il y a huit jours. J'ai été voir le roi de Prusse avant de finir ma lettre. J'ai courageusement résisté aux belles propositions qu'il m'a faites. Il m'offre une belle maison à Berlin, et une jolie terre ; mais je préfère mon second étage dans la maison de madame du *Châtelet*. Il m'assure de sa faveur et de la conservation de ma liberté, et je cours à Paris à mon esclavage et à la persécution. Je me crois un petit athénien qui

— refuse les bontés du roi de Perse. Il y a pourtant une
 1742. petite différence : on était libre à Athènes, et je suis
 sûr qu'il y avait beaucoup de *Cideville* ; sans cela
 comment aurait-on pu aimer sa patrie ? C'est beau-
 coup qu'il y en ait un en France, et que je puisse me
 flatter d'avoir bientôt la consolation de l'embrasser.

Madame du *Châtelet* fait toujours ici sa malheureuse
 guerre de chicane, et on craint à tout moment d'en
 voir une véritable et universelle. Quel acharnement !
 ne faudra-t-il pas faire la paix après la guerre ? Eh,
 morbleu, que ne fait-on la paix tout d'un coup !

Adieu ; je vous regrette, je vous aime, je voudrais
 passer avec vous ma vie.

L E T T R E C X C I X.

A M A D A M E

D E S O L A R, à Paris.

A Bruxelles, 2 septembre.

C'EST fut, Madame, le 23 du dernier mois, que les
 troupes enfermées dans Prague firent la plus vigou-
 reuse sortie. Ils comblèrent une partie de la tranchée,
 ils renversèrent des batteries, ils enclouèrent du
 canon. Le combat dura une heure ; on se battit de
 part et d'autre en désespérés. On dit le prince des
Deux-Ponts blessé à mort, le duc de *Biron* prisonnier,
 un nombre à peu-près égal de morts des deux côtés,
 mais beaucoup plus d'officiers français que d'autri-
 chiens, par la raison qu'il y a toujours plus d'officiers

dans nos troupes que chez les étrangers , et qu'ainfi nous jouons des pistoles contre de la monnaie. 1742.

Après cette sanglante action, il y eut une heùre d'armistice pendant laquelle on agit et on se parla comme si tout le monde avait été du même parti. Les officiers français avouèrent aux autrichiens qu'ils espéraient que l'armée de secours arriverait le 28 auguste. Leurs généraux leur avaient donné cette espérance. Les assiégeans les détrompèrent, et leur firent voir que cette armée ne pouvait arriver qu'à la fin de septembre ; mais nos troupes, loin d'en être découragées, protestent qu'elles périront plutôt que de se rendre. Jamais on n'a vu tant de zèle et tant d'intrépidité : chaque soldat semble être responsable de la gloire de la nation ; c'est une justice que leur rend le prince *Charles*.

J'ai mandé cette nouvelle à M. le président de *Meynières*, pour en orner le grand livre de madame *Doublet* ; mais j'ai oublié de lui dire que nous avons pris *Monti*, ingénieur en chef de l'armée autrichienne. Puisse tant de courage être suivi d'une paix aussi prompte qu'honorable ! Il paraît que les Hollandais temporisent. Il y a ici dix-huit mille anglais avec du canon, vingt-deux mille nationaux, et on attendait, il y a cinq jours, M. de *Neiperg* avec la déclaration de leurs hautes et lentes Puissances. Seize mille hanovriens devaient se joindre à toutes ces troupes, et commencer les opérations vers Thionville. Tous ces projets paraissent suspendus.

Le roi de Prusse est à Aix-la-chapelle où il fait semblant de consulter des charlatans, et de boire des eaux. Il traite les médecins comme les autres

— 1742. puissances. Je pars dans l'instant , avec la permission du roi , pour aller faire un moment ma cour à ce prince. J'aimerais bien mieux partir pour venir manger la poule au riz. Permettez - moi , Madame , de présenter mes respects à M. de *Solar*. Madame du *Châtelet* va vous écrire. J'ai écrit aux anges. *Le baccio i piedi*.

L E T T R E C C.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , à Paris.

A Bruxelles , ce 10 septembre.

J E vous en fais mon compliment , Monsieur , et je le ferais encore avec plus de plaisir s'il s'adressait à vous directement. J'ai vu , ces jours-ci , le roi de Prusse , et je l'ai vu comme on ne voit guère les rois , fort à mon aise , dans ma chambre , au coin de mon feu où ce même homme , qui a gagné deux batailles , venait causer familièrement comme *Scipion* avec *Térence*. Vous me direz que je ne suis pas *Térence* , mais il n'est pas non plus tout-à-fait *Scipion*.

J'ai appris des choses bien extraordinaires. Il y en a une qu'on débite sourdement , au moment que j'ai l'honneur de vous écrire : on dit le siège de Prague levé , mais Bruxelles est le pays des mauvaises nouvelles. M. de *Neiperg* est arrivé de Hollande ici , mais il n'amène point de troupes hollandaises , comme on s'en flattait ; et nous pourrions bien avoir incessamment une paix utile et glorieuse , malgré milord *Stairs* et malgré M. *Van-Haren* qui est le

poète *Tirtée* des Etats généraux. L'un présente des mémoires, l'autre fait des odes ; et avec tant de prose et tant de vers, leurs grosses et lentes Puissances pourraient bien rester tranquilles. Dieu le veuille, et nous préserve d'une guerre dans laquelle il n'y a rien à gagner, mais beaucoup à perdre !

Les Anglais veulent nous attaquer chez nous, et nous ne pouvons leur en faire autant : la partie en ce sens ne serait pas égale. Si nous les tuons tous, nous envoyons vingt mille hérétiques en enfer, et nous ne gagnons pas un château sur la terre ; s'ils nous tuent, ils mangent encore à nos dépens. Il vaut bien mieux n'avoir de querelles que sur *Locke* et sur *Newton*. Celle que j'ai sur Mahomet, n'est heureusement que ridicule. On croit ici les Français gais et légers : qui croirait qu'il y en ait de si tristes et de si pédans !

Vous qui êtes si loin d'être l'un et l'autre, conservez-moi, Monsieur, des bontés qui me seront toujours bien précieuses, et protégez-moi un peu auprès de monsieur votre fils. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

1742.

L E T T R E C C I.

A U C A R D I N A L D E F L E U R I.

10 septembre.

MONSEIGNEUR,

JE commence par envoyer à votre Eminence la première lettre que le roi de Prusse m'écrivit le 26 d'auguste, qu'il date par mégarde du 26 de septembre. Votre Eminence verra au moins, par cette lettre, que je n'ai point écrit celle qui courut si malheureusement il y a un mois, et qui fut fabriquée à Paris par le secrétaire d'un ambassadeur, aussi-bien qu'une prétendue réponse de sa Majesté prussienne.

J'ai donc quelque droit d'espérer que je serai justifié dans l'esprit du roi, comme dans celui de votre Eminence, sur cette petite affaire.

Je vais maintenant lui rendre compte, comme je le dois, de mon voyage à Aix-la-chapelle.

Je ne partis que le 2 de ce mois. Je rencontrai en chemin un courrier du roi de Prusse qui venait me réitérer ses ordres. Le roi voulut que je logeasse près de son appartement, et passa deux jours consécutifs, quatre heures de suite, dans ma chambre avec cette bonté et cette familiarité qui entre, comme vous savez, dans son caractère, et qui n'abaisse point un roi, parce qu'on n'en abuse jamais. J'eus tout le temps de parler, avec beaucoup de liberté, sur ce que votre Eminence m'avait prescrit, et le roi me parla avec une égale franchise.

D'abord, il me demanda s'il était vrai que la nation fût si piquée contre lui, si le roi l'était, si vous l'étiez. Je répondis qu'en effet tous les Français avaient ressenti vivement une défection si inespérée ; qu'il ne m'appartenait pas de savoir comment pensait le roi, que je connaissais la modération de votre Eminence, &c. Il daigna me parler beaucoup des raisons qui l'ont engagé à précipiter sa paix. Elles ne roulent point sur les prétendues négociations secrètes à la cour de Vienne, et desquelles votre Eminence a bien voulu se justifier. Elles sont si singulières que j'ose douter qu'on en soit instruit en France. Cependant je n'ose les confier à cette lettre, sentant combien il me sied peu de toucher à des affaires si délicates. 1742.

Tout ce que j'ose dire, c'est qu'il m'a semblé très-aisé de ramener l'esprit de ce monarque, que la situation de ses Etats, son intérêt et son goût semblent rendre l'allié naturel de la France.

Il m'a paru très-affligé de l'opinion que cet événement a fait concevoir de lui aux Français ; il m'a dit qu'il avait commencé un manifeste, mais qu'il le supprimerait. Il ajouta qu'il souhaitait passionnément de voir la Bohême aux mains de l'empereur, qu'il renonçait de la meilleure foi du monde à Bergue et à Juliers ; que malgré les propositions avantageuses que lui faisait le comte de *Stairs*, il ne songeait qu'à garder la Silésie ; qu'il savait bien qu'un jour la maison d'Autriche voudrait rentrer dans cette belle province, mais qu'il se flattait qu'il garderait sa conquête ; qu'il avait actuellement cent trente mille hommes de troupes ; qu'il allait faire de Neisse, de Glogaw et de

— 1742. Brieg des places aussi fortes que Vêfel ; que d'ailleurs il était très-bien informé que la reine d'Hongrie doit plus de quatre-vingts millions d'écus d'Allemagne , qui font environ trois-cents millions de France ; que ses provinces épuisées et séparées les unes des autres ne pourront faire de longs efforts , et que de longtemps les Autrichiens ne seront redoutables par eux-mêmes.

Il est indubitable qu'on avait donné à ce prince des idées aussi fausses sur la France qu'il en a de justes sur l'Autriche. Il me demanda s'il était vrai que la France fût épuisée d'hommes et d'argent, et entièrement découragée : je répondis qu'il doit y avoir encore plus de douze cents millions d'espèces circulant dans le royaume , que les recrues ne se font jamais faites si aisément , et qu'il n'y a jamais eu tant de bonne volonté.

Milord *Hindfort* lui avait parlé bien autrement , et milord *Stairs* dans ses lettres lui représentait , il y a un mois , la France comme prête à succomber. Il n'a cessé de le presser encore pendant le voyage d'Aix.

Malgré la déclaration que M. de *Podewils* avait faite à la Haie , il y avait même encore le 30 d'août à Aix un anglais , de la part de milord *Stairs* , qui vint parler au roi de Prusse dans un petit village nommé Boschet , à un quart de lieue d'Aix. On m'a assuré que l'anglais s'en est retourné très-mécontent. Cependant le général *Shmettau* , qui était avec le roi , envoya dans ce temps-là même acheter à Bruxelles cinq exemplaires des cartes du cours de la Moselle et des Trois-Evêchés.

Voilà les principales choses dont j'ai cru devoir

rendre un compte succinct à votre Eminence, sans me hasarder à faire aucune réflexion, croyant avoir rempli mon devoir de français, sans manquer à la reconnaissance que je dois aux bontés extrêmes dont le roi de Prusse m'honore. 1742.

Votre Eminence verra d'un coup d'œil le fond des choses dont je n'ai vu et dont je ne peux rendre que la superficie.

Si ma lettre est jugée digne de votre attention, je vous supplie, Monseigneur, de ne la regarder que comme le simple témoignage de mon zèle pour le roi et pour ma patrie. La confiance avec laquelle le roi de Prusse daigne me parler, me mettrait peut-être quelquefois en état de rendre ce zèle moins inutile, et je croirais ne pouvoir jamais mieux répondre à ses bontés qu'en cultivant le goût naturel qu'il a pour la France.

Je suis, &c.

LETTRE CCII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A la Haie, 2 octobre.

MON cher ami, dont l'imagination et la probité font honneur aux lettres, vous m'avez bien prévenu ; j'allais vous écrire et vous dire combien j'ai été fâché de ne point vous trouver ici. On m'avait assuré que vous logiez chez celui que vous avez enrichi (*). J'y ai volé, on vous a dit à Stutgard. Que ne puis-je y

(*) Son libraire.

1742. — aller ! Je suis ici accablé d'affaires , je ne pourrai y être que quatre ou cinq jours encore ; il faudra que je retourne d'ailleurs incessamment à Bruxelles ; mais vous , pourquoi aller en Suisse ? Quoi , il y a un roi de Prusse dans le monde ! quoi , le plus aimable des hommes est sur le trône ! les *Algarotti* , les *Wolf* , les *Maupertuis* , tous les arts y courent en foule , et vous iriez en Suisse ! Non , non , croyez-moi , établissez-vous à Berlin ; la raison , l'esprit ; la vertu y vont renaître. C'est la patrie de quiconque pense ; c'est une belle ville , un climat sain ; il y a une bibliothèque publique que le plus sage des rois va rendre digne de lui. Où trouverez-vous ailleurs les mêmes secours en tout genre ? Savez-vous bien que tout le monde s'empresse à aller vivre sous le *Marc-Aurèle* du Nord. J'ai vu aujourd'hui un gentilhomme de cinquante mille livres de rentes , qui m'a dit : Je n'aurai point d'autre patrie que Berlin , je renonce à la mienne , je vais m'établir là , il n'y aura pas d'autre roi pour moi. Je connais un très-grand seigneur de l'Empire qui veut quitter sa sacrée Majesté pour l'humanité du roi de Prusse. Mon cher ami , allez dans ce temple qu'il élève aux arts. Hélas ! je ne pourrai vous y suivre , un devoir sacré m'entraîne ailleurs. Je ne peux quitter madame *du Châtelet* , à qui j'ai voué ma vie , pour aucun prince , pas même pour celui-là ; mais je serai consolé si vous vous faites une vie douce dans le seul pays où je voudrais être si je n'étais pas auprès d'elle. *Paupie* m'a appris vos arrangemens. Je vous en fais les plus tendres complimens ; que ne puis-je avoir l'honneur de vous embrasser ! Adieu , mon cher *Isaac* ; vis content et heureux.

Si vous avez quelque chose à m'apprendre de votre destinée, écrivez à Bruxelles. — 1742.

Adieu, mon aimable et charmant ami.

L E T T R E C C I I I .

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 9 octobre.

J'AI reçu votre lettre du 2 octobre, mais pour celle du 12 septembre, il était fort difficile qu'elle me parvînt, attendu que j'étais parti le 10 d'Aix-la-chapelle où elle était adressée. Je n'avais pas besoin assurément d'être excité à prendre vos intérêts auprès d'un prince à qui je les ai toujours osé, et osé seul représenter : car, quoi que vous en puissiez dire, soyez très-persuadé qu'il n'y a jamais eu que moi seul qui lui aye parlé de votre pension. On ne paye actuellement aucun marchand. Vous savez que les tableaux de *Lancret* ne sont point payés. Il faudra bien pourtant qu'on s'arrange à la fin, et qu'on acquitte des dettes si pressantes ; alors j'ai tout lieu de croire que vous ne ferez point oublié. J'avoue qu'il est très-dur d'attendre. Cet homme-là s'empare d'une province plus vite qu'il ne paye un créancier ; mais comme il ne perd de vue aucun objet, chaque chose aura son temps. Il fait bâtir une salle de spectacle dont l'architecture sera ce qu'il y aura de plus beau dans l'Europe en ce genre. Il aura une comédie l'année prochaine. Il fonde une académie pour l'éducation des jeunes gens d'une manière bien plus utile que ce

— qu'il s'était proposé d'abord. Vous voyez que ce
 1742. ferait bien dommage si un prince qui fait de si grandes choses oubliait les petites qui sont nécessaires ; je dis les petites par rapport à lui , car votre pension est pour moi une très-grande affaire.

Je ne doute pas qu'avant qu'il soit un an , je ne réussisse à lui faire agréer M. de *la Bruère*, qui pourra avoir un emploi très-agréable pour un homme de lettres. Ce sera une très-bonne acquisition pour Berlin, mais c'est à mon gré une perte pour Paris. Je ne connais guère d'esprit plus juste et plus délicat. Il est bien triste qu'avec ses talens il ait besoin de sortir de France.

Vous me dites qu'il est venu d'étranges récits sur le compte du roi de Prusse d'Aix-la-chapelle, mais que madame *du Châtelet* ni moi nous n'y sommes point mêlés. Cette restriction semble supposer que madame *du Châtelet* était à Aix-la-chapelle : c'est un voyage auquel elle n'a pas pensé. Si elle avait eu à le faire, ce n'est pas ce temps-là qu'elle eût pris. Je fais à peu-près d'où partent ces discours ; mais il faut savoir que les feseurs de tragédies , c'est-à-dire , les rois et moi , nous sommes sifflés quelquefois par un parterre qui n'est pas trop bon juge ; les auteurs en sont fâchés, de ces sifflets, mais les rois s'en moquent et vont leur train.

Songez à votre santé, et puissiez-vous avoir incessamment une bonne pension assignée sur la Silésie, laquelle vaut par an à son vainqueur quatre millions sept cents mille écus d'Allemagne, toutes charges faites. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. L'ABBÉ ONILLON (*).

Octobre.

Allah , illah , allah , Mehemet rezoul , allah.

JE baise les barbes de la plume du sage *Onillon*, fils d'*Onillon*, resplendissant entre tous les imans de la loi du Christ.

Votre lettre a été pour moi ce que la rosée est pour les fleurs , et les rayons du soleil pour le tournesol. Que DIEU vous couronne de prospérité comme vous l'êtes de sagesse , et qu'il augmente la rondeur de votre face ! Mon cœur sera dilaté de joie , et la reconnaissance sera dans lui comme sur mes lèvres , quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faiblesse de mon drame par la force de son éloquence. J'attends avec impatience sa docte dissertation. Mais comme la poste des infidèles est très-chère , et que le plus petit paquet coûte un sultanin , je vous supplie de vouloir bien faire mettre promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé et point cacheté , selon les usages de la peu sublime poste de Bruxelles. Ce paquet arrivera en six ou sept jours , attendu qu'il n'y a que dix-sept cents vingt-huit stades de la ville impériale de Paris

(*) Il avait écrit à l'auteur une lettre en style oriental , sur la tragédie de Mahomet. M. de *Voltaire* lui répondit sur le même ton.

— à celle où la divine Providence nous retient actuellement. Que DIEU vous accorde toutes les églantines de Toulouse, et toutes les médailles des quarante ! que le bordereau de la fortune tombe de ses mains entre les vôtres !

1742. Ecrit dans mon bouge, sur la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122.

Si la divine Providence permet que vous voyiez le plus généreux et le plus aimable des enfans des hommes, d'*Argental*, fils de *Férior*, dont DIEU croisse la chevance, nous vous prions de l'affurer que nous soupignons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les adjes ne soupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, et qu'il fera toujours, ainfi que sa compagne ornée de grâces, l'objet des plus vives tendresses de notre cœur.

L E T T R E C C V.

A. M. T H I R I O T, à *Paris*.

A Bruxelles, le 3 novembre.

JE vous avoue que je suis auffi fâché que vous du retard que vous éprouvez. Nous en raisonnerons à loisir à Paris où j'espère vous voir avant la fin du mois,

Satisfait fans fortune et sage en vos plaisirs.

Je voudrais bien voir cette sagesse un peu plus à son aise. On ne m'écrit que lorsque je ferai à
Paris

Paris. Ainsi jusque-là je n'ai rien de nouveau à vous dire. J'attends pour cet hiver la paix et votre pension. 1742.

J'ai vu les meurtriers anglais et les meurtriers hessois et hanovriens : ce sont de très-belles troupes à renvoyer dans leurs pays. Dieu les y conduise , et moi à Paris , par le plus court ! Les maudits houffards ont pris tout le petit équipage de mon pauvre neveu *Denis* , qui se tue le corps et l'ame en Bohême , et qui est malade à force de bien servir. Pour surcroît de disgrâce , on lui a saisi ici deux beaux chevaux qu'il envoyait à sa femme , et je n'ai jamais pu les retirer des mains des commis , gens maudits de DIEU dans l'Evangile , et plus dangereux que les houffards. Vous voyez que dans ce monde vous n'êtes pas le seul à plaindre.

Madame du Châtelet essuie tous les tours de la chicane , et moi tous ceux des imprimeurs.

*Durum : sed levius fit patientiâ ,
Quidquid corrigere est nefas.*

Quiconque est au coin de son feu , et qui songe en soupant qu'en Bohême on manque souvent de pain , doit se trouver heureux.

Je vous embrasse ; comptez toujours sur mon amitié.

1748.

L E T T R E C C V I.

A M. D'ARNAUD, à Paris.

A Bruxelles, 20 novembre.

MON cher enfant en *Apollon*, vous vous avisez donc enfin d'écrire d'une écriture lisible, sur du papier honnête, de cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelque détail en écrivant. Il faut qu'il se soit fait en vous une bien belle métamorphose; mais apparemment votre conversion ne durera pas, et vous allez retomber dans votre péché de paresse. N'y retombez pas au moins quand il s'agira de travailler à votre Mauvais riche, car j'aime encore mieux votre gloire que vos attentions. J'espère beaucoup de votre plan, et surtout du temps que vous mettez à composer, car depuis trois mois vous ne m'avez pas fait voir un vers. *Sat citò si sat benè.*

Plusieurs personnes m'ont écrit que M. *Thiriot* répandait le bruit que j'avais part à votre comédie; je ne crois pas que M. *Thiriot* puisse ni veuille vous ravir un honneur qui est uniquement à vous. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que celle d'en avoir reçu de vous les prémices, et d'avoir été le premier à vous encourager à traiter un sujet susceptible d'intérêt, de comique et de morale, et où vous pourrez peindre les vertus d'après nature, en les prenant dans votre cœur. A l'égard des vices, il faudra que vous fortiez un peu de chez vous; mais les modèles ne seront pas difficiles à rencontrer.

Faites-moi le plaisir de me donner souvent de vos nouvelles, si vous pouvez. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1742.

L E T T R E C C V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, novembre.

VOTRE gardiennerie m'a donc inspiré, mon cher et respectable ami ; car j'ai renoué bien des fils à Mahomet et à Zulime avant que votre ordre angélique eût été signifié. Je ne pouvais pas me dispenser de faire imprimer Mahomet après les malheureuses éditions qu'on en avait faites à Paris, et qu'on allait faire encore à Londres et en Hollande. J'ai été obligé d'envoyer à ces deux endroits le véritable manuscrit, après l'avoir encore retouché selon mes petites forces. Il n'y a point d'épître dédicatoire au roi de Prusse, mais on imprime une lettre que je lui avais écrite, il y a deux ans, en lui envoyant un exemplaire manuscrit de la pièce. Je crois que vous ne ferez pas mécontent de la lettre : vous y trouverez les objections que le fanatisme a pu faire, détruites sans que je prenne la peine d'y répondre. Je me contente de faire sentir qu'il y a eu plus d'un *Séide* sous d'autres noms, et que la pièce n'est au fond qu'un sermon contre les maximes infernales qui ont mis le couteau à la main des *Poltrou*, des *Ravallac* et des *Châtel*. D'ailleurs, quoique je parle à un roi, la lettre est purement philosophique : elle n'est souillée d'aucune flatterie ; je suis

— aussi loin de flatter les rois que je le suis d'écrire au
 1742. cardinal de *Fleuri* que je soupçonne *Prault* de l'édition clandestine de Mahomet.

Je supplie instamment mes anges d'étendre ici leurs ailes : leur Mahomet pour lequel ils ont eu tant de bontés , et qui m'a coûté tant de soins , ne m'a donc produit que des peines ! Mon fort serait bien malheureux , si je n'avais pour ma consolation *Emilie* et mes anges.

Je compte que nous partirons dans cinq ou six jours , et que nous ferons à Paris vers le 20 du mois. Tous les lieux me seraient égaux sans vous. Nous avons mené à Bruxelles une vie retirée qui est bien de mon goût ; j'y ai trouvé peu d'hommes , mais beaucoup de livres ; je n'ai pas laissé de travailler , mais ma mauvaise santé me fait perdre bien du temps ; elle se dérange plus que jamais. Vous rendrez heureuse cette vie que la nature s'obstine à tourmenter. Je retrouverai dans votre commerce et dans celui de madame, d'*Argental* de quoi braver tous les maux.

Adieu ; les Autrichiens disent qu'ils inonderont la France avec cent mille hommes l'année qui vient. Je n'en crois rien du tout.

A M. D E M O N C R I F.

1 février.

J'AI été enchanté, Monsieur, de vous retrouver, et de retrouver l'ancienne amitié que vous m'avez témoignée. Je vous remercie encore de l'humanité que vous avez fait paraître en examinant les ouvrages d'un homme qui était l'ennemi du genre-humain (19). Si tous les gens de lettres pensaient comme vous, le métier serait bien agréable. Ce serait alors qu'on aurait raison de les appeler *humaniores litteræ*. J'ai oublié d'écrire à M. d'Argenson que je le suppliais de me recommander à M. de Maboul ; mais avec vous, Monsieur, on a beau avoir oublié ce qu'on voulait, vous vous en souviendrez. Je vous prie donc de vouloir bien suppléer mes péchés d'omission, et de dire à M. d'Argenson qu'il ait la bonté de me recommander fortement et généralement : ces deux adverbies joints font admirablement.

Le roi m'a donné son agrément pour être de l'académie, en cas qu'on veuille de moi. Reste à savoir si vous en voulez. Vous savez, que pour l'honneur des lettres, je veux qu'on fasse succéder un pauvre diable à un premier ministre (*); je me présente pour être ce pauvre diable-là.

J'écris à la plus aimable sainte qui soit sur la

(19) M. de Moncrif devait donner une édition des Oeuvres de J. B. Rousseau.

(*) Le cardinal de Fleuri était mort le 29 janvier.

— terre (*). Elle nous convertira tous. Elle était faite
1743. pour mener au ciel ou en enfer qui elle aurait voulu.
Je compte sur sa protection dans cette vie et dans
l'autre. Je me flatte aussi, mon cher Monsieur, que
vous ne m'abandonnerez pas, et que quand vous
aurez fini la grande affaire du frère d'*Athalie* et de
Phédre, vous donnerez des marques de votre amitié
à votre ancien serviteur qui vous sera tendrement
obligé, et qui vous aimera toute sa vie.

L E T T R E C C I X.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Paris, ce jeudi 15 mai.

MON cher ami, qui me faites plus d'honneur que
je n'en mérite, et qui me donnez autant de plaisir
que j'en peux ressentir, la difficile *Emilie* a été très-
contente de votre épître, à quelques bagatelles près.
Jugez si j'en dois être enchanté. Je passai hier au
soir à votre porte pour vous remercier. Je ne pus
d'abord vous écrire parce que je souffrais beaucoup,
mais votre épître m'a été un baume souverain.

Si vous voyez *Marivaux*, appliquez votre baume
consolant sur son esprit très-injustement aigri. Vous
savez s'il y a dans la bagatelle en question le moindre
mot qui puisse le regarder; et s'il y avait la moindre
apparence à la plus légère application, je ne l'y
laisserais pas un moment. Il y a des gens bien méchants

(*) Madame de Villars.

qui sèment toujours des poisons , tandis que vous faites naître des fleurs. Guérissez *Marivaux*, je vous en prie , des soupçons très-injustes que lui donnent des gens qui veulent nous tourmenter tous deux. *Vale , et me ama.* 1743.

L E T T R E C C X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL , à Paris.

MON adorable ami , vous n'aurez pas aujourd'hui la moindre bouteille de ce vin que vous daignez aimer. En vous remerciant de celui de M. de *Mairan*. Je vais aujourd'hui à Versailles , je ne reviendrai que samedi.

Mais , mon Dieu , je suis accusé bien injustement. Ce n'est qu'à *La Noue* même que j'ai parlé , et c'est avec la plus tendre amitié que je lui ai fait mes représentations ; il les a reçues avec un peu d'aigreur. Mais , mon cher et respectable ami , je ne m'opposais à voir le visage de *La Noue* couvert à Versailles du turban d'*Orofmane* que parce que je croyais qu'après avoir joué le rôle dans cette petite ville , il aurait le droit et la volonté de le jouer à Paris. Vous m'apprenez qu'il veut bien le céder à *Grandval* , après l'avoir joué à Versailles , en province : c'est une nouvelle en tout sens très-agréable pour moi. Il s'en faut beaucoup que mon goût pour la personne et les talens de *La Noue* soit diminué. Je serais fâché que *Grandval* jouât le rôle de *Titus* dans Brutus. Chacun a son talent et doit s'y renfermer. En vérité , vous devez avouer que

— 1743. *La Noue* n'est pas fait pour *Orosmane*. Vous aimiez Zaïre avant d'aimer *La Noue*. C'est les trahir tous deux que de donner *Orosmane* à *La Noue*. Je vous conjure de lui faire entendre raison. N'appellez point acharnement ma juste fermeté. *La Noue* devrait me remercier, je lui rends service en le suppliant instamment de ne point paraître sous une forme qui le dégrade. Joignez-vous à moi, faites-lui connaître ses véritables intérêts; dites-lui qu'ils me sont chers. Il ne faut pas que je lui déplaîse en lui rendant service.

J'ai reçu hier une lettre de l'archevêque de Narbonne par laquelle il me fait entendre qu'on l'a pressé de succéder à M. le cardinal de *Fleuri*, et qu'il accepte la place.

Persecuté de tous côtés, que j'aye au moins le public pour moi. Il est de mon intérêt et de mon honneur de me présenter sous des faces différentes, et d'élever en ma faveur la voix publique qui, jointe à la vôtre, me console de tout. Mille tendres respects à mes deux anges que j'adore.

L E T T R E C C X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, vendredi.

VOICI, mon très-cher ange, un fait comique. Je fais à M. le duc de *Richelieu* mes très-humbles plaintes de ce qu'il m'a forcé à laisser jouer *Rouffelois* dans mes pièces, et de ce que tout Versailles dit que c'est moi qui l'ai fait venir, que c'est moi qui

lui ai écrit de la part de monsieur le premier gentil-homme de la chambre. Je m'épuise en doux reproches, je me lamente. M. de *Richelieu* me répond en pouffant de rire; eh bien, dit-il, après avoir bien ricanné, voulez-vous que je vous avoue celui qui a écrit à *Rouffelois*, sans me consulter? c'est *Roi*. Quoi *Roi*? Oui *Roi*, *Roi* le chevalier de Saint-Michel, *Roi* le cheval, *Roi* l'ennuyeux, *Roi* l'insupportable, *Roi* qui fait assez bien des ballets. Il a gagné un homme à moi qui m'a recommandé *Rouffelois* comme un *Baron*. Je l'ai fait jouer dans vos tragédies, croyant vous servir. Je vous avoue ma faute, et vous pouvez dire par-tout que c'est moi qui ai tort. 1743.

Mes chers anges, cela défarme; mais mademoiselle *Duménil* et ce pauvre *Paulin* sont au désespoir, et M. le duc d'*Aumont* va me croire le plus inepte des mortels; mais enfin la vérité triomphe, et M. le duc de *Richelieu* confesse son erreur. Il ne reste que *Roi* à punir; mais il n'y a pas moyen de punir un si sot homme. Justifiez-moi bien, mes chers anges; permettez que je vous dise que je suis enchanté des bontés de sa Majesté. Le ministère n'a pas mis à cela la dernière main; mais il le fera. Je vous confie ce petit secret comme à mes chers protecteurs que j'adorerai toute ma vie.

1743.

L E T T R E C C X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

QUAND les autres en ont gros comme un mouche-ron , j'en ai gros comme un chameau. Quoique j'aye commencé long-temps avant mes anges, je ne crois pas que j'aye la force de sortir aujourd'hui de mon lit. Si je sortais, ce ne serait pas pour Mérope. Je suis trop heureux que ces cahiers vous amusent. En voilà six autres. J'aurai soin du quatrième acte d'Adélaïde, mais c'est sur Zulime que je compte le plus. Si j'étais plus jeune et moins persécuté, je travaillerais encore. Je suis venu dans le temps de barbarie. Je ne fais rien de cette académie; tout ce que je fais, c'est qu'il est bien cruel que deux hommes puissans se soient réunis pour m'arracher un agrément frivole, la seule récompense que je demandais, après trente années de travail. Bonjour; vous êtes ma plus grande consolation; mais portez-vous bien l'un et l'autre.

L E T T R E C C X I I I.

1743.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mari.

Vous avez bien raison, ange tutélaire ; je vous ai cherché tous ces jours-ci pour vous demander vos conseils angéliques. Il est très-vrai que je dois avoir peur que *Satan* déguisé en ange de lumière , escorté de *Marie Alacoque*, se déchaîne contre moi.

Oui, l'auteur de *Marie Alacoque* persécute, et doit persécuter l'auteur de la *Henriade* ; mais je ferai tout ce qu'il faudra pour apaiser, pour désarmer l'archevêque de Sens. Le roi m'a donné son agrément ; je tâcherai de le mériter. Je me conduirai par vos avis. La place, comme vous savez, est peu ou rien, mais elle est beaucoup par les circonstances où je me trouve. La tranquillité de ma vie en dépend ; mais le vrai bonheur, qui consiste à sentir vivement , se goûte chez vous.

Adieu , mes adorables anges gardiens ; ma vie est ambulante, mais mon cœur est fixe. Je vous recommande madame *du Châtelet* et *César* : ce sont deux grands-hommes.

1743.

L E T T R E C C X I V.

A M. * * *,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Mars.

J'AI l'honneur de vous envoyer les premières feuilles d'une seconde édition des *Elémens de Newton*, dans lesquelles j'ai donné un extrait de sa métaphysique. Je vous adresse cet hommage comme à un juge de la vérité. Vous verrez que *Newton* était de tous les philosophes le plus persuadé de l'existence d'un Dieu ; et que j'ai eu raison de dire qu'un cathéchiste annonce DIEU aux enfans, et qu'un *Newton* le démontre aux sages.

Je compte dans quelque temps avoir l'honneur de vous présenter l'édition complète qu'on commencé du peu d'ouvrages qui sont véritablement de moi. Vous verrez par-tout, Monsieur, le caractère d'un bon citoyen. C'est par-là seulement que je mérite votre suffrage, et je soumets le reste à votre critique éclairée. J'ai entendu de votre bouche, avec une grande consolation, que j'avais osé peindre, dans la *Henriade*, la religion avec ses propres couleurs, et que j'avais même eu le bonheur d'exprimer le dogme avec autant de correction que j'avais fait avec sensibilité l'éloge de la vertu. Vous avez daigné même approuver que j'osasse, après nos grands maîtres, transporter sur la scène profane l'héroïsme chrétien. Enfin, Monsieur, vous verrez si, dans cette édition,

il y a rien dont un homme , qui fait comme vous tant d'honneur au monde et à l'Eglise , puisse n'être pas content. Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages , qui sont tous la peinture de mon cœur , seront mes apologistes. 1743.

J'ai écrit contre le fanatisme qui dans la société répand tant d'amertumes , et qui dans l'état politique a excité tant de troubles. Mais plus je suis ennemi de cet esprit de faction , d'enthousiasme , de rébellion , plus je suis l'adorateur d'une religion dont la morale fait du genre-humain une famille , et dont la pratique est établie sur l'indulgence et sur les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas , moi qui l'ai toujours célébrée ? Vous dans qui elle est si aimable , vous suffiriez à me la rendre chère. Le stoïcisme ne nous a donné qu'un *Epictète* , et la philosophie chrétienne forme des milliers d'*Epictète* qui ne savent pas qu'ils le sont , et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous soutient surtout dans le malheur , dans l'oppression et dans l'abandonnement qui la suit , et c'est peut-être la seule consolation que je doive implorer après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux.

J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable pour la religion chrétienne qui m'inspira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur. Il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu dès mon enfance pour ces sottises faciles , pour ces indécences ornées de rimes , qui plaisent par le sujet à une jeunesse effrénée. Je fis à dix-neuf ans une tragédie d'après *Sophocle* , dans laquelle il n'y a pas même

1743. d'amour. Je commençai à vingt ans un poème épique dont le sujet est la vertu qui triomphe des hommes et qui se soumet à DIEU. J'ai passé mon temps dans l'obscurité à étudier un peu de physique, à rassembler des mémoires pour l'histoire de l'esprit humain, pour celle d'un siècle dans lequel l'esprit humain s'est perfectionné. J'y travaille tous les jours, sinon avec succès, au moins avec une assiduité que m'inspire l'amour de ma patrie.

Voilà peut-être, Monsieur, ce qui a pu m'attirer, de la part de quelques-uns de vos confrères, des politesses qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même siècle dont j'écris l'histoire. On m'a flatté que l'académie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal, qui fut un temps l'arbitre de l'Europe, par un simple citoyen qui n'a pour lui que ses études et son zèle.

Mes sentimens véritables sur ce qui peut regarder l'Etat et la religion, tout inutiles qu'ils sont, étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal de *Fleuri*. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, dans les derniers temps de sa vie, vingt lettres qui prouvent assez que le fond de mon cœur ne lui déplaisait pas. Il a daigné faire passer jusqu'au roi même un peu de cette bonté dont il m'honorait. Ces raisons seraient mon excuse, si j'osais demander dans la république des lettres la place de ce sage ministre.

Le désir de donner de justes louanges au père de la religion et de l'Etat, m'aurait peut-être fermé les yeux sur mon incapacité; j'aurais fait voir au moins combien j'aime cette religion qu'il a soutenue, et quel est

mon zèle pour le roi qu'il a élevé. Ce serait ma
réponse aux accusations cruelles que j'ai essuyées ; ce 1743.
ferait une barrière contre elles , un hommage solennel
rendu à des vérités que j'adore , et un gage de ma
soumission aux sentimens de ceux qui nous préparent
dans le dauphin un prince digne de son père. (20)

L E T T R E C C X V.

A M. * * *.

A Paris , 4 avril.

J'AI été bien malade , mon cher ami ; j'ai fait parler
à M. de *la Houffaye* , comme vous me l'avez ordonné ;
il me semble que c'est une chose assez aisée de faire
retarder les affaires ; voilà de toutes les grâces la plus
facile à obtenir. Je n'ai point vu M. l'abbé *Berth* , qui
devait m'expliquer tant de choses ; je ne fais où le
déterrer. Si vous me mandez sa demeure , j'irai chez
lui. Vous savez si j'ai de l'empressement à vous obéir.
Notre *Mérope* n'est pas encore imprimée ; je doute
qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représenta-
tion ; ce n'est point moi qui ai fait la pièce , c'est
mademoiselle *Duménil*. Que dites-vous d'une actrice
qui fait pleurer le parterre pendant deux actes de
suite ? Le public a pris un peu le change ; il a mis
sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui

(20) On verra sans peine que cette lettre qui renferme une espèce d'apo-
logie , était destinée à être répandue et à servir de réponse aux clameurs
de la canaille littéraire , qui ne voulait pas que M. de *Voltaire* fût de
l'academie française.

— ont fait les acteurs , et la séduction a été au point
 1743. que je n'ai pu paraître à la comédie qu'on ne m'ait battu des mains ; cette faveur populaire m'a un peu consolé de la petite persécution que j'ai essuyée de monsieur l'évêque de Mirepoix. L'académie , le roi et le public m'avaient désigné pour avoir l'honneur de succéder à M. le cardinal de *Fleuri* parmi les quarante ; mais M. de *Mirepoix* n'a pas voulu , et il a enfin trouvé , après deux mois et demi , un évêque pour remplir la place qu'on me destinait. Je crois qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'académie , et de m'en tenir aux bontés du public ; mais il y a encore quelque chose de plus précieux que cette bienveillance , peut-être passagère , c'est l'amitié constante d'un cœur comme le vôtre.

Les lettres sont ici plus persécutées que favorisées. On vient de mettre à la bastille l'abbé *Langlet* , pour avoir publié des Mémoires déjà connus , qui servent de supplément à l'histoire de M. de *Thou* ; il a rendu un très-grand service aux bons citoyens et aux amateurs des recherches sur l'histoire ; il méritait des récompenses , et on l'emprisonne à l'âge de soixante et huit ans.

Infere nunc , Melibæe , puros , pone ordine vites.

Madame du *Châtelet* vous fait mille complimens ; elle marie sa fille , comme je crois vous l'avoir mandé , à M. le duc de *Montenaro* , napolitain , au grand nez , au visage maigre , à la poitrine enfoncée ; il est ici , et va vous enlever une française aux joues rebondies , *Vale , et me ama.*

LETTRE

LETTRE CCXVI.

1743.

A M. THIRIOT.

A Paris, le 11 juin.

LA persécution et le ridicule sont un peu outrés. J'ai une récompense bien singulière et bien triste de trente années de travail. Ce n'est pas tant Jules-César que moi qu'on proscriit. Mais je songe encore plus à votre pension qu'aux tribulations que j'éprouve, et le plus grand de mes chagrins est de voir souffrir mon ami ; car enfin la pension du roi de Prusse vous est plus nécessaire que ne me l'était la justice que me refuse ma patrie.

LETTRE CCXVII.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

Juin.

IL est bien dur de partir sans avoir la consolation d'embrasser M. de *Pont-de-Vesle*. Je ne mettrais point de bornes à ma douleur, si, dans ma boîte de *Pandore*, il ne restait l'espérance de vous revoir un jour, et d'entendre avec vous Jules-César. Les *brutes* qui me chicanent sont aussi fots que ceux qui assassinèrent mon héros furent cruels.

1743.

L E T T R E C C X V I I I

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie , au palais du roi de Prusse , 5 juillet.

Eh bien , mes adorables anges , ce petit hémisphère est plus fou et plus malheureux que jamais ; et moi ne suis-je pas un des plus infortunés de la bande ? Les uns vont mourir de faim ou par l'épée des ennemis , vers le Danube , les autres sur le Mein , et moi où vais-je ? où suis-je ? j'ai bien peur de mourir de chagrin loin de vous.

Est-on devenu assez déterminément ostrogots pour ne pas jouer Jules-César ? Si on avait dit , il y a quelques années , qu'on parviendrait à cet excès d'impertinence , on ne l'aurait pas cru. Je ne vous déplairai pas en vous disant qu'il y a ici une comédie assez passable ; *Prin* et *Fierville* en sont les principaux acteurs. Il y a une *Bercaville* qui vaut mieux sans comparaison que toutes les soubrettes qu'on a essayées , et qui est plus effrontée elle seule que toutes les autres ensemble. Les Anglais sont encore plus effrontés pourtant , et prennent un terrible ascendant sur ce théâtre-ci. Ils jouent le rôle de tyrans fort noblement ; et les Hollandais , celui d'assistans derrière leurs maîtres. Peut-on se réjouir à Paris dans ce malheur général ! hélas ! il le faut bien ; et on tuerait cent mille hommes en Allemagne , que l'opéra serait plein les vendredis. Mais pourquoi la comédie ne le fera-t-elle pas ?

Le roi de Prusse est réellement indigné des persécutions que j'essuie; il veut absolument m'établir à Berlin; j'ai sacrifié sa lettre à madame *du Châtelet* et à mes anges. Tout ce que je vous dis là, je le dis à M. de *Pont-de-Vestle*, baissant toujours vos ailes avec un pur amour. 1743.

L E T T R E C C X I X.

A M. A M E L O T,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

* A la Haie, 2 août.

MONSIEUR,

JE dépêchai, le 21 du mois passé, un courier jusqu'à Lille, avec un paquet qu'il devait rendre à madame *Denis* ma nièce, femme du commissaire des guerres: dans ce paquet il y en avait un pour M. le comte de *Maurepas*; et, sous l'enveloppe de M. de *Maurepas*, une lettre d'environ six pages que j'avais l'honneur de vous adresser, sans signature. Cette lettre contenait, entre autres particularités, la petite découverte que j'avais faite, que le roi de Prusse fait négocier secrètement un emprunt de quatre cents mille florins à Amsterdam à 3 $\frac{1}{2}$ pour cent. Je concluais de là, ou que ses trésors ne sont pas aussi considérables qu'on le dit, ou qu'il veut emprunter à un petit intérêt, pour rembourser des sommes qui en portent un plus grand. Je vous demandais la permission de me servir de cette

— 1743. connaissance pour tâcher de démêler s'il voudrait recevoir des subfides , et j'osais proposer une manière d'affamer les armées ennemies , laquelle ce prince pouvait mettre en usage avec adresse.

Le même jour , 21 du mois passé , je fis proposer , par une voie très-secrète , à ce monarque de faire quelques difficultés aux Provinces-Unies touchant le passage des munitions de guerre qui doivent remonter le Rhin sur son territoire. Il a approuvé le projet ; et si les choses ne changent pas , son ministre aura ordre de retarder le passage de ces munitions autant qu'il le pourra. On s'y prend avec beaucoup d'art. L'envoyé du roi de Prusse a ordre de ne point communiquer avec l'ambassadeur de France , parce qu'on craint qu'il ne s'en prévale , dans la chaleur des conjonctures présentes. On ne veut point du tout paraître lié avec vous ; et on veut vous servir sous main , en ménageant la république.

Je tâcherai de faire fermenter ce petit levain. Je peux vous assurer que le fond des sentimens du roi de Prusse est tel qu'il était en 1741 , quand il écrivit la lettre ci-jointe , dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie.

Je compte toujours lui faire ma cour à Aix-la-chapelle , vers le 18 de ce mois.

A U M E M E.

Ce 3 août.

MONSIEUR,

HIER, après le départ de ma lettre, j'en reçus une du roi de Prusse, datée du camp de Husfelt en Silésie, place dans laquelle il va bâtir une ville tandis qu'il fortifie ses frontières. Il fera le 14 à Berlin, et le 18 ou le 20 à Spa, et non plus à Aix-la-chapelle.

Je suis toujours dans la même espérance touchant le petit service que le roi de Prusse doit rendre; mais je crains que cette démarche n'ait pas d'assez grandes suites, si ce prince reste dans les idées qu'il me témoigne. Tous ses correspondans lui ont persuadé que la France est trop affaiblie pour mettre actuellement un grand poids dans la balance. Je n'ai pu même empêcher un ami intime, que j'ai ici, de lui écrire des choses qui doivent le dégoûter de votre alliance. Cet ami est cependant entièrement dans vos intérêts; et le roi de Prusse sent parfaitement qu'au fond votre cause et la sienne sont communes. Mais cet ami ne peut écrire autrement, de peur d'être démenti par les autres correspondans; et le roi de Prusse ne peut à présent concevoir que des idées défavantageuses sur tant de rapports.

Je suis obligé de vous dire que, dans sa dernière lettre, il s'exprime dans les termes les plus durs sur la

— conduite passée ; mais il paraît en sentir autant d'affliction qu'il en parle avec violence.

1743.

Soyez très-persuadé que, dès l'année 1741, il a prévu tout ce qui est arrivé. Il pense à présent que si sa Majesté envoyait ou faisait croire qu'elle envoie un corps considérable vers la Meuse, cette démarche bien ménagée opérerait une très-grande défunion entre le parti anglais, qui prédomine en Hollande, et le parti pacifique qu'on ne doit pourtant pas appeler le parti français. Il ne m'appartient pas d'avoir une opinion sur ces matières, j'en laisse le jugement ici à monsieur l'ambassadeur et à M. de *Laville*, dont les lumières et l'expérience sont trop supérieures à mes faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage que celui de mettre les partis différens et les ministres étrangers à portée de me parler librement. Je me borne et me bornerai toujours à vous rendre un compte simple et fidèle.

Mais, comme il paraît nécessaire que le roi de Prusse ait une opinion très-avantageuse des forces et des résolutions vigoureuses de la France, j'ose vous supplier de m'envoyer quelques couleurs avec lesquelles je puisse faire un tableau qui le frappe quand je lui ferai ma cour à Spa ; et je vous en prie d'autant plus, que je suis certain que le tableau lui plaira beaucoup. La France est une maîtresse qu'il a quittée, mais qu'il aime et qu'il souhaite passionnément de voir embellie. M. *Trévor* m'a demandé aujourd'hui en confidence si je croyais que la maison de Lorraine eût un grand parti en Lorraine.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, à Paris.

A la Haie, au palais du roi de Prusse, le 8 d'août.

SOYEZ chancelier de France, Monsieur, si vous voulez que j'y revienne; rendez-nous la gloire des lettres, quand nous perdons celle des armes. Les hommes sont faits originairement, ce me semble, pour penser, pour s'instruire, et non pour se tuer. Faut-il que la guerre ne soit pas encore la seule persécution que les arts effuient? Je gémis de voir ce pauvre abbé *Langlet* enfermé, à soixante-dix ans, dans la bastille, après nous avoir donné une bonne méthode pour étudier l'histoire, et d'excellentes tables chronologiques. Qui sont donc les vandales qui se sont imaginés que l'impression du fixième volume des additions à l'histoire de ce bon citoyen le président de *Thou*, était un crime d'Etat? Quel comble de barbarie, et quel excès de petitesse de ne pas permettre qu'on imprime des livres où l'on explique *Newton*, et où l'on dit que les rêveries de *Descartes* sont des rêveries!

J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici de la liberté d'imprimer ses pensées, que cet esclavage dans lequel on veut chez vous mettre l'esprit humain. Si l'on y va de ce train, que nous restera-t-il, que le souvenir de la gloire du beau siècle de *Louis XIV*?

Cette décadence me ferait souhaiter de m'établir dans le pays où je suis à présent. N'ayant rien à y prétendre, je n'aurais point de plaintes à former.

— Je vivrais tranquille, et j'y souhaiterais à la France
1743. des temps plus brillans.

Il y a ici des hommes très-estimables; la Haie est un séjour délicieux l'été, et la liberté y rend les hivers moins rudes. J'aime à voir les maîtres de l'Etat simples citoyens. Il y a des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands-hommes opposés à de grands-hommes.

Je suis bien aise, pour l'honneur de la poésie, que ce soit un poète qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine d'Hongrie, et que la trompette de la guerre ait été la très-humble servante de la lyre d'*Apollon*. Je vois, d'un autre côté, avec non moins d'admiration, un des principaux membres de l'Etat, dont le système est tout pacifique, marcher à pied sans domestiques, habiter une maison faite pour ces consuls romains qui faisaient cuire leurs légumes, dépenser à peine deux mille florins par an pour sa personne, et en donner plus de vingt mille à des familles indigentes.

Ces grands exemples échappent à la plupart des voyageurs; mais ne vaut-il pas mieux voir de telles curiosités que les processions de Rome, les récollets au capitol, et le miracle de *S^t Janvier*? Des hommes de bien, des hommes de génie: voilà mes miracles.

Ce gouvernement-ci vous plairait infiniment, même avec les défauts qui en sont inséparables. Il est tout municipal, et voilà ce que vous aimez. La Haie d'ailleurs est le pays des nouvelles et des livres; c'est proprement la ville des ambassadeurs; leur

société est toujours très-utile à qui veut s'instruire. —
 On les voit tous en un jour. On sort, on rentre chez 1743.
 soi; chaque rue est une promenade; on peut se mon-
 trer, se retirer tant qu'on veut. C'est Fontainebleau,
 et point de cour à faire.

Adieu, Monsieur; plut à Dieu que je pusse vous
 faire la mienne! Vous savez si je vous suis attaché
 pour jamais.

L E T T R E C C X X I I.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A la Haie, ce 8 août.

J'AI reçu, monsieur le Duc, la lettre dont vous
 m'avez honoré par la voie de Francfort; mais il
 n'y a plus moyen de vous écrire par l'Allemagne, à
 moins que je ne veuille apprendre aux houffards
 autrichiens combien je vous aime. Daignez donc
 me donner vos ordres dans les paquets que vous
 adresserez à madame *du Châtelet*.

Les troupes hollandaises ne pourront certainement
 joindre les alliés que le 15 ou le 16 de septembre. Il
 paraît cependant que le gouvernement anglais com-
 mence à faire réflexion que tout le fardeau de la
 guerre retombera sur lui, et qu'il se ruine dans l'idée
 chimérique de faire avoir à la reine d'Hongrie un
 dédommagement aux dépens de la France. La moitié
 des Provinces-Unies a toujours des sentimens de
 paix, et je ne voudrais pas parier que les troupes
 de la république n'eussent bientôt des ordres de ne

1743. point agir, pour peu que la France témoigné de vigueur et de bonne conduite. Il y a grande apparence qu'on tirera de grands avantages de nos fautes passées. Dunkerque peut être rétabli pour n'être plus jamais détruit, et la France en deux ou trois mois de temps peut devenir plus respectable que jamais. Il paraît que nous ne sommes pas extrêmement bien voulus dans les pays étrangers; quand je dis nous, je dis notre puissance, car on aime les particuliers en haïssant la France. On nous traite comme nous traitons les jésuites; on dit du mal du corps, et on est fort aise de vivre avec les membres; on nous prie à souper, et on chante pouille à notre ministère; on joue publiquement, par permission du magistrat, une comédie intitulée la Présomption punie, dans laquelle la reine d'Hongrie est représentée sous le nom de *Mimi*; le cardinal de *Fleuri*, sous celui d'un vieux bailli impuissant, qui, ne pouvant coucher avec *Mimi*, veut lui ôter toute la succession de son père; le prince *Charles*, sous le nom de *Charlot*, chasse le bailli et ses consorts, et voilà la Présomption punie; on va voir de dix lieues cette mauvaise bouffonnerie qui se joue à Amsterdam. J'aime encore mieux cette farce que la tragédie de *Dettingen*, cela ne casse ni bras ni tête. Conservez la vôtre, monsieur le Duc, et permettez que je fasse aussi des souhaits pour un individu fort aimable, qui a grande obligation au vôtre. Souffrez que je vous prie de daigner faire souvenir de moi M. le duc de *Duras*, in quo bene complacuisse. Si vous pouvez m'apprendre de bonnes nouvelles, si vous avez la bonté de me faire un tableau bien brillant de votre

position , comptez que vous me ferez bien du plaisir. —
 Vous savez avec quel tendre respect je vous suis 1743.
 attaché pour toute ma vie.

LETTRE CCXXIII.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES,
 A VERSAILLES.

A la Haie, ce 16 août.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu les ordres et les sages instructions dont vous m'honorez, en date du 11 du mois ; permettez qu'avant d'y répondre, j'aye l'honneur de vous parler de quelques affaires présentes.

Il y a près d'un mois que je vous informai qu'on pourrait réussir à mettre quelque obstacle au passage des munitions de guerre du corps de troupes hollandaises. Celui qui s'était chargé de cette petite négociation à Berlin, l'a conduite heureusement par le moyen du ministère des finances. L'ordre vient d'arriver à la régence de la Gueldre prussienne de ne pas laisser passer les effets des Hollandais. M. de *Podewils* prépare exprès un mémoire très-long et de la discussion la plus ample, qu'il ne présentera que lundi 20 du mois. Il se passera bien du temps avant qu'on y ait répondu, et que cette affaire soit arrangée,

— Cet événement du moins fera voir que le roi de
 1743. Prusse est bien loin d'entrer dans les mesures de la
 république et des Anglais, et qu'il est capable de
 les braver.

Le moment serait bien favorable pour agir auprès
 de sa Majesté prussienne; mais j'apprends, par cet
 ordinaire de Berlin, que le roi n'ira point à Spa. On
 ne me mande point cette nouvelle comme absolu-
 ment certaine. Dans le doute, je me tiens prêt à partir;
 et si le roi de Prusse, contre toute attente, était encore
 en Silésie, j'irais lui faire ma cour à Breslaw.

Le premier usage que j'ai fait de vos instructions,
 a été de dire en confidence à l'envoyé de Prusse que
 je savais, à n'en point douter, que la reine d'Hongrie
 avait déclaré depuis peu aux Anglais qu'elle regar-
 derait toujours le roi de Prusse comme son plus cruel
 ennemi. Il l'a mandé à sa cour dans le moment, sans
 me nommer, et il a accompagné ce discours de tout
 ce qui peut exciter le plus le roi son maître à se lier
 aux intérêts de la France. Il a pris l'occasion du
 départ de M. le marquis de *Fénélon*, pour faire valoir
 adroitement la vigueur du ministère français, les
 ressources de l'Etat, le courage de la nation. Je suis
 même convenu avec lui des termes.

Il m'a assuré encore que le premier dessein du roi
 son maître avait été d'assembler à Magdebourg une
 armée de neutralité; mais qu'il en avait été détourné
 par nos disgrâces arrivées coup sur coup en Bavière,
 et aussi par la politique circonspecte et même timide
 du comte de *Podewils*, oncle du ministre de la Haie,
 qui a d'autant plus d'influence sur l'esprit de sa
 Majesté prussienne qu'il ne veut jamais en avoir.

C'est bien dommage que ce jeune homme plein d'esprit, qui plaît beaucoup au roi et au ministre son oncle, ne voye point le roi de Prusse à Spa, comme je l'espérais. J'ose vous assurer, Monseigneur, qu'il n'y a personne qui ait à présent le cœur plus français, et qui pût mieux vous seconder dans vos vues. 1743.

Cependant, je suis très-loin de perdre l'espérance; je vois même que de jour en jour le roi de Prusse se met dans la nécessité de n'avoir d'autre allié que sa Majesté. J'apprends, par les lettres du ministre hollandais à Pétersbourg, que ce prince refuse toujours, sous différens prétextes, d'accéder au traité défensif de la Russie et de l'Angleterre.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous rappeler, à cette occasion, ce que vous avez bien voulu me dire dans votre dépêche du 11, touchant la cour de Russie. On vous la dépeint comme peu liée avec l'Angleterre et la Hongrie; cependant vous verrez, par la copie ci-jointe de la lettre du résident *Swart*, que le ministère russe paraît entièrement autrichien.

Voilà, Monseigneur, tout ce qui est venu à ma connaissance. Les démarches récentes du roi de Prusse auprès des Etats généraux pour la paix de l'Empire, la hardiesse qu'il a de les mécontenter et de les braver, sa froideur avec les Anglais, ses longueurs avec les Russes, et plus que tout cela son intérêt visible, font espérer qu'on pourra le porter à quelque résolution éclatante et digne d'un grand roi. Je vous rendrai un compte fidèle de tout ce que j'aurai aperçu à sa cour, sans oser vous promettre qu'on puisse jamais rien attribuer aux efforts de mon zèle.

— 1743. J'aurai des lettres de recommandation de monsieur *Trevor* pour milord *Hindfort*, qui vous a tant fait de mal : je tâcherai de me lier avec lui, et de tourner à votre avantage l'heureuse obscurité à l'abri de laquelle je peux être reçu par - tout avec assez de familiarité.

Comme il a été nécessaire que j'écrivisse quelquefois ici en chiffres, et que je consultasse M. le marquis de *Fénelon* et M. de *Laville*, il pourra arriver que je sois à Berlin dans une pareille obligation. Je ne m'ouvrirai à M. de *Valori*, qui d'ailleurs m'honore de quelque amitié, qu'avec toute la réserve convenable aux intérêts présens.

Encore une fois, je ne réponds d'aucun succès, mais soyez sûr du zèle le plus ardent.

La manière dont la Majesté prussienne me parlera, réglera celle dont j'aurai l'honneur de lui parler. Je prendrai conseil de l'occasion et de l'envie extrême que j'ai de mériter l'approbation d'un esprit tel que le vôtre, et la protection d'un ministre tel que vous.

A l'égard de M. *Van-Haren*, il faut le regarder comme un homme incorruptible, mais il paraît aimer la gloire et les ambassades. Il voulait aller en Turquie ; c'est de là que j'ai pris occasion de lui représenter qu'il trouverait plus d'amis et d'approubateurs à Paris qu'à Constantinople. Cette idée a paru le flatter. On pourrait en faire usage en cas que les yeux des Hollandais commençassent à s'ouvrir sur la ridicule injustice d'attaquer la France, sous prétexte d'un secours qu'ils ont refusé à la reine d'Hongrie quand elle en avait besoin, et qu'ils lui donnent

quand elle peut s'en passer. En ce cas, M. Van-
Haren pouvant avec honneur employer à la concii- 1743.
 liation les talens qu'il a consacrés à la discorde,
 l'espérance d'être nommé ambassadeur en France,
 malgré l'usage qui l'en exclut comme frison, pourrait
 le flatter et le déterminer à servir la cause de la justice
 et de la raison.

L E T T R E C C X X I V.

A U M E M E.

A la Haie, ce 17 août.

MONSEIGNEUR,

HEUREUSEMENT, le courrier n'est pas encore
 parti. Je profite de cet instant pour avoir l'honneur
 de vous informer qu'il vient d'arriver un courrier du
 roi de Prusse à son ministre, avec une lettre portant
 en substance qu'il regarde comme une violation du
 droit des souverains, et *comme une marque de mépris*
pour sa personne, le passage des troupes hollandaises
 par son territoire, sans lui en avoir demandé, à lui
 expressément, la permission. Il ordonne à son ministre,
 le jeune comte de *Podewils*, de prendre cette affaire
 avec hauteur, et d'exiger une satisfaction authentique.
 De plus, il ordonne à son ministre de partir, et de
 venir recevoir ses ordres à Berlin, après avoir fait
 ses plaintes et demandé réparation. Il lui ordonne en
 même-temps de ne partir qu'après avoir laissé à la

— 1743. Haie un secrétaire, et l'avoir instruit du courant des affaires. La lettre est datée de Glatz. Le voyage du ministre à Berlin sera différé jusqu'au retour de ce secrétaire qui est actuellement à Spa, et auquel on dépêche un courier dans le moment.

J'observe que le roi de Prusse n'a été instruit du passage des troupes que par les dépêches datées de la Haie du 30 juillet, et que la personne que j'avais engagée à demander l'arrêt des munitions de guerre, l'avait obtenu dès le commencement de juillet, et cela même malgré la permission que les Etats devaient demander pour ces munitions.

Ces effets sont assez considérables, et j'aurai l'honneur de vous en adresser le mémoire par le premier ordinaire, après que je l'aurai traduit du hollandais en français.

La méfintelligence que j'avais trouvé l'heureuse occasion de préparer, touchant ces effets, est fondée sur l'intérêt. Celle qui naît du passage des troupes, vient du juste maintien de la dignité de la couronne. Je souhaiterais que ces deux grands motifs pussent servir à déterminer ce monarque au grand but où il faudrait l'amener. J'ai peur que son ministre à la Haie, qui a plus d'une raison d'aimer ce séjour, ne ménage, autant qu'il pourra, une conciliation. Je n'attends pas une rupture ouverte, mais je tâcherai de faire en sorte que le ministre de sa Majesté prussienne attende encore quelques jours pour faire sa déclaration aux Etats généraux. Plus il aura tardé à éclater, et plus tard la réconciliation se fera, et plus long-temps aussi les munitions de guerre seront arrêtées.

Au

Au reste, je partirai pour Berlin avec ce ministre, —
et vous êtes bien sûr que je n'omettrai rien pour 1743.
le faire servir à vos intentions.

L E T T R E C C X X V.

A U M E M E.

MONSEIGNEUR,

C E que vous mande M. de *Valori*, touchant la conduite du roi de Prusse à mon égard, n'est que trop vrai. Vous savez de quel nom et de quel prétexte je m'étais servi auprès de lui pour colorer mon voyage. Il m'a écrit plusieurs lettres sur l'homme (*) qui servait de prétexte, et je lui en ai adressé quelques-unes qui sont écrites avec la même liberté. Il y a dans ses billets et dans les miens quelques vers hardis qui ne peuvent faire aucun mal à un roi, et qui en peuvent faire à un particulier. Il a cru que si j'étais brouillé sans ressource avec l'homme qui est le sujet de ces plaisanteries, je serais forcé alors d'accepter les offres que j'ai toujours refusées, de vivre à la cour de Prusse. Ne pouvant me gagner autrement, il croit m'acquérir en me perdant en France; mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village fuisse que de jouir à ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même; ce serait en ce cas un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point

(*) *Boyer*, ancien évêque de Mirepoix

1743. du palais d'*Alcine* où l'on est esclave, parce qu'on a été aimé, et je préfère surtout vos bontés vertueuses à une faveur si funeste.

Daignez me conserver ces bontés, et ne parler de cette aventure curieuse qu'à M. de *Maurepas*. Je lui ai écrit de Bareith, mais j'ai peur que le colonel *Mentzel* n'ait ma lettre.

L E T T R E C C X X V I.

A M. T H I R I O T.

A la Haie, ce 16 août.

JE mène ici une vie délicieuse dont les agrémens ne sont combattus que par le regret que m'inspirent mes amis, et surtout par le chagrin que j'ai de voir que vous ne vivez encore que de promesses. Je n'ai jamais douté de la pension, vous le savez ; mais je suis aussi surpris qu'affligé de ces prodigieux retardemens. Le roi de Prusse vous fera-t-il donc vieillir dans l'espérance ? et l'inscription de votre tombeau fera-t-elle un jour : Ci gît qui attendit son payement ? En vérité, cela perce le cœur. J'espère en parler bientôt fortement à sa Majesté prussienne, soit aux eaux de Spa, soit à Berlin. Vous savez que je ne suis pas

Diffimulator opis propriæ mihi commodus uni.

J'en ai heureusement rien à demander à ce monarque pour moi-même. On est bien honteux quand on

demande pour soi, mais on est bien hardi quand on demande pour un ami. Le roi de Prusse m'a fait l'honneur, en dernier lieu, de m'écrire plusieurs lettres dans lesquelles il daigne m'offrir un établissement sûr et avantageux. Je lui ai répondu que le plus bel établissement pour moi, était le bonheur de le voir et de l'entendre, que je n'en voulais point d'autre, et que si je pouvais renoncer à ma patrie et à mes amis à qui je dois tout, je passerais le reste de ma vie dans sa cour. Voilà où j'en suis, et voilà quels seront toujours mes sentimens. Je suis même assez heureux pour que le roi de Prusse les approuve. Tout roi qu'il est, il ne trouve pas mauvais que les grands devoirs de l'amitié aillent les premiers. 1743.

Ne vous méprenez plus sur le nom d'un homme qui sera immortel dans ce pays-ci. Ce n'est point *Van-Hyden*, c'est *Van-Haren* qu'il s'appelle. Il lui est arrivé la même chose qu'à *Homère*. On gagnait sa vie à réciter ses vers aux portes des temples et des villes. La multitude court après lui quand il va à Amsterdam. On l'a gravé avec cette belle inscription:

Quæ canit ipse fecit.

Vous ne sauriez croire combien cette fadaïse, par laquelle j'ai répondu à ses politesses et à ses amitiés, m'a concilié ici les esprits. On en a imprimé plus de vingt traductions. Il n'est rien tel que l'apropos.

Bonsoir; croyez qu'en tout temps et en tout lieu, je songerai à vos intérêts. Je vous embrasse.

1743.

L E T T R E C C X X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Sur l'eau, près d'Utrecht, ce 23 août.

LA Haie en Touraine est donc une ville bien célèbre ! Savez-vous, mon cher et respectable ami, que votre lettre adressée à la Haie, n'est pas venue d'abord en Hollande. Je l'ai reçue avec ces belles paroles : *Inconnu à la Haie en Touraine, renvoyée à la Haie en Hollande*. Oh bien, il n'y aura plus de *quiproquo* ; me voici sur le chemin de Berlin. Le roi de Prusse devait aller à Spa, il devait aller à Aix-la-chapelle, il m'ordonne d'aller lui faire ma cour dans sa capitale, et peut-être apprendrai-je, en courant la poste, qu'il a changé d'avis, et il faudra courir en Franconie ou dans le haut Palatinat. Heureusement, je ne crains point les houffards en voyageant, comme je fais, avec des allemands ; et d'ailleurs je leur réciterai des vers pour la reine d'Hongrie. Le fameux colonel *Mentzel* a commencé par être comédien. Je lui ferai jouer Jules-César, puisqu'on ne le joue point à Paris. Ah ! plutôt à Dieu que les dévots ne fussent pas plus à craindre que les houffards ! Ayez pitié de moi, *saltem vos amici mei*. Ecrivez-moi un petit mot à Berlin. On dit que vous n'avez pas trop bien vendu votre charge. On n'achète chèrement dans ce temps-ci que des malheurs. Daignez me mander ce que devient ce pays fait pour être si aimable ; y est-on bien fou ? y a-t-on de la crainte,

de l'espérance; ou plutôt Paris ne s'occupe-t-il pas plus d'une danseuse que de ce qui se passe sur le Rhin? Cela n'est peut-être pas si fou. Les véritables fous, en vérité, sont ceux qui font tuer les hommes, et je mets encore de ce nombre ceux qui voyagent en Prusse, pouvant être à Paris; mais puisque ces fous-là sont les plus malheureux, dites-leur des choses bien consolantes; daignez les égayer par des nouvelles. Ayez la bonté de présenter leurs respects à vos parens et amis. Bonsoir, mes anges; j'enrage du meilleur de mon cœur. Adieu, les plus aimables personnes du monde. 1743.

L É T T R E C C X X V I I I .

A M. A M E L O T ,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Ce 3 octobre.

MONSEIGNEUR ,

EN revenant de la Franconie, où j'ai resté quelques jours après le départ de sa Majesté prussienne, je reprends le fil de mon journal.

Le roi de Prusse me dit à Bareith, environ le 13 ou le 14 du mois passé, qu'il était bien content que le roi eût envoyé de l'argent à l'empereur, et qu'il était satisfait des explications données par M. le maréchal de Noailles, au sujet de l'électeur de

— 1743. Mayence; mais, ajouta-t-il, il résulte de toutes vos démarches secrètes, que vous demandez la paix à tout le monde, et il se pourrait très-bien faire que votre cour eût fait des propositions contre moi à l'électeur de Mayence, seulement pour entamer une négociation, et pour sonder le terrain.

C'est donc ainsi, lui dis-je en riant, que vous en usez, vous autres rois; et c'est ainsi, probablement, que vous fîtes, au mois de mai, des propositions à la reine d'Hongrie contre la France. Etes-vous toujours dans cette idée, me répondit-il; je vous jure sur mon honneur que je n'ai jamais pensé à faire cette démarche. Il me répéta deux fois ces paroles, en me frappant sur l'épaule; et vous sentez bien que, quand un roi jure deux fois sur son honneur, il n'y a rien à répliquer. Il m'ajouta: Si j'avais fait la moindre offre à la reine d'Hongrie, on l'eût acceptée à genoux; et il n'y a pas long-temps que les Anglais m'ont offert la carte blanche, si je voulais envoyer seulement dix mille hommes à l'armée autrichienne.

Ensuite il me dit qu'il allait voir à Anspach ce qu'on pourrait faire pour la cause commune, qu'il y attendait l'évêque de Wurtzbourg, et qu'il tâcherait de réunir les cercles de Suabe et de Franconie. Il promit, en partant, au margrave de Bareith son beau-frère, qu'il reviendrait chez lui avec de grands desseins et même de grands succès.

Ces succès se bornèrent à des promesses vagues du margrave d'Anspach, de s'unir aux autres princes en faveur de l'empereur, quand sa Majesté prussienne donnerait l'exemple. L'évêque de Wurtzbourg ne se

trouva point à Anspach, et même n'envoya pas s'excuser. Le roi de Prusse alla voir l'armée de l'empereur, et n'entama rien d'essentiel avec le général *Sékendorff*. 1743.

Tandis qu'il faisait cette tournée, le margrave me parla beaucoup des affaires présentes. Il venait d'être déclaré feld-maréchal du cercle de Franconie. C'est un jeune prince plein de bonté et de courage; qui aime les Français, et qui hait la maison d'Autriche. Il voyait assez que le roi de Prusse n'était point du tout dans l'intention de rien risquer et d'envoyer une armée de neutralité vers la Bavière. Je pris la liberté de dire au margrave en substance, que s'il pouvait disposer de quelques troupes en Franconie, les joindre aux débris de l'armée impériale, obtenir du roi, son beau-frère, seulement dix mille hommes, je prévoyais en ce cas que la France pourrait lui donner en subside de quoi en lever encore dix mille cet hiver en Franconie, et que toute cette armée, sous le nom d'armée des cercles, pourrait arborer l'étendard de la liberté germanique, auquel d'autres princes auraient alors le courage de se rallier; et que le roi de Prusse engagé, pourrait encore aller plus loin.

Le margrave et son ministre approuvèrent ce projet et l'embrassèrent avec chaleur, d'autant plus qu'il pouvait mettre ce prince en état de faire valoir plus d'une prétention dans l'Empire; mais il fallait gagner l'évêque de Wurtzbourg et de Remberg, de qui la tête est, dit-on, très-affaiblie; et le ministre du margrave me dit que, moyennant trente à quarante mille écus, on pourrait déterminer les ministres de cet évêque.

1743. Le roi de Prusse , à son retour à Bareith , ne parla pas de la moindre affaire à son beau-frère , et l'étonna beaucoup. Il l'étonna encore plus en paraissant vouloir retenir de force à Berlin le duc de *Virtemberg* , sous prétexte que madame la duchesse de *Virtemberg* , sa mère , voulait faire élever son fils à Vienne.

Irriter ainsi le duc de *Virtemberg* , et désespérer sa mère , n'était pas le moyen d'acquérir du crédit dans le cercle de Suabe , et de réunir tant de princes. La duchesse de *Virtemberg* , qui était à Bareith pour s'aboucher avec le roi de Prusse , m'envoya chercher. Je la trouvai fondant en larmes. Ah ! me dit-elle , le roi de Prusse veut-il être un tyran ? veut-il , pour prix de lui avoir confié mes enfans , et donné deux régi-mens , me forcer à demander justice contre lui à toute la terre ? Je veux avoir mon fils. Je ne veux point qu'il aille à Vienne ; c'est dans ses Etats que je veux qu'il soit élevé auprès de moi. Le roi de Prusse me calomnie quand il dit que je veux mettre mon fils entre les mains des Autrichiens. Vous savez si j'aime la France , et si mon dessein n'est pas d'y aller passer le reste de mes jours , quand mon fils sera majeur.

Enfin , la querelle fut apaisée. Le roi de Prusse me dit qu'il ménagerait plus la mère , qu'il rendrait le fils si on le voulait absolument ; mais qu'il se flat-tait que de lui-même le jeune prince aimerait à rester auprès de lui.

Sa Majesté prussienne partit ensuite pour Leipfick et pour Gotha , où il n'a rien déterminé.

Aujourd'hui vous savez quelles propositions il vous fait ; mais toutes ses conversations et celles d'un

de ses ministres, qui me parle assez librement, me font voir évidemment qu'il ne se mettra jamais à découvert que quand il verra l'armée autrichienne et anglaise presque détruite. 1743.

Il faudrait du temps, de l'adresse et beaucoup plus de vigueur que le margrave de Bareith n'en a pour faire réussir, cet hiver, le projet d'assembler une armée de neutralité.

Le roi de Prusse veut beaucoup de mal au roi d'Angleterre ; mais il ne lui en fera que quand il y trouvera sécurité et profit. Il m'a toujours parlé de ce monarque avec un mépris mêlé de colère ; mais il me parle toujours du roi de France avec une estime respectueuse ; et j'ai de sa main des preuves par écrit que tout ce que je lui ai dit de sa Majesté lui a fait beaucoup d'impression.

Je pars vers le 12 ; j'aurai l'honneur de vous rendre un compte beaucoup plus ample. Je me flatte que vous et monsieur le contrôleur général permettrez que je prenne ici trois cents ducats, pour acheter un carrosse et m'en retourner, ayant dépensé tout ce que j'avais pendant près de quatre mois de voyages.

1743.

LETTRE CCXXIX.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Berlin, 8 octobre.

MONSEIGNEUR,

DANS le dernier entretien particulier que j'eus avec sa Majesté prussienne, je lui parlai d'un imprimé qui courut, il y a six semaines, en Hollande, dans lequel on proposait des moyens de pacifier l'Empire, en sécularisant des principautés ecclésiastiques en faveur de l'empereur et de la reine d'Hongrie, suivant l'exemple qu'on en donna, le siècle passé, à la paix de Westphalie. Je lui dis que je voudrais de tout mon cœur voir le succès d'un tel projet; que c'était rendre à *César* ce qui appartient à *César*; que l'Eglise ne devait que prier Dieu pour les princes; que les bénédictins n'avaient pas été institués pour être souverains; et que cette opinion, dans laquelle j'avais toujours été, m'avait fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'avoua que c'était lui qui avait fait imprimer ce projet. Il me fit entendre qu'il ne serait pas fâché d'être compris dans ces restitutions que les prêtres doivent, dit-il, en conscience aux rois, et qu'il embellirait volontiers Berlin du bien de l'Eglise. Il est certain qu'il veut parvenir à ce but, et ne procurer la paix que quand il y verra de tels avantages.

C'est à votre prudence à profiter de ce dessein secret qu'il n'a confié qu'à moi. Peut-être si l'em- 1743.
pereur lui faisait, dans un temps convenable, des ouvertures conformes à cette idée, et pressait une association de princes de l'Empire, le roi de Prusse se déterminerait à se déclarer; mais je ne crois pas qu'il voulût que la France se mêlât de cette sécularisation, ni qu'il fît aucune démarche éclatante, à moins qu'il n'y voye très-peu de péril et beaucoup d'utilité.

Il me dit que, dans quelque temps, on verrait éclore des événemens agréables à la France. J'ai peur que ce ne soit une énigme qui n'a point de mot. Il veut toujours me retenir. Il m'a fait encore parler aujourd'hui par la reine-mère; mais je crois que je dois plutôt venir vous rendre compte, que de jouir ici de sa faveur.

L E T T R E C C X X X.

A M. THIRIOT.

À Berlin, le 8 octobre.

J'AI reçu vos deux lettres en revenant de la Franconie à la suite d'un roi qui est la terreur des postillons, comme de l'Autriche, et qui fait tout en poste. Il traîne ma momie après lui. Je n'ai que le temps de vous dire un mot. *Fodelet*, prince, est entouré de rois, de reines, de musique, de bals. Le roi de Prusse daigne, en quatre jours de temps, faire,

— 1743. ajuster la magnifique salle des machines , et faire mettre au théâtre le plus bel opéra de *Metastasio* et de *Haff*; le tout parce que je suis curieux. *Fodelet* , prince , s'en retourne , après ce rêve , être à Paris *Fodelet* tout court , être berné et écrasé comme de coutume ; mais il ne s'en retournera pas sans s'être jeté aux pieds du roi , en faveur de son ami *Thiriat* , et sans avoir obtenu quelque chose. Ce ne sera pas assurément le fruit le moins flatteur du plus agréable voyage qu'on ait jamais fait. L'amitié qui m'entraîne à Paris , est toujours à Berlin la première divinité à qui je sacrifie.

L E T T R E C C X X X I.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Brunswick , le 16 octobre.

J'AI reçu , dans mes courses , la lettre où mon cher aplatisseur de ce globe daigne se souvenir de moi avec tant d'amitié. Est-il possible que je ne vous aye jamais vu que comme un météore toujours brillant et toujours fuyant de moi ? n'aurai-je pas la consolation de vous embrasser à Paris ?

J'ai fait vos complimens à vos amis de Berlin , c'est-à-dire , à toute la cour , et particulièrement à M. de *Valori*. Vous êtes là , comme ailleurs , aimé et regretté. On m'a mené à l'académie de Berlin , où le médecin *Eller* a fait des expériences par lesquelles il croit faire croire qu'il change l'eau en air élastique ;

mais j'ai été encore plus frappé de l'opéra de Titus, —
 qui est un chef-d'œuvre de musique. C'est, sans vanité, 1743.
 une galanterie que le roi m'a faite ; ou plutôt à lui ;
 il a voulu que je l'admirasse dans sa gloire.

Sa salle d'opéra est la plus belle de l'Europe.
 Charlotembourg est un séjour délicieux : *Fédéric* en
 fait les honneurs , et le roi n'en fait rien. Le roi
 n'a pas encore fait tout ce qu'il voulait , mais sa cour,
 quand il veut bien avoir une cour , respire la magni-
 ficence et le plaisir.

On vit à Potsdam comme dans le château d'un
 seigneur français qui a de l'esprit, en dépit du grand
 bataillon des gardes , qui me paraît le plus terrible
 bataillon de ce monde.

Jordan ressemble toujours à *Ragotin* ; mais c'est
Ragotin bon garçon et discret, avec seize cents écus
 d'Allemagne de pension. D'*Argens* est chambellan,
 avec une clef d'or à sa poche et cent louis dedans ,
 payés par mois. *Charot*, ce *Charot* que vous avez vu
 maudissant la destinée , doit la bénir ; il est major , et
 a un gros escadron qui lui vaut environ seize mille
 livres , au moins , par an. Il l'a bien mérité , ayant
 sauvé le bagage du roi à la dernière bataille.

Je pourrais , dans ma sphère pacifique , jouir aussi
 des bontés du roi de Prusse , mais vous savez qu'une
 plus grande souveraine, nommée madame du *Châtelet*,
 me rappelle à Paris. Je suis comme ces Grecs qui
 renonçaient à la cour du grand roi , pour venir être
 honnis par le peuple d'Athènes.

J'ai passé quelques jours à Bareith. Son Altesse
 royale m'a bien parlé de vous. Bareith est une
 retraite délicieuse où l'on jouit de tout ce qu'une

1743. cour a d'agréable sans les incommodités de la grandeur. Brunswick, où je suis, a une autre espèce de charme: c'est un voyage céleste où je passe de planète en planète, pour revoir enfin ce tumultueux Paris où je serai très-malheureux si je ne vois pas l'unique *Maupertuis* que j'admire et que j'aime pour toute ma vie.

L E T T R E C C X X X I I.

A M. A M E L O T.

27 novembre.

MONSIEUR,

EN arrivant à la Haie, je commence par vous rendre compte de plusieurs particularités dont je n'ai pu encore avoir l'honneur de vous informer.

Pour aller par ordre, je dirai d'abord que le roi de Prusse m'écrivit quelquefois de Potsdam à Berlin, et même de petits billets de son appartement à ma chambre, dans lesquels il paraissait évidemment qu'on lui avait donné de très-sinistres impressions qui s'effaçaient tous les jours peu à peu. J'en ai entre autres une du 7 septembre, qui commence ainsi: » Vous me dites tant de bien de la France » et de son roi, qu'il serait à souhaiter, &c. et qu'un » roi digne de cette nation, qui la gouverne sagement, peut lui rendre aisément son ancienne » splendeur. Personne de tous les souverains de

» l'Europe ne sera jamais moins jaloux que moi —
 » de ses succès. » 1749.

J'ai conservé cette lettre, et lui en ai rendu plusieurs autres qui étaient écrites à deux marges, l'une de sa main, l'autre de la mienne. Il me parut toujours jusque-là revenir de ses préjugés ; mais lorsqu'il fut prêt de partir pour la Franconie, on lui manda, de plus d'un endroit, que j'étais envoyé pour épier sa conduite. Il me parut alors altéré, et peut-être écrivit-il à M. *Chambrier* quelque chose de ses soupçons. D'autres personnes charitables écrivirent à M. de *Valori* que j'étais chargé, à son préjudice, d'une négociation secrète, et je me vis exposé tout d'un coup de tous les côtés. Je fus assez heureux pour dissiper tous ces nuages. Je dis au roi qu'à mon départ de Paris, vous aviez bien voulu seulement me recommander en général de cultiver, par mes discours autant qu'il serait en moi, les sentimens de l'estime réciproque et l'intelligence qui subsiste entre les deux monarques. Je dis à M. de *Valori* que je ne ferais que son secrétaire, et que je ne profiterais des bontés dont le roi de Prusse m'honore, que pour faire valoir ce ministre ; c'est en effet à quoi je travaillai. L'un et l'autre me parurent satisfaits ; et sa Majesté prussienne me mena en Franconie avec des distinctions flatteuses.

Immédiatement avant ce voyage, le ministre de l'empereur à Berlin m'avait parlé de la triste situation de son maître. Je lui conseillai d'engager sa Majesté impériale à écrire de sa main une lettre touchante au roi de Prusse. Ce ministre détermina l'empereur à cette démarche, et l'empereur envoya

— 1743. la lettre par M. de *Sikendorff*. Vous savez que le roi de Prusse m'a dit depuis , qu'il y avait fait une réponse dont l'empereur doit être très-satisfait. Vous savez qu'à son retour de Franconie à Berlin , il fit proposer , par M. de *Podewils* , à M. de *Valori* , de vous envoyer un courier , pour savoir quelles mesures vous vouliez prendre avec lui pour le maintien de l'empereur ; mais ce que le roi me disait de ces mesures , me paraissait si vague , il paraissait si peu déterminé , que j'osai prier M. de *Valori* de ne pas envoyer un courier extraordinaire , pour apprendre que le roi de Prusse ne proposait rien.

Je peux vous assurer que la réponse que fit M. de *Valori* au secrétaire d'Etat , étonna beaucoup le roi ; et lui donna une idée nouvelle de la fermeté de votre cour. Le roi me dit alors , à plusieurs reprises , qu'il aurait souhaité que j'eusse eu une lettre de créance. Je lui dis que je n'avais aucune commission particulière , et que tout ce que je lui disais , était dicté par mon attachement pour lui. Il daigna m'embrasser à mon départ , me fit quelques petits présens , à son ordinaire , et exigea que je revinsse bientôt. Il se justifia beaucoup sur la petite trahison dont M. de *Valori* et moi nous vous avons donné avis. Il me dit qu'il ferait ce que je voudrais pour la réparer. Cependant , je ne serais point surpris qu'il m'en eût fait encore une autre par le canal de *Chambrier* , tandis qu'il croyait que j'avais l'honneur d'être son espion.

J'arrivai le 14 à Brunswick , où le duc voulut absolument me retenir cinq jours. Il me dit qu'il refusait constamment deux régimens que les Hollandais voulaient

voulaient négocier dans ses Etats. Il m'assura que lui et beaucoup de princes n'attendaient que le signal du roi de Prusse , et que le sort de l'Empire était entre les mains de ce monarque : il m'ajouta que le collège des princes était fort effarouché que l'électeur de Mayence eût , sans les consulter , admis à la dictature le mémoire présenté , il y a un mois , contre l'empereur , par la reine d'Hongrie ; qu'il souhaitait que le collège des princes pût s'adresser à sa Majesté prussienne (comme roi de Prusse) , pour l'engager à soutenir leurs droits , et que cette union en amènerait bientôt une autre en faveur de sa Majesté impériale.

Plusieurs personnes m'ont confirmé dans l'idée où j'étais d'ailleurs , que si l'empereur signifiait au roi de Prusse qu'il va être réduit à se jeter entre les bras de la cour de Vienne , et à concourir à faire le grand-duc roi des Romains , cette démarche précipiterait l'effet des bonnes intentions du roi de Prusse , et mettrait fin à cette politique qui lui a fait envisager son bien dans le mal d'autrui.

On m'a encore assuré qu'on commence à redouter en Allemagne le caractère inflexible de la reine d'Hongrie , et la hauteur du grand-duc , et que vous pourrez profiter de cette disposition des esprits.

Oserais-je , Monseigneur , vous soumettre une idée qu'un zèle , peut-être fort mal éclairé , me suggère ? On m'a fait promettre d'aller faire un tour à Wirtemberg , à Anspach , à Brunsvick , à Bareith , à Berlin. S'il se pouvait faire que l'empereur me chargeât de lettres pressantes pour les princes de l'Empire dont il espère le plus , si je pouvais porter

1743. — au roi de Prusse les copies des réponses faites à l'empereur , ne pourrait-on pas pousser alors le roi de Prusse dans cette association tant désirée , qui se trouverait déjà signée en effet par tous ces princes ? on saurait du moins alors certainement à quoi s'en tenir sur le roi de Prusse ; et s'il abandonnait la cause commune , ne pourriez-vous pas , à ses dépens , faire la paix avec la reine d'Hongrie ? vous ne manquerez de ressources ni pour négocier ni pour faire la guerre. Je vous demande pardon pour mes rêves qui sont les très-humbles serviteurs de votre raison supérieure.

Fin du Tome second.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. *Sur le Mémoire de Desfontaines.*

Page 190

LETTRE II. *Courte réponse aux longs discours
d'un docteur allemand.*

330

LETTRE III. 444

LETTRE IV. 447

AMELOT, (M.) *ministre des affaires étrangères.*

LETTRE I. 451

LETTRE II. 453

LETTRE III. 459

LETTRE IV. 463

LETTRE V. 465

LETTRE VI. 469

LETTRE VII. 474

LETTRE VIII. 478

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 130

LETTRE II. 238

LETTRE III. 250

LETTRE IV. 427

ARGENSON. (M. le marquis d')

LETTRE I.	205
LETTRE II.	207
LETTRE III.	223
LETTRE IV.	229
LETTRE V.	232
LETTRE VI.	235
LETTRE VII.	243
LETTRE VIII.	251
LETTRE IX.	264
LETTRE X.	269
LETTRE XI.	279
LETTRE XII.	289
LETTRE XIII.	292
LETTRE XIV.	338
LETTRE XV.	392
LETTRE XVI.	405
LETTRE XVII.	422
LETTRE XVIII.	455

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I.	34
LETTRE II.	49
LETTRE III.	66
LETTRE IV.	98
LETTRE V.	118
LETTRE VI.	136
LETTRE VII.	144
LETTRE VIII.	157

ALPHABETIQUE. 485

LETTRE IX.	165
LETTRE X.	170
LETTRE XI.	172
LETTRE XII.	176
LETTRE XIII.	179
LETTRE XIV.	182
LETTRE XV.	194
LETTRE XVI.	209
LETTRE XVII.	270
LETTRE XVIII.	272
LETTRE XIX.	275
LETTRE XX.	282
LETTRE XXI.	290
LETTRE XXII.	296
LETTRE XXIII.	301
LETTRE XXIV.	320
LETTRE XXV.	335
LETTRE XXVI.	341
LETTRE XXVII.	346
LETTRE XXVIII.	348
LETTRE XXIX.	349
LETTRE XXX.	366
LETTRE XXXI.	375
LETTRE XXXII.	386
LETTRE XXXIII.	400
LETTRE XXXIV.	403
LETTRE XXXV.	407
LETTRE XXXVI.	411
LETTRE XXXVII.	415

LETTRE XXXVIII.	416
LETTRE XXXIX.	435
LETTRE XL.	439
LETTRE XLI.	440
LETTRE XLII.	442
LETTRE XLIII.	443
LETTRE XLIV.	450
LETTRE XLV.	468
ARNAUD. (M. d')	434

B.

BERGER. (M.)

LETTRE I.	13
LETTRE II.	39
LETTRE III.	68
LETTRE IV.	140
LETTRE V.	188
LETTRE VI.	318

BURIGNY, (M. de) <i>de l'académie des inscriptions.</i>	89
---	----

C.

CAMAS, (M. de) <i>ambassadeur du roi de Prusse.</i>	321
---	-----

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I.	99
LETTRE II.	195

ALPHABETIQUE. 487

LETTRE III.	213
LETTRE IV.	255
LETTRE V.	266
LETTRE VI.	284
LETTRE VII.	287
LETTRE VIII.	297
LETTRE IX.	324
LETTRE X.	369
LETTRE XI.	389
LETTRE XII.	409
LETTRE XIII.	418
LETTRE XIV.	438

D.

DEMOULIN. (Madame)	128
DESALLEURS. (M. le comte)	105
DUBOS. (M. l'abbé)	95

F.

FLEURI. (M. le cardinal de)	
LETTRE I.	329
LETTRE II.	424
FORMONT. (M. de)	
LETTRE I.	124
LETTRE II.	396

G.

GUISE. (M. le prince de) 27

H.

HARVEY, (Milord) *garde des sceaux d'Angleterre,*
sur Louis XIV. 305

HELVETIUS. (M.)

LETTRE I.	74
LETTRE II.	119
LETTRE III.	152
LETTRE IV.	168
LETTRE V.	174
LETTRE VI.	192
LETTRE VII.	198
LETTRE VIII.	206
LETTRE IX.	211
LETTRE X.	228
LETTRE XI.	248
LETTRE XII.	257
LETTRE XIII.	260
LETTRE XIV.	277
LETTRE XV.	326
LETTRE XVI.	336
LETTRE XVII.	361
LETTRE XVIII.	379
LETTRE XIX.	399
HENAULT. (M. le président)	313

ALPHABETIQUE. 489

L.

LA NOUE, (M. de) *auteur de la tragédie de
Mahomet II.* 214

LE FRANC. (M.)

LETTRE I. 91

LETTRE II. 220

LOC MARIA. (M.) 388

M.

MAIRAN. (M. de)

LETTRE I. 75

LETTRE II. 351

LETTRE III. 358

LETTRE IV. 365

MAUPERTUIS. (M. de)

LETTRE I. 3

LETTRE II. 50

LETTRE III. 294

LETTRE IV. 303

LETTRE V. 311

LETTRE VI. 316

LETTRE VII. 319

LETTRE VIII. 330

LETTRE IX. 340

LETTRE X. 364

LETTRE XI.	371
LETTRE XII.	384
LETTRE XIII.	394
LETTRE XIV.	402
LETTRE XV.	476
MONCRIF. (M. de)	437
MOUSSINOT. (M. l'abbé)	
LETTRE I.	25
LETTRE II.	47
LETTRE III.	48
LETTRE IV.	65
LETTRE V.	85
LETTRE VI.	86
LETTRE VII.	134
LETTRE VIII.	187
LETTRE IX.	196
LETTRE X.	227
LETTRE XI.	345
LETTRE XII.	368

O.

ONILLON. (M. l'abbé)	431
----------------------	-----

P.

PITOT, (M.) <i>de l'académie des sciences.</i>	
LETTRE I.	70

ALPHABETIQUE.	491
LETTRE II.	263
LETTRE III.	362
LETTRE IV.	377
PONT-DE-VESLE. (M. de)	
LETTRE I.	37
LETTRE II.	328
LETTRE III.	449
PORÉE, (le père) jésuite.	154
POUILLY. (M. de)	200
PRAULT, (M.) libraire à Paris.	
LETTRE I.	12
LETTRE II.	123
PREVOST, (M. l'abbé) sur les Elémens de Newton.	
LETTRE I.	52
LETTRE II.	299

R.

RAMEAU, (M.) sur le P. Clavecin oculaire.	21
RICHELIEU. (M. le duc de)	
LETTRE I.	150
LETTRE II.	457
ROQUE. (M. de la)	413

S.

SEGUI, (M.) *éditeur des Oeuvres de J. B. Rousseau.*

404

S'GRAVESENDE, (M. de) *professeur de mathématiques.*

42

SOLAR. (Madame de)

420

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I.	6
LETTRE II.	10
LETTRE III.	15
LETTRE IV.	17
LETTRE V.	19
LETTRE VI.	29
LETTRE VII.	32
LETTRE VIII.	35
LETTRE IX.	60
LETTRE X.	62
LETTRE XI.	72
LETTRE XII.	87
LETTRE XIII.	101
LETTRE XIV.	103
LETTRE XV.	111
LETTRE XVI.	114
LETTRE XVII.	115

ALPHABETIQUE. 493

LETTRE XVIII.	121
LETTRE XIX.	127
LETTRE XX.	131
LETTRE XXI.	138
LETTRE XXII.	142
LETTRE XXIII.	147
LETTRE XXIV.	158
LETTRE XXV.	161
LETTRE XXVI.	167
LETTRE XXVII.	183
LETTRE XXVIII.	202
LETTRE XXIX.	208
LETTRE XXX.	212
LETTRE XXXI.	219
LETTRE XXXII.	225
LETTRE XXXIII.	231
LETTRE XXXIV.	314
LETTRE XXXV.	323
LETTRE XXXVI.	381
LETTRE XXXVII.	429
LETTRE XXXVIII.	432
LETTRE XXXIX.	449
LETTRE XL.	466
LETTRE XLI.	475

X.

XIMENÈS. (M. le marquis de)	262
-----------------------------	-----

494 TABLE ALPHABETIQUE.

W.

WARMHOLTZ, (M. de) *gentilhomme suédois ,
et traducteur de l'Histoire de Charles XII, par
Norberg.*

LETTRE I.	350
LETTRE II.	374

Fin de la Table du tome second.







